

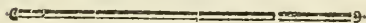
Colms by  
i Coll. Fri  
oxon



LA  
MANIERE  
DE  
BIEN PENSER  
DANS  
LES OUVRAGES D'ESPRIT,  
*DIALOGUES;*  
NOUVELLE ÉDITION.



A PARIS,  
Chez les Libraires Associés.



M. DCC. LXXI.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*

Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa



## AVERTISSEMENT.

L'OUVRAGE qu'on donne au Public n'a rien de commun, ni dans la matiere, ni dans la forme, avec celui qui a pour titre : *l'Art de penser*, & qui est une Logique Françoise, dont tout le dessein se réduit à régler les trois opérations de l'entendement selon la méthode d'Aristote, ou plutôt selon les principes de Descartes.

Le but que l'on se propose ici, n'est point d'apprendre à concevoir de simples idées, ou à former des raisonnemens avec toute l'exactitude que demande la raison, aidée de réflexions & de préceptes. On ne s'attache pas même à rectifier les jugemens ordinaires qui se font dans le commerce de la vie & dans le discours familier, sans nul rapport

à l'éloquence & au Belles-Lettres.

Il ne s'agit proprement que des jugemens ingénieux qui se rapportent à la seconde opération, & qui s'appellent Pensées en matière d'ouvrages d'esprit; & ce que prétend l'Auteur, est de démêler un peu les bonnes & les mauvaises qualités de ces jugemens ou de ces pensées, sans prétendre néanmoins prescrire des regles, ni donner des loix qui gênent personne; il dit ce qu'il pense, & il laisse à chacun la liberté de juger autrement que lui.

Les ouvrages d'esprit dont il est question, & dans lesquels entrent les pensées que l'on examine, sont les Histoires, les Poëmes, les Pièces d'éloquence, comme les Harangues, les Panégyriques, les Oraisons funebres, enfin tout ce qui s'écrit avec soin, & où il faut une certaine justesse qui va encore plus aux choses qu'aux paroles.

Comme le Dialogue est propre



*AVERTISSEMENT.*      v

à éclaircir les questions les plus obscures, & que les gens qui y parlent peuvent aisément dire le pour & le contre sur toutes sortes de sujets, on a jugé à propos de traiter la matière des pensées en Dialogues, & de la réduire à quatre, selon l'étendue qu'on a cru qu'elle devoit avoir. Le second est plus grand que les autres, parce que le sujet le veut ainsi; mais les Lecteurs pourront l'abrégéer quand il leur plaira, en le quittant dès qu'ils trouveront de l'ennui. Ces quatre Dialogues contiennent peut-être ce qu'il y a de plus exquis dans les Auteurs anciens & modernes; ce qu'il y a même de vicieux en beau dans les meilleurs Ecrivains; de sorte qu'ils peuvent servir, si j'ose le dire, non-seulement à polir l'esprit, mais à le former.

Au reste, quoi qu'on ne traite pas les choses dans la méthode de l'Ecole, ni qu'on ne fasse pas profession de rien enseigner de l'art ora-

vj AVERTISSEMENT.

toire ; cet Ouvrage pourroit être appellé, au regard des pensées, une Logique sans épines, qui n'est ni sèche, ni abstraite ; mais une Rhétorique courte & facile, qui instruit plus par les exemples que par les préceptes, & qui n'a guère d'autre règle que ce bon sens vif & brillant, dont il est parlé dans les *Entretiens d'Ariste & d'Eugene*.

Je ne fais même s'il n'y auroit point lieu de le nommer l'Histoire des Pensées ; car il en représente souvent l'origine, le progrès, les changemens, la décadence & la vieillesse, s'il m'est permis de m'exprimer de la sorte.

Les Passages Espagnols & Italiens qui se rencontrent de tems en tems, & qui fournissent des exemples de plus d'une manière, tantôt bons & tantôt mauvais, ne doivent point effrayer les Lecteurs qui n'entendent pas ces Langues-là. On les traduit tous en François avant que de les citer, ou après les avoir cités :

*AVERTISSEMENT. vij*

on explique aussi les Latins qui sont à la marge, & qui auroient embarrassé le discours si on les y avoit mêlés, ou du moins qui n'auroient pas plu aux personnes qui ne savent point le Latin. On n'a pas fait néanmoins de difficulté d'y laisser quelquefois un passage fort court, un bout de vers, ou un vers entier, quand on a cru que cela feroit un bon effet.

Pour ce qui regarde la Critique des Auteurs dont on rapporte les pensées, si elle n'est pas juste, elle est pour le moins sincère & sans passion. Les deux Personnages que l'on fait parler louent ce qu'ils estiment, & censurent ce qu'ils méprisent: ils sont équitables & de bonne foi; mais ils ne sont pas infailibles, & ils peuvent se tromper.



---

# T A B L E

*Des quatre Dialogues contenus  
en ce Livre.*

## PREMIER DIALOGUE.

*Des pensées vraies & de celles qui n'en  
ont que l'apparence, page I.*

## SECOND DIALOGUE.

*Qu'outre la vérité, il doit y avoir dans  
les pensées de la grandeur, de l'agrément & de la délicatesse, 78*

## TROISIÈME DIALOGUE.

*Des pensées vicieuses dans le genre noble, dans le genre agréable & dans le genre délicat, 255,*

## QUATRIÈME DIALOGUE.

*Que les pensées qui entrent dans les ouvrages d'esprit, doivent être nettes, claires & intelligibles, 361.*



LA MANIERE  
DE  
*BIEN PENSER*  
DANS LES  
OUVRAGES D'ESPRIT.

---

*PREMIER DIALOGUE.*

**E**UDOXE & Philanthe qui parlent dans ces Dialogues, sont deux hommes de lettres que la science n'a point gâtés, & qui n'ont guère moins de politesse que d'érudition. Quoiqu'ils aient fait les mêmes études, & qu'ils sachent à-peu-près les mêmes choses, le caractère de leur esprit est bien différent. Eudoxe a le goût très-bon, & rien ne lui plaît dans les ouvrages ingénieux qui ne soit raisonnable & naturel. Il aime fort les anciens, sur-tout

2 PREMIER DIALOGUE.

les auteurs du siècle d'Auguste, qui, selon lui, est le siècle du bon sens. Cicéron, Virgile, Tite-Live, Horace, sont ses héros.

Pour Philanthe, tout ce qui est fleuri, tout ce qui brille, le charme. Les Grecs & les Romains ne valent pas à son gré les Espagnols & les Italiens. Il admire entr'autres, Lope de Vegue & le Tasse; & il est si entêté de la *Gierusalemme liberata*, qu'il la préfère sans façon à l'Iliade & à l'Enéide. A cela près, il a de l'esprit, il est honnête homme, & il est même ami d'Eudoxe. Leur amitié ne les empêche pas de se faire souvent la guerre. Ils se reprochent leur goût à toute heure, & ils se querellent sur tous les ouvrages qui paroissent: mais quelques différends qu'ils aient, ils ne s'en aiment pas moins, & ils se trouvent si bien ensemble, qu'ils ne peuvent se passer l'un de l'autre.

Eudoxe a une maison de campagne fort jolie aux environs de Paris, où il va jouir des beaux jours & goûter les plaisirs de la solitude, dès que ses affaires lui permettent de quitter la ville.

Philanthe l'allavoir l'automne dernière, selon sa coutume. Il le trouva se promenant seul dans un petit bois, & lisant les *Doutes sur la Langue Française, proposés à Messieurs de l'Académie, par un Gentilhomme de Province.*

Philanthe, qui fait plus la langue par l'usage que par les regles, fit d'abord la guerre à Eudoxe sur sa lecture.

Que voulez-vous faire de ce Provincial; lui dit-il? Un homme comme vous n'a qu'à suivre son génie, pour bien parler & pour bien écrire. Je vous assure, répondit Eudoxe, que le génie tout seul ne va pas loin, & qu'on est en danger de faire cent fautes contre l'usage, si on ne fait des réflexions sur l'usage même. Les doutes du Provincial sont raisonnables, & plus je les lis, plus ils me semblent nécessaires.

Pour moi, dit Philanthe, j'aimerois mieux ses réflexions sur les pensées des auteurs; car il est, ce me semble, encore plus nécessaire de bien penser que de bien parler; ou plutôt on ne peut parler, ni écrire correctement, à moins qu'on ne pense juste (a). Il nous les avoit promises ces réflexions, en disant à la fin de son livre, qu'il avoit bien d'autres doutes sur les pensées que sur le langage: mais il n'a pas tenu sa promesse; & je vois bien que ce Breton-là n'est pas trop homme de parole.

Comme Messieurs de l'Académie ne lui ont donné aucun éclaircissement de ses premiers doutes, reprit Eudoxe, il a cru

---

(a) *Scribendi rectè, sapere est & principium & fons.*  
*Hor. de Arte poët.*

## 2 PREMIER DIALOGUE.

peut-être qu'il seroit inutile de leur en proposer de nouveaux. Mais savez-vous que l'endroit où le Bas-Breton semble promettre les réflexions dont vous parlez, m'en a fait faire à moi-même que je n'avois point encore faites ; & qu'en examinant les choses de près, il m'a paru que les pensées qui ont quelquefois le plus d'éclat dans les compositions spirituelles, ne sont pas toujours fort solides.

Je meurs de peur, interrompit brusquement Philanthe, qu'à force de lire le livre des *Doutes*, vous n'ayez appris à douter de tout, & que ce Provincial délicat jusqu'au scrupule, ne vous ait communiqué quelque chose de son esprit. Ce n'est pas sur le Provincial que je me suis réglé, répartit Eudoxe, c'est sur le bon sens qu'il prend lui-même pour sa règle, dans ce qui ne dépend pas précisément de l'usage : car il ne faut que consulter la raison, pour n'approuver pas certaines pensées que tout le monde presque admire ; par exemple, celle de Lucain qui est si fameuse :

*Victrix causa Deis placuit ; sed victa Catoni.*

Et que le traducteur de la *Pharsale* a rendue en notre langue, par ce vers :

Les Dieux servent César ; mais Caton fuit Pompée.

Je voudrois bien pour la rareté du fait,



dit Philanthe en souriant, que cela ne vous plût pas. En vérité ce seroit tant pis pour vous, ajouta-t-il d'un air sérieux.

Je vous proteste, repliqua Eudoxe, que cela ne m'a jamais plu ; & quand les adoreurs de Lucain devroient m'en savoir mauvais gré, je ne changerai pas de sentiment. Mais qu'y a-t-il de plus grand & de plus beau, reprit Philanthe, que de mettre les Dieux d'un côté, & Caton de l'autre ?

La pensée n'a par malheur qu'une belle apparence, dit Eudoxe ; & quand on vient à l'approfondir, on n'y trouve pas de bon sens. Car enfin elle représente d'abord les Dieux attachés au parti injuste, tel qu'étoit celui de César, qui sacrifioit sa patrie à son ambition, & qui prétendoit opprimer la liberté publique que Pompée tâchoit de défendre : or, le bon sens ne veut pas que les Dieux approuvent l'injustice d'un usurpateur, qui viole les loix divines & humaines, pour se rendre le maître du monde ; & un esprit droit auroit oublié les Dieux dans cette occasion, bien loin de les mettre en jeu. D'ailleurs, Caton étant un homme de bien, selon la peinture que le poëte en fait lui-même, il n'y a pas de raison à l'opposer aux Dieux, & à le mettre dans d'autres intérêts que les leurs. C'est détruire son caractère, c'est lui ôter

sa vertu : car , si nous en croyons Salluste , c'étoit une partie de la probité Romaine , que d'être affectonné aux Dieux immortels ; & on ne commença à les négliger que quand les mœurs commencerent à se corrompre (a). Il est encore moins raisonnable d'élever Caton au-dessus des Dieux , pour faire valoir le parti de Pompée ; & c'est pourtant ce que signifie :

*Sed victa Catoni.*

Mais Caton suit Pompée.

Le *mais* est là une marque de distinction & de préférence.

A la vérité ce Romain étoit , au jugement des Romains mêmes , l'image vivante de la vertu , & en tout plus semblable aux Dieux qu'aux hommes (b) : c'étoit , si vous voulez , un homme divin , mais c'étoit un homme ; & le poëte , tout payen , tout poëte qu'il est , ne peut pas donner à un homme l'avantage sur les Dieux , sans blesser la religion dans laquelle il vit ; de sorte que la pensée de Lucain est tout ensemble , & fautive & impie.

Je ne raisonne pas tant , dit Philanthe , & tous vos raisonnemens ne m'empêche-

(a) Avaritia fidem , probitatem , ceterasque artes bonas subvertit : pro his superbiam , crudelitatem , Deos negligere edocuit *Bell. Catil.*

(b) Homo virtuti simillimus , & per omnia ingenio Diis , quam hominibus propior. *Vellei Paterc. lib. II.*

ront pas de trouver la pensée de Lucain admirable. Vous en jugerez ce qu'il vous plaira, reprit Eudoxe; mais je ne puis admirer ce qui n'est point vrai.

Ne pourroit-on point, repartit Philanthe, expliquer la chose de cette manière? Il a plu aux Dieux que le méchant parti prévalût au bon, quoique Caton souhaitât le contraire. Cela choque-t-il la raison, & n'est-ce pas le sens du vers? Tous les jours les gens de bien font des vœux pour la prospérité de leurs semblables, pour le succès d'une bonne cause: leurs vœux ne sont pas toujours exaucés, & la Providence fait quelquefois tourner les choses autrement.

Les Dieux se sont déclarés pour César par l'événement, quoique le parti de Pompée fût le plus juste, & que Caton le soutînt: le *mais* du vers ne signifie peut-être que ce *quoique*, & n'offense pas les Dieux dont les desseins sont impénétrables.

Si la pensée du poëte n'étoit que cela, repartit Eudoxe, ce ne seroit pas grand-chose, & il n'y auroit pas lieu de se récrier: je suis sûr du moins que ses partisans ne l'entendent pas de la sorte, & que le sens qui ne me plaît pas, est justement celui qu'ils admirent. Pour en être convaincu, vous n'avez qu'à vous souvenir de ce que dit un de ces admirateurs de Lu-

cain, dans ses Réflexions sur nos traducteurs. Selon lui, Brébeuf se relâche quelquefois ; & quand Lucain rencontre heureusement la véritable beauté d'une pensée, le traducteur demeure beaucoup au-dessous. L'exemple qu'apporte le faiseur de réflexions est le nôtre :

*Victrix causa Deis placuit ; sed victa Catoni.*

Les Dieux servent César ; mais Caton suit Pompée.

Il soutient que l'expression françoise ne répond pas à la noblesse du latin, & que c'est mal prendre le sens de l'auteur ; par la raison que Lucain, qui a l'esprit tout rempli de la vertu de Caton, veut l'élever au-dessus des Dieux, dans l'opposition des sentimens, sur le mérite de la cause ; & que Brébeuf tourne une image noble, de Caton élevé au-dessus des Dieux, en celle de Caton assujetti à Pompée.

Je ne prétends pas justifier la traduction, poursuit Eudoxe, & je demeure d'accord qu'elle n'est pas exacte. Je dis seulement que la réflexion du censeur prouve ce que je disois, que ceux qui sont entêtés de la Pharsale latine conçoivent quelque chose d'extraordinaire, par ce vers :

*Victrix causa Deis placuit ; sed victa Catoni.*

N'en faites pas le fin : vous en avez jugé ainsi vous-même jusqu'à cette heure, & le

PREMIER DIALOGUE. §

nouveau sens que vous venez d'imaginer, n'est qu'une défaite, pour mettre à couvert l'honneur de Lucain.

Quoi qu'il en soit, continua Eudoxe, je voudrois que les pensées ingénieuses qui entrent dans les ouvrages de prose ou de vers, fussent comme celles d'un grand orateur, dont Cicéron parle, lesquelles étoient si saines & si vraies, si surprenantes & si peu communes; enfin si naturelles & si éloignées de tous ces brillants, qui n'ont rien que de frivole & de puérile (a). Car enfin, pour vous dire un peu, par ordre, ce que je pense là-dessus, la vérité est la première qualité, & comme le fondement des pensées: les plus belles sont vicieuses; ou plutôt celles qui passent pour belles, & qui semblent l'être, ne le sont pas en effet, si ce fond leur manque.

Mais dites-moi donc, repartit Philanthe, ce que c'est précisément qu'une pensée vraie; & en quoi consiste cette vérité, sans laquelle tout ce que l'on pense, est, selon vous, si imparfait & si monstrueux.

Les pensées, reprit Eudoxe, sont les images des choses, comme les paroles sont les images des pensées; & penser, à parler en général, c'est former en soi la peinture

---

(a) Sententiæ Crassi tam integræ, tam veræ, tam novæ, tam sine pigmentis fucò que puerili. *De Orat. lib. II.*

d'un objet, ou spirituel, ou sensible. Or; les images & les peintures ne sont véritables qu'autant qu'elles sont ressemblantes : ainsi une pensée est vraie, lorsqu'elle représente les choses fidèlement; & elle est fautive, quand elle les fait voir autrement qu'elles ne sont en elles-mêmes.

Je ne comprends point votre doctrine, repliqua Philanthe, & j'ai peine à me persuader qu'une pensée ingénieuse soit toujours fondée sur le vrai : je crois, au contraire, avec un fameux critique, que le faux en fait souvent toute la grace, & en est même comme l'ame (a). En effet, ne voyons-nous pas que ce qui pique davantage dans les épigrammes & dans d'autres pieces où brille l'esprit, roule d'ordinaire sur la fiction, sur l'équivoque & sur l'hyperbole, qui sont autant de mensonges ?

Ne confondons rien, s'il vous plaît, reprit Eudoxe, souffrez que je m'explique pour me faire entendre. Tout ce qui paroît faux, ne l'est pas, & il y a bien de la différence entre la fiction & la fausseté : l'une imite & perfectionne, en quelque façon, la nature; l'autre la gâte & la détruit entièrement.

A la vérité le monde fabuleux, qui est

---

(a) *Bella falsitas, plausibile mendacium, & ob eam causam gratissimum, quod excogitatum solerter & ingeniosè. Vavass. lib. de Epigramm.*

le monde des poëtes, n'a rien en soi de réel : c'est l'ouvrage tout pur de l'imagination ; & le Parnasse, Apollon, les Muses avec le cheval Pégase, ne sont que d'agréables chimères. Mais ce systême étant une fois supposé, tout ce qu'on feint dans l'étendue du même systême ne passe point pour faux parmi les savans, sur-tout quand la fiction est vraisemblable, & qu'elle cache quelque vérité.

Selon la fable, par exemple, les fleurs naissent sous les pas des Dieux & des héros, pour marquer peut-être que les grands doivent répandre l'abondance & la joie par-tout. Cela est plausible, & a de la vraisemblance, si bien qu'en lisant les vers de Racan, sur Marie de Médicis :

Paissez, cheres brebis, jouissez de la joie

Que le ciel vous envoie.

A la fin sa clémence a pitié de nos pleurs ;

Allez dans la campagne, allez dans la prairie ;

N'épargnez point les fleurs ;

Il en revient assez sous les pas de Marie.

En lisant, dis-je, ces vers, nous ne trouvons rien de choquant dans la pensée du poëte ; & si nous y reconnoissons du faux, c'est un faux établi qui a l'air de la vérité.

Ainsi, quand nous lisons dans Homere que les Déeses de la priere sont boiteuses & toutes contrefaites, nous n'en sommes point blessés : cela nous fait concevoir que la

prière a d'elle-même quelque chose de bas, & que quand on prie, on ne va pas si vite que quand on commande : ce qui a fait dire que les commandemens sont courts, & que les prières sont longues. On auroit pu ajouter que les uns sont fiers & hautains, que les autres sont humbles & rampantes.

Nous ne sommes pas non plus choqués de ce qu'on a feint que les Graces étoient petites & d'une taille fort menue : on a voulu montrer par-là que les agrémens consistent dans de petites choses ; quelquefois dans un geste ou dans un souris, quelquefois dans un air négligé & dans quelque chose de moins. Je dis de même de toutes les autres fictions où il y a de l'esprit ; telle qu'est la fable latine du Soleil & des Grenouilles, qui parut au commencement de la guerre de Hollande, & qui eut un si grand succès dans le monde.

C'est-à-dire, interrompit Philanthe, que vous ne condamneriez pas une autre vision du même poëte ; que les astres jaloux de la gloire du Soleil, se liguerent tous contre lui : mais qu'en se montrant, il dissipa la conjuration, & fit disparoître tous ses ennemis. Non, sans doute, répartit Eudoxe ; la pensée est trop heureuse, & étant conçue sur le Parnasse, selon les regles de la fiction, elle a toute la vérité qu'elle peut avoir. Le systême fabuleux



fauve ce que ces sortes de pensées ont de faux en elles-mêmes ; & il est permis, il est même glorieux à un poëte de mentir d'une manière si ingénieuse. Mais aussi, à la fiction près, le vrai doit se rencontrer dans les vers comme dans la prose. Par-là je ne prétends pas ôter à la poésie le merveilleux, qui la distingue de la prose la plus noble & la plus sublime : j'entends seulement que les poëtes ne doivent jamais détruire l'essence des choses, en voulant les élever & les embellir.

De l'humeur dont vous êtes, repliqua Philanthe, vous n'approuveriez pas ce que dit l'Arioste d'un de ses héros ; que dans la chaleur du combat, ne s'étant pas aperçu qu'on l'avoit tué, il combattit toujours vaillamment tout mort qu'il étoit :

*Il pover' huomo che non s'en era accorto,  
Andava combattendo, & era morto.*

Je n'approuve pas même, repartit Eudoxe, ce que le Tasse dit d'Argant :

*Minacciava morendo, e non languia.*

Je vous abandonne l'Arioste, reprit Philanthe ; mais je vous demande quartier pour le Tasse, & je vous prie de considérer qu'un Sarrasin robuste & féroce, qui a été blessé dans le combat, & qui meurt de ses blessures, peut bien menacer en mourant celui qui lui donne le coup de la mort. Je

confens qu'il le menace, répondit Eudoxe; & même que ses derniers gestes, que ses dernières paroles aient quelque chose de fier, de superbe & de terrible :

*Superbi, formidabili, feroci.*

*Gli ultimi moti fur, l'ultime voci.*

Cela peut être, & cela convient au caractère d'Argant : à la mort on conserve les sentimens qu'on a eus pendant la vie ; on ramasse ce qui reste d'esprit & de forces, pour exprimer ce qu'on sent ; on jette quelquefois des cris effroyables, avant que de rendre le dernier soupir : mais de n'être point foible lorsqu'on se meurt ; *e non languia*, c'est ce qui n'a point de vraisemblance. Le Cannibale de Montaigne est bien plus dans la nature que le Sarrasin du Tasse. Car enfin si le Cannibale, prisonnier de ses ennemis, les brave jusques dans les fers, leur dit des injures, leur crache au visage ; si au milieu des tourmens & sur le point de mourir, n'ayant pas la force de parler, il leur fait la moue pour se moquer d'eux, & pour leur témoigner qu'il n'est pas vaincu ; il n'y a rien là qui ne soit conforme au génie d'un barbare fier & tout plein de cœur.

Mais qu'y a-t-il de plus convenable à la vertu héroïque, dit Philanthe, que de mourir sans nulle foiblesse ? Les héros, reprit Eudoxe, ont de la constance en mou-

rant ; mais la fermeté de leur ame n'empêche pas que leur corps ne s'affoiblisse : ils n'ont de ce côté-là nul privilège : cependant le *non languia* qui va au corps , exempte Argant de la loi commune , & détruit l'homme en élevant le héros.

Je crains, repartit Philanthe, que votre délicatesse n'aille trop loin , & que vous n'outriez un peu la critique. Le Tasse veut dire , ce me semble , qu'à voir Argant irrité contre Tancrede , & le menaçant sur le point de mourir , on n'eût pas dit qu'il se mouroit ; que sa fierté & sa colere effaçoient , en quelque sorte , sa langueur , & le faisoient paroître vigoureux.

C'est dommage , repliqua Eudoxe , que le Tasse ne se soit pas mieux expliqué. Pour moi , je m'attache à ce que dit un auteur ; & je ne fais pas lui faire dire ce qu'il ne dit point.

Après tout , repartit Philanthe , au regard du vrai que vous voulez établir & que vous cherchez dans toutes les pensées ingénieuses , des auteurs très-graves ne font pas de votre avis. (a) Sans parler de Macrobe , ni de Sénèque , qui nomment sophismes plaisans , ce que nous appellons pointes d'esprit , ce que les Italiens appel-

---

(a) Cavillationes. *Macrob.* *Vastræ & ludicræ conclusiones.* *Senec.*

lent *vivezze d'ingegno*, & les Espagnols *agudezas*; Aristote réduit presque tout l'art de penser spirituellement à la métaphore, qui est une espece de tromperie; & le Comte Thesauro dit, selon les principes de ce philosophe, que les pensées les plus subtiles & les plus exquises ne sont que des enthymêmes figurés, qui plaisent & imposent également à l'esprit.

Cannochiale  
Aristotelico.

Tout cela doit s'entendre dans un bon sens, repartit Eudoxe. Le figuré n'est pas faux, & la métaphore a sa vérité aussi-bien que la fiction. Rappelions ici ce qu'Aristote enseignoit dans sa Rhétorique, & concevons un peu sa doctrine.

Liv. 3, c. 4.

Quand Homere dit qu'Achille va comme un lion, c'est une comparaison: mais quand il dit du même héros, *ce lion s'élançoit*, c'est une métaphore. Dans la comparaison, le héros ressemble au lion; dans la métaphore le héros est un lion. La métaphore, comme vous vöyez, est plus vive & plus courte que la comparaison; celle-là ne nous représente qu'un objet, au lieu que celle-ci nous en montre deux: la métaphore confond, pour ainsi dire, le lion avec Achille, ou Achille avec le lion; mais il n'y a pas plus de fausseté dans l'une que dans l'autre. Ces idées métaphoriques ne trompent personne: on fait ce qu'elles signifient, pour peu que l'on ait d'intelligence;

gence ; & il faudroit être bien grossier , pour prendre les choses à la lettre. En effet pouvons-nous douter , au regard d'Achille , que ce ne soit pour marquer sa force , sa fierté & son courage , qu'Homere le nomme un lion ? Et quand Voiture dit du grand Gustave , *voici le lion du Nord* , qui ne découvre au travers de cette image étrangere un roi redoutable , par sa valeur & par sa puissance , dans tout le Septentrion ?

Disons donc que les métaphores sont comme ces voiles transparens , qui laissent voir ce qu'ils couvrent ; ou comme des habits de masque , sous lesquels on reconnoît la personne qui est déguisée.

Je suis ravi , dit Philanthe , pour l'amour des poëtes & des orateurs , que la fiction & la métaphore ne blessent point la vérité que vous demandez dans les ouvrages d'esprit. Mais j'ai bien peur , ajouta-t-il , que l'équivoque & le vrai n'y puissent compatir ensemble , selon vos principes. Cependant ce seroit dommage que tant de pensées , dont tout l'agrément vient d'une équivoque , ne fussent point bonnes ; par exemple , celle de Voiture , sur le cardinal Mazarin , que son cocher versa un jour dans l'eau :

Prélat , passant tous les prélats passés ;  
Car les présents seroit un peu trop d'être ,

Pour Dieu, rendez les péchés effacés  
 De ce cocher qui vous fut mal conduite :  
 S'il fut peu caut à son chemin élire,  
 Votre renom le rendit téméraire.  
 Il ne crut pas, versant, pouvoir mal faire ;  
 Car chacun dit que quoi que vous fassiez,  
 En guerre, en paix, en voyage, en affaire,  
 Vous vous trouvez toujours dessus vos pieds.

Toutes les équivoques ne ressemblent pas à celle-là, répondit Eudoxe ; & ce placet en faveur du cocher qui versa le cardinal, me semble meilleur que l'autre dont je me souviens :

Plaise, Seigneur, plaise à votre Eminence,  
 Faire la paix de l'affligé cocher,  
 Qui par malheur, ou bien par imprudence,  
 Dessous les flots vous a fait trébucher :  
 On ne lui doit ce crime reprocher :  
 Le trop hardi meneur ne savoit pas  
 De Phaéton l'histoire & piteux cas :  
 Il ne lisoit métamorphose aucune,  
 Et ne croyoit qu'on dût craindre aucun pas,  
 En conduisant César & sa fortune.

Car si vous y prenez garde, ce cocher qui n'a point lu les métamorphoses, fait un endroit considérable de l'Histoire Romaine. Cependant, je ne vois pas qu'un homme qui n'a point entendu parler de Phaéton, dût être si bien informé des aventures de César. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit, & je viens à la pensée du placet que vous avez rapporté. Quoiqu'elle soit fautive en un sens, elle ne laisse pas

d'être vraie en un autre, selon le caractère des pensées qui sont conçues en paroles ambiguës, & qui ont toujours un double sens, l'un propre qui est faux, l'autre figuré qui est vrai. Ici le sens propre & faux, est que le cardinal se trouve toujours sur ses pieds; en sorte qu'il ne puisse jamais tomber à terre; le sens figuré & vrai, est qu'il se trouve toujours sur ses pieds, en sorte que rien ne renverse ses desseins, ni sa fortune.

Au reste, le vrai est toujours vrai, bien qu'il soit mêlé avec le faux. Une bonne pistole ne se gâte pas auprès d'une fausse: on ne vous en doit qu'une, on vous en présente deux, l'une bonne, l'autre méchante; choisissez, on verra si vous êtes connoisseur, & vous aurez vous-même le plaisir d'éprouver la justesse de votre discernement. C'est à-peu-près ce qui se passe dans l'équivoque, qui proprement n'est qu'un jeu d'esprit. La vérité y est jointe à la fausseté, & ce qu'il y a de remarquable, le faux conduit au vrai; car du sens propre qui est le faux sens de l'équivoque, on passe au figuré qui est le vrai, & cela paroît visiblement dans l'exemple que vous avez apporté. En lisant ce que dit Voiture du cardinal Mazarin, je conçois deux choses, comme je vous ai déjà dit; l'une fausse, que le pied ne lui manque jamais, & qu'il se tient toujours debout; l'autre vraie, que

son esprit & sa fortune sont toujours dans la même situation. La première mène tout d'un coup à la seconde, en nous faisant prendre le change agréablement. Ces équivoques se souffrent, & plaisent même dans les épigrammes, dans les madrigaux, dans les récits de ballet, & dans d'autres ouvrages où l'esprit se joue.

Mais à ne vous rien dissimuler, il y a une sorte d'équivoque qui est extrêmement fade, & que les gens de bon goût ne peuvent souffrir, parce que le faux y domine, & que le vrai n'y a nulle part. L'épigramme de Saint-Amand, sur l'incendie du Palais, est dans ce genre.

Certes l'on vit un triste jeu,  
Quand à Paris Dame Justice  
Se mit le Palais tout en feu,  
Pour avoir mangé trop d'épice.

Ce quatrain a ébloui autrefois; & certaines gens le trouvent encore fort spirituel. Et qu'y a-t-il de plus heureux & de plus joli, interrompit Philanthe? Il ne peut se voir rien de plus creux, ni de plus frivole, reprit Eudoxe; ce ne sont que des mots en l'air qui n'ont point de sens; c'est du faux tout pur. Car enfin ce qu'on appelle épice au Palais n'a nul rapport à l'embrasement; & le Palais de la bouche qu'on a tout en feu, pour avoir mangé trop de poivre, ne



conduit point à l'incendie d'un bâtiment où la Justice s'exerce, & se vend si vous voulez.

Que pensez-vous, dit Philanthe, de l'équivoque qui fait la pointe d'une autre épigramme de Saint-Amand ?

Ci gît un fou nommé Pasquet,  
 Qui mourut d'un coup de mousquet,  
 Lorsqu'il voulut lever la crête.  
 Quant à moi, je crois que le sort  
 Lui mit du plomb dedans la tête,  
 Pour le rendre sage en sa mort.

Cela peut trouver sa place dans le genre burlesque ou comique avec les turlupinades & les quolibets, repartit Eudoxe ; ce sont de faux diamans qu'on porte dans les mascarades & dans les ballets ; c'est une fausse monnoie qui ne gâte rien dans le commerce, quand on la donne pour ce qu'elle vaut ; mais qui voudroit la faire passer pour bonne, se rendroit fort ridicule dans la société des gens raisonnables.

A parler en général, il n'y a point d'esprit dans l'équivoque, ou il y en a fort peu. Rien ne coûte moins, & ne se trouve plus facilement. L'ambiguïté, en quoi consiste son caractère, est moins un ornement du discours qu'un défaut ; & c'est ce qui la rend insipide, sur-tout quand celui qui s'en sert, y entend finesse, & s'en fait honneur. D'un autre côté, elle n'est pas toujours aisée à entendre : l'apparence mysté-

rieuse que lui donne son double sens, fait souvent qu'on ne va pas au véritable, sans quelque peine; & quand on y est parvenu, on a regret à sa peine, on se croit joué; & je ne fais si ce qu'on sent alors, n'est pas une manière de dépit, d'avoir cherché pour ne rien trouver.

Toutes ces raisons décréditent fort les pures équivoques parmi les personnes de bon sens. Je dis les pures équivoques; car toutes les figures qui renferment un double sens, ont chacune en leur espèce des beautés & des graces qui les font valoir, quoiqu'elles tiennent quelque chose de l'équivoque. Un seul exemple vous fera concevoir ce que je veux dire. Martial dit à Domitien : *Les peuples de votre empire parlent divers langages : ils n'ont pourtant qu'un langage, lorsqu'ils disent que vous êtes le véritable pere de la patrie* (a). Voilà deux sens, comme vous voyez, & deux sens qui font antithese : *parlent divers langages, n'ont qu'un langage*. Ils sont tous deux vrais, selon leurs divers rapports, & l'un ne détruit point l'autre. Ils s'accordent au contraire ensemble, & de l'union de ces deux sens opposés il résulte je ne fais quoi d'ingenieux, qui est fondé

---

(a) Vox diversa sonat, populorum est vox tamen una:  
Cum verus patriæ diceris esse pater.

*In Amphit. Caesar.*

sur le mot équivoque de *vox* en latin, & de *langage* en françois. Plusieurs pointes d'épigrammes & quantité de bons mots ou de reparties spirituelles, ne piquent que par le sens double qui s'y rencontre; & ce sont là proprement les pensées que Macrobe & Sénèque nomment des sophismes agréables.

A ce que je vois, dit Philanthe, le vrai a plus d'étendue que je ne croyois, puisqu'il n'est pas incompatible avec l'équivoque dans les ouvrages d'esprit: il ne reste plus que de l'accorder avec l'hyperbole, & j'ai bien envie de savoir ce que vous pensez là-dessus.

L'origine seule du mot, répartit Eudoxe, décide la chose en général. Tout ce qui est excessif, est vicieux, jusqu'à la vertu, qui cesse d'être vertu, dès qu'elle va aux extrémités, & qu'elle ne garde point de mesures. Ainsi, les pensées qui roulent sur l'hyperbole sont toutes fausses d'elles-mêmes, & ne méritent point d'avoir place dans un ouvrage raisonnable, à moins qu'elles ne soient hyperboles ne soit d'une espece particuliere, ou qu'on n'y mette des adouciffemens qui en temperent l'excès: car il y a des hyperboles moins hardies, & qui ne vont pas au-delà des bornes, quoiqu'elles soient au-dessus de la croyance commune (a). Il y

---

(a) *Ultra fidem, non ultra modum. Quintil. lib. 8, cap. 6.*

en a que l'usage a naturalisées , pour ainfi dire , & qui sont si établies , qu'elles n'ont rien qui choque. Homere dit que Nirée est la beauté même , & Martial que Zoile n'est pas vicieux , mais le vice même (a). Nous disons tous les jours , en parlant d'une personne très-sage & très-vertueuse : *C'est la sagesse , c'est la vertu même.* Nous disons encore avec les Grecs & avec les Latins : *Elle est plus blanche que la neige : il va plus vite que le vent.* (b) Ces hyperboles , selon Quintilien , mentent sans tromper ; & , selon Sénèque , elles ramènent l'esprit à la vérité par le mensonge , en faisant concevoir ce qu'elles signifient , à force de l'exprimer d'une manière qui semble le rendre incroyable (c).

Pour celles qu'on prépare & qu'on amène peu-à-peu , elles ne révoltent point l'esprit des lecteurs ou des auditeurs. Elles en gagnent même la croyance , je ne fais comment , au sentiment d'Hermogène ; & ce qu'elles proposent de plus faux , devient au moins vraisemblable. Nous en avons un exemple illustre dans Homere. Il ne dit pas tout d'un coup que Polyphème arracha le

(a) Mentitur qui te vitiosum , Zoile , dixit. Non vitiosus homo es , Zoile , sed vitium. *L. 11.*

(b) Monere satis est mentiri hyperbolen , nec ita ut mendatio fallere possit. *Lib. 8 , cap. 6.*

(c) In hoc hyperbole extenditur , ut ad verum mendatio veniat. *De Ben. lib 7 , cap. 23.*

sommet d'une montagne : cela auroit paru peu digne de foi. Il dispose le lecteur par la description du Cyclope, qu'il dépeint d'une taille énorme, & auquel il donne des forces égales à sa taille, en lui faisant porter le tronc d'un grand arbre pour mafue, & fermer l'entrée de sa caverne avec une grosse roche. De plus, il lui fait manger plus de viandes en un repas, qu'il n'en faudroit à plusieurs hommes ; & enfin il ajoute que Neptune étoit son pere. Après toutes ces préparations, quand le poëte vient à dire que Polyphême arracha le sommet d'une montagne, on ne trouve point son action trop étrange. Rien n'est ; ce semble, impossible à un homme qui est le fils du Dieu de la mer, & qui n'est pas fait comme les hommes ordinaires.

Il y a d'autres manieres qui adoucissent ce que l'hyperbole a de dur, & qui même y donnent un air de vraisemblance. Virgile dit qu'à voir les flottes d'Antoine & d'Auguste dans la bataille d'Actium, on croiroit que ce soient les Cyclades qui flottent sur l'eau (a). Et Florus, en parlant de la promptitude avec laquelle les Romains firent bâtir un grand nombre de vaisseaux à la premiere guerre Punique, dit qu'il sembloit, non pas que les navires fus-

---

(a) Pelago credas innare revulsas  
Cycladas. *Aneid. l. 8.*

sont construits par des ouvriers, mais que des arbres fussent changés en navires par les Dieux (a). Ils ne disent pas que les navires sont des îles flottantes, ni que les arbres sont changés en navires : ils disent seulement qu'on croiroit que cela est, & qu'il semble que cela soit. Cette précaution sert comme de passe-port à l'hyperbole, si j'ose parler ainsi, & la fait recevoir jusques dans la prose : car ce qui s'excuse avant que d'être dit, est toujours écouté favorablement, quelque incroyable qu'il soit (b).

Voiture ne manque jamais de mettre ces sortes d'adoucissemens où il faut ; & nul écrivain ne fait mieux que lui rendre vrai, en quelque façon, ce qui ne l'est pas.

Comme Eudoxe aime la lecture, & qu'allant se promener seul, il porte ordinairement avec lui un livre ou deux, outre les *Doutes* du gentilhomme Bas-Breton, il avoit les *Lettres* de Voiture qu'il ne se lasse point de lire, & où il trouve toujours de nouvelles graces. Il ouvrit le livre, & lut, dans la Lettre au cardinal de la Valette, sur la promenade de la Barre :

« Au sortir de table, le bruit des vio-

---

(a) Ut non naves arte factæ, sed quodam munere Deorum in naves mutaræ arbores viderentur. *Hist. Rom. l. 2, cap. 2.*

(b) Propriis auribus auditur, quamvis incredibile est, quod excusatur antequam dicitur. *Senec. Rhet. Suasor. 2.*

« lons fit monter tout le monde en haut,  
 « où l'on trouva une chambre si bien éclairée,  
 « qu'il sembloit que le jour, qui n'étoit plus sur la terre, s'y fût retiré tout entier ».

Cet *il sembloit*, continua Eudoxe, rectifie la pensée, & la réduit à un sens raisonnable, tout hyperbolique qu'elle est. Il lut après dans la Lettre écrite à madame de Saintot, en lui envoyant le Roland furieux de l'Arioste, traduit en françois; il lut, dis-je, les paroles suivantes, qui se rapportent en partie à Angélique :

« Toutes les couleurs & le fard de la  
 « poésie ne l'ont su peindre si belle, que nous vous voyons; & l'imagination même  
 « des poëtes n'a pu monter jusques-là ».

Voilà qui est bien excessif & bien faux, interrompit Philanthe. J'en tombe d'accord, répartit Eudoxe, & j'avoue que la pensée seroit fort mauvaise, si l'auteur en demeuroid là; mais écoutez ce qui suit :

« Aussi, à dire le vrai, les chambres de  
 « crystal & les palais de diamans sont bien plus aisés à imaginer; & tous les enchantemens des Amadis, qui vous semblent  
 « si incroyables, ne le sont pas tant, à beaucoup près, que les vôtres : dès la  
 « première vue, arrêter les ames les plus résolues & les moins nées à la servitude;  
 « faire naître en elles une sorte d'amour

» qui connoisse la raison, & qui ne sache  
 » ce que c'est que du desir & de l'espé-  
 » rance; combler de plaisir & de gloire,  
 » les esprits à qui vous ôtez le repos & la  
 » liberté: ce sont des effets plus étranges &  
 » plus éloignés de la vraisemblance, que les  
 » hypoglyphes & les charriots volans, ni  
 » que tout ce que les romans nous content  
 » de plus merveilleux ».

Ces réflexions justifient tout; & c'est par des voies comme celles-là que l'hyperbole la plus hardie parvient à être crue, lors même que ce qu'elle assure, est au-dessus de la croyance (a).

L'ironie me semble encore toute propre à faire passer l'hyperbole, poursuivit Eudoxe. Dès qu'on raille ou qu'on badine, on est en droit de tout dire. « Si Balzac disoit en  
 » riant, qu'il sort de ses muscats de quoi  
 » enivrer la moitié de l'Angleterre; que  
 » tout ce qui doit se boire en tout un pays,  
 » s'est débordé chez lui; qu'il y a plus de  
 » parfums dans sa chambre que dans toute  
 » l'Arabie-Heureuse, & qu'on y verse quel-  
 » quefois si grande abondance d'eau de  
 » nasse & de jasmin, que lui & ses gens ne  
 » peuvent se sauver qu'à la nage »: si, dis-

---

(a) Nunquam tantum sperat hyperbole quantum audet; sed incredibilia affirmat, ut ad credibilia perveniat, Senec. de Benef. l. 7, c. 23.



je, Balzac disoit cela en riant, Philarque n'auroit rien peut-être à lui reprocher là-dessus : mais par malheur il parle très-sérieusement ; & c'est le premier homme du monde, pour dire d'un ton grave des choses extrêmes, où il n'y a pas la moindre apparence de vérité.

Voiture est bien éloigné de ce caractère. Il le prend sur un ton railleur, dès qu'il avance quelque chose d'hyperbolique. Ecoutez un autre endroit de la Lettre au cardinal de la Valette, sur les divertissemens de la Barre.

« Le bal continuoit avec beaucoup de  
 » plaisir, quand tout-à-coup un grand bruit  
 » que l'on entendit dehors, obligea toutes  
 » les dames à mettre la tête à la fenêtre ;  
 » & l'on vit sortir d'un grand bois, qui  
 » étoit à trois cens pas de la maison, un  
 » tel nombre de feux d'artifice, qu'il sem-  
 » bloit que toutes les branches & tous les  
 » troncs d'arbres se convertissent en fusées,  
 » que toutes les étoiles du ciel tombassent,  
 » & que la sphere du feu voulût prendre la  
 » place de la moyenne région de l'air. Ce  
 » sont, Monseigneur, trois hyperboles,  
 » lesquelles appréciées & réduites à la juste  
 » valeur des choses, valent trois douzaines  
 » de fusées ».

Cette conclusion est toute badine & toute ironique. Voiture a cru que le cor-

rectif d'il sembloit ne suffisoit pas en cette rencontre, & qu'il falloit tourner les choses en raillerie. Le Tésauro n'y fait pas tant de façon : il se contente de dire, en parlant des fusées volantes, qu'il semble qu'elles vont embraser la sphaere du feu, foudroyer les foudres mêmes, & donner l'alarme aux étoiles, *par che sagliano ad inflammar la sfera del fuoco, à fulminare i fulmini, & à gridar allarme contra le stelle.* Il se contente, dis-je, du tempérament d'il semble, *par che sagliano*, & ne ménage plus rien ensuite. S'il badinoit comme Voiture, on lui passeroit ses pensées, toutes hardies, toutes fausses qu'elles sont; car je le répete, on peut tout dire en riant, & même, si vous y prenez garde, le faux devient vrai à la faveur de l'ironie (a) : c'est elle qui a introduit ce que nous appellons *contrevérités*, & qui fait que quand on dit d'une femme libertine & scandaleuse, que c'est une très-honnête personne, tout le monde entend ce qu'on dit, ou plutôt ce qu'on ne dit pas (b).

Mais je suis las de parler tout seul, & vous voulez bien que je respire un moment. Je vous ai écouté sans vous inter-

(a) Omnis falsè dicendi ratio in eo est, ut aliter quàm est, rectum verumque dicatur. *Quint. l. 6, cap. 3.*

(b) Intelligitur quod non dicitur. *Ibid.*

rompre, repliqua Philanthe, parce que je prenois plaisir à vous entendre, & que je ne voulois rien perdre d'une doctrine dont je n'avois que des idées fort confuses. Je me réjouis, au reste, continua-t-il, que vous fassiez un peu grace à l'hyperbole, qui est si chere aux Italiens & aux Espagnols, mes bons amis. J'entends raison, comme vous voyez, repartit Eudoxe, & je ne suis pas si sévere que vous pensez : mais ne vous y trompez pas, ajouta-t-il, & souvenez-vous à quelles conditions ces figures sont permises ; sur-tout n'oubliez jamais ce qu'a dit un des meilleurs esprits de notre siècle :

Rien n'est beau que le vrai ; le vrai seul est aimable ;  
Il doit regner par-tout, & même dans la fable.

Je doute, repliqua Philanthe, qu'il regne dans une Epitaphe de François I, composée en dialogue par Saint-Gelais : je l'ai lue depuis peu, & ne l'ai pas oubliée.

Qui tient enclos ce marbre que je vois ?

*Rép.* Le grand François, incomparable Roi.

Comme eut tel Prince un si court monument ?

*Rép.* De lui il n'y a que le cœur seulement.

Donc ici n'est pas tout ce grand vainqueur ?

*Rép.* Il y est tout ; car tout il étoit cœur.

Votre doute est très-bien fondé, repartit Eudoxe. Une piece toute sérieuse demande quelque chose de plus solide & de plus réel.

A ce compte là, dit Philanthe, l'épithape du maréchal de Ranzau ne vaudroit guère mieux que celle de François I. Je me fouviens du dernier vers qui renferme toute la pensée. Vous savez que ce maréchal avoit perdu un œil & une jambe à la guerre, & qu'on ne vit peut-être jamais un général d'armée plus estropié que lui. Le poëte fonde là-dessus sa pensée. Après avoir dit qu'il n'y a sous le marbre qu'une moitié du grand Ranzau, & que l'autre est demeurée au champ de bataille, il conclut ainsi :

Et Mars ne lui laissa rien d'entier que le cœur.

Outre le cœur, interrompit Eudoxe en riant, ne lui laissa-t-on pas le poumon & le foie entiers, sans parler du reste? La pensée vous semble donc fausse, reprit Philanthe? Oui, repartit Eudoxe, & j'aime bien mieux ce que dit Voiture à mademoiselle Paulet. Ecoutez-le :

« Si j'osois écrire des lettres pitoyables,  
 » je dirois des choses qui vous feroient fen-  
 » dre le cœur : mais pour vous dire le vrai,  
 » je ferai bien aise qu'il demeure entier ; &  
 » je craindrois que s'il étoit une fois en  
 » deux, il ne fût partagé en mon absence.  
 » Vous voyez comme je fais bien me ser-  
 » vir des jolies choses que j'entends dire ».

Car enfin, poursuivit Eudoxe, Voiture s'égaie & se joue ; il se moque même de

quelqu'un qui avoit dit quelque chose de semblable ; & je m'étonne que l'auteur de *la Justesse* ait fait sur cela le procès à Voiture même. Le censeur n'a pas sans doute pris garde à ces paroles : *Vous voyez comme je fais bien me servir des jolies choses que j'entends dire.*

Mais quand Voiture auroit parlé de son chef, je ne le chicanerois pas : c'est un écrivain enjoué, qui dans une petite débauche d'esprit, dit des folies de gaieté de cœur, pour se réjouir & pour réjouir les autres ; de même à-peu-près qu'en diroit un homme de belle humeur, qui étant à table avec ses amis, feroit semblant d'extravaguer après avoir un peu bu. On ne doit pas prendre au pied de la lettre ce qui échappe en ces rencontres : & pour moi j'aurois bien plus de peine à souffrir qu'un écrivain dît de sens froid, après avoir eu un vomissement de sang :

« Je n'oserois pas dire, comme auparavant, que je vous aime de toute mon ame, puisque j'en ai perdu plus de la moitié. Pour parler régulièrement, je dis que je vous aime de toute ma force. ».

Ce sont les paroles de Balzac que je lisois ce matin, & qui m'ont frappé. Qu'y trouvez-vous à reprendre, dit Philanthe ? Outre qu'il n'est permis qu'aux poètes, reprit Eudoxe, de confondre le sang avec.

l'ame, & de prendre l'un pour l'autre, s'il a perdu la moitié de son ame, il ne lui reste plus guère de forces; & c'est exprimer sa tendresse foiblement, que de dire à son ami qu'il l'aime de toute sa force.

Mais ce qu'il dit ailleurs n'est pas plus vrai, ni plus juste. « Je suis aussi déchiré » que si je m'étois trouvé dans toutes les » batailles que j'ai lues. Je ne suis plus » qu'une piece de moi-même, plus que » le quart ou le demi-quart de ce que j'ai » été ».

Il n'appartient qu'à Voiture, poursuit Eudoxe, de penser plaisamment & correctement tout ensemble : voici un endroit qui le prouve bien.

« Je ne puis pas dire absolument que je » fois arrivé à Turin, car il n'y est arrivé » que la moitié de moi-même; vous croyez » que je veux dire, que l'autre est demeu- » rée auprès de vous. Ce n'est pas cela : » c'est que de cent & quatre livres que je » pesois, je n'en pese plus que cinquante- » deux; il ne peut se voir rien de si maigre » ni de si décharné que moi ».

Vous voyez que Voiture n'est point faux dans son enjouement, & que Balzac l'est dans son sérieux. Mais savez-vous bien, ajouta-t-il, qu'une seule pensée fautive est capable de gâter une belle piece de prose ou de vers?

Malherbe n'a peut-être rien fait de plus beau que les Stances spirituelles, qui commencent par ce vers :

N'espérons plus, mon ame, aux promesses du monde :

Et c'est dommage qu'il y ait du faux dans la Stance la plus remarquable :

Ont-ils rendu l'esprit; ce n'est plus que poussiere,  
Que cette Majesté si pompeuse & si fiere,  
Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'univers;  
Et dans ces grands tombeaux où leurs ames  
hautaines

Font encore les vaines,  
Ils sont mangés des vers.

Costar a bien remarqué que les ames de ces rois dont le poëte parle, n'ont garde de faire les vaines dans leurs tombeaux, où elles ne sont pas, ni selon notre théologie, ni selon celle des payens. Mais le savant homme, qui a fait des observations si curieuses sur les poésies de Malherbe, dit Philanthe, a bien remarqué aussi que les poëtes ont une théologie à part, selon laquelle Malherbe a pu dire que les ames sont dans les sépulcres, comme Ronsard l'avoit dit avant lui :

Ha, que diront là-bas sous les tombes poudreuses  
De tant de vaillans Rois les ames généreuses ?

La remarque de l'auteur des Observations, reprit Eudoxe, est très-vraie au

regard de cette théologie particulière des poètes. Il s'agit seulement de savoir, si Malherbe parle ici en théologien du Parnasse. Je tombe d'accord qu'on peut feindre que les morts sont en corps & en ame dans leurs tombeaux, & qu'on peut même les y faire parler en faisant leur épitaphe. J'avoue ensuite que dans une piece profane & toute poétique, il est permis avec Virgile, d'ensevelir les manes, & qu'on a droit de faire errer les ames des morts autour des lieux où ils ont été enterrés (a) : mais je doute que dans un ouvrage tout chrétien & tout uni, qui n'a rien de poétique que la versification, tel qu'est celui de Malherbe, on puisse parler le langage de la plus haute poésie. Le poëme de Ronfard, sur les miseres du tems, souffre des idées & des expressions qu'une stance spirituelle, sur la vanité des grandeurs du monde, ne comporte pas.

Quoi que vous en disiez, repliqua Philanthe, il est certain que l'orgueil des grands paroît jusques après leur mort en la pompe de leurs funérailles, & sur-tout en la magnificence de leurs tombeaux. Cela ne suffit-il pas pour dire que leurs ames sont encore les vaines dans ces superbes mausolées, sans qu'elles y soient

---

(a) *Id cinerem & manes credis curare sepultos.*

*Æneid. lib. 4.*



elles-mêmes, puisqu'elles y étalent encore leur vanité, ou plutôt puisque leur vanité y est encore étalée ?

Je ne crois pas, répondit Eudoxe, que ce soit là le sens du poëte ; & c'est, ce me semble, affoiblir sa pensée, en voulant la justifier. On pourroit du moins la rectifier, dit Philanthe, en mettant *ombres*, au lieu *d'ames*.

Et dans ces grands tombeaux où leurs ombres  
hautaines

Font encore les vaines.

Si par *ombres*, repartit Eudoxe, on n'entend que les figures & les représentations qui sont élevées en bronze ou en marbre sur la sépulture des rois, je n'y vois nul inconvénient ; mais si on entend ce que les anciens entendoient par *ombres* des morts, & ce qu'ils appelloient *manes*, la pensée est un peu payenne. Après tout, je serois moins choqué de leurs *ombres* que de leurs *ames* ; & peut-être que le christianisme pourroit s'accorder en cela avec la poésie.

L'auteur du Poëme de S. Louis, repliqua Philante, porte les choses plus loin que Malherbe, en parlant de son héros, qui va à Saint-Denis, avant que de partir pour la Terre-Sainte :

Il visite le temple où regnent ses ayeux,  
Dans leurs tombeaux encor du tems victorieux.

Je ne vois pas , répondit Eudoxe , comment les rois de France regnent là , ni qu'ils y soient victorieux du tems : ils n'y sont eux-mêmes que cendres ; & le tems qui consume tout , n'épargne ni leurs statues , ni leurs mausolées.

Le défaut de ces vers françois , dit Philanthe , me fait craindre pour une épitaphe latine du cardinal de Richelieu que nous avons lue ensemble plus d'une fois , & que j'ai toujours admirée. Il faut avouer , repliqua Eudoxe , que l'épitaphe est pleine d'esprit , & qu'elle marque parfaitement le caractère de ce grand Ministre : mais on ne peut pas nier aussi qu'il n'y ait du faux en plus d'un endroit. Elle commence par ces mots , si ma mémoire ne me trompe : *Asta, viator ; quod usquam videbis, & audies, hîc tegitur.* Cela se peut-il soutenir ? *Arrête, passant ; tout ce que tu veras, tout ce que tu entendras en quelque lieu du monde que ce soit, est ici renfermé.*

L'endroit du charriot sur lequel le corps fut mené la nuit au lieu de sa sépulture , n'est pas plus vrai ; les paroles me reviennent : *Secuti pedites, equitesque magno numero, faces prætulerunt ; crucem nemo, quia publicam currus deferebat.* Après avoir dit , comme vous voyez , que plusieurs gens de pied & plusieurs cavaliers portoient des flambeaux , il ajoute : *Per-*

*sonne ne portoit la croix, parce que le charriot portoit la croix publique. N'en déplaise à l'auteur de l'építaphe, sa pensée est fautive : elle pourroit être vraie & plaire même avec toute sa malignité, si dans ces sortes de pompes funebres quelqu'un portoit la croix, & que dans celle-là on eût manqué à la porter. Mais comme ce sont des cérémonies du monde, & en quelque façon profanes, l'Eglise ne s'y mêle point ; ainsi ce n'est pas parce que le charriot portoit la croix publique que personne ne portoit la croix ; & la raison de l'auteur n'a nul fondement. La pensée qui est à la fin, ne me semble guère plus solide : *Inter theologos situs, ingens disputandi argumentum.* L'heureuse conclusion ! *Il a été enterré parmi des docteurs, & il est un grand sujet de dispute.**

Voilà proprement, dit Philanthe, ce qui s'appelle des pointes. Oui, reprit Eudoxe, & ce sont aussi ces faiseurs de pointes qui pensent le plus souvent faux. Quelque sujet qu'ils aient entre les mains, ils veulent briller ; & pour l'ordinaire le bon sens n'est pas ce qu'ils cherchent. Leur dessein est d'éblouir ; mais ils n'imposent qu'au peuple, c'est-à-dire, aux gens qui se contentent des apparences : ceux qui ont l'esprit droit & solide, ne sont pas leurs dupes.

Un de ces hommes à pointes, qui s'est

fait admirer en son tems à la cour de Savoie, & qui a composé en latin l'éloge de Louis XIII, dit que ce prince devoit infailliblement guérir la France de tous ses maux, ayant eu pour mere une princesse de la maison de Médicis, & étant né le jour de S. Côme & de S. Damien, tous deux médecins (a). Il ajoute que Louis-le-Juste tenoit de son horoscope la balance, & que Henri-le-Grand lui mit l'épée à la main, afin que le monde reconnût en sa personne une parfaite image de la Justice (b). Et je m'étonne, poursuit Eudoxe, que le panégyriste n'ait mis un bandeau sur les yeux du prince, en lui en faisant un de son diadème : il ne restoit que cela pour rendre la pensée complete.

Après tout, repliqua Philanthe, il y a de l'esprit dans cette rencontre de l'épée & de la balance. Quel esprit, bon Dieu, reprit Eudoxe ! & où en sommes-nous, si la pensée de Juglaris est ingénieuse ? Je vous conseille d'admirer encore celle d'un poëte Italien, sur le signe de l'écrevisse, dont le signe de la balance me fait souvenir. C'est au sujet du grand apôtre des Indes S. Fran-

---

(a) Gallia medicus à matre Medicâ, Cosmæ & Damiano medicis festo die, infecto regno peperit genitus spem salutis.

(b) Justitiæ simulacrum ut Ludovico mundus adoraret in puero : jam habenti libram ab horoscopo, gladius additur ab Henrico.

çois-Xavier, à qui un cancre marin rapporta le crucifix qu'il avoit laissé tomber dans la mer.

Je fais ce que vous voulez dire, interrompit Philanthe ; la piece est de l'Achilini, & je l'ai apprise par cœur :

*Per de Xaverio in mare  
Il crocifisso, è piange ;  
Quasi che possa il porto  
De la stessa salute esser absorto ,  
Mentre sul' lido ei s'ange ,  
Ecco un granchio marino  
Recargli fra le branche in suo conforto ,  
E giusto fù che de l'amor divino  
Fra le beate arsure onde si duole ,  
Non altrove che in granchio s'havesse il  
sole.*

La belle imagination, dit Eudoxe, que parmi les ardeurs de l'amour divin dont le Saint étoit embrasé, le soleil ne pût être que dans l'écrevisse, sans parler de ce port de salut qui ne peut être englouti ! Sont-ce là, à votre avis, des équivoques & des métaphores dans les regles ? La pensée n'est-elle peut-être pas si bonne en françois, repliqua Philanthe ; mais quoi que vous en disez, elle est excellente en italien. Chaque nation a son goût en esprit de même qu'en beauté, en habits & en tout le reste. Comme si la justesse du sens, répartit Eudoxe, n'étoit pas de toutes les langues, & que ce qui est mauvais de soi-même, dût parler pour :

bon en aucun pays, parmi les personnes raisonnables.

Je ne veux pas vous contredire toujours, dit Philanthe, & j'aime mieux vous demander à propos de justesse, l'idée que vous avez d'une pensée juste.

La vérité, répondit Eudoxe, qui est indivisible ailleurs, ne l'est pas ici : les pensées sont plus ou moins vraies, selon qu'elles sont plus ou moins conformes à leur objet (a). La conformité entière fait ce que nous appellons la justesse de la pensée, c'est-à-dire, que comme les habits sont justes quand ils viennent bien au corps, & qu'ils sont tout-à-fait proportionnés à la personne qui les porte; les pensées sont justes aussi, quand elles conviennent parfaitement aux choses qu'elles représentent : de sorte qu'une pensée juste est ; à parler proprement, une pensée vraie de tous les côtés & dans tous les jours qu'on la regarde. Nous en avons un bel exemple dans l'épigramme latine sur Didon, qui a été traduite si heureusement en notre langue :

Pauvre Didon, où t'a réduite  
De tes maris le triste sort ?  
L'un en mourant cause ta fuite,  
L'autre en fuyant cause ta mort (b).

---

(a) Pejus adhuc quò magis falsum est, & longius peti-  
tum. *Quintil. l. 8.*

(b) Infelix Dido, nulli bene nupta marito ;  
Hoc pereunte fugis; hoc fugiente peris. *Auson.*

Cela suppose, comme vous voyez, ce que raconte l'Histoire, que Didon se sauva en Afrique avec toutes ses richesses, après que Sichée eut été tué; & ce qu'a feint la poésie, qu'elle se tua elle-même, après qu'Enée l'eut quittée.

Il est vrai, dit Philanthe, que les proportions ne peuvent pas être mieux gardées qu'elles le sont dans l'épigramme d'Aufone, & que tout y quadre admirablement. Cependant n'allez pas vous imaginer, dit Eudoxe, que ces retours si justes soient essentiels à la justesse: elle ne demande pas toujours tant de symmétrie, ni tant de jeu; il suffit que la pensée soit vraie dans toute son étendue, ainsi que je viens de dire, & que rien ne s'y démente de quelque côté qu'on la prenne. Mais il n'appartient pas à tout le monde de penser juste: il faut avoir pour cela l'esprit droit, le jugement sain, & quelque chose du génie d'Homere, qui, selon le sentiment d'Aristote, a toujours des pensées & des paroles proportionnées au sujet qu'il traite.

Balzac, qui n'est pas si correct que Voiture dans les pensées, quoiqu'il le soit plus dans l'élocution & dans le style, ne laisse pas d'avoir quelquefois beaucoup de justesse: témoin ce qu'il dit de Montaigne, que c'est un guide qui égare, mais qui mene en des pays plus agréables qu'il n'avoit promis.

Au reste, quoiqu'en quelque genre qu'on écrive, on doit toujours penser juste, on doit plus le faire en de certains genres qu'en d'autres. L'élegie, par exemple, & la tragédie demandent une vérité plus exacte que l'épigramme & le madrigal. Il y a dans la prose des matieres comiques & plaisantes où cette exactitude a moins de lieu : il y en a d'autres graves & sérieuses où elle est absolument nécessaire ; & tels sont les sujets qui regardent la morale. Cependant plusieurs livres de ce genre-là ne laissent pas d'avoir beaucoup de fausses pensées : j'en ai remarqué quelques-unes en lisant, que j'ai même écrites, & que je vous montrerai quand nous serons dans mon cabinet.

Comme le soleil étoit couché, & que le tems n'étoit plus beau pour la promenade, Eudoxe & Philanthe se rendirent au logis. Le cabinet d'Eudoxe est au haut de sa maison & a une vue admirable. Il est tapissé de cartes & tout couronné de livres : c'est une petite bibliotheque composée de ce qui a été écrit de meilleur en grec, en latin, en italien, en espagnol & en françois. Eudoxe ne s'est pas contenté de lire ses livres, il en a fait des extraits qu'il relit de tems en tems, si bien que les choses lui sont fort présentes, & qu'il fait presque par cœur tous les beaux endroits de son recueil.

Dès qu'ils furent dans le cabinet, Eu-



doxe prit un cahier & y lut ce qui suit :

« Toutes les manieres d'écrire ne nous  
 » plaisent qu'à cause de la corruption se-  
 » crete de notre cœur : si nous aimons dans  
 » une piece bien écrite, le genre sublime,  
 » l'air noble & libre de certains auteurs,  
 » c'est que nous avons de la vanité; que  
 » nous aimons la grandeur & l'indépen-  
 » dance ».

Vous avez donc remarqué cela, dit Philanthe, comme une fausse pensée? Oui, repartit Eudoxe : car qu'y a-t-il de plus faux, que d'attribuer à la corruption du cœur ce qui est l'effet d'un discernement exquis, & la marque de notre bon goût? Les ouvrages bien écrits plaisent aux personnes raisonnables, parce que dans les regles les belles choses doivent plaire, & que tout ce qui est parfait en son genre, contente l'esprit ordinairement. La vanité n'a pas plus de part au plaisir que donne la lecture de Virgile & de Cicéron, qu'elle en a au plaisir qu'on prend à voir d'excellens tableaux, ou à entendre une excellente musique. L'homme du monde le plus humble est touché de ces beautés comme un autre, pourvu qu'il ait de l'intelligence & du goût. Quand je lis l'Écriture sainte, qui avec sa simplicité a tant de sublime, pensez-vous que ce soit l'amour de mon élévation ou la corruption de mon cœur,

qui me fasse goûter ce que je lis ? N'est-ce pas plutôt le caractère simple & majestueux de la parole divine qui fait impression sur moi ? Et n'en peut-on pas dire à-peu-près autant du langage des grands maîtres en poésie & en éloquence ? Quelle vision de s'imaginer que nous n'aimons en eux la noblesse & la facilité de leur style, que par un esprit de hauteur & d'indépendance !

Je suis là-dessus de votre avis, dit Philanthe ; & je ne fais pourquoi on va chercher de fausses raisons, lorsque les vraies se présentent d'elles-mêmes ; mais voyons ce qui suit dans votre cahier.

Eudoxe continua de lire.

« Chacun tâche d'occuper le plus de  
 » place qu'il peut dans son imagination,  
 » & l'on se pousse & ne s'agrandit dans  
 » le monde que pour augmenter cette idée  
 » que chacun se forme de soi dans son pro-  
 » pre esprit ; voilà le but de tous les des-  
 » seins ambitieux des hommes. Alexandre  
 » & César n'ont point eu d'autre vue dans  
 » toutes leurs batailles que celle-là ; & si on  
 » demande pourquoi le Grand-Seigneur a  
 » depuis peu fait périr cent mille hommes  
 » dans Candie, on peut répondre sûrement  
 » que ce n'est que pour attacher encore à  
 » cette image intérieure qu'il a de lui-  
 » même, le nom de conquérant ».

Cette pensée ne me paroît pas plus vraie que l'autre, dit Philanthe, du moins à l'égard du Grand-Seigneur. Il peut n'avoir pas seulement songé à son image intérieure en assiégeant Candie. Il vouloit peut-être prendre une place qui l'accommodoit, ou se venger des Vénitiens qui osoient lui faire la guerre. Il pouvoit vouloir augmenter sa réputation, c'est-à-dire, l'opinion qu'on avoit de sa puissance & de sa grandeur. Or, l'opinion qu'on a de nous, ne réside pas dans nous, mais dans les personnes qui nous estiment.

Ce que vous dites est de très-bon sens, repartit Eudoxe, & ne regarde pas moins Alexandre & César que le Grand-Seigneur. Mais vous voulez bien que j'ajoute que quand la pensée seroit vraie en quelque rencontre, elle ne peut l'être dans l'étendue qu'on lui donne. En effet, combien de scélérats pour acquérir de l'estime, & pour s'élever par-là, veulent paroître fides, désintéressés, vertueux? Ils savent en leur cœur ce qu'ils font, ils se font justice; & le moindre de leurs soins est d'occuper beaucoup de place dans leur imagination, pour me servir d'une phrase si nouvelle & si élégante. Bien loin de penser à augmenter dans leur propre esprit l'opinion qu'ils s'y sont formée d'eux-mêmes, ils ne songent qu'à donner aux autres une impression

avantageuse de la probité qu'ils n'ont pas, & qu'ils ne veulent point avoir.

Que dis-je, selon le sentiment de Pascal, qui est le héros & le modèle de l'auteur dont nous examinons la pensée? « Nous » voulons tous vivre dans l'idée d'autrui, » d'une vie imaginaire. Si nous, avons de » la générosité, de la fidélité, de la modé- » ration, nous nous empresseons de le faire » savoir, pour attacher ces vertus à l'être » d'imagination par lequel nous subsistons » hors de nous-mêmes; nous les détache- » rions plutôt de nous, que de ne pas les » joindre à ce fantôme de vie étrangère, & » nous serions volontiers poltrons pour » avoir la réputation d'être vaillans ».

Il s'ensuit delà que chacun ne tâche pas d'occuper le plus de place qu'il peut dans son imagination, & que le but de tous les desseins ambitieux des hommes n'est pas d'augmenter l'idée que chacun forme de soi dans son propre esprit.

Cela me semble convaincant, dit Philanthe : passons outre, je vous prie. Ecoutez ceci, poursuit Eudoxe :

« Quand les ignorans voient ces gran- » des bibliothèques que l'on peut appeller, » à quelque chose près, le magasin des » fantaisies des hommes, ils s'imaginent » qu'on seroit bien heureux, ou du moins » bien habile, si on savoit tout ce qui est » contenu

» contenu dans ces amas de volumes qu'ils  
 » considerent comme des trésors de lumie-  
 » res : mais ils en jugent mal. Quand tout  
 » cela seroit réuni dans une tête, cette tête  
 » n'en seroit ni mieux réglée, ni plus sage,  
 » tout cela ne seroit qu'augmenter sa con-  
 » fusion & obscurcir sa lumiere ».

L'on peut conclure delà, dit Philanthe, que l'ignorance vaudroit mieux qu'une érudition profonde, & que moins on seroit habile, plus les idées qu'on auroit des choses seroient nettes & distinctes. C'est raisonner juste sur un faux principe, répondit Eudoxe : je dis sur un faux principe ; car il n'est pas vrai que les diverses connoissances qui se tirent de la lecture, produisent d'elles-mêmes la confusion & l'obscurité. Ces mauvais effets ne viennent que de la mauvaise disposition des esprits. Tel savant que nous connoissons est un abîme de doctrine ; mais un abîme qu'on peut appeler un chaos où toutes les langues & toutes les sciences sont brouillées ensemble, parce que c'est l'esprit le moins méthodique & le moins clair qui fût jamais. D'autres savans d'un caractère opposé à celui-là, ont dans la tête une infinité d'especes bien rangées, & parlent nettement de tout.

Ainsi, l'homme qui sauroit tout ce que les livres contiennent, jusqu'à devenir une bibliotheque vivante (ce qu'on a dit d'Ori-

gene) n'en seroit pas plus confus, ni plus obscur dans ses discours, si c'étoit une tête bien faite & de bonne trempe : il pourroit même en être plus sage & plus réglé dans sa conduite, s'il faisoit un bon usage de ses lumieres.

Mais ces exemples suffissent, continua Eudoxe, pour vous faire voir le foible des pensées morales qui ne sont pas vraies. Car je ne dis rien des maximes qui ont quelque chose de faux ; & qui dès-là ne sont pas dignes du nom de maximes, dont l'unique but est de régler les mœurs & de conduire la raison. Les réflexions historiques ne valent guère mieux quand elles sont fausses. La vérité étant, comme vous savez, l'ame de l'Histoire, elle doit être répandue dans tout ce que dit l'historien : mais c'est dans ces réflexions qu'elle doit briller davantage ; & rien n'est plus irrégulier que de penser faux sur des événemens véritables.

Plutarch.  
in Alexandri  
vitâ.

Plutarque, qui étoit un esprit solide, a senti cela, en condamnant la pensée fameuse d'un historien, sur l'incendie du temple d'Ephese, qu'il ne falloit pas s'étonner que ce temple magnifique, consacré à Diane, eût été brûlé la nuit même qu'Alexandre vint au monde ; parce que la Déesse ayant voulu assister aux couches d'Olympias, fut si occupée, qu'elle ne put éteindre le feu.

PREMIER DIALOGUE. 51

Mais, interrompit Philanthe, Cicéron trouve la pensée jolie, lui qui, selon vous, pense & juge toujours sainement. Je vous avoue de bonne foi, reprit Eudoxe, que je ne comprends pas bien Cicéron là-dessus. Il a regardé sans doute la pensée de Timée, comme l'imagination d'un poëte, & non pas comme la réflexion d'un historien. Cela ne peut se dire, repartit Philanthe; car Cicéron loue Timée d'avoir pensé si joliment dans son histoire (a). Pour moi je me persuade que l'orateur Romain, qui avoit l'esprit tourné naturellement à la raillerie, & qui aimoit les bons mots jusqu'à en dire quelquefois d'assez froids, ainsi que remarque Quintilien, a été touché de ce qu'il y a de plaisant dans la pensée de Timée, sans examiner le reste; au lieu que Plutarque, qui étoit sérieux & critique, a considéré uniquement ce qu'elle a de faux.

Ce n'est pas en juger trop mal, répondit Eudoxe; mais ne vous semble-t-il pas que ce censeur si austère a oublié sa sévérité, en ajoutant que la réflexion de l'historien est si froide qu'elle suffisoit pour éteindre l'incendie? Pour moi, je trouve la

---

(a) Concinnè ut multa Timæus, qui cùm in historiâ dixisset, quâ nocte natus Alexander esset, eâdem Dianæ Ephesiæ templum deflagavisse, adjunxit minimè id esse mirandum, quòd Diana, cùm in partu Olympiadis adesse voluisset, abfuisset domo. *De Naturâ Deorum*, lib. 2, n<sup>o</sup>. 69.

pensée de Plutarque mille fois plus fautive & plus froide que celle de Timée, & je ne vois qu'un biais pour sauver Plutarque; c'est de dire qu'il a voulu s'égayer dans l'endroit même où il parle gravement.

Quoi qu'il en soit, dit Philanthe, je conclus des divers jugemens de ces deux grands hommes, que ce qui plaît à un bon esprit, ne plaît pas infailliblement à un autre. Vous avez raison, repliqua Eudoxe, & nous pouvons joindre l'exemple de deux célèbres académiciens François à celui de Plutarque & de Cicéron.

Balzac ne peut souffrir ce que dit Pompée, lorsqu'il s'embarqua, contre l'avis des gens de mer, par un tems fort orageux: *Il est nécessaire que j'aie; mais il n'est pas nécessaire que je vive.* « Voilà, s'écrie Balzac, l'apparence d'un bon mot, qui pour-  
» tant regardé de près, se détruit soi-même,  
» & implique une parfaite contradiction:  
» car pour aller, il faut vivre; & ainsi l'un  
» est aussi nécessaire que l'autre ».

La Motte-le-Vayer, au contraire, trouve le mot excellent, plein de raison & de sens, autant que de résolution & de courage. Qui croire des deux, interrompit Philanthe? Je ne vois nulle contradiction dans les paroles de Pompée, repartit Eudoxe, & j'y vois tous les sentimens d'un véritable Romain. Pour exécuter l'ordre

*Plutarch.  
in Pompei  
vitâ.*



du sénat, il déclare qu'il fait moins de cas de sa vie que de son honneur : car c'est comme s'il disoit : je suis indispensablement obligé de faire mon devoir, quand ce seroit aux dépens de ma vie ; je ne dois pas ménager ma vie aux dépens de mon honneur : il est nécessaire que j'obéisse & que je m'embarque, quelques périls qu'il y ait à craindre sur mer, dans une saison si mauvaise & par un tems si orageux : il n'est pas nécessaire que je me conserve, ni que je vive. Où est la contradiction, poursuit Eudoxe ? Apparemment Balzac s'est mépris aux deux sens du mot de nécessité : il n'a regardé que le sens propre & physique en disant que pour aller, il falloit vivre, & que l'un étoit aussi nécessaire que l'autre ; cependant le sens de Pompée est figuré, & le moral emporte obligation & devoir.

Je me souviens, repliqua Philanthe, qu'Alexandre dit dans le *Quinte-Curce*, de Vaugelas : *j'aime mieux combattre que de vivre* ; & Titus dans la *Bérénice* de Racine :

Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut regner.

Ces deux traits ressemblent assez au mot de Pompée ; & nul critique ne s'est encore avisé d'y trouver à redire. Aussi n'ont-ils rien que de juste, dit Eudoxe, rien qui ne

soit digne d'un grand cœur & d'un bon esprit.

Mais pour reprendre ce que nous disions des réflexions historiques, si l'on examinoit la plûpart de celles que certains historiens affectent, on y trouveroit bien du faux. Il m'en revient une, entr'autres, que j'ai lue dans l'histoire de la guerre de Flandre, au sujet de Barlemont, qui fut tué devant Maestricht en une occasion périlleuse, où Alexandre Farnese s'exposa comme un simple soldat, sans recevoir la moindre blessure. L'historien dit sur cela : *Tant il est vrai qu'on n'a pas observé en vain que Dieu a soin de la vie des princes, & qu'il n'est pas moins donné à un général de mourir le dernier dans son armée, qu'au cœur de mourir le dernier dans l'homme (a)*. Rien n'est plus faux que ce *tant il est vrai*, au regard de la seconde proposition : car enfin le cœur meurt toujours le dernier dans l'homme, & il n'arrive pas toujours que les généraux meurent les derniers dans leurs armées : témoin le grand Gustave & le grand Turenne, pour ne rien dire des autres qui ont été tués des premiers.

La réflexion d'un de nos historiens, au

---

(a) Adeò non ex vano observatum curæ esse Deo principum vitam; quasi non magis cordi in homine quàm imperatori in exercitu novissimum mori datum sit. *Strad. de Bello Belg. dec. 2, lib. 3.*

sujet de l'amiral de Châtillon qui fut une des principales victimes de la Saint-Barthelemi, me devient suspecte, repliqua Philanthe, & je suis bien trompé si elle n'est fausse. « L'historien dit qu'après que » l'amiral eut reçu un coup d'épée dans le » ventre & au travers du visage, on se mit » en devoir de le jeter par la fenêtre, & » qu'on reconnut que les personnes les plus » intrépides ont un attachement à la vie » aussi naturel, & même aussi violent que » les plus timides, & que les héros le cachent, ou, pour mieux dire, le déguisent plutôt qu'ils ne l'étouffent dans leur » cœur ».

Cette belle réflexion que l'auteur fait faire aux meurtriers, est fondée sur ce « que » les jambes de l'amiral, qui avoit attendu » constamment la mort pendant qu'il avoit » encore l'usage de l'esprit, se prirent, » après qu'il l'eut perdu, à la croisée de la » fenêtre, & s'y tinrent si fortement, que » l'on eut peine à les en détacher, pour le » précipiter en bas ».

Le fondement de la pensée n'est guère solide, repartit Eudoxe, & on peut dire que la pensée ne porte sur rien : car comment des jambes, qui s'attachent à la fenêtre, par un mouvement naturel que produit un reste d'esprits, prouvent-elles que les intrépides ressemblent aux plus timides

en ce qui regarde l'amour de la vie, & que les héros ne le font pas véritablement, sur-tout après qu'ils ont perdu l'esprit ou l'usage de l'esprit : Car dans l'endroit que vous venez de citer, on ne fait si après qu'il l'eut perdu tombe sur l'esprit ou sur l'usage de l'esprit ; & cependant il y a beaucoup de différence entre l'un & l'autre : le premier signifie devenir fou ; le second ne signifie qu'être malade, & dans un état où les fonctions de l'esprit ne sont pas libres. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas merveille que quand l'homme n'agit plus en homme, il ne soit point brave ; & c'est se moquer que de reprocher aux héros l'amour de la vie, dans le tems où ils n'ont pas assez de raison pour braver la mort ; ou plutôt que l'inclination naturelle qu'a tout animal pour sa conservation, éteint en eux tous les sentimens de la vertu héroïque. J'aimerois presque autant les accuser de lâcheté, de ce que tout couverts de blessures & perdant leur sang de tous côtés, ils ne poursuivent pas l'ennemi, ou de ce qu'ayant rendu l'ame, ils souffrent qu'on les dépouille & qu'on leur insulte.

Si les réflexions des historiens, dit Philanthe, doivent être véritables, il me semble que celles des prédicateurs ne doivent pas être fausses. Ce seroit corrompre la parole de Dieu, repliqua Eudoxe, que d'y

mêler l'ombre du mensonge. Nous avons vu néanmoins des prédicateurs, reprit Philanthe, charmer le monde par des discours tout semés de *concetti* & de pensées fausses. Le goût du siècle a bien changé là-dessus, dit Eudoxe; & on se moqueroit aujourd'hui d'un prédicateur, qui, pour prouver que les jeunes gens meurent quelquefois avant les personnes âgées, diroit que Jean courut plus vite au sépulcre que Pierre, & qu'il y vint le premier (a). On n'aimeroit pas non plus à entendre dire dans la chaire, que les femmes, avec leurs patins, ajoutent quelque chose à leur taille; & (contre la parole de Jesus-Christ) qu'elles font mentir la vérité même.

Je ne crois pas aussi qu'on pût souffrir maintenant des pensées que j'ai vu admirer autrefois : l'une, que le cœur de l'homme étant de figure triangulaire, & le monde de figure ronde, il étoit visible que toutes les grandeurs mondaines ne pouvoient remplir le cœur humain; l'autre, que chez les Hébreux un même mot exprimoit la vie & la mort, & qu'un point seul en faisoit la différence : d'où le prédicateur concluait, qu'entre la vie & la mort il n'y avoit qu'un point à dire. Mais le pré dica-

---

(a) *Præcurrit citius Petro, & venit primus ad monumentum. Joan. 20, v. 4.*

teur parloit en l'air, & son principe n'étoit pas plus solide que sa conclusion : car il n'est pas vrai que la langue hébraïque ait un même mot, qui signifie la vie & la mort.

J'ai entendu prêcher dans ma jeunesse, repliqua Philanthe, que l'incivilité de Judas avoit été cause de sa damnation, & que ce malheureux disciple s'étoit perdu pour avoir mis la main au plat avec son maître. Il n'y a pas même trop long-tems qu'un jeune abbé, prêchant la Passion à une grille, dit que Notre-Seigneur qui sua du sang de tout son corps dans le jardin des Olives, ne devoit point pleurer autrement, parce que Dieu est tout œil ; qu'il garda le silence devant Hérode, parce que l'agneau perd la voix en voyant le loup ; qu'il étoit tout nud sur la croix, parce qu'il étoit tombé entre les mains des voleurs ; que pour condamner la vanité des pompes funebres, il ne voulut point de flambeaux à ses funérailles, pas même les flambeaux du ciel ; & enfin qu'il voulut être mis dans un sépulcre de pierre, pour nous apprendre que tout mort qu'il étoit, il avoit horreur de la mollesse.

Voilà une belle Passion, dit Eudoxe en fouriant, & je ne doute pas que l'auditoire ne fût fort touché de ces pointes. On ne pleura pas, reprit Philanthe ; mais en

récompense on se récria aux beaux endroits, & sur-tout les religieuses furent extrêmement satisfaites. A la vérité, elles le furent un-peu moins le jour de Pâques : car le prédicateur cherchant pourquoi Jesus-Christ ressuscité apparut d'abord aux Maries, dit froidement que c'est que Dieu vouloit rendre public le mystere de sa résurrection, & que des femmes sachant les premières une chose si importante, la nouvelle en seroit bientôt répandue par-tout.

Croyez moi, repartit Eudoxe d'un air chagrin, il faudroit défendre la chaire à ces discoureurs, qui déshonorent le ministère de la prédication, & qui le rendent inutile. Quoi, je vais au sermon pour être instruit, pour être touché, & je n'y entendrai que des bagatelles qui ne sont propres qu'à me faire rire, & qui à peine pourroient avoir place dans les discours académiques du Loredan ou du Mancini !

Pour moi, continua-t-il, je ne puis souffrir qu'on plaïsante hors de propos, ni qu'on raisonne de travers ; & j'aîmeroîs mieux un simple proverbe, que cent traits d'esprits badins & frivoles ; car au moins les proverbes n'ont point de faux, & la vérité contente toujours.

Comme je ne hais pas les proverbes, quand ils sont bien choisis & bien appliqués, repartit Philanthe, je trouve assez

bon la préférence que vous leur donnez. Il y en a d'hébreux, de grecs, de latins, d'italiens, d'espagnols & de françois, ou plutôt ce sont presque les mêmes en toutes langues : mais quelque langage qu'ils parlent, ils ne disent rien que de véritable, & pour l'ordinaire ils cachent un grand sens sous des termes bas.

Les sentences communes & autorisées de l'approbation publique, repliqua Eudoxe, ont la vérité des proverbes, sans en avoir la bassesse; par exemple, celles-ci : *Un homme de bien n'est étranger nulle part. C'est être heureux que d'être content de sa fortune. La bonne fortune est plus difficile à porter que la mauvaise*; ou, pour mieux dire, les sentences sont les proverbes des honnêtes gens, comme les proverbes sont les sentences du peuple.

A propos de fortune, dit Philanthe, je voudrois savoir le jugement que vous faites des pensées où la fortune entre comme personnage, telles que sont celles-ci ? *La Fortune ne considère pas toujours le mérite. La Fortune favorise souvent l'injustice.*

A regarder ces pensées dans leur origine, répartit Eudoxe, elles sont purement payennes; car les payens adoroient une Déesse Fortune, qui gouvernoit tout selon son caprice, & qui étoit rarement d'ac-



cord avec la vertu (a). C'est à cette divinité bizarre & maligne qu'on faisoit des vœux en toutes rencontres; & c'est d'elle dont parlent les auteurs profanes, quand ils disent que les faveurs de la Fortune ne sont jamais pures; que la Fortune se joue de nos maux sans nulle pitié (b); & que toutes les fois qu'elle veut se réjouir, elle élève au faite des grandeurs humaines les hommes de la plus basse condition (c).

Tout cela est vrai dans le système du paganisme; mais rien n'est plus faux dans la religion chrétienne, qui ne connoît point d'autre Fortune que la Providence, & qui rejette la Déesse Fortune comme une vaine chimere. Cette chimere pourtant s'est établie parmi nous; & l'usage veut non-seulement contre la raison, mais contre la religion, qu'en prose & en vers nous fassions un personnage de la Fortune. La lecture des anciens a introduit un usage si peu religieux, & nos plus sages écrivains le pratiquent sans scrupule. Ils disent que la Fortune se sert quelquefois de nos défauts pour nous élever; que la Fortune a

(a) *Fortuna nunquam simpliciter indulget. Quint. Curt. lib. 4.*

(b) *Fortuna impotens quales ex humanis malis tibi ipsa ludos facis? Senec. Consol. ad Polybium.*

(c) *Quales ex humili magna ad fastigia rerum Extollit, quoties voluit fortuna jocari.*

*Juvenal. Sat. 3.*

beau élever de certaines gens, qu'elle ne leur apprend point à vivre; que la Fortune se lassâ de favoriser Charles V, & qu'elle voulut réparer en la personne de Henri II, les injustices qu'elle avoit faites à François I.

Je défere trop à l'usage, & je respecte trop nos maîtres pour n'approuver pas ces pensées: mais si j'osois dire mon sentiment là-dessus, je dirois qu'on pourroit y garder des mesures. Je m'explique. Toute la question se réduit presque à la prose; car le système de la poésie étant de soi fabuleux & tout payen, la Déesse Fortune y est reçue sans difficulté, avec la Déesse Diane & la Déesse Minerve; & nos poëtes ont droit de la faire agir dans le caractère que les Idolâtres lui ont donné. Je crois donc qu'en prose nous pouvons être un peu payens de ce côté-là; quand la matiere de nos ouvrages ressemble à celle des livres, d'où nous avons pris ce personnage de Fortune; je veux dire quand notre religion n'y a nulle part, tels que seroient des panegyriques & des histoires profanes; des discours de pure morale & de pure politique; des dialogues, semblables à celui qu'un homme d'esprit fit, il y a quelques années, & qui a pour titre: *Réconciliation du mérite & de la Fortune*. Mais je doute qu'on doive faire agir si fort la Fortune dans des ouvrages purement chré-

tiens : & il me semble qu'un sermon ne souffre pas des pensées qui ne peuvent avoir qu'un sens payen, telles que seroient celles-ci : *La Fortune se plaît à abattre ceux qu'elle a élevés au haut de sa roue. La Fortune traverse souvent les grands de la terre, comme si elle étoit jalouse des faveurs qu'elle leur a faites.* Je dis que ces pensées ne peuvent avoir qu'un sens payen, parce qu'elles ne peuvent s'entendre que de la Déesse Fortune, & qu'on ne peut dire véritablement de la Providence divine, qu'elle élève au haut de sa roue, ni qu'elle soit jalouse des faveurs qu'elle fait.

Je vois bien, répondit Philanthe, que vous voulez bannir de la chaire le mot de Fortune, quand il signifie autre chose que bonheur ou malheur, & qu'on en fait une personne. Non, reprit Eudoxe, je consens, puisque l'usage l'a emporté, que la Fortune élève les bergers sur le trône ; que la Fortune renverse les desseins les mieux concertés ; que la Fortune favorise les armes des bons princes ; car cela peut s'entendre de la Providence : mais je ne voudrois point qu'un prédicateur attribuât jamais au personnage de Fortune, ce qui ne peut convenir qu'à la Déesse du paganisme ; & je le trouverois ridicule de dire : *Cette aveugle divinité qui présid: aux événemens de la vie, & qui dispense les*

*biens & les maux selon son caprice, à moins que ce ne fût pour se moquer de l'aveuglement des payens.*

Il ne seroit pas peut-être trop mal aussi ; de corriger quelquefois le mot de Fortune par celui de Providence, en disant, à l'exemple de l'auteur des *Pensées diverses*, qui sont imprimées après celles de la marquise de Sablé : *La Fortune, ou, pour parler plus chrétiennement, la Providence distribue les rôles que chacun joue sur le grand théâtre du monde ;* ou, comme a fait un illustre académicien dans le panegyrique du roi : *Parmi tant de prospérités & de triomphes, s'il faut que la Fortune, ou plutôt cette sagesse supérieure, qui ne semble aveugle qu'à l'aveuglement humain, le traite une fois ou deux comme tout le reste des plus grands hommes ; on croiroit qu'elle ne veut humilier la nation que pour relever davantage le mérite du prince.*

Les mêmes regles devoient s'observer ; à mon avis, dans une histoire ecclésiastique ; & si je faisois celle de l'hérésie, en parlant de Zisca, ce fameux chef des Hussites, qui, après avoir perdu la vue, ne laissoit pas de conduire des armées & de remporter des victoires, je ne dirois point : *Comme si la Fortune, qui est aveugle, eût pris plaisir à favoriser un*  
*autre*

*autre aveugle ; & quand notre religion me le permettoit, je doute que le bon sens me le permît. Je dirois bien avec Cicéron dans une piece toute profane : Non-seulement la Fortune est aveugle, mais le plus souvent elle rend aveugles ceux qu'elle embrasse (a).*

Je suis là-dessus tout-à-fait de votre goût, interrompit Philanthe, & je vous assure que ce fantôme de Fortune m'a toujours choqué dans les discours de piété, sur-tout quand on lui fait faire un personnage indigne de la sagesse divine. Mais je ne trouverois pas mauvais qu'un homme du monde écrivît dans les Mémoires de sa vie : *Les malheureux ne le sont pas toujours, & même la Fortune nous apprend, par son inconstance, que c'est aux malheureux à espérer & aux heureux à craindre : ni que dans une histoire plaisante, quelqu'un dît : Si je ne me trouve qu'un malheureux comédien, c'est sans doute que la Fortune s'est voulu venger de la nature, qui avoit voulu faire quelque chose de moi sans son consentement, ou, si vous voulez, que la nature prend quelquefois plaisir à favoriser ceux que la Fortune a pris en aversion.*

---

(a) Non solum ipsa Fortuna cæca est, sed eos etiam plerumque efficit cæcos quos complexa est. *De Amicit.*

Mais que dites-vous de ces personnages qu'on introduit dans les épîtres dédicatoires? Entendez-moi, s'il vous plaît. L'auteur d'un ouvrage, qui traite des conquêtes de César ou des aventures d'Hippolite, ne fait point de difficulté de dire à un prince, en lui dédiant son livre : *Voici le vainqueur des Gaules qui vient vous rendre ses hommages. Hippolite sort du fond des bois, dans le dessein de vous faire sa cour.*

Il n'y a rien de plus faux que cela, répartit Eudoxe ; & c'est se moquer que de confondre le livre qu'on dédie, avec le héros qui fait le sujet du livre, à moins que l'auteur, par une espece de fiction, ne fasse parler son héros ou son héroïne, au lieu de parler lui-même, comme l'a fait spirituellement un de nos poètes, en faisant imprimer une piece de théâtre.

Cependant Voiture, qui est un de vos oracles, repliqua Philanthe, confond le héros avec le roman, & prend l'un pour l'autre dans deux de ses lettres. Il ouvrit le livre, & lut le commencement de la lettre qui a pour titre : *A Monseigneur le Duc de Bellegarde, en lui envoyant l'Amadis.* « Monseigneur, en une saison où » l'histoire est si brouillée, j'ai cru que je » pouvois vous envoyer des fables, & qu'en » un lieu où vous ne songez qu'à vous » délasser l'esprit, vous pourriez accorder

» à l'entretien d'Amadis quelques unes de  
 » ces heures que vous donnez aux Gen-  
 » tilshommes de votre province. J'espere  
 » que dans la solitude où vous êtes, il  
 » vous divertira quelquefois agréablement,  
 » en vous racontant ses aventures, qui se-  
 » ront sans doute les plus belles du monde,  
 » tant que vous ne voudrez pas qu'on sache  
 » les vôtres ».

Vous voyez que dans le titre il s'agit  
 du livre qu'on appelle l'*Amadis*, & que  
 dans la lettre l'auteur parle du héros sur-  
 nommé *Amadis de Gaule*. Il fait le même  
 dans la lettre qui a pour titre : *A Madame  
 de Saintot, en lui envoyant le Roland  
 furieux d'Arioste, traduit en françois*.  
 Ecoutez les premières lignes. « Voici sans  
 » doute la plus belle aventure que Roland  
 » ait jamais eue; & lorsqu'il défendoit seul  
 » la couronne de Charlemagne, & qu'il  
 » arrachoit les sceptres des mains des rois,  
 » il ne faisoit rien de si glorieux pour lui,  
 » qu'à cette heure qu'il a l'honneur de bai-  
 » ser les vôtres ».

Si j'osois condamner Voiture, repartit  
 Eudoxe, je dirois qu'en ces deux rencon-  
 tres il s'oublie un peu, & sort du caractère  
 de véritable bel-esprit; mais j'aime mieux  
 dire qu'il se joue agréablement de son sujet,  
 & que des lettres galantes ne demandent  
 pas une vérité si austère que des épîtres

dédicatoires, qui sont d'elles-mêmes graves & sérieuses. Je vous entends, dit Philanthe, & je m'apperçois que je commence à démêler le vrai du faux. Je ne fais pourtant, ajouta-t-il, si une pensée que j'ai vue depuis peu dans des mémoires très-curieux & très-bien écrits, est vraie ou fausse; la voici en propres termes : *Le cœur est plus ingénieux que l'esprit.*

Il faut avouer, repartit Eudoxe, que le cœur & l'esprit sont bien à la mode : on ne parle d'autre chose dans les belles conversations; on y met à toute heure l'esprit & le cœur en jeu. Nous avons un livre qui a pour titre : *Le démêlé du cœur & de l'esprit*; & il n'y a pas jusqu'aux prédicateurs qui ne fassent rouler souvent la division de leurs discours, sur le cœur & sur l'esprit. Voiture est peut-être le premier qui a opposé l'un à l'autre, en écrivant à la marque de Sablé. « Mes lettres, dit-il, se » font avec une si véritable affection, que » si vous en jugez bien, vous les estimerez » davantage que celles que vous me re- » mandez. Celles-là ne partoient que de » mon esprit, celles-ci partent de mon » cœur ».

L'auteur des *Réflexions morales* renchérit bien sur Voiture, en disant que l'esprit est toujours la dupe du cœur; que chacun dit du bien de son cœur, & que per-



sonne n'en ose dire de son esprit ; que l'esprit ne sauroit jouer long-tems le personnage du cœur.

Mais pour ne pas nous écarter, ce que vous m'avez proposé, tient un peu de la nature des paradoxes, qui sont faux & vrais tout ensemble, selon les différens jours sous lesquels on les considère. Car si vous ne regardez, pour ainsi dire, que l'écorce de la pensée ; si vous vous attachez aux termes dans lesquels elle est conçue, il est faux que le cœur ait plus d'esprit que l'esprit même ; mais si vous approfondissez la chose, & que sans vous amuser aux paroles, vous alliez au sens, vous trouverez qu'il est vrai qu'une personne qui aime, a plus de vues, plus d'expédiens & plus d'adresse, pour venir à bout de ses desseins, en ce qui regarde sa passion, que n'en a une personne fort spirituelle & fort habile qui n'aime point.

On ne peut mieux éclaircir la question, dit Philanthe. Mais il faut, poursuit Eudoxe, que je vous consulte à mon tour, & que vous me disiez votre sentiment sur la pensée d'un historien Grec, sur laquelle deux savans de notre siècle ne s'accordent pas : ces deux savans sont Girac & Costar. Pour entendre la pensée, il est nécessaire de savoir le fait.

Un cavalier Persan prit dans le com-

bat, & renversa de cheval une femme Scythe. L'ayant trouvée jeune & belle, il lui donna la vie & la liberté : mais dès qu'il l'eût perdue de vue, il vint à l'aimer passionnément. Comme elle méprisa sa passion, il fut saisi d'une violente douleur, & le désespoir lui fit prendre la résolution de mourir. Il mourut en effet ; mais il écrivit auparavant à celle qui étoit la cause de sa mort : *Je vous ai sauvé la vie, & je viens de mourir pour vous.*

On demande s'il y a de la vérité dans *je viens de mourir pour vous* : car pour le dire, il ne faut pas être mort : & pour le dire véritablement, il ne faut pas être en vie.

Ne pourroit-on pas vérifier ces paroles, repliqua Philanthe, en disant que le cavalier envoya peut-être sa lettre avant que de mourir, & qu'il prit si bien ses mesures que la femme ne reçut la nouvelle de sa mort, que quand il fut mort effectivement ? L'expédient est très-commode, reprit Eudoxe, & je pense que Girac l'a imaginé avant vous : car il soutient contre Costar que les paroles du billet sont vraies. Mais son expédient ou le vôtre n'empêchent pas qu'elles ne fussent fausses dans le tems qu'elles furent écrites, puisque le Persan n'étoit pas encore mort, lorsqu'il écrivoit, *je viens de mourir pour vous.*

Il n'appartient, si nous en croyons Cotarr, qu'à l'amant transi pour qui Madame Desloges composa un air, de dire dans une chanson : *Je vais mourir, je me meurs, je suis mort.*

A la vérité, Démétrius Phaléreus favorise le sentiment de Girac, en disant que Ctésias, c'est le nom de l'historien Grec, fit dire au cavalier qu'il venoit de mourir, parce que cela avoit beaucoup plus d'emphase & de force que s'il eût dit simplement, *je meurs* ou *je vais mourir* : car les choses sont bien plus évidentes, & font bien plus d'impression sur les esprits, ajoute Démétrius, après qu'elles ont eu leur accomplissement, que lorsqu'elles se font, ou qu'elles doivent se faire dans la suite.

Je conclus de-là, dit Philanthe, que la pensée seroit fautive, si on la prenoit à la lettre & suivant la rigueur des termes ; mais qu'elle ne l'est pas, pourvu que par *je viens de mourir*, on entende, *je meurs* ou *je vais mourir* : c'est-à-dire, que la fausseté, s'il y en a, n'est que dans l'expression ou dans le tour qu'on donne à la pensée, pour la rendre plus claire & plus vive.

Pour moi je conclus, repartit Eudoxe, que le cavalier ne se seroit jamais avisé de lui-même d'user, en mourant, d'une ex-

pression si éloquente, & qu'il auroit dit naturellement : *Je meurs pour vous*, si Ctésias ne l'eût fait parler à sa mode : car cet historien n'aimoit pas la simplicité ; & Démétrius lui-même le nomme poëte, non-seulement à cause des fables dont il remplit son histoire, mais encore à cause de son style ampoulé, fleuri & poétique.

Concluons enfin de tout ce que nous avons dit, que la raison est d'elle-même ennemie du faux, & que ceux qui veulent penser juste, doivent imiter les grands peintres, qui donnent de la vérité à tous leurs ouvrages, ou plutôt suivre la nature sur laquelle les peintres se régilent. De-là vient aussi que les comparaisons bien choisies & tirées de la nature, fondent toujours des pensées très-raisonnables, témoin celles-ci :

*Les personnes reconnoissantes sont comme ces terres fertiles, qui rendent beaucoup plus qu'elles n'ont reçu.*

*Les actions des princes ressemblent aux grandes rivières, dont peu de gens ont vu l'origine & dont tout le monde voit le cours.*

Séneque, qui ne pense pas toujours juste, en suivant son propre génie, est vrai & correct dans ses pensées lorsqu'il copie la nature ; & toutes ses comparaisons sont les plus belles du monde.

J'ai

J'ai dit que les comparaisons devoient être bien choisies : car il est aisé de s'y méprendre, & les plus habiles s'y méprennent quelquefois. Le cardinal Palavicin, étant encore jésuite, & dédiant à *Monsignor Rinuccini*, archevêque de Fecmo, un de ses ouvrages que j'ai ici, intitulé : *Considerationi sopra l'arte dello Stile e del Dialogo*, dit à ce prélat, pour le louer de divers traités qu'il avoit écrits touchant les fonctions épiscopales : *Il sentir materie cosi aride, cosi austere, cosi digiune, trattate con tanta copia di pellegrini concetti, con tanta soavita di stile, con tanta lautezza d'ornamenti e di figure, fummi ogetto di più alto stupore che non farrebbono i deliziosi giardini fabricati sù gli ermi scogli dall'arte de negromanti.*

La comparaison n'est pas heureuse : car outre qu'il n'y a guère de rapport entre un évêque & un magicien, dire que ces matieres si seches & si dures, mais traitées avec tant d'esprit, tant de politesse & tant d'éloquence, ont quelque chose de plus surprenant que ces jardins délicieux, qui paroissent tout-à-coup sur des rochers affreux & stériles avec le secours de la magie, n'est-ce pas dire, sans y penser, que les ouvrages du prélat ne sont pas solides, & qu'il y a plus d'apparence que de fond dans ce qu'il écrit ? A la vérité,

les palais, & les jardins enchantés éblouissent & charment les yeux; mais tout cela n'est qu'illusion, & il n'y a rien de moins réel que ce qui y plaît davantage.

Le feu duc de la Rochefoucault, qui pensoit si juste & qui jugeoit si sagement, interrompit Philanthe, dit un jour, après avoir lu je ne fais quel ouvrage plein de subtilité & de brillant, qu'il lui sembloit voir ces palais bâtis en l'air à force de charmes, & qui s'en vont en fumée dans le tems qu'on en est le plus ébloui.

La pensée du duc de la Rochefoucault, reprit Eudoxe, est vraie autant que celle du cardinal Palavicin est fautive. Mais en matière de comparaison, ajouta-t-il, il faut éviter sur-tout de falsifier la nature, pour ainsi dire, en lui attribuant ce qui ne lui convient pas, à l'exemple de ces orateurs, ou plutôt de ces corrupteurs de l'éloquence dont se moque Quintilien, qui disoient comme quelque chose de beau: que les grands fleuves étoient navigables à leur source, & que les bons arbres portoient du fruit en naissant (a).

Ce qui m'étonne, repartit Philanthe,

---

(a) Quod quidem genus à quibusdam declamatoriâ maximè licentiâ corruptum est. Nam de falsis uruntur: magnorum fluminum navigabiles fontes sunt, & generosioris arboris statim planta cum fructu est.  
Lib. 8, cap. 4

c'est que le cardinal Palavicin n'ait pas pensé juste, dans un livre qui traite de la justesse du style, & où l'auteur accuse de faux de bons écrivains; entr'autres le Tasse, qui avant que de décrire la dernière bataille des Infidèles avec les Chrétiens, dit que les nuées disparurent sur le point que se donna le combat, & que le ciel voulut voir sans voile, les grandes actions de valeur qui alloient se faire de part & d'autre.

*E senza velo*

*Volse mirar l'opre grandi il cielo.*

Car nous savons bien, dit Palavicin, que le ciel matériel n'a point d'yeux pour voir, ni d'ame pour vouloir, & que les habitans du ciel, si c'est d'eux qu'on entend parler, voient au travers des plus épaisses nuées, ce que les mortels font sur la terre.

Il critique encore je ne fais quel poëte de son tems, qui voulant louer un ancien sculpteur sur la statue d'une Déesse, avoit dit de lui qu'il étoit lui-même un Dieu, parce qu'il n'appartenoit qu'à un Dieu de donner la vie à des marbres.

*Tu pur Dio sei;*

*Che Dio sol è, chi può dar vita à i marmi.*

Ce sophisme consiste, selon le Censeur; à prendre dans le sens propre ce qui ne se prend d'ordinaire que dans le sens métaphorique; je veux dire, l'avantage qu'on

attribue aux excellens sculpteurs de donner la vie aux marbres. Cet avantage, dans le sens propre, est un effet & une marque de la puissance divine, tel qu'il fut dans Jupiter, qui suivant la fable, anima les pierres que jetterent Deucalion & Pirrha : ce qui n'est pas vrai, & ne peut se dire des sculpteurs que dans une signification métaphorique, par la ressemblance qu'ont leurs statues avec les choses vivantes.

Je suis surpris, dis-je, qu'un critique si exact & si judicieux soit tombé lui-même dans le défaut qu'il reprend. Pour moi, répartit Eudoxe, je ne m'en étonne pas : les sages ont de mauvais intervalles, comme les fous en ont de bons ; & de même qu'en matière de mœurs & de langue, ceux qui savent bien les regles ne les gardent pas toujours, il arrive quelquefois que les philosophes font des sophismes. Vous & moi, avec toutes nos réflexions sur la fausseté des pensées, sommes capables de nous égarer, & nous nous égarons peut-être lors même que nous voulons redresser les autres. Du moins aimons-nous la vérité jusques dans nos égaremens : que dis-je ? tous les hommes l'aiment ; & quand nous lisons quelque chose de vrai, ce n'est, ni le livre, ni l'auteur qui nous le fait trouver vrai ; c'est quelque chose que nous portions en nous-mêmes de bien élevé au-dessus



des corps & de la lumiere sensible, & qui est une impression, un rejaillissement de la lumiere éternelle de la vérité. Aussi un des bons esprits de notre siècle nous assure, que quand un discours naturel peint une passion, on trouve dans soi la vérité de ce qu'on entend, qui y étoit sans qu'on le sût; & on se sent porté à aimer celui qui nous le fait sentir: car il ne nous fait pas montre de son bien, mais du nôtre.

Tout cela est beau & curieux, dit Philanthe. Mais, pour penser bien, suffit-il que les pensées n'aient rien de faux? Non, repliqua Eudoxe: les pensées à force d'être vraies, sont quelquefois triviales; &, pour ce sujet, Cicéron louant celles de Crassus, après avoir dit qu'elles sont si saines & si vraies, ajoute qu'elles sont si nouvelles & si peu communes, c'est-à-dire, qu'outre la vérité qui contente toujours l'esprit, il faut quelque chose qui le frappe & qui le surprenne (a). Je ne dis pas que toutes les pensées ingénieuses doivent être aussi nouvelles que l'étoient celles de Crassus; il seroit difficile de ne rien dire qui ne fût nouveau: c'est assez que les pensées qui entrent dans les ouvrages d'esprit ne soient point usées: que si l'invention n'en est

---

(a) Sententiæ Crassi tam integræ, tam veræ, tam novæ. *De Orat. lib. 2.*

pas tout-à-fait nouvelle, la maniere dont on les tourne , le soit au moins ; ou que si elles n'ont pas la grace de la nouveauté, même dans le tour, elles aient je ne fais quoi en elles-mêmes, qui donne de l'admiration & du plaisir. Ah ! voilà ce que j'aime, dit Philanthe, & je me meurs d'envie de savoir tout ce que vous pensez là-dessus.

Ce sera pour une autre fois, repartit Eudoxe ; aussi-bien est-il déjà tard, & je vois que l'on a servi. Ils finirent là leur conversation : ils souperent, & ne parlerent que de choses indifférentes avant que de se retirer.

## SECOND DIALOGUE.

**P**HILANTHE eut toute la nuit l'imagination remplie du vrai & du faux qui avoient été le sujet de leur entretien. Les principes & les exemples sur quoi Eudoxe avoit le plus appuyé, lui revinrent en l'esprit à son réveil ; mais les dernières paroles de son ami lui donnerent une extrême impatience de renouer le discours.

Il se leva de bonne heure contre sa coutume, & alla aussi-tôt chercher Eudoxe que l'amour de l'étude rend fort matineux, à l'exemple de ces philosophes, qui

croyoient que les heures du jour les plus précieuses pour les gens de lettres étoient celles du matin : sans doute, parce que la tête est plus libre alors, & que les images des choses y sont plus nettes après le sommeil; ou parce que l'esprit est plus recueilli avant que les affaires le dissipent. Philanthe trouva Eudoxe dans son cabinet, & lui témoigna d'abord combien il souhaitoit qu'ils reprissent leur entretien des pensées. Je travaille pour cela, dit Eudoxe, & il y a plus d'une heure que je revois tout ce que j'ai tiré de bon des anciens & des modernes.

Pour revenir donc où nous en étions hier, je vous disois qu'en matière de pensées ingénieuses, le vrai ne suffisoit pas, & qu'il falloit y ajouter quelque chose d'extraordinaire qui frappât l'esprit. Nous l'avons dit, & on ne sauroit trop le dire : la vérité est à la pensée ce que les fondemens sont aux édifices; elle la soutient & la rend solide. Mais un bâtiment qui ne seroit que solide, n'auroit pas de quoi plaire à ceux qui se connoissent en architecture. Outre la solidité, on veut de la grandeur, de l'agrément, & même de la délicatesse dans les maisons bien bâties; & c'est aussi ce que je voudrois dans les pensées dont nous parlons. La vérité qui plaît tant ailleurs sans nul ornement, en

demande ici ; & cet ornement n'est quelquefois qu'un tour nouveau que l'on donne aux choses. Les exemples vous feront comprendre ce que je veux dire. La mort n'épargne personne. Voilà une pensée fort vraie, & qui ne l'est que trop par malheur, ajouta Eudoxe ; mais c'est une pensée bien simple & bien commune. Pour la relever & la rendre nouvelle, en quelque façon, il n'y a qu'à la tourner de la manière qu'Horace & Malherbe ont fait.

Le premier la tourne ainsi, comme vous savez : *La mort renverse également les palais des rois & les cabanes des pauvres* (a).

Le second prend un autre tour.

Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre,  
Est sujet à ses loix ;  
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,  
N'en défend pas nos rois.

Je vous entends, dit Philanthe : mais laquelle de ces deux pensées, ou plutôt lequel de ces deux tours vous plaît davantage ? Chacun en son genre a de quoi plaire, repartit Eudoxe. Le tour du poëte Latin est plus figuré & plus vif ; celui du poëte

(a) Pallida mors æquo pulsât pede pauperum tabernas  
Regumque turres.

Carmin. lib. 1, od. 3.

François est plus naturel & plus fin : il y a de la noblesse dans l'un & dans l'autre.

Pour moi, repliqua Philanthe, j'aime sur-tout les pensées qui ont de l'élévation, & qui ne représentent à l'esprit que de grandes choses. Vous n'êtes pas en cela de trop méchant goût, dit Eudoxe. La sublimité, la grandeur dans une pensée est justement ce qui emporte & ce qui ravit, pourvu que la pensée convienne au sujet (a) : car c'est une regle générale, qu'il faut penser selon la matiere qu'on traite, & rien n'est moins raisonnable que d'avoir des pensées sublimes dans un petit sujet qui n'en demande que de médiocres (b) : il vaudroit presque mieux n'en avoir que de médiocres dans un grand sujet qui en demanderoit de sublimes ; & le Timée dont parle Longin, qui loue Alexandre d'avoir conquis toute l'Asie en moins d'années qu'Isocrate n'avoit composé le panégyrique des Athéniens, me fait moins de peine que Balzac, qui dit à la Motte-Aigron : « Je meurs, si la » moindre partie de l'ouvrage que vous » m'avez montré, ne vaut mieux que tout » ce qu'ont fait les Hollandois, pourvu que

(a) Non ad persuasionem, sed ad stuporem rapiunt grandia. Longin, de Sublimi, sect. 2.

(b) A sermone tenui sublime discordat, fitque corruptum, quia in plano tumet. Quint. lib. 8, cap. 3.

» vous en exceptiez les victoires du prince  
» d'Orange ».

A la vérité, Longin traite de puérilité & de bassesse la comparaison du roi de Macédoine avec un Sophiste, & celle de la conquête de l'Asie avec un simple discours; mais il y a encore plus de proportion entre un illustre conquérant & un fameux orateur, entre un effet de la vertu héroïque & un chef-d'œuvre de l'éloquence, qu'il n'y en a entre la moindre partie d'un petit ouvrage, & tout ce qu'a fait une nation habile & heureuse : car, sans parler des victoires du prince d'Orange, puisque l'auteur veut qu'on les excepte, jusqu'où la république de Hollande n'a-t-elle point porté sa puissance sur mer & sur terre, malgré toutes les forces & toute la politique de l'Espagne ?

Je ne suis pas en cette rencontre pour Balzac, dit Philanthe, mais je ne suis pas aussi pour Longin; & je le trouve trop critique, de reprocher à Timée une puérilité sur la louange d'Alexandre. Qui diroit de Louis-le-Grand, qu'il a conquis la première fois la Franche-Comté, en moins de jours qu'on ne pourroit faire son panégyrique, diroit-il à votre avis une sottise ? Et si au retour d'une campagne, si courte & si glorieuse, on eut dit que ceux qui devoient faire des complimens à

Sa Majesté, avoient besoin de plus de tems pour préparer leurs harangues, qu'elle n'en avoit mis à cette conquête, croyez-vous que la pensée eût été mauvaise ?

Je ne le crois pas, répondit Eudoxe, & je crois pourtant que la pensée de Timée est vicieuse, par la raison que les harangues dont vous parlez, ont rapport au roi & à sa conquête, & que le panégyrique d'Isocrate n'en avoit point à Alexandre, ni à ses victoires. Mais ne nous écartons pas, ajouta-t-il, & revenons à cette noblesse que vous aimez tant.

Hermogène a établi divers rangs de pensées nobles & majestueuses, comme il les appelle. Le premier ordre est de celles qui ont relation aux Dieux, & qui expriment quelque chose de divin. Si bien qu'on peut dire, selon la doctrine de ce rhéteur, qu'il y a beaucoup de dignité dans ce qu'a dit un pere Grec, que le christianisme est une imitation de la vie divine; & un pere Latin, que c'est se venger en Dieu que d'aimer ses ennemis.

*De Form  
Orat. cap.*

Il n'y en a donc guère moins, repartit Philanthe, dans ce que dit Cicéron, que les hommes n'approchent par nul endroit de plus près des Dieux, qu'en donnant la vie aux hommes (a). Non, sans doute,

---

(a) Homines ad Deos nullâ re propius accedunt, quàm salute hominibus dandâ. *Orat. pro Ligar.*

repliqua Eudoxe. La pensée de Velleïus Paterculus, sur Caton, est à-peu-près dans le même rang : *C'étoit un homme très-semblable à la vertu, dont l'esprit, en toutes choses, tenoit plus des Dieux que des hommes, & qui ne fit jamais le bien, pour paroître le faire* (a). Celle de Sénèque, sur les héros & les vertueux maltraités de la fortune, est apparemment de cette espece, dit Philanthe. *Si un grand personnage tombe, sa chute ne diminue rien de sa grandeur. On a pour lui les mêmes égards qu'on a pour les temples démolis, dont les personnes qui ont de la religion, réverent & adorent jusqu'aux ruines* (b).

Enfin, on doit mettre dans ce premier ordre, reprit Eudoxe, la pensée fameuse de Sannazar sur la ville de Venise. Le poëte feint que Neptune voyant Venise s'élever au milieu des eaux du Golfe Adriatique, & donner la loi à toute la mer, dit à Jupiter par une espece d'insulte : *Vantez maintenant tant qu'il vous plaira votre capitolé & ces murs renommés de votre*

(a) Homo virtuti simillimus, per omnia ingenio Diis quàm hominibus propior; qui nunquam rectè fecit, ut facere videretur. *Vell. Pat. lib. 2.*

(b) Si magnus vir cecidit, magnus jacuit: non magis illum putes contemni quàm cum ædium sacratum ruina calcantur; quas religiosi æque ac stantes adorant. *Conf. ad Helb. 7, cap. 13.*



*Mars : si vous préférez le Tybre à la mer, regardez l'une & l'autre ville. Vous direz que celle-là a été bâtie par les hommes, & que celle-ci n'a pu l'être que par les Dieux (a).*

La noblesse des pensées, continua Eudoxe, vient encore, selon Hermogene, de la nature des choses qui sont humaines à la vérité, mais qui passent pour grandes & illustres parmi les hommes, comme la puissance, la générosité, l'esprit, le courage, les victoires & les triomphes. En voici des exemples que j'ai remarqués, & que j'ai écrits.

*Vous n'avez rien reçu de plus grand de la Fortune que le pouvoir de conserver la vie à une infinité de personnes, ni rien de meilleur de la nature que la volonté de le faire (b).* C'est à César que parle ainsi l'orateur Romain; & voici comme parle de l'orateur Romain un historien que vous aimez, & qui, selon vous, a quelque chose de plus piquant que Tite-Live. *Il n'a dû son élévation qu'à lui-même; & son grand génie a empêché que les nations vaincues n'eussent par l'esprit*

(a) Si pelago Tybrim præfers, urbem aspice utramque. Illam homines dices, hanc posuisse Deos.

(b) Nihil habes nec fortunâ tuâ majus quàm ut possis, nec naturâ tuâ melius, quàm ut velis conservare quàm plurimos. *Orat. pro Ligar.*

autant d'avantage sur les Romains, que les Romains en avoient sur elles par la valeur (a). Mais le vieux Sénèque dit quelque chose de plus magnifique, en disant que Cicéron est le seul esprit qu'ait eu le peuple Romain égal à son empire (b).

Caton est peut-être celui des Romains; qui a donné lieu à de plus hautes pensées : *Les gens de bien sont à part*, dit Virgile, & *Caton leur donne des loix* (c). *Tout est soumis dans le monde*, dit Horace, *hors l'ame fiere & indomptable de Caton* (d).

Je voudrois bien savoir, repliqua Philanthe, qui a pensé le plus noblement sur Caton, de Virgile ou d'Horace. Leurs pensées, dans le fond, répondit Eudoxe, sont presque également nobles : car il n'est guère moins beau d'être à la tête des gens de bien & de leur commander, que d'être le seul qui refuse de se soumettre au vainqueur du monde; mais à juger par les apparences, la pensée d'Horace a plus d'é-

(a) Omnia incrementa sua sibi debuit : vir ingenio maximus, qui effecit ne quorum arma viceramus, eorum ingenio vinceremur. *Vellei. Patere. lib. 2.*

(b) Illud ingenium quod solum populus Romanus per imperio suo habuit. *Controvers. lib. 1.*

(c) Secretosque pios, his dantem jura Catonem.

*Æneid. lib. 8.*

(d) Et cuncta terrarum subacta

Præter atrocem animum Catonis.

*Carmin. lib. 2, od. 2.*

lévation & de majesté que celle de Virgile. Je ne prétends pas, au reste, décider que ce soit le même Caton dont tous deux parlent : il est certain qu'Horace parle de Caton d'Utique ; & il est du moins probable que Virgile en parle aussi, par la raison que dans les vers précédens il fait mention de Catilina, auquel le vieux Caton n'avoit nul rapport.

Mais je reviens à mon cahier. Un ancien poëte, grand imitateur de Virgile, pense d'une maniere fort noble au sujet d'Annibal, qu'on avoit résolu d'attaquer dans un festin. *Tu te trompes*, dit quelqu'un au jeune homme de Capoue qui avoit formé ce dessein hardi, *tu te trompes, si tu crois trouver Annibal désarmé à table. La majesté dont il est revêtu, & qui ne le quitte jamais ; cette majesté qu'il s'est acquise par tant de guerres, par tant de batailles sanglantes, lui tient lieu de bouclier & d'épée. Si tu t'approches de lui, tu seras surpris de voir autour de sa personne, les journées de Cannes, de Trébie & de Trasymene, avec l'ombre du grand Paulus (a).*

---

(a) Fallis te mensas inter quod credis inermem.  
 Tot bellis quæsitâ viro, tot cædibus armat  
 Majestas æterna ducem : si admoveris ora,  
 Cannas & Trebiam ante oculos, Trasymenaque busta,  
 Et Pauli stare ingentem miraberis umbram.

Un des plus célèbres orateurs de notre tems, repliqua Philanthe, s'est servi bien à propos de la pensée du poëte Latin dans une harangue latine, pour nous faire entendre que le grand prince de Condé n'étoit jamais seul dans ses promenades les plus solitaires de Chantilly; que ses victoires l'accompagnoient en tous lieux; qu'en le voyant, les intrages de Rocroy, de Lens, de Fribourg, de Norlingue, de Senef, se présentoient à l'esprit, & qu'on s'imaginait même voir à sa suite les ombres des fameux généraux d'armée qu'il avoit défaits.

Je me souviens encore, continua Philanthe, qu'un excellent poëte Latin de notre tems dit, en décrivant le combat de Tollus, après le passage du Rhin, que les ennemis ne purent soutenir la présence du prince de Condé; que sans être blessés, ils fuyoient à demi-morts, tant Norlingue & Lens s'offroient à leurs yeux (a). Je ne puis non plus oublier ici ce que j'ai lu dans le Poëme de S. Louis, au sujet de deux corps d'armée envoyés de Grece, qu'on croyoit descendus de ces anciens Grecs qui se rendirent maîtres de l'Asie, & qui remportèrent deux victoires si céle-

---

(a) Quæ ruis, exanimis fugiunt sine vulnere turmæ  
 Multa oculis, Norlingua & Lentia multa recurfat.

bres sur les Perſes ; l'une aux Thermopyles, & l'autre à Arbelle. Le poëte François parle ainſi des braves qui compoſoient les deux corps :

De ces peres fameux les noms & la mémoire  
 Qui combattent encore & regnent dans l'hiſtoire,  
 Leur inſpirent un air de gloire & de valeur,  
 Leur remettent Athene & Sparte dans le cœur,  
 Et pour mot, au marcher par leurs rangs & leurs  
 files,  
 On n'entend raiſonner qu'Arbelle & Thermo-  
 pyles.

Mais je vous interromps & vous empê-  
 che de ſuivre votre cahier. Quintilien,  
 pourſuivit Eudoxe, dit que Céſar a dans  
 ſes diſcours tant de véhémence, tant de  
 vivacité & tant de feu, qu'il ſemble avoir  
 parlé du même air & avec la même force  
 qu'il a combattu (a). On a dit de lui, re-  
 pliqua Philanthe, qu'il avoit un talent  
 admirable pour l'éloquence ; mais qu'il  
 avoit mieux aimé vaincre les hommes, que  
 de les perſuader : on a dit encore qu'il ſem-  
 bloit ne vouloir vaincre, que pour avoir  
 la gloire de pardonner.

Cicéron en a parlé bien noblement,  
 reprit Eudoxe, en diſant qu'il n'étoit pas  
 néceſſaire d'oppoſer les Alpes aux Gaulois,

---

(a) *Tanta in eo vis eſt, id acumen, ea concitatio, ut illum eodem animo dixiſſe quo bellavit, appareat.*  
*Lib. 10, cap. 3.*

ni le Rhin aux Allemands; que quand les montagnes les plus hautes seroient applanies, quand les fleuves les plus profonds seroient à sec, l'Italie n'auroit rien à craindre; & que les belles actions, les victoires de César la défendroient beaucoup mieux que les remparts dont la nature l'a fortifiée elle-même (a). Mais joignons Pompée à César, continua-t-il, & écoutez une seconde fois votre historien favori :

*Pompée a vaincu toutes les nations auxquelles il a fait la guerre; & la Fortune l'a tellement élevé, qu'il triompha d'abord de l'Afrique, après de l'Europe, & puis de l'Asie; comme s'il eût dû y avoir autant de monumens de ses victoires qu'il y avoit de parties du monde (b).*

Ecoutez encore un autre historien sur ce que Pompée ayant défait Tigrane, roi d'Arménie, ne le souffrit pas long-tems à ses pieds, & lui remit la couronne sur la tête: *Il le rétablit en sa première fortune, jugeant qu'il étoit aussi beau de faire des*

(a) Perfecit ille ut si montes recedissent, omnes exaruisent fontes, non naturæ præsidio, sed victoriâ suâ, rebusque gestis Italiam munitam haberem us. *Contra Pison.*

(b) Ut primùm ex Africâ, iterùm ex Eutopâ, tertio ex Asiâ, triumpharet: & quot partes terrarum orbis sunt, totidem faceret monumenta victoriæ suæ. *Vellei. Paterc. lib. 2.*

rois, que d'en vaincre (a). Mucien dans Tacite, trouve plus son compte à donner l'empire qu'à l'obtenir (b) ; à faire Vespasien empereur qu'à l'être lui-même : & à mon avis, c'est plus la pensée de l'historien, que le sentiment du héros.

Tout cela est grand, dit Philanthe, & rien, à mon gré, n'éleve plus l'esprit que ces sortes de pensées. Mais il me semble, ajouta-t-il, qu'on a pensé pour le moins aussi noblement sur les Romains en général, que sur les particuliers qui se sont distingués par un mérite extraordinaire.

Vous avez raison, repartit Eudoxe, & si on en croit les auteurs, non-seulement de la langue latine, mais des autres langues, le métier du peuple Romain étoit de commander aux autres peuples : les rois n'étoient rien au prix des bourgeois de Rome : le seul nom des Romains faisoit tout trembler, & pouvoit tout vaincre : leur puissance n'eut point de bornes, & il n'y eut que l'excessivè grandeur de Rome qui fut cause de sa ruine.

Mais ne pensez pas que Romè, en perdant l'empire du monde, ait perdu tout ce qu'elle avoit de grand & d'auguste. On

---

(a) In pristinum fortunæ habitum restituit, æquè pulchrum esse judicans, & vincere reges & facere. *Valer. Max. lib. 2.*

(b) Cui expeditius fuerit tradere imperium, quam obtinere, *Tacit. Hist. lib. 2.*

voit jusque dans ses ruines la majesté de ce peuple conquérant qui étoit le maître des autres : & un bel esprit d'Italie nous l'a bien marqué dans l'épigramme adressée à un voyageur qui cherche Rome au milieu de Rome. *Regardez, dit-il, ces masses énormes de pierres, ces vastes amphithéâtres démolis & ruinés : voilà ce que c'est que Rome. Voyez comme le cadavre d'une ville si superbe a encore quelque chose d'impérieux & de menaçant* (a).

De tous les beaux esprits que l'Italie a portés, repliqua Philanthe, le Tasse est peut-être celui qui pense le plus noblement. Sa *Gierusalemme* est pleine de pensées sublimes, & il ne faut que l'ouvrir pour en trouver tant qu'on veut. Il prit le livre, & à l'ouverture, il tomba sur l'endroit où Lucifer, haranguant les démons en faveur de l'armée Sarrafine, les fait souvenir du combat qu'ils soutinrent autrefois contre les troupes célestes.

*Fummo (io n'ol nego) in quel conflitto vinti.  
 Pur non manco virtute al gran pensiero :  
 Hebbero i più felici allor vittoria ;  
 Rimase a noi d'invitto ardir la gloria.*

---

(a) *Aspice murorum moles præruptaque saxa,  
 Obrutaque horrenti vasta theatra situ ;  
 Hæc sunt, Roma : vident, velut ipsa cadavera tantæ  
 Urbis adhuc spirent imperiosa minas.*



Peut-on rien concevoir de plus élevé ?  
*Nous fumes vaincus dans ce combat , je  
 l'avoue : mais le courage ne nous manqua  
 pas dans une si haute entreprise ; & si les  
 autres eurent le bonheur de vaincre , nous  
 avons la gloire d'avoir osé la chose du  
 monde la plus hardie.*

La mort d'Argant n'est pas exprimée  
 avec moins de noblesse que la défaite des  
 démons. Ce Sarrafin si vaillant & si fier,  
 ou plutôt si barbare & si féroce, infati-  
 gable & invincible à la guerre, qui brave  
 le ciel, & qui met en son épée toute sa  
 raison & toute sa loi :

*Impatiente , inessorabil , fero ;  
 Ne l'arme infatigabile & invitto :  
 D'ogni Dio sperzzator e che ripone  
 Ne la spada , sua legge e sua ragione.*

Ce Sarrafin, dis-je, meurt de la main de  
 Tancrede : mais il menace celui qui le  
 tue, & veut même en mourant, paroître  
 n'être pas vaincu :

*E vuol morendo , anco parer non vinto.*

Ce n'est pas assez, dit Eudoxe, de vou-  
 loir ne point paroître vaincu : on devoit  
 dire qu'Argant vouloit paroître victorieux,  
 comme le chef des Samnites, qui au rap-  
 port de l'historien que vous aimez, avoit

plus l'air d'un vainqueur que d'un mourant (a).

Le Tasse, reprit Philanthe, dit quelque chose de plus fort d'un autre Sarrafin :

*E morto anco minaccia.*

Ce barbare menace les chrétiens tout mort qu'il est ; c'est-à-dire, interrompit Eudoxe, qu'il reste sur le visage du mort un air menaçant ; comme dit Florus de ces généreux soldats qui mouroient attachés à leurs ennemis, & auxquels la mort ne faisoit pas quitter l'épée (b). C'est aussi ce que dit Salluste de Catilina, que son corps fut trouvé parmi ceux des ennemis, & que la fierté qui paroissoit sur son visage pendant sa vie, y étoit encore (c).

Ces pensées, repartit Philanthe, me font souvenir de celles d'un auteur Espagnol sur la mort du duc de Bourbon qui fut tué devant Rome : *Aunque le quitto el ser, pero un solo punto non le pudo quitar la magnanimidad y vigor, en tanto que el cuerpo tenio sentimiento.* Cela veut

(a) *Telestinus semianimis repertus est, victoris magis quam morientis vultum præferens. Vellei. Paterc. lib. 2.*

(b) *Quidam hostibus suis immortalui, omnium in manibus enses, & relictæ in vultribus minæ. Lib 1, cap. 18.*

(c) *Catilina longè à suis inter hostium cadavera repertus est ; paululum etiam spirans ferociamque animi quam habuerat vivus, in vultu retinens. Bell. Catil.*

dire, comme vous voyez, que son courage ne l'abandonna pas un moment, & que son cœur fut toujours ferme, toujours intrépide, tant que son corps eut du sentiment & de la chaleur.

Ce qu'un poëte des derniers siècles de l'empire, illustre par son caractère & de gouverneur & d'évêque, dit des François en général, doit vous paroître plus beau, repliqua Eudoxe : *leur courage leur survit presque.*

*Sidonius  
Apollinarius.*

*Animoque supersunt*

*Jam prope post animam.*

Il veut faire entendre qu'ils combattent vaillamment jusqu'au dernier soupir; & l'opposition de deux mots qui se ressemblent sans avoir la même signification, est un jeu heureux.

Un historien Latin n'a pas si bonne opinion de nous, repartit Philanthe : car il dit que les François sont plus que des hommes dans le premier effort, & qu'ils sont moins que des femmes dans le second (a).

Mais je veux vous lire encore deux ou trois endroits du Tasse, qui ont je ne fais quoi de bien héroïque :

(a) Sicut primus impetus eis major quam virorum est, ita sequens minor, quam fœminarum. *Flor. lib. 2, cap. 4.*

*I gradi primi*

*Più meritar che conseguit desio :*

*Ne, pur che me la mia virtù sublimi,*

*Di scettri altezza invidiar degg'io.*

N'est-ce pas un sentiment digne de Renaud & du magnanime d'Aristote, de vouloir plutôt mériter les premières places, que d'y parvenir, & de ne point envier aux rois leurs sceptres, ni leurs couronnes, pourvu qu'on s'éleve, & qu'on se distingue par la vertu ?

Souffrez, dit Eudoxe, que je vous interrompe, & que je vous dise à mon tour deux pensées, qui sont peut-être des copies de l'endroit du Tasse que vous venez de citer. L'une finit un madrigal qui est le portrait du grand prince de Condé, & que vous ne ferez pas fâché de savoir tout entier :

J'ai le cœur comme la naissance ;

Je porte dans les yeux un feu vif & brillant ;

J'ai de la foi, de la constance ;

Je suis prompt, je suis fier, généreux & vaillant ;

Rien n'est comparable à ma gloire ;

Le plus fameux héros qu'on vante dans l'Histoire

Ne me le sauroit disputer.

Si je n'ai pas une couronne,

C'est la Fortune qui la donne :

Il suffit de la mériter.

L'autre pensée, ou plutôt l'autre sentiment, est de Christine, reine de Suede, qui dans la lettre qu'elle écrivit en italien

au

au roi de Pologne, après qu'il eut fait lever le siege de Vienne, lui dit qu'elle ne lui envie point son royaume, ni les dépouilles & les trésors qu'il a remportés; qu'elle lui envie seulement ses fatigues & les périls qu'il a essuyés; qu'elle lui envie le beau titre de Libérateur de la chrétienté; le plaisir qu'il y a de donner la vie & la liberté à tant de malheureux, amis & ennemis, qui lui doivent l'une & l'autre: *Io non le invidio il suo regno, ne quanti tesori e spoglie ella s'aquistò: io invidio solo à V. M. le sue fatiche, e li suoi pericoli: io invidio il bel titolo di Liberatore della Christianità, il gusto di dare ogni hora la vita e la liberta à tanti sfortunati de gl'amici e nemici, i quali devono a lei ò la liberta, ò la vita loro.*

Il est vrai, reprit Philanthe, que la pensée du madrigal & celle de la lettre ressembrent bien à ce que je vous ai dit sur Renaud: mais souffrez à votre tour que j'acheve ce que j'ai commencé.

Le même héros s'étant battu avec le prince Gernand, & l'ayant tué, bien loin de se soumettre aux loix de la discipline militaire, & aux ordres du général de l'armée chrétienne, dit fièrement & avec un sourire mêlé de colere, quand on lui parle de prison, que c'est à ceux qui sont esclaves, ou qui méritent de l'être, à se justifier

dans les fers ; que pour lui , il est né libre ; qu'il a vécu & qu'il mourra libre. Il ajoute , qu'une main comme la sienne , accoutumée à manier l'épée , & à cueillir des palmes , ne fait ce que c'est que des chaînes. Les paroles italiennes vous plairont peut-être :

*Sorrise all' hor Rinaldo e con un volto  
In cui tral' riso lampeggiò lo sdegno ,  
Difenda sua ragion ne' ceppi involto  
Chi servo è , disse , ò d'esser servo è degno.  
Liberò i nacqui , e vissi , e morirò sciolto ,  
Pria che man porga ò piede à laccio indegno.  
Usa à la spada è questa destra & usa  
À le palme , e vil nodo ella recusa.*

Je tombe d'accord , dit Eudoxe , que quand le Tasse pense bien , il pense mieux qu'un autre , & que ses héros ont des sentimens fort relevés. Mais c'est particulièrement au regard de son principal héros , reprit Philanthe , que ce divin poëte a d'excellentes pensées.

Armide dit à Godefroi en implorant son secours , que son destin est de vouloir ce qui est juste , & de pouvoir tout ce qu'il veut.

*Tui cui concessè il cielo , e dielti in fato  
Voler il giusto , e poter cio' che vuoi.*

La pensée est noble , interrompit Eudoxe , & revient à celle d'un panégyriste de S. Louis , que la vraie grandeur ne

consiste pas à faire tout ce que l'on veut ; mais bien à vouloir tout ce que l'on doit. Je ne fais même si l'orateur François ne surpasse point le poëte Italien.

Un des ambassadeurs du soudan d'Egypte, continua Philanthe, dit au même Godefroi, pour le détourner du siege de Jérusalem, qu'on ne peut rien ajouter à la réputation de ses armes ; qu'il peut faire de nouvelles conquêtes ; mais qu'il espere en vain d'acquérir une nouvelle gloire.

*E. se ben aquistar puoi novi imperi :  
Aquistar nova gloria indarno spero.*

Godefroi dit lui-même au prince Altamor, qui se rendant à lui dans le combat, lui offroit pour sa rançon tout l'or de son royaume avec les pierreries de la reine son épouse : « Gardez pour vous ce » qui vous vient de plus précieux des In- » des & ce que la Perse a de rare : je ne » cherche point à m'enrichir de la vie » d'autrui ; je fais la guerre dans l'Asie, » & je n'y fais point de trafic.

*Cio che ti vient da l'Indiche maremma.  
Habbiti pure, e chio chez Persia accoglie :  
Che de la vita altrui prezzo non cerco ;  
Guerreggio in Asia, e non vi cambio ò merco.*

Cela ne vous semble-t-il pas fort magnanime & fort digne d'un héros chrétien, qui n'a en vue aucun intérêt que celui de la religion ? Il n'y a rien de plus

généreux, repartit Eudoxe : mais il n'y a rien aussi de mieux imité pour ne pas dire de mieux dérobé, ajouta-t-il. Car enfin Alexandre dit presque de même dans Quinte-Curce, en répondant à Parménion qui lui avoit fait des propositions intéressées & peu honnêtes, que s'il étoit Parménion, il préféreroit l'argent à la gloire; mais qu'étant Alexandre, il ne craignoit point de devenir pauvre. *Si je ne me trompe, ajoute-t-il, je suis roi & non pas marchand* (a).

Quinte-Curce lui fait dire au même endroit, si je m'en souviens, que ce n'est pas sa coutume de s'attaquer aux prisonniers & aux femmes, qu'il n'en veut qu'à ceux qui ont les armes à la main, & qui sont en état de se défendre (b). A votre avis, le Tasse n'a-t-il pas volé Quinte-Curce, en disant de son Renaud, qu'un homme sans armes n'a rien à craindre de lui, qu'il ne se bat que contre ceux qui ont l'épée à la main, & qu'il ne daigne pas exercer sa fureur guerrière quand on n'est pas en état de la soutenir?

*Difesa è qui l'esser de l'arme ignudo :  
Sol contra il ferro, il nobil ferro adopra ;  
E sdegnò negli inermi esser feroce.*

---

(a) Me non mercatorem memini esse, sed regem.  
Lib. 4.

(b) Bellum cum captivis & sceminis gerere non soleo ;  
armatus sit oportet quem oderim. *Ibid.*



Je juge delà, poursuivit Eudoxe, que ce grand poëte, dont l'imagination est si abondante, & le génie si heureux, ressemble un peu à ces gens riches de leurs fonds, qui ne laissent pas de s'accommoder du bien d'autrui.

Si vous faites là-dessus le procès au Tasse, dit Philanthe, vous pouvez le faire à bien d'autres. Le malheur des modernes, ajouta-t-il, est de n'être pas venus les premiers, & tout leur crime souvent, c'est de penser comme les anciens, sans les avoir lus.

J'en demeure d'accord avec vous, répartit Eudoxe; mais convenez aussi avec moi qu'il y a des pensées qu'on peut croire sans scrupule avoir été dérobées aux anciens. Pour ne rien dire de celles que Phylarque a remarquées dans les ouvrages de Narcisse comme autant de larcins visibles; ce *cadavre* de l'ancienne Rome que je vous ai rapporté d'un moderne, est pris manifestement de la lettre qu'écrivit Sulpice à Cicéron, pour le consoler de la mort de sa fille: car après avoir dit qu'en revenant d'Asie, & faisant voile vers Mégare, il jeta les yeux de tous côtés, & qu'il vit Echine, Mégare, Pirée & Corinthe, villes autrefois très-florissantes, & alors toutes ruinées, il ajoute que cette pensée lui vint en l'esprit: *Eh quoi! nous*

autres petits hommes, qui voyons dans un même endroit les cadavres de tant de villes, nous ne pouvons, sans indignation, voir mourir quelqu'un de nous dont la vie doit être plus courte (a)! Mais votre Tasse, poursuivit Eudoxe, a bien profité de la réflexion de Sulpice en parlant des ruines de Carthage; & si je ne craignois de vous fâcher, je dirois que c'est un voleur qu'on peut convaincre de larcin: jugez-en vous-même:

*Giace l'alta Cartago : à pena i segni  
De l'alte sue ruine il lido serba :  
Muoiono le città, muoiono i regni ;  
Copre i fasti e le pompe arena & herba :  
E l'huom d'esser mortal per che si sdegni.*

Quoi de plus conforme, & dans le sens, & dans les paroles que, *Hem! nos homunculi, indignamur, si quis nostrum interiit*, & *e l'huom d'esser mortal per che si sdegni*. Les autres vers ne paroissent pas tout-à-fait si copiés: mais pour peu qu'on y regarde de près, on trouvera que la lettre latine est l'original de la stance italienne; & que ces ruines de Carthage, desquelles il ne reste presque pas de vestiges, que ces villes & ces royaumes qui meurent,

---

(a) *Hem! nos homunculi, indignamur, si quis nostrum interiit, quorum vita brevior esse debet, cum uno loco tot oppidorum cadavera projecta jaceant. Sulpicius Ciceroni.*

ne font que la copie des cadavres d'Egine, de Mégare, de Pirée & de Corinthe.

Que si le Tasse n'a pas tout pris de Sulpice, il pourroit bien avoir emprunté quelque chose de Lucain, en appliquant à Carthage ce que Lucain dit de Troye : *Toute la ville est couverte de brossailles : les ruines mêmes n'en paroissent pas* (a). Car cela ne ressemble pas mal à deux endroits de la Stance italienne :

*Copre i fasti e le pompe arena & herba.*

*à pena i segni*

*De l'alte sue ruine il lido serba.*

Comme si ces sortes de pensées, repartit Philanthe, ne pouvoient pas venir à tout le monde, & que le sujet ne les fournît pas de lui-même. Vous direz sans doute par la même raison, que l'auteur de l'Epigramme latine adressée au voyageur qui cherche Rome dans Rome (b), a pris cela de Florus; que Florus l'a pris de Sénèque, & Sénèque de Cicéron : car Florus dit que le peuple Romain détruisit les ruines mêmes des villes, en sorte qu'on cherche aujourd'hui Samnium dans Samnium, & qu'une ville si ruinée ne paroît pas avoir

(a) Jam tota reguntur  
Pergama dumetis; etiam petite ruina. *Lib. 9.*

(b) Qui Romam in mediâ quartis novus advena Roma.  
Et Romæ in Româ nil reperis mediâ.

*Janus Vitalis.*

pu être la matiere de vingt-quatre triomphes (a). Séneque dit sur l'embrasement de la ville de Lyon, qu'on cherche Lyon dans la Gaule (b); & Cicéron reproche à Verrès d'avoir tellement désolé la Sicile, qu'on la cherche dans ses plus fertiles campagnes (c). Voilà par-tout la même pensée, & apparemment chacun de ces auteurs ne doit la sienne qu'à lui-même.

Quoi qu'il en soit, reprit Eudoxe, Virgile a mieux pensé que les autres, en disant qu'il ne restoit de Troye que la place où elle avoit été : *Et campos ubi Troja fuit*. C'est aller plus loin que Lucain, qui fait mention de ses ruines, & que je ne fais quel autre poëte qui parle de ses cendres. Par *les champs où a été Troye*, on n'a l'idée, ni de ruines, ni de cendres, qui font au moins les restes d'une ville détruite & brûlée : le lieu seul où fut cette ville, revient en l'esprit. Vous me faites penser, dit Philanthe, au Sonnet de *Girolamo Preti*, sur l'ancienne Rome; il est admirable & digne de toute la grandeur Romaine :

(a) Ita ruinas ipsas urbium diruit ut hodiè Samnium in ipso Samnio requiratur, nec facilè appareat materia quatuor & viginti triumphorum. *Flor. cap. 16.*

(b) Lugdunum quod ostendebatur in Galliâ, quaeritur. *Senec. epist. XCI.*

(c) Ætneus ager sic erat deformis atque horridus, ut in uberrimâ Siciliæ parte Siciliam quaeramus. *Cic. lib. 3, in Verr.*

*Qui fù quella di imperio antica sede  
 Temuta in pace e trionfante in guerra.  
 Fù, parch' altro che il loco hor non si vede.  
 Quella che Roma fù, giace sotterra.*

*Queste cui l'herba copre e calca il piede  
 Fur moli al ciel vicine, ed hor son terra.  
 Roma che'l mondo vinse, al tempo còde, è,  
 Che i piani inalza, e che l'altezze aitterra.*

*Roma in Roma non è. Vulcano e Marte  
 La grandezza di Roma a Roma han tolta.  
 Struggendo l'opre e di natura e di arte.*

*Volto soffopra il mundo, e'n polve e volta:  
 E fra queste ruine à terra sparte  
 In se stessa cadeo morta e sepolta.*

Voici comme je voudrois traduire ce Sonnet : « Ici fut autrefois la capitale de l'em-  
 » pire, redoutée dans la paix & triom-  
 » phante dans la guerre. Elle fut, parce  
 » qu'on ne voit plus que le lieu où elle a  
 » été. Cette Rome si fameuse est sous terre :  
 » ces masses de pierres que l'herbe cou-  
 » vre, & qu'on foule aux pieds, ont été  
 » élevées jusqu'au ciel, & ne sont plus que  
 » terre. Rome qui a vaincu le monde,  
 » cede au tems qui relève les choses les  
 » plus basses, & qui abaisse les plus hautes.  
 » Rome n'est plus dans Rome. Vulcain &  
 » Mars ont ôté à Rome toute sa grandeur,  
 » en détruisant les ouvrages, & de la na-  
 » ture & de l'art. Enfin, après avoir ren-  
 » versé le monde, elle a été renversée à

» son tour, réduite en poussière, & ense-  
» velie en elle même ».

Il y a de l'esprit, de la noblesse, &, si vous voulez, de la magnificence dans le Sonnet italien, repartit Eudoxe : mais à ne vous rien déguiser, ce seul mot de Virgile, & *les champs où a été Troye*, me semble plus beau & plus grand, tout simple qu'il est.

On peut néanmoins enchérir sur la pensée de Virgile, interrompit Philanthe ; & le Tasse l'a fait, en disant du palais enchanté d'Armide, qu'il ne paroît plus, qu'il n'en paroît pas même de vestiges, & qu'on ne peut dire qu'il ait jamais été en ce lieu-là.

*Ne più il palagio appar, nè pur le sue  
Vestigia : nè dir puossi, egli qui fue.*

Faites valoir le Tasse tant qu'il vous plaira ; dit Eudoxe, je m'en tiens pour moi à Virgile, & je vous déclare que je ne veux pas avoir plus d'esprit que lui. Ce n'est pas que je méprise le poëme du Tasse : il a de grandes beautés, & du sublime en plusieurs endroits ; mais c'est que j'estime plus l'Enéide qui n'a rien dans les pensées que de noble & de régulier. Je ne suis pas même entêté des anciens jusqu'à n'admirer que leurs pensées : les modernes en ont d'excellentes ; & sans parler des Italiens,

ni des Espagnols, en lisant nos auteurs François, j'en ai remarqué quelques-unes dans le genre noble, que l'on pourroit opposer à celles du siècle d'Auguste.

Je suis ravi, dit Philanthe, que vous ne soyez pas de ces gens que l'amour de l'antiquité aveugle, & qui s'imaginent qu'on n'a point d'esprit dans les derniers siècles. Pour moi je suis un peu de l'avis du chancelier Bacon, qui croit que l'antiquité des siècles est la jeunesse du monde, & qu'à bien compter, nous sommes proprement les anciens. Je ne fais, reprit Eudoxe, si la pensée de Bacon n'est point trop subtile; mais je fais bien que sans décider si nous sommes les anciens, ou non, nous avons du bon sens, de l'élevation & de la justesse pour le moins autant que les Grecs & que les Romains.

Eudoxe prit alors son recueil, & le feuilletant, continua ainsi : « Un de nos meilleurs écrivains dit du cardinal de Richelieu, que c'étoit un homme plus grand par son esprit & par ses vertus que par ses dignités & par sa fortune; toujours employé & toujours au-dessus de ses emplois; capable de régler le présent, & de prévoir l'avenir; d'assurer les bons événemens, & de réparer les mauvais; vaste dans ses desseins, pénétrant dans ses conseils, juste dans ses choix, heu-

» reux dans ses entreprises, & pour tout  
 » dire en peu de mots, rempli de ces dons  
 » excellens que Dieu fait à certaines ames  
 » qu'il a créées pour être maitresses des  
 » autres, pour faire mouvoir ces ressorts  
 » dont la Providence se sert pour élever ou  
 » pour abatre, selon ses decrets éternels,  
 » la fortune des rois & des royaumes ».

Ces pensées ont de la grandeur, & conviennent parfaitement bien à un grand ministre d'état. La pensée d'un de nos poëtes qui a fait dans un Sonnet l'építaphe de ce cardinal, est aussi fort élevée & fort juste :

Il fut trop absolu sur l'esprit de son maître :  
 Mais son maître par lui fut le maître des rois.

Voici quatre vers d'une építaphe d'Anne d'Autriche, qui sont à mon gré incomparables :

Elle fut mépriser les caprices du sort,  
 Regarder sans horreur les horreurs de la mort,  
 Affermir un grand trône & le quitter sans peine,  
 Et pour tout dire enfin, vivre & mourir en reine.

L'oraison funebre de la reine d'Angleterre, Henriette de France, & celle de la duchesse d'Orléans, Henriette-Anne d'Angleterre, sont pleines de ces pensées qu'Hermogene nomme majestueuses; & j'en ai ici quelques-unes qui peuvent fort



bien subsister hors du corps de l'ouvrage ,  
d'où elles ont été tirées.

« Son grand cœur a surpassé sa naissance :  
» toute autre place qu'un trône eut été  
» indigne d'elle.

» Douce, familière, agréable autant  
» que ferme & vigoureuse, elle savoit per-  
» suader & convaincre aussi-bien que com-  
» mander, & faire valoir la raison non  
» moins que l'autorité.

» Malgré les mauvais succès de ses ar-  
» mes infortunées, ( c'est de Charles I,  
Roi d'Angleterre, dont parle l'auteur, )  
» si on a pu le vaincre, on n'a pas pu le  
» forcer ; & comme il n'a jamais refusé ce  
» qui étoit raisonnable étant vainqueur, il  
» a toujours rejeté ce qui étoit foible &  
» injuste, étant captif.

» Ce prince magnanime ( Charles II, )  
» eût pu gêner ses affaires en se servant de  
» la main de ceux qui s'offroient à détruire  
» la tyrannie par un seul coup. Sa grande  
» ame a dédaigné ces moyens trop bas.  
» Il a cru qu'en quelque état que fussent  
» les rois, il étoit de leur Majesté de  
» n'agir que par les loix ou par les armes.  
» Ces loix qu'il a protégées, l'ont rétabli  
» presque toutes seules : il regne paisible  
» & glorieux sur le trône de ses ancêtres,  
» & fait regner avec lui la justice, la sa-  
» gesse & la clémence.

» Les malheurs de sa maison ( il s'agit  
 » de la duchesse d'Orléans, ) n'ont pu l'ac-  
 » cabler dans sa première jeunesse, & dès-  
 » lors on voyoit en elle une grandeur qui  
 » ne devoit rien à la fortune.

» Quoique le roi d'Angleterre, dont  
 » le cœur égale la sagesse, fût que la prin-  
 » cesse, sa sœur, recherchée de tant de  
 » rois, pouvoit honorer un trône, il lui  
 » vit remplir avec joie la seconde place  
 » de France, que la dignité d'un si grand  
 » royaume peut mettre en comparaison  
 » avec les premières du reste du monde ».

Ce qu'a dit d'un de nos héros un de nos  
 fameux orateurs, est bien héroïque.

« L'emploi le porta dans des pays diffé-  
 » rens, la victoire le suivit presque par-  
 » tout, & la gloire ne l'abandonna jamais.  
 » S'il n'a pas toujours vaincu, il a du moins  
 » toujours mérité de vaincre.

» Tant que ce grand homme sera à  
 » notre tête, disoient les soldats, nous ne  
 » craignons, ni les hommes, ni les élé-  
 » mens, & déchargés du soin de notre  
 » sûreté par l'expérience & par la capacité  
 » du chef qui nous commande, nous ne  
 » songeons qu'à l'ennemi & à la gloire ».

Un autre orateur dit du même héros :  
 « Il parle, chacun écoute ses oracles : il  
 » commande, chacun avec joie suit ses  
 » ordres : il marche, chacun croit courir

» à la gloire; on diroit qu'il va combattre  
 » des rois confédérés, avec sa seule maison  
 » comme un autre Abraham; que ceux  
 » qui le suivent font ses soldats & ses do-  
 » mestiques, & qu'il est général & pere de  
 » famille tout ensemble ».

Un auteur célèbre, & qui se distingue par le talent qu'il a d'écrire aussi poliment dans la langue des anciens Romains que dans la nôtre, a dit d'un grand magistrat, ami du héros dont nous venons de parler : « Tout étoit éloquent en sa personne  
 » jusqu'à son air & à son silence. La no-  
 » blesse de son ame paroissoit peinte en  
 » quelque façon dans la noblesse de son  
 » discours. Il persuadoit encore davantage  
 » par l'opinion qu'on avoit de sa probité,  
 » que par l'estime qu'on avoit de son sa-  
 » voir. Ce n'étoit pas tant à son éloquence  
 » & à sa dignité qu'on se soumettoit, qu'à  
 » l'autorité de sa vertu; & on avoit honte  
 » de ne pas se rendre à ses raisons, dès  
 » qu'on étoit raisonnable ».

On ne peut donner en peu de paroles, dit Philanthe, une idée plus juste, ni plus haute de feu M. le premier Président de Lamoignon. Ajoutons, pour achever son portrait, ce que le panégyriste du parlement de Paris lui a appliqué, & ce qu'on a dit d'un des premiers hommes de l'antiquité : *Il n'y a eu rien que de louable,*

*& dans ses actions, & dans ses discours, & dans ses sentimens (a).*

Mais c'est sur le prince qui nous gouverne, ajouta Eudoxe, que nos meilleurs écrivains ont pensé peut-être le plus noblement; comme si la hauteur du sujet avoit élevé leur génie, & que Louis-le-Grand leur eût inspiré lui-même des pensées dignes de lui.

Un homme de qualité qui a de l'esprit infiniment, & qui écrit d'une manière dont les autres n'écrivent point, dit dans le portrait du Roi : « Il a l'air d'un héros ; » & quand on ne traiteroit pas sa dignité royale de Majesté, on en devroit traiter sa personne. On l'admireroit s'il étoit un particulier, & la pourpre qui rehausse d'ordinaire l'éclat des bonnes qualités, reçoit du lustre de toutes les siennes ».

Un autre bel-esprit & fort honnête homme a, sur le même sujet, une pensée également juste & sublime :

Ton esprit que rien ne limite,  
Fait honneur à la royauté :  
Et l'on ne voit que ton mérite  
Au-dessus de ta dignité.

« Quand je parle de Louis le Grand ;  
( dit l'auteur d'un Discours poli & ingénieux )

---

(a) Nihil in vitâ nisi laudandum aut fecit, aut dixit, ac sensit. *Vellei. Patroc. lib. de Publ. Scipione Æmil.*

nieux) » je nomme un prince qui fait plus  
 » d'honneur au trône, que le trône n'en  
 » fait aux autres rois; un prince qui effa-  
 » çant & relevant tout-à-la-fois la gloire  
 » des rois ses ayeux, leur rend de la sienne,  
 » plus qu'il ne prend de la leur ».

Celui que j'ai déjà cité, en parlant du cardinal de Richelieu & de M. de Turenne, & qui n'écrit pas moins bien en vers qu'en prose, dit dans un éloge du roi qui n'a pas été imprimé :

Son ame est au-dessus de sa grandeur suprême ;  
 La vertu brille en lui plus que le diadème :  
 Et quoiqu'un vaste Etat soit soumis à sa loi,  
 Le Héros en L O U I S est plus grand que le Roi.

L'auteur de la *Lettre écrite de la campagne à une personne de la cour*, se contente de dire que dans lui l'homme est aussi grand que le roi : car après avoir dit que la grandeur lui est si naturelle, qu'il n'est pas en son pouvoir de s'en défaire; qu'il a beau descendre du trône par la familiarité de la conversation; que dans le tems qu'il ne fait aucun usage de l'autorité que donne le souverain pouvoir, il se distingue par l'autorité que donne la souveraine raison; qu'il y a toujours quelque chose en lui qui l'élève malgré lui; que la gloire qui le suit, est indépendante de sa couronne; qu'elle sort de sa personne comme de sa source, & qu'elle rejaille

dans ses moindres actions, dans ses discours, dans ses gestes, dans ses regards; que quand il ne pourroit pas se souvenir de ce qu'il est, il lui échapperoit mille choses qui ne permettroient pas aux autres de l'oublier, & que c'est ainsi qu'en parle tout le monde. Après tout cela, dis-je, l'auteur ajoute :

Mais parle-t-on de bonne foi ?

Est-ce une fable ? est-ce une histoire ?

Si ce qu'on dit est vrai, rien ne manque à sa gloire ;

Et dans lui, qui pourroit croire ?

L'homme est aussi grand que le roi.

Il s'ensuit delà, repliqua Philanthe, que notre monarque est bien différent de ces princes qui n'ont pour tout mérite que l'éclat de leur fortune, & dont l'on pourroit dire justement avec l'auteur de l'Éloge qui n'a point paru, & que vous m'avez fait voir :

Ils ne seroient plus rien, s'ils cessoient d'être rois.

Car la moindre qualité c'est de l'être; & le comte de Fuensaldagne dit un jour fort à propos, que la royauté étoit de trop en lui; qu'il n'en avoit que faire, & que son propre mérite lui tenoit lieu de tout. *Le sobra ser Rey*. Ce mot est beau, & a donné lieu à une belle devise qui a pour corps le soleil entouré du météore appelé

la Couronne, & pour ame ces paroles :  
*Le sopra la Corona.*

Une de nos amies, reprit Eudoxe, qui est la gloire de son sexe, & un peu la honte du nôtre, a sur-le roi des pensées sublimes. En parlant d'un lieu où étoient tous les portraits des rois de France, après avoir dit que Louis XIV les surpasse en tous les avantages extérieurs, comme en toutes sortes de vertus militaires & pacifiques, elle ajoute,

Il paroît être enfin le roi de tous ces rois.

Elle dit, en faisant parler la Seine, au sujet des feux d'artifices qui se firent sur l'eau, devant le Louvre, à la naissance du duc de Bourgogne :

Nouveau Prince dont l'origine  
Toute grande, toute divine,  
Vous montre tant & tant de rois  
Dignes du sceptre des François :  
Plusieurs Louis, un Charlemagne,  
Un Henri, terreur de l'Espagne,  
Vainqueur de ses propres sujets,  
Qui m'enrichit de ses bienfaits :  
Vous saurez bientôt leur histoire ;  
Mais pour aller droit à la gloire,  
Croyez-moi, tous ces rois si grands,  
Justes, pieux ou conquérans,  
Leur bonté comme leur puissance,  
Leur valeur comme leur prudence,  
Enfin tous leurs faits inouis,  
Vous les trouverez en LOUIS.

Tout cela regarde proprement la personne de notre auguste monarque en général; mais que n'a-t-on point dit de grand sur ses actions, sur ses conquêtes, sur ses vertus particulières? Je n'aurois jamais fait, si je voulois vous lire tout ce que j'ai remarqué là-dessus: je me borne à trois ou quatre traits qui me touchent davantage.

« Vous marchez vous-même à la dé-  
 » fense de vos peuples; & préférant l'hon-  
 » neur au repos, vous comptez pour rien  
 » vos victoires, si vous n'avez eu part aux  
 » périls & aux fatigues des combats. Votre  
 » camp & votre cour, ce n'est pour vous  
 » qu'une même chose: vos meilleurs cour-  
 » tisans sont vos plus braves guerriers. Vos  
 » travaux sont vos seuls divertissemens; &  
 » quand la gloire vous appelle, vous ne  
 » commandez pas qu'on vous serve, mais  
 » qu'on vous suive ». C'est ce que dit un  
 célèbre académicien dans son Compliment  
 au Roi au nom de l'Académie.

Il dit dans la même piece sur les entre-  
 prises de Sa Majesté: « La sagesse les forme  
 » & les conduit elle-même; la fortune les  
 » accompagne, la valeur les exécute, la  
 » gloire les couronne ». Il ajoute, en par-  
 lant de l'académie Française: « Elle seroit  
 » heureuse, SIRE, si elle savoit écrire &  
 » penser aussi noblement que vous savez



» agir ». Cette pensée ne vaut-elle pas celle de Quintilien, qui dit de César, comme nous l'avons remarqué, qu'il a parlé avec autant de force qu'il a combattu ?

Que ne dit point un autre fameux académicien dans un discours académique qui me paroît un chef-d'œuvre, & que je vous lirois tout entier, si je ne m'étois prescrit des bornes ? Ecoutez ce seul endroit, où, après avoir dit à un homme de mérite qu'on recevoit ce jour-là au nombre des académiciens : « Et qui pourra » mieux que vous nous aider à parler de » tant de grands événemens dont les mo- » tifs & les principaux ressorts ont été si » souvent confiés à votre fidélité, à votre » sagesse ? qui fait mieux à fond tout ce » qui s'est passé de mémorable dans les » cours étrangères, les traités, les alian- » ces, & enfin toutes les importantes négocia- » tions, qui sous son regne ont donné » le branle à toute l'Europe » ? Il continue de la sorte : « Toutefois disons la vé- » rité, la voie de la négociation est bien » courte sous un prince, qui ayant tou- » jours de son côté la puissance & la rai- » son, n'a besoin pour faire exécuter ses » volontés que de les déclarer ».

Mais je ne puis m'empêcher de vous lire encore ce qu'un prélat d'un mérite extraordinaire, renommé par ses ambas-

faides si utiles à l'Eglise & à la France, dit du Roi dans l'Oraison funebre de la reine Marie-Thérese d'Autriche; & ce qu'un grand magistrat en a dit, il y a un an ou deux, dans une belle Harangue qui m'est tombée entre les mains :

« Qui ne fait qu'il auroit poussé l'em-  
 » pire François bien au-delà de toutes nos  
 » frontieres, s'il avoit pu, en étendant  
 » les limites de la France, donner en  
 » même-tems de l'étendue à sa gloire,  
 » qui ne peut être, ni plus solide, ni plus  
 » pure, ni plus éclatante? Jè me trompe:  
 » il est parvenu à la monarchie universelle  
 » qui a été autrefois le dessein chimérique  
 » de nos voisins : mais il y est parvenu  
 » par une voie innocente & glorieuse,  
 » où il n'y a, ni violence, ni injustice.  
 » C'est l'ouvrage de ses qualités héroï-  
 » ques, que la renommée a portées jus-  
 » qu'aux extrémités du monde : car s'il  
 » regne heureusement sur les François,  
 » par une puissance naturelle, légitime  
 » & héréditaire, il ne regne pas moins  
 » glorieusement dans les nations étran-  
 » geres, en Espagne, en Italie; en Alle-  
 » magne, par la terreur de ses armes, &  
 » par la réputation de sa sagesse, de sa  
 » valeur & de sa justice. Voilà l'endroit  
 de l'Oraison funebre; voici celui de la  
 Harangue :

« Ceux qui sont les plus jaloux de sa  
 » gloire sont contraints d'avouer qu'il est  
 » l'arbitre absolu de leur destinée, le plus  
 » ferme appui de ses alliés, & que sa jus-  
 » tice est le seul rempart qu'on puisse op-  
 » poser à la rapidité de ses conquêtes.  
 » C'est elle qui l'a désarmé dans les bras  
 » mêmes de la victoire. Lassé de vaincre,  
 » il a voulu donner la paix à ses ennemis;  
 » & bien loin de profiter de ses forces &  
 » de leur foiblesse, il aime encore mieux  
 » maintenir le repos de toute l'Europe que  
 » d'en acquérir l'empire ».

Ajoutez à ces dernières pensées, dit Philanthe, celle d'une Epître en vers qui traite le même sujet, & que je fais presque par cœur. Qu'y a-t-il de plus beau & de plus noble que ces six vers qui suivent la peinture des héros de différent caractère ?

Grand roi, sans recourir aux histoires antiques,  
 Ne t'avons-nous pas vu dans les plaines Beligues,  
 Quand l'ennemi vaincu déserrant ses remparts,  
 Au-devant de ton joug couroit de toutes parts,  
 Toi-même te borner au fort de la victoire,  
 Et chercher dans la paix une plus juste gloire ?

Six autres vers d'un autre poëte, repartit Eudoxe, ont encore beaucoup de noblesse :

Régler tout dans la paix, vaincre tout dans la  
 guerre,  
 D'un absolu pouvoir calmer toute la terre ;

A tous ses ennemis avoir donné des loix,  
C'est être au plus haut point de la grandeur  
suprême.

Pour sauver ses sujets, juger contre soi-même,  
C'est être le meilleur des rois.

Ces deux derniers vers regardent l'affaire qui fut rapportée au conseil il y a quelques années par un magistrat également capable & intègre, & dont la prudence, l'équité, la droiture, l'amour pour les peuples & le zèle pour la religion ont paru ensuite avec tant d'éclat en plus d'une province du royaume.

Ajoutons, si vous voulez, dit Philanthe, sur l'hérésie éteinte dans la France, la conclusion d'un sonnet italien qu'a composé un Jésuite illustre par son nom, par son esprit & par sa vertu (a). Le sens est que puisque le roi a détruit le calvinisme presque d'un seul mot, & par son autorité royale, il n'a qu'à devenir le maître du monde, pour rendre le monde entier catholique, & faire que l'Arabe, l'Indien, le Maure, le Persan & le Turc se soumettent au joug de l'Eglise :

*Perche adorino al fin la Fè di Piero,  
L'Arabo, l'Indo, il Mauro, il Perso, il  
Tiace;  
Ah sia del gran Luigi il mondo intero.*

---

(a) Le P. Spinola, neveu du cardinal Spinola, & missionnaire de la Chine, étant à Paris.

Mais n'oublions pas, reprit Eudoxe, ce que nous avons lu dans une harangue composée par le magistrat dont je viens de vous parler, & prononcée aux Etats de Languedoc, avec une grace & une force qui se rencontrent rarement ensemble. N'oublions pas, dis-je, l'endroit où l'heureuse contrainte qui a ramené en partie nos freres errans, est comparée à ces nuées sombres & menaçantes qui jettent la terreur dans les campagnes, allarment les laboureurs, & semblent devoir ravir l'espérance de leurs moissons; mais qui après se résolvent en des pluies douces, salutaires & fécondes, dont l'unique effet est de porter par-tout la joie avec l'abondance, & de presser les troupeaux d'entrer dans la bergerie.

Disons encore, repartit Philanthe, ce que fait dire Sapho à sa fauvette sur le pardon que Gênes a obtenu par ses soumissions :

Allez, Doge, allez sans peine  
Lui rendre grace à genoux :  
La République Romaine  
En eût fait autant que vous.

Et ce qu'elle dit elle-même sur le génie de Louis-le-Grand, supérieur à celui de ses capitaines & de ses ministres : « Il est l'ame » de ses armées & de son Etat, comme le » soleil l'est de l'univers ». La comparaison

est riche & heureuse, repartit Eudoxe, & rien ne peut nous donner une idée plus haute de la conduite du Prince qui gouverne aujourd'hui la France.

Il me semble, repartit Philanthe, que les comparaisons bien choisies & tirées des grands sujets de la nature, sont toujours des pensées fort nobles. Oui, repliqua Eudoxe; & Longin qui donne des regles du sublime, non-seulement dans les paroles, mais dans les pensées, pense noblement lui-même, quand il compare Démosthene à une tempête & à un foudre qui ravage & emporte tout; Cicéron, à un feu qui ne s'éteint point, & qui à mesure qu'il s'avance, prend toujours de nouvelles forces.

Les comparaisons qu'on tire des arts, poursuit-il, valent quelquefois celles qu'on emprunte de la nature; & un de nos panégyristes dit excellemment sur les actions surprenantes que fit S. Louis dans une journée mémorable, & qui parurent au-dessus des regles de la vaillance commune: « Qu'il en est à-peu-près de ces » grands exemples comme de ces grands » tableaux chargés d'ombres & d'obscurités: ce qui paroît d'abord dureré, ce qui » semble choquer la vue & les préceptes » par des traits trop forts & trop marqués à ceux qui ne s'y connoissent pas,

» est une heureuse hardiesse, & un chef-  
» d'œuvre de l'art aux yeux des intelligens ».

L'histoire fournit encore de très-belles comparaisons. Sur une des médailles que l'on jeta dans les fondemens de l'Eglise des Jésuites de saint Louis, que Louis-le-Juste faisoit bâtir, ces paroles étoient gravées : *Vicit ut David, ædificat ut Salomon.* Que peut-on imaginer de plus grand ? *Il a vaincu comme David, il bâtit comme Salomon.*

A propos de Jésuites & de comparaisons, dit Philanthe, savez-vous la pensée qu'a eue un grand prince au sujet des nouvelles vies de S. Ignace & de S. Xavier, pour marquer le caractère de ces deux hommes apostoliques ? *S. Ignace*, dit-il un jour, *c'est César, qui ne fait jamais rien que pour de bonnes raisons ; S. Xavier, c'est Alexandre, que son courage emporte quelquefois.* Le prince dont vous parlez, reprit Eudoxe, étoit de ces hommes extraordinaires en qui l'esprit & la science ne cedent point à la valeur héroïque. Il jugeoit de tout admirablement, & pouvoit au reste mettre César & Alexandre où il lui plaisoit ; lui qui les connoissoit si bien, qu'il les exprimoit tous deux en lui-même, & de qui on a dit : *Plus capitaine que César, & aussi soldat qu'Alexandre.*

Je ne fais après tout, repliqua Philanthe

the, si la comparaison est bien fondée, & si les regles d'Aristote y sont observées exactement. Car quel rapport entre un saint & un conquérant? sont-ils dans le même genre? Il y a beaucoup plus de convenance, dit Eudoxe, entre les deux saints & les deux héros dont il est ici question, qu'il n'y en paroît peut-être d'abord. Saint Ignace étoit, avant sa conversion, un homme de guerre, illustre par ses beaux faits d'armes. En quittant le monde, il ne perdit pas ses idées guerrieres : il conçut les choses de Dieu sous ces images martiales dont il avoit la tête remplie; & ce fut dans la méditation *des deux Eten-dards*, ainsi que lui-même l'a nommée, qu'il forma le plan de son Ordre. Ce fut par le même esprit qu'il lui donna un nom de guerre, en l'appellant la Compagnie de Jesus, & qu'il entreprit avec ses disciples de combattre l'erreur & le vice, d'abolir de tous côtés l'empire du démon, & d'étendre celui de Jesus-Christ jusqu'aux extrémités de la terre. Voilà le fondement éloigné de la comparaison d'Ignace avec un héros & un conquérant : le prochain, c'est qu'Ignace avoit comme César une prudence consommée, & que tous ses pas étoient mesurés, en sorte qu'il ne faisoit rien qu'après une mûre délibération; ménageant son zele, & allant plus au solide



qu'à l'éclat ; prenant dans les affaires difficiles toutes les précautions possibles , & ne manquant jamais de ressources dans les conjonctures les plus fâcheuses.

Pour ce qui regarde S. Xavier , s'étant enrôlé dans la milice d'Ignace , & ayant fait tant de conquêtes évangéliques dans les Indes , on a droit de le comparer au conquérant de l'Asie : l'un & l'autre a suivi toujours l'ardeur qui l'animoit , sans se rebuter jamais , ni de la difficulté des entreprises , ni de la grandeur des périls , ni de toutes les fatigues qui sont inséparables de l'exécution des grands desseins ; mais l'un & l'autre s'est quelquefois laissé emporter à son courage , & a presque passé les bornes de la vertu héroïque.

Ainsi la pensée du prince de Condé est juste ; & toutes ces fortes de pensées ont de la noblesse , parce que la comparaison qui les fonde , n'a rien que de noble : au contraire , les comparaisons basses font que les pensées le sont aussi. Bacon , que vous avez lu & qui étoit un des plus beaux génies de son siècle , dit que l'argent ressemble au fumier , qui ne profite que quand il est répandu. Il y a du vrai , & même de l'esprit dans cette pensée , mais il n'y a point de noblesse. L'idée du fumier a quelque chose de bas & de rebutant. Je vous trouve bien délicat , dit Philanthe , & je

crains que vous n'ayez du dégoût pour l'Épigramme que le bon-homme Patris composa peu de jours avant sa mort : car on y parle de fumier, & le fumier en fait même toute la pointe.

Je songeois cette nuit que de mal consumé,  
Côte à côte d'un pauvre on m'avoit inhumé,  
Et que n'en pouvant pas souffrir le voisinage,  
En mort de qualité je lui tins ce langage :  
Retire-toi, coquin, vas pourrir loin d'ici :  
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.  
Coquin, ce me dit-il d'une arrogance extrême,  
Vas chercher tes coquins ailleurs, coquin toi-même ;

Ici tous sont égaux, je ne te dois plus rien :  
Je suis sur mon fumier, comme toi sur le tien.

Ce fumier-là, reprit Eudoxe, n'est pas tout-à-fait comme celui de Bacon. Le figuré adoucit ce que le propre a de rude. L'épigramme toute sérieuse & toute triste qu'elle est dans le fond, a un air plaisant & je ne fais quoi de comique qui souffre le proverbe & le quolibet,

Je suis sur mon fumier, comme toi sur le tien.

Car les pensées basses qui sont ingénieuses, peuvent avoir lieu dans le comique & dans le burlesque, comme elles doivent être tout-à-fait bannies du genre grave & austere ; tel qu'est celui des poèmes sérieux, des harangues, des panégyriques & des oraisons funebres.

Hé de grace, dit Philanthe, exceptez-en le Poëme de *la Magdeleine au désert de la sainte Baume*, que nous avons lu ensemble avec tant de plaisir. Aussi-bien est-il au-dessus des regles, & d'une espece particuliere, qui ne laisse pas d'avoir son prix. C'est assurément une piece originale, repartit Eudoxe, & je trouve bon pour l'amour de vous, que les yeux de la pécheresse pénitente soient des chandelles fondues; que de moulins à vent ils deviennent des moulins à eau; que ses tresses blondes dont elle essuie les pieds de Jesus-Christ, soient un torchon doré; qu'elle soit elle-même une sainte courtisane, qui n'est plus un chaudron sale & tout noir; que les larmes d'un Dieu ne soient que d'eau de vie; que Jesus-Christ soit un grand opérateur, qui eut l'adresse d'ôter les cataractes des yeux de Magdeleine, & l'Hercule qui purgea l'étable de son cœur. Tout cela est admirable & convient parfaitement à la dignité du sujet.

Mais laissons là le poëte Provençal, & parlons plus sérieusement. Je hais sur-tout la bassesse dans les discours chrétiens, continua Eudoxe, & je ne puis me souvenir sans indignation d'un prédicateur qui dit un jour à des religieuses, qu'elles devoient avoir toujours le cure-dent à la main, parce que les communautés régulières ressem-

bloient aux dents, qui pour être belles, doivent être bien rangées, bien blanches & bien nettes. J'étois à ce Sermon-là, repliqua Philanthe, & je vous assure que le bon pere s'applaudit lui-même de sa pensée. Elle vaut presque, reprit Eudoxe, celle d'un prédicateur Italien, qui prêchant à Milan le jour de Pâques devant le cardinal Charles Borromée, archevêque de la ville, dit aux peuples, qu'ils avoient un prélat très-saint, & tout semblable à un œuf de Pâques qui est rouge, qui est béni, mais qui est un peu dur : *Havete un prelato santissimo : è come l'uovo di Pascha, rosso e benedetto ; ma è vero ch'è un poco duretto.*

Après tout, cela est ingénieux, dit Philanthe. Dites, repartit Eudoxe, que cela est bien petit & bien badin. Les ministres de la parole de Dieu doivent parler sur un autre ton, s'ils ne veulent avilir leur ministère. Mais à propos de la divine parole, souvenez-vous, je vous prie, que l'Écriture sainte est un fonds de pensées nobles, grandes & sublimes, telles que sont celles-ci : *Je suis celui qui est. Le Seigneur regnera dans toute l'éternité & au-delà. Que la lumière se fasse, & la lumière fut faite.* Ce dernier trait si simple en apparence, & à ne regarder que les termes, donne une idée magnifique de la puissance

de Dieu ; & Longin , tout payen qu'il est , le propose pour un modele du sublime dans la pensée : car une pensée élevée peut très-bien s'accorder avec des paroles simples (a) : il arrive même que la simplicité de l'expression fait souvent sentir davantage la grandeur des choses. Et cela est si vrai , selon le sentiment de Longin , que nous admirons quelquefois la pensée d'un homme généreux & magnanime , encore qu'il ne parle pas : nous l'admirons , dis-je , au travers de son silence , qui marque toute la noblesse de son ame ; & nous en avons un exemple dans l'Odyssée. Ulysse y fait des soumissions à Ajax , auxquelles Ajax ne daigne pas seulement répondre ; & ce silence a je ne fais quoi de plus grand que tout ce qu'il auroit pu dire.

La force de l'expression ne laisse pas de contribuer quelquefois à la hauteur de la pensée , & l'Écriture elle-même nous en fournit de riches exemples. Pour dire qu'Alexandre étoit le maître du monde , que la mer s'ouvrit au peuple de Dieu , que le ciel & la terre ne peuvent soutenir les regards de la Majesté divine , le Saint-Esprit parle

---

(a) Hujus sublimitas est tanquam imago quæ animi magnitudinem referat : undè fit ut interdùm etiam admitemur nudam absque voce & per se sententiam , ut Ajacis silentium magnum , & quavis oratione sublimius. *Sec. 2.*

ainsi : *La terre se tut en sa présence ; la mer vit le Seigneur, & s'enfuit ; le ciel & la terre s'enfuirent de devant la face de celui qui étoit assis sur le trône (a).* Ces termes de *silence* & de *fuite*, ont je ne fais quoi d'énergique qui peint la chose vivement & noblement tout ensemble.

Pour moi, dit Philanthe, je ne vois point de peinture qui approche de celle que fait David d'un renversement de fortune : *J'ai vu l'impie élevé aussi haut que les cedres du Liban : je n'ai fait que passer, & il avoit déjà disparu. Je l'ai cherché, & j'en n'ai pas même trouvé la place où il étoit (b).* Remarquez jusqu'où va David. Tout ce que les poëtes ont dit de plus fort sur la décadence de Troye, de Rome & de Carthage, c'est qu'il ne restoit que le lieu où avoient été ces villes fameuses : mais ici, le lieu même où étoit l'impie dans sa plus haute fortune, ne reste pas.

Les prophètes, reprit Eudoxe, sont remplis de pensées fortes, d'idées magnifiques, & qui passent bien loin celles d'Hermogene. Mais qu'entendez-vous, interrompit Philanthe, par une pensée forte ? J'en-

(a) *Siluit terra in conspectu ejus. Machab. c. 2. Mare vidit & fugit. Psal. 123. A cujus conspectu fugit cælum & terra. Apoc. cap. 20.*

(b) *Transivi, & ecce non erat, & quæsi eum, & non est inventus locus ejus. Psal. 36.*

tends, répondit Eudoxe, une pensée pleine d'un grand sens, exprimée en peu de paroles, & d'une manière vive qui fasse un prompt & puissant effet (a). Telles sont, dans Tacite, pour revenir aux auteurs profanes, les pensées d'Othon déterminé à mourir dans le mauvais état de ses affaires, & après une bataille qui devoit décider du sort entier de l'empire entre lui & Vitellius.

*Ma vie ne vaut pas que vous hasardiez davantage une vertu comme la vôtre, dit-il à ceux qui le pressoient de tenter la fortune tout de nouveau. Plus vous me donnez lieu d'espérer si je vulois vivre, plus il me sera beau de mourir. Nous nous sommes assez éprouvés, la Fortune & moi. Du reste, je n'ai besoin, ni de vengeance, ni de consolation. Je veux que d'autres aient tenu l'empire plus long-tems; du moins personne ne l'aura quitté plus généreusement (b). Il conclut sa Harangue aussi fortement qu'il l'a commen-*

---

(a) Acrius & vehementius est id, quod paucis verbis summam continet significationem. *Demet. Phal. de Elcut.*

(b) Hunc animum, hanc virtutem vestram ultrà periculis objicere, nimis grande vitæ meæ pretium puto. Quamò plus spei ostenditis, si vivere placeret, tantò pulchrior mors erit. Experti invicem sumus ego & fortuna. M'hi non ultione, neque solatiis opus est. Alii diutiùs imperium tenuerint; nemo tam fortiter reliquerit. *Hist. lib. 2.*

cée, & qu'il l'a suivie : *C'est une espece de lâcheté que de parler trop de sa mort. Jugez sur-tout par un endroit, de la résolution que j'ai prise : je ne me plains de personne ; car c'est vouloir vivre que d'accuser les Dieux ou les hommes* (a).

Ce que Germanicus dit à ses amis en mourant, a aussi sa force. *Les inconnus même pleureront Germanicus. Vous autres, vous le vengeriez, si vous étiez plus attachés à ma personne qu'à ma fortune* (b).

La dernière raison de Mucien pour engager Vespasien à se saisir de l'empire sans balancer davantage, est encore bien forte, & vaut toutes celles qu'il lui avoit dites. *Ceux qui délibèrent dans une affaire comme celle-ci, ont déjà pris leur parti, & n'ont plus rien à ménager* (c).

Je mets dans le même genre la pensée de ce généreux barbare Galgacus, qui conclut ainsi la harangue qu'il fait aux gens de sa nation, avant que de combattre les Romains déjà maîtres de l'Angleterre :

(a) Plura de extremis loqui, pars ignaviae est. Praecipuum destinationis meae documentum habere, quod de nemine queror; nam incusare Deos vel homines, ejus est qui vivere velit. *Ibid.*

(b) Flebunt Germanicum etiam ignoti: vindicabitis vos, si me potius quam fortunam meam fovebatis. *Tacit. Annal. lib. 2.*

(c) Nam qui deliberant desciverunt. *Hist. lib. 2.*



*Allant au combat, songez à vos ancêtres & à vos descendans (a).* Que ces deux mots renferment de choses, & qu'ils sont capables de faire impression sur un peuple belliqueux, passionné pour la gloire, & jaloux de sa liberté!

Notre Henri-le-Grand, poursuivit Philanthe, ne parla pas avec moins de force dans les plaines d'Ivry, lorsque sur le point de donner bataille, il dit à ses troupes : *Je suis votre roi, vous êtes François, voilà l'ennemi.* Il semble, repartit Eudoxe, que ce monarque qui avoit toute la valeur des anciens Romains, ait copié le dictateur Camille, qui, dans Tite-Live, voyant ses soldats étonnés du nombre des ennemis, leur dit pour les animer : *Ignorez-vous donc qui est l'ennemi, qui je suis, & qui vous êtes (b)?* C'est peut-être aussi que les grandes ames pensent & sentent les mêmes choses dans les mêmes occasions.

Ces sortes de pensées, ajouta-t-il, portent la conviction avec elles, entraînent comme par force notre jugement, remuent nos passions, & nous laissent l'aiguillon dans l'ame. Les péroraisons de Cicéron &

(a) *Ituri in aciem, & majores & posteros cogitate. In vitâ Agric.*

(b) *Holsem an me, an vos, ignoratis? Lib. 6.*

de Démosthene, les harangues de Tite-Live & de Salluste pourroient nous en fournir divers exemples, sans parler de Tacite que je viens de vous citer, le plus riche des auteurs en pensées mâles & concises; ni de Tertullien qui en a plusieurs de ce caractère, lesquelles pourtant tirent une partie de leur force de son style dur & barbare. Les poëtes en ont aussi quelques-unes, & il ne se peut rien voir de plus court, de plus fort, ni de plus précis, que ce que dit Corneille en deux endroits.

Le vieil Horace apprenant que le troisième de ses fils qui restoit après la mort des autres tués par les Curiaces, avoit pris la fuite, s'emporte contre lui, & dit à Julie, dame Romaine :

Pleurez le déshonneur de toute notre race.

*Que vouliez-vous qu'il fît contre trois, replique Julie? Qu'il mourût, répond le pere d'Horace. Ce qu'il mourût exprime la générosité romaine d'une maniere vive & touchante, qui frappe l'esprit & émeut le cœur en même-tems.*

Voici l'autre endroit que je vous disois, & que Corneille a imité de Sénèque. Jason répudie Médée pour épouser Créuse, fille de Créon, roi de Corinthe. Sur quoi Médée entre en fureur, & menace de faire tout périr. On lui représente qu'elle est sans

pouvoir ; que son époux est un infidèle ; que tout l'abandonne. (a) *Médée reste*, dit-elle dans Sénèque. Le poète François a imité & surpassé le poète Latin. Une confidente dit à Médée :

Votre pays vous hait, votre époux est sans foi :  
 Dans un si grand revers que vous reste-t-il ? Moi,  
 répond-elle. *Moi, dis-je, & c'est assez.*  
 N'y a-t-il pas bien de la force & de la  
 grandeur dans ce seul mot-là ? Il y a du  
 moins bien de l'orgueil, repartit Philan-  
 the. Ce *moi* répété est extrêmement fier,  
 & me rappelle le *moi* de Pascal & celui  
 de son copiste. Le *moi* est haïssable, selon  
 Pascal : « le *moi* est injuste en soi, en ce  
 » qu'il se fait le centre de tout. Il est in-  
 » commode aux autres, en ce qu'il veut  
 » les asservir : car chaque *moi* est l'enne-  
 » mi, & voudroit être le tyran de tous les  
 » autres ». Cela veut dire en bon François,  
 dit Eudoxe, que l'amour propre n'est guère  
 aimable, qu'il rapporte tout à soi, & qu'il  
 veut dominer par-tout. Le copiste, reprit  
 Philanthe, renchérit bien sur son original,  
 en disant que l'idée confuse du *moi* est le  
 principal objet de l'amour des hommes,  
 & la source de leurs plaisirs & de leurs  
 ennuis. Mais n'oublions pas où nous en

---

(a) *Medea superest.*

sommes, & laissons-là ce *moi* dont nous aurons peut-être occasion de parler une autre fois.

C'est trop nous arrêter, dit Eudoxe, sur la première espèce des pensées qui ne gagnent pas seulement la créance comme vraies, mais qui attirent l'admiration comme nouvelles & extraordinaires. Celles de la seconde espèce sont les agréables qui surprennent & qui frappent quelquefois autant que les nobles & les sublimes; mais qui sont par l'agrément ce que sont les autres par la noblesse & par la sublimité. A la vérité, le nom de belle pensée, si on prend le mot de beau dans sa propre signification, emporte grandeur, selon Aristote, qui a décidé que les petits hommes n'étoient point beaux, quelque bien faits qu'ils fussent, & qu'ils étoient seulement jolis. Nous appellons pourtant quelquefois belle pensée ce qui n'est que joli, & alors nous confondons le beau avec ce qui plaît, à l'exemple de Démétrius, qui donne de la beauté aux choses qui flattent les sens; ou touchent le cœur.

Hé quoi, interrompit Philanthe, les pensées sublimes n'ont-elles pas de quoi plaire d'elles-mêmes? Ne plaisent-elles pas en effet, & par-là ne sont-elles pas agréables? Oui, repartit Eudoxe: mais ce n'est pas l'agrément qui en fait le caractère;

ni

ni qui y domine. Elles plaisent, parce qu'elles ont du grand qui charme toujours l'esprit ; au lieu que celles-ci ne plaisent que parce qu'elles sont agréables. Ce qu'il y a de charmant en elles, est comme en certaines peintures quelque chose de doux ; de tendre & de gracieux ; c'est en partie ce *molle atque facetum* qu'Horace donne à Virgile, & qui ne consiste pas dans ce que nous appellons plaisant ; mais dans je ne fais quelle grace qu'on ne sauroit définir en général, & dont il y a de plus d'une sorte.

Les pensées donc que je nomme agréables, ne sont pas précisément celles où regne la plaisanterie, & qui passent parmi nous pour de bons mots. A la vérité, les bons mots ont un agrément tout particulier, & si vous voulez, nous en parlerons un jour à fond ; mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici. (a) Nous parlons proprement des pensées qui entrent dans les ouvrages d'esprit, & qui sont d'ordinaire sérieuses, & dont l'enjouement ne va pas à faire rire.

J'accepte volontiers, dit Philanthe, le parti que vous me proposez touchant les bons mots : c'est une matiere qui n'a point encore été bien traitée & qui mérite de

---

(a) Dicendi genus sententiosum & argutum sententiis non tam gravibus & severis, quam concinnis & venustis.  
Cicer. de clar. Orat.

l'être ; mais je ne veux pas vous interrompre.

Comme la noblesse des pensées , poursuit Eudoxe , vient , selon Hermogene ; de la majesté des choses dont elles sont les images , ainsi que nous avons vu ; leur agrément peut venir , selon Démétrius , de la nature des objets qui plaisent d'eux-mêmes , tels que sont les fleurs , la lumière , les beaux jours , & toutes les choses qui flattent les sens (a).

C'est sans doute pour cela , repartit Philanthe , que Voiture a des pensées si jolies : car personne n'a mieux mis en œuvre ce que la nature a de plus délicieux & de plus riant. Vous avez deviné justement ce que je pensois , repartit Eudoxe , & je suis bien aise que nous nous soyons rencontrés. Voici des endroits de Voiture qui sont dans ce genre d'agrément.

« Vous viendrez ici trouver le prin-  
 » tems que vous avez déjà passé delà , &  
 » y recevoir les violetttes , après avoir  
 » vu tomber les roses. Pour moi , je sou-  
 » haite cette saison avec impatience , non  
 » pas tant à cause qu'elle nous doit ren-  
 » dre les fleurs , & les beaux jours , que  
 » parce qu'elle vous doit ramener ; & je

---

(a) Sunt etiam nonnullæ venustates in rebus , ut nymphæi , horti , amores : res enim suaptè , naturâ hilaritate & jucunditate quadam ornata est. *De Elocut.*

» vous jure que je ne la trouverois pas  
» belle, si elle revenoit sans vous ».

Il ne peut s'imaginer rien de plus fleuri, ni de plus doux, dit Philanthe. La pensée d'un ancien, ajouta-t-il, qui est rapportée par Aristote dans sa Rhétorique, me paroît encore fort belle, de cette beauté qui va plus à l'agréable qu'au grand. « Tant  
» de brave jeunesse périe à la dernière ba-  
» taille, étoit une perte si considérable pour  
» l'État, qu'on pouvoit assurer que l'année  
» n'en feroit pas une plus grande, si on  
» lui ôtoit le printems ».

Rhet. lib. 3  
cap. 10.

Croyez-moi, repartit Eudoxe, Voiture en ce genre vaut bien Péricle, & les pensées suivantes ont des charmes particuliers.

« Après avoir passé un grand parterre  
» & de grands jardins tout pleins d'oran-  
» gers, elle arriva en un bois où il y avoit  
» plus de cent ans que le jour n'étoit entré  
» qu'à cette heure-là qu'il y entra avec  
» elle ». C'est de Madame la Princesse dont Voiture parle, & la pensée est jolie; mais il ne faut pas la prendre à la rigueur, ni selon les regles de l'exacte vérité. Le genre galant a ses licences aussi-bien que le genre poétique; & c'est en ces rencontres qu'on a droit de passer du propre au figuré: *Un bois où il y avoit plus de cent ans que le jour n'étoit entré, voilà le propre. Qu'à cette heure-là qu'il y entra avec elle,*

voilà le figuré. Au reste, Voiture semble avoir imité Martial, qui dit à Domitien, que quand il feroit la nuit son entrée dans Rome, le peuple ne manqueroit pas de voir le jour en voyant venir l'empereur (a).

Je suis ravi, dit Philanthe, que le mélange du propre & du figuré fasse un agrément, & qu'on puisse sauver par-là des pensées qui ne plaisent pas à tous les critiques : par exemple, la conclusion de l'Épigramme Latine qu'on fit sur ce que le duc de Montmorency fut décapité devant la statue de marbre de Henri le Grand, fans avoir pu obtenir sa grace de Louis-le-Juste : *Le visage du pere & le cœur du fils étoient de marbre* (b).

Une épigramme, repliqua Eudoxe, tire souvent toute sa grace du figuré & du propre joints ensemble ; & celle qui fut faite quand le maréchal de Bassompierre sortit de la Bastille après la mort du cardinal de Richelieu, en est un exemple :

Enfin dans l'arrière-saison  
La fortune d'Armand s'accorde avec la mienne :  
France, je sors de ma prison,  
Quand son ame sort de la sienne.

(a) Jam Cæsar vel nocte venit ; stent astra licebit.  
Non deerit populo , te veniente , dies. *Lib. 8.*

(b) Antè patris statuam , nati implacabilis irâ  
Occubui indignâ morte manaque cadens.  
Illorum ingemuit neuter mea fata videndo :  
Ora patris , nati pectora marmor erant.



Le mot de *prison* est pris au troisième vers dans le sens propre, & au dernier dans le figuré, & ce qui rend l'épigramme plus heureuse, c'est que *France, je sors de ma prison*, est l'anagramme de François de Bassompierre à une lettre près : mais je reviens à Voiture.

Il mêle encore agréablement ces deux genres, en disant au comte d'Avaux :  
 « Avec tout votre bon tems, dites le vrai,  
 » Monseigneur, ne fait-il pas plus sombre  
 » à Munster depuis que Madame de Lon-  
 » gueville n'y est plus ? Au moins fait-il  
 » plus clair & plus beau à Paris depuis  
 » qu'elle y est ».

Une pensée que j'ai vue dans les Mémoires de Brantôme, approche fort de celle de Voiture, dit Philanthe. La reine de Navarre, sœur de François I, étoit une princesse très-accomplie. Sur le bruit qui se répandit à la cour qu'elle étoit morte en Auvergne, un courtisan, bel esprit, assura que cela ne pouvoit être, parce qu'il avoit fait trop beau depuis ce tems-là ; & soutint toujours galamment que si la reine étoit morte, le ciel n'auroit pas été si ferein. Il est vrai, reprit Eudoxe, que ces deux pensées se ressemblent extrêmement : mais ce qui autorise davantage celle de Voiture, c'est que sa lettre est toute enjouée : jugez-en par les premières lignes.

« A ce que je vois, vous autres Pléni-  
 » potentiaires, vous vous divertissez ad-  
 » mirablement à Munster : il vous y prend  
 » envie de rire en six mois une fois. Vous  
 » faites bien de prendre le tems tandis que  
 » vous l'avez, & de jouir de la douceur de  
 » la vie que la fortune vous donne. Vous  
 » êtes là comme rats en paille, dans les  
 » papiers jusqu'aux oreilles, toujours lisant,  
 » écrivant, corrigeant, proposant, confé-  
 » rant, haranguant, consultant ; dix ou  
 » douze heures chaque jour dans de bon-  
 » nes chaises à bras bien à votre aise, pen-  
 » dant que nous autres pauvres diables  
 » sommes ici marchant, jouant, causant,  
 » veillant & tourmentant notre misérable  
 » vie ».

C'est là, dit Philanthe, ce qui s'appelle bien badiner. Et c'est aussi en badinant de la sorte, repartit Eudoxe, que l'on peut confondre le sens propre avec le sens figuré sans choquer la raison, ni la bienséance. Il y a même des occasions plus sérieuses où cela se peut, pourvu qu'on n'y entende point finesse, ainsi que nous avons dit en parlant de la vérité ; & ce seul endroit d'une Lettre à Mademoiselle Paulet en fait foi :

« Nous nous approchons tous les jours  
 » du pays des melons, des figues & des  
 » muscats, & nous allons combattre en des

» lieux où nous ne cueillerons point de  
 » palmes qui ne soient mêlées de fleurs.  
 » d'orange & de grenades ».

Au reste, les comparaisons tirées des  
 sujets fleuris & délicieux font des pensées  
 agréables, de même que celles qu'on tire  
 des grands sujets font des pensées nobles.

« Il me paroît, dit Costar, que c'est  
 » un grand avantage d'être porté au bien  
 » sans nulle peine; & il me semble que  
 » c'est un ruisseau tranquille qui, suivant  
 » sa pente naturelle, coule sans obstacle  
 » entre deux rives fleuries. Je trouve au  
 » contraire, que ces gens vertueux par rai-  
 » son, qui font quelquefois de plus belles  
 » choses que les autres, font de ces jets  
 » d'eau où l'art fait violence à la nature,  
 » & qui après avoir jailli jusqu'au ciel,  
 » s'arrêtent bien souvent par le moindre  
 » obstacle ».

C'est encore penser joliment que de dire  
 avec Balzac, d'une petite riviere: « Cette  
 » belle eau aime tellement ce pays, qu'elle  
 » se divise en mille branches, & fait une  
 » infinité d'îles & de tours, afin de s'y  
 » amuser davantage ».

Je ne m'étonne plus, dit Philanthe,  
 que les Eglogues de Théocrite & de Vir-  
 gile, les *Jardins* d'un de nos amis qui  
 égale l'un & l'autre, soient si agréables &  
 qu'on ne se lasse jamais de les lire: car on

y trouve par-tout des fleurs, des bois, des ruisseaux, & enfin ce que la vie champêtre a de plus aimable; sans parler de la forme & des ornemens que ces grands maîtres donnent à leur matiere pour l'égayer & pour l'embellir.

*Hermog. de  
Orac.  
p. 6.*

C'est là proprement, répondit Eudoxe, que la poésie, qui, selon Hermogene, tend presque toute au plaisir, nous amuse & nous réjouit. Mais si nous en croyons le même Hermogene, la fiction, ou quelque chose d'un peu poétique, rend les pensées très-agréables dans la prose (a).

Ce fut apparemment suivant les idées de ce Rhéteur, dit Philanthe, que Voiture composa la Lettre du Roi de Suede à Mademoiselle de Rambouillet, & celle de la Carpe à son compere le Brochet. Je suis bien trompé, repliqua Eudoxe, si Voiture a suivi en cela d'autres idées que les siennes, à moins que nous ne disions de Voiture, au regard de Hermogene, ce qu'on a dit d'un très-sage gentilhomme au regard de Tacite, qu'il le savoit tout entier sans l'avoir lu; parce qu'étant né avec un grand sens naturel, & ayant un grand usage du monde, il en avoit toutes les maximes politiques dans la tête, quoiqu'il n'eût aucune teinture des lettres.

---

(a) *Fabulæ in sententiis maximè afferunt suavitatem, & delectationem in oratione. Idem, cap. 4.*

Quoi qu'il en soit, il est certain que les fictions ingénieuses ne font pas un moins bel effet en prose qu'en vers. Ce sont pour l'esprit autant de spectacles divertissans, qui ne manquent pas de plaire aux personnes éclairées. Il y en a au reste de deux fortes, les unes ont de l'étendue, & forment une piece entiere: telles sont les Lettres de la Carpe & du roi de Suede: à quoi l'on peut ajouter *les nouveaux Dialogues des morts*, celui de *l'Amour & de l'Amitié*, le *Miroir ou la Métamorphose d'Orante*, le *Parnasse réformé*, la *Guerre des Auteurs*, le *Louis d'or*. Ces petits ouvrages ont un caractère très-spirituel & très-agréable.

Les autres fictions dont je parle ici sont plus courtes, & se renferment quelquefois en une seule pensée. Ainsi Pline le jeune exhortant, par son exemple, Corneille Tacite à étudier jusque dans la chasse, lui dit que l'exercice du corps réveille l'esprit; que les bois, la solitude, le silence même qu'on garde en certaines chasses, aident fort à bien penser; & enfin que s'il porte toujours avec lui des tablettes, il éprouvera que Minerve n'habite pas moins les forêts & les collines que Diane (a). Voilà une petite fiction en deux

---

(a) Mirum est ut animus agitatione motuque corporis excitetur: jam undique sylvæ & solitudo, ipsum-

mots. Pline avoit dit d'abord qu'à une chasse où l'on prit trois sangliers dans les toiles, il étoit assis près des toiles mêmes, les tablettes à la main, rêvant & marquant ce qui lui venoit de bon en l'esprit, afin que s'il s'en retournoit les mains vuides, il rapportât au moins ses tablettes pleines (a). Cela est pensé joliment ; mais il y a encore plus d'agrément, en ce qu'il imagine que Minerve est comme Diane, hôtesse des bois, qu'on la trouve dans les vallons & sur les montagnes.

C'est une fiction à-peu-près de cette nature, que ce qu'a dit Varron de Plaute, au rapport de Quintilien : *Si les Muses vouloient parler latin, elles parleroient comme Plaute* (b). La pensée est belle, dit Philanthe; mais c'est une de ces pensées qu'on trouve par-tout, & que tout le monde s'approprie. Cicéron & Valere Maxime disent, ce me semble, que si Jupiter vouloit parler grec, il se serviroit du langage de Platon. Quelques-uns ont dit que les Muses avoient parlé par la

---

que illud silentium quod venationi datur, magna cogitationis incitamenta sunt. . . . Experieris non Dianam magis montibus quam Minervam inerrare. *Lib. 1, ep. 3.*

(a) Ad retia sedebam : erant in proximo non venabulum, aut lancea, sed stylus & pugillares. Meditabar aliquid, enotabamque ut si manus vacuas, plenas tamen ceras reportarem. *Ibid.*

(b) Licet Varro dicat Mufas Plautino sermone locuturas fuisse, si latinè loqui vellent. *Lib. 10, cap. 8.*

bouche de Xénophon. Au jugement de Pline le jeune, un de ses amis écrivoit des lettres dans un style si élégant & si pur, qu'on croyoit, en les lisant, que les Muses elles-mêmes parlaient latin (a). Enfin, on a dit d'une Dame de la Cour, que si les Graces vouloient parler, elles parleroient par sa bouche. Toutes ces pensées sont les mêmes. On peut y ajouter, reprit Eudoxe, ce que feint sur la mort de Lope de Vegue le Testi, qui est l'Horace des Italiens, comme le Tasse est leur Virgile. Le Poëte demande où ce cygne de l'Espagne s'est envolé; il répond qu'il a plu peut-être à Apollon de l'appeller à soi, pour ne pas chanter seul sur le Parnasse :

*Forse piacque ad Appollo a se chiamarte,  
Per non esser in Pindo a cantar solo?*

Il ajoute que depuis la mort de Lope, Apollon ne chante plus sur sa lyre que des airs Espagnols, & que l'éloquence du Poëte Castillan a été capable de changer le langage du Parnasse :

*Ne più di Greci accenti,  
O di Latini, e Toschi il biondo Arciero;  
Tempre le corde dell' aurata Cetra:  
Sol d'Isperi concenti  
Rimbomban Pindo e Cirra; e in suono  
Ibero volano arguti carmi à ferir l'Etra,*

---

(a) Epistolas quidem scribit, ut Mufas ipsas latinè loqui credas. *Pl. lib. 2, ep. 23.*

*Tanto può, tanto impetra*

*La facondia di Lope : Ei sol fù degno*

*Di mutar lingua all' Apollineo regno.*

Je juge par-là, dit Philanthe, que la poésie imite quelquefois la prose; mais il me paroît que les seules figures qu'on emprunte de la poésie égaient fort une pensée dans la prose. Le vieux Plin, qui vaut bien plus que le jeune, si nous nous en rapportons à Voiture, parlant de ces Dictateurs Romains, qui, après avoir commandé des armées, & remporté des victoires, labouroient les champs & menoient eux-mêmes la charrue, dit que la terre se réjouissoit d'être cultivée par des laboureurs victorieux, & fendue avec un soc chargé de lauriers (a).

Il dit ailleurs que les maisons où étoient disposées par ordre les statues des héros d'une noble race, se sentoient encore de leurs triomphes, après avoir changé de maîtres; & que les murailles reprochoient à un lâche qui les habitoit, que tous les jours il entroit dans un lieu consacré par les monumens de la vertu & de la gloire d'autrui (b).

---

(a) Gaudēte terrā vomere laureato, & triumphali aratore. *Hist. Nat. lib. 18, cap. 3.*

(b) Triumphabant etiam, dominis mutatis, ipsæ domus, & erat hæc stimulatio ingens, exprobrantibus reâis quotidie imbellem dominum intrare in alienum triumphum. *Ibid. lib. 35, cap. 2.*



Il est vrai, repartit Eudoxe, que cette joie de la terre, ce sentiment des maisons, ces reproches des murailles, ont je ne fais quoi de vif & de beau qui fait plaisir à l'esprit; mais une métaphore animée & qui marque de l'action, ne plaît guère moins. Le Plin que vous venez de citer, dit, pour faire entendre l'usage des fleches, qu'afin que la mort vînt plus vîte à nous, nous l'avons fait voler en donnant des ailes au fer (a). La pensée n'est-elle pas vive, & aussi agréable que celle d'Horace sur les chagrins qui volent auprès des lambris dorés, & que les gardes ne chassent point (b)? Remarquons en passant, dit Philanthe, que la pensée de Malherbe sur la mort est prise de-là :

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre  
N'en défend pas nos Rois.

Au reste, reprit Eudoxe, la métaphore est, de sa nature, une source d'agrémens; & rien ne flatte peut-être plus l'esprit que la représentation d'un objet sous une image étrangere. Nous aimons, suivant la remarque d'Aristote, à voir une chose dans

(a) Ut ociùs mors perveniret ad hominem, alire[m] illam fecimus, pennasque ferro dedimus. *Ibid. lib. 34, cap. 24.*

(b) Non enim gazæ, neque consularis  
Summovet licitor miseros tumuitus  
Mentis, & curas laqueatu circum

Tecta volantes.

*Lib. 2, od. 26.*

une autre : & ce qui ne frappe pas de soi-même, ni à face découverte, surprend dans un habit emprunté & avec un masque. Ainsi d'une proposition simple & commune, telle qu'est celle-ci, *les filles, en France, ne succèdent point à la Couronne*, on fait une pensée ingénieuse & agréable, en disant, selon l'Évangile, *les lis ne filent point* ; ou, selon la fable, *une quenouille n'accommode pas l'Hercule Gaulois*.

Quelquefois une imagination toute pure fait le même effet sans le secours de la métaphore. Catulle, pour faire entendre qu'une personne a très-bonne grace & est très-bien faite, imagine qu'elle a dérobé tous les agrémens de toutes celles qui en ont : *Omnibus una omnes surripuit veneres*.

Voiture, interrompît Philanthe, n'a-t-il point dérobé à Catulle la vision qu'il a sur Mademoiselle de Bourbon ? ou plutôt, pour ne rien dire de trop, Catulle n'a-t-il pas donné lieu à Voiture d'imaginer des vols extraordinaires pour faire valoir le mérite de la Princesse ? Philanthe prit le livre & lut ce qui suit : « Selon que je viens » de la dépeindre, vous jugerez bien que » c'est une beauté bien différente de celle de » la Reine Epicharis ; mais si elle n'est pas » si Egyptienne qu'elle, elle ne laisse pas » d'être pour le moins aussi voleuse. Dès

» sa premiere enfance elle vola la blan-  
 » cheur à la neige, & aux perles l'éclat & la  
 » netteté. Elle prit la beauté & la lumiere  
 » des astres, & encore il ne se passe guère  
 » de jours qu'elle ne dérobe quelque rayon  
 » au soleil, & qu'elle ne s'en pare à la vue  
 » de tout le monde. Dernièrement, dans  
 » une assemblée qui se fit au Louvre, elle  
 » ôta la grace & le lustre à toutes les dames  
 » & aux diamans qui les couvroient; elle  
 » n'épargna pas même les pierreries de la  
 » Couronne sur la tête de la Reine, &  
 » elle en fut enlever ce qui y étoit de plus  
 » brillant & de plus beau ».

Voilà qui est imaginé plaisamment, re-  
 partit Eudoxe, & c'est l'air de gaieté dont  
 cela se dit, qui sauve ce que la pensée a en  
 apparence de faux & d'outré: car enfin il  
 étoit vrai dans le fond que Mademoiselle  
 de Bourbon effaçoit tout ce qu'il y avoit  
 de beau à la Cour; & ce vol qu'on lui  
 attribue n'est qu'un tour ingénieux, pour  
 dire la chose agréablement.

Ce qu'on a dit de la jeune Duchesse  
 de Bourbon dans la description du dernier  
 Carrousel, repliqua Philanthe, marque  
 d'une maniere ingénieuse & agréable qu'elle  
 est née sage & spirituelle:

Vous n'aviez pas encor dix ans  
 Que votre esprit en avoit trente.

C'est la pensée de Marot, reprit Eu-

doxe, sur une personne de la Cour de François I, qu'on nommoit Mademoiselle Helly :

Dix-huit ans je vous donne  
 Belle & bonne :  
 Mais à votre sens raffis  
 Trente ou trente-six  
 J'en ordonne.

Ces différens nombres opposés les uns aux autres font un effet très-joli. Aussi l'agrément naît d'ordinaire de l'opposition, sur-tout dans les pensées doubles qui ont deux sens & comme deux faces : car cette figure qui semble nier ce qu'elle établit, & qui se contredit en apparence, est très-élégante. J'en tombe d'accord, repartit Eudoxe, & les anciens nous fournissent là-dessus de beaux exemples. Sophocle dit que les présens des ennemis ne sont pas des présens, & qu'une mere inhumaine n'est pas mere; Sénèque, qu'une grande fortune est une grande servitude (a); Tacite, qu'on fait quelquefois toutes sortes de bassesses & d'actions serviles pour regner (b). Horace parle d'une folle sagesse, d'une paresse empressée & d'une concorde discordante.

Les modernes, repliqua Philanthe ;

(a) Magna servitus est magna fortuna. *De Consolat. ad Polyb.*

(b) Omnia serviliter pro dominatione. *Hist. lib. 1.*

n'excellent pas moins en ces sortes de pensées que les anciens. J'ai lu quelque part que les Rois sont esclaves sur le trône; que le corps & l'ame sont deux ennemis qui ne peuvent se quitter, & deux amis qui ne peuvent se souffrir. Selon Voiture, le secret pour avoir de la santé & de la gaieté; est que le corps soit agité, & que l'esprit se repose. Le même dit, en parlant d'une personne de qualité qui avoit de l'esprit infiniment, & avec laquelle il étoit en commerce: « Je ne me trouve jamais si glorieux que quand je reçois de ses lettres, ni si humble que lorsque j'y veux répondre ».

Un Poëte Espagnol dit sur la mort d'une Reine d'Espagne :

*Viva no pudo ser mas :  
Muerta no pudo ser menos.*

Toute la beauté de la pensée consiste dans l'opposition : *Elle n'a pu être pendant sa vie plus qu'elle étoit ; elle ne peut être après sa mort moins qu'elle est.* Marot que je vous citois tout-à-l'heure, repartit Eudoxe, finit l'épithaphe de Madame de Château-Briant par une pensée pareille :

Sous ce tombeau gist François de Foix,  
De qui tout bien tout chacun souloit dire :  
Et le disant onc une seule fois,  
Ne s'avança d'y vouloir contredire.  
De grand'beauté, de grace qui attire,

De bon savoir, d'intelligence prompte,  
 De biens, d'honneur, & mieux que ne raconte,  
 Dieu éternel richement l'étoffa :  
 O Viateur ! pour t'abrégér le conte,  
 Ci-gist un rien, là où tout triompha.

L'épitaphe fameuse de Jacques Trivulce,  
 enterré à Milan, tire toute sa grace de l'op-  
 position & de la briéveté :

*Hic quiescit qui nunquam quievit.*

Nous pourrions dire en notre langue :  
 Ici repose qui ne s'est jamais tenu en repos.

C'est ce guerrier si célèbre dans l'Histoire d'Italie, interrompit Philanthe, qui mourut à quatre-vingts ans, & qui, au rapport de Brantôme, étant sur le point de mourir, voulut tenir son épée nue, parce qu'il avoit oui dire que les diables haïssent fort les épées. La croix, ou le cierge bénit eût été mieux entre ses mains, répondit Eudoxe. Après tout, quelque belle que soit son épitaphe, je l'estime beaucoup moins qu'un petit éloge du Roi, renfermé en un seul vers, qui vaut, à mon gré, un panégyrique entier :

*Pace beat, totum bello qui terruit orbem.*

Je ne fais si on peut rendre cela en François dans toute sa beauté : *Celui qui a fait trembler le monde par ses armes, le rend heureux par la paix.*

Ce qu'a dit un autre Poëte sur le même

sujet est encore fort beau, repliqua Philanthe :

*Plus pacasse orbem, quàm domuisse fuit.*

Il est vrai, repartit Eudoxe ; & la traduction en est aisée : *Il y a plus de gloire, à donner la paix au monde qu'à le vaincre.* Mais l'opposition de *paix* & de *guerre de rendre heureux* & de *faire trembler*, ajoute au premier vers je ne fais quel agrément que l'autre n'a pas. Le second est plus fort, si vous voulez ; mais le premier me paroît plus agréable.

Deux vers, répondit Philanthe, qui ont été mis sur le globe de Versailles, où les arts sont peints, & par lesquels on fait parler la Poésie, ont toute la grace qu'on peut souhaiter. *A quoi bon feindre, dit la Poésie, quand je chante vos hauts faits, grand Roi, on croit que c'est une fable, & c'est une histoire (a).* La fable & l'histoire, opposées l'une à l'autre, rendent la pensée belle, repliqua Eudoxe, & cela me rappelle un endroit de Plin le jeune, au sujet de la guerre des Daces, qu'un de ses amis avoit entrepris d'écrire. *Quelle matiere plus poétique, dit-il, & plus fabuleuse que celle-là, quoique pleine d'événemens très-véritables (b) ?*

---

(a) *Fingere cur libeat? dum re cano, Maxime Regum: Fabula narrari creditur, historia est.*

(b) *Quæ tam poetica, & quanquam in verissimis rebus tam fabulosa materia? Lib. 8, ep. 4.*

Il faut avouer, dit Philanthe, que les antitheses bien ménagées plaisent infiniment dans les ouvrages d'esprit. Elles y font à-peu-près le même effet, répondit Eudoxe, que dans la peinture, les ombres & les jours qu'un bon Peintre a l'art de dispenser à propos; ou dans la musique, les voix hautes & les voix basses qu'un habile maître fait mêler ensemble.

Cependant, ne croyez pas, continua-t-il, qu'une pensée ne puisse être agréable que par des endroits brillans, & qui aient du jeu : la seule naïveté en fait quelquefois tout l'agrément. Elle consiste, cette naïveté, dans je ne fais quel air simple & ingénu, mais spirituel & raisonnable, tel qu'est celui d'un villageois de bon sens, ou d'un enfant qui a de l'esprit; & la plupart des épigrammes de \* l'*Anthologie* ont ce caractère : s'il ne s'y trouve rien qui pique le goût, il s'y trouve pourtant quelque chose qui le chatouille; & on peut dire que sans avoir le sel de Martial, elles ne sont pas insipides. Il y en a de bien fades, interrompit Philanthe : & vous savez que quelques-unes de ces épigrammes grecques qu'on traduit à Racan, lui parurent si mauvaises, & d'un goût si plat; que dînant à la table d'un Prince, où l'on servit devant lui un potage qui ne sentoît que l'eau : « Voilà, dit-il tout bas à un



de ses amis, qui avoit vu les épigrammes avec lui, » un potage à la grecque, s'il » en fut jamais ».

Je ne parle pas de celles-là, repartit Eudoxe : je parle de celles qu'on a faites sur la vache en cuivre de Myron & sur des sujets semblables, qui, toutes simples qu'elles sont, ne laissent pas d'être ingénieuses à leur maniere. L'une dit : *Petit veau, pourquoi meugles-tu? l'art ne m'a point donné de lait.* L'autre : *Pasteur, tu me frappes pour me faire marcher; l'art t'a bien trompé, Myron ne m'a pas animée.*

Les suivantes sont sur des statues de Dieux & de Déeses. *Ou Jupiter est venu du ciel pour se faire voir à Phidias, ou Phidias est monté au ciel pour voir Jupiter.*

Pallas & Junon voyant une statue de Vénus, dirent : *C'est à tort que nous avons condamné le jugement de Pâris.*

Un Poëte dit, au sujet d'une statue de l'Amour enchaîné & attaché à une colonne : *Petit enfant, qui vous a lié les mains? ne pleurez pas, vous qui prenez plaisir à faire pleurer les jeunes gens.*

Les auteurs de ces épigrammes, ajouta Eudoxe, avoient un peu du génie des peintres qui excellent en certaines naïvetés gracieuses, & entr'autres, du Corregge, dont les peintures d'enfans ont des graces

particulieres, & quelque chose de si enfantin, que l'art semble la nature même (a). Parmi les Latins, Ovide & Catulle sont originaux en ce genre-là : il ne faut qu'ouvrir les *Métamorphoses*, les *Fastes* & les *Tristes*, pour trouver des exemples de naïveté ; & le nombre qu'il y en a, m'a empêché d'en écrire aucun. Ce que dit Catulle d'un parfum exquis, est agréable pour être naïf. *Quand vous le sentirez, vous prierez les Dieux qu'ils vous fassent devenir tout nez* (b).

Nous avons des Poètes, repliqua Philanthe, qui ne le cedent guère en naïveté à Ovide, ni à Catulle, & j'en ai connu un qui a fait en ce genre un très-joli madrigal sur la fortune d'un homme de mérite :

Elevé dans la vertu,  
 Et malheureux avec elle,  
 Je disois : A quoi sers-tu,  
 Pauvre & stérile vertu ?  
 Ta droiture & tout ton zele,  
 Tout compté, tout rabattu,  
 Ne valent pas un fétu.  
 Mais voyant que l'on couronne  
 Aujourd'hui le grand Pomponne,  
 Aussi-tôt je me suis tu :  
 A quelque chose elle est bonne.

---

(a) Tunc perfecta ars, cum naturam ita exprimit, ut natura ipsa esse videatur. Long. sect. 29.

(b) Quod tu cum olfacies, Deos rogabis  
 Totum ut te faciant, Fabulle, nasum.

Une épitaphe de la façon de Scarron  
 finit par une naïveté merveilleuse :

Ci-gist qui fut de belle taille,  
 Qui savoit danser & chanter,  
 Faisoit des vers vaille que vaille,  
 Et les savoit bien réciter.  
 Sa race avoit quelqu'antiquaille,  
 Et pouvoit des héros compter;  
 Même il auroit donné bataille,  
 S'il en avoit voulu tâter.  
 Il parloit fort bien de la guerre,  
 Des cieux, du globe de la terre,  
 Du droit civil, du droit canon,  
 Et connoissoit assez les choses  
 Par leurs effets & par leurs causes :  
 Etoit-il honnête homme ? oh, non !

Mais peut-être que le plus naïf de tous  
 nos Poètes, est le Chevalier de Cailly, qui  
 déguisa son nom en donnant ses vers au  
 public, sous le titre de *Petites Poésies du  
 Chevalier d'Acilly*.

Ces *petites poésies* sont pleines de naï-  
 vetés, & on y reconnoîtra bien le poète,  
 qui, avec de l'esprit, étoit l'homme du  
 monde le plus naturel, & qui avoit le  
 plus de candeur.

Son quatrain sur l'étymologie du mot  
 d'*Alfana*, qu'un savant faisoit venir d'*E-*  
*quus*, ne m'est jamais sorti de la mémoire :

Alfana vient d'*Equus*, sans doute :

Mais il faut avouer aussi,

Qu'en venant delà jusqu'ici,

Il a bien changé sur la route.

Il m'en revient un autre qui marque son désintéressement d'une manière bien naïve :

Quand je vous donne ou vers ou prose,  
Grand Ministre, je le fais bien,  
Je ne vous donne pas grand'chose ;  
Mais je ne vous demande rien.

On diroit, interrompit Eudoxe, que ces quatrains soient de Gombaud, tant ils ont de son air : témoin celui-ci, qui est un chef-d'œuvre de naïveté :

Colas est mort de maladie,  
Tu veux que j'en pleure le sort :  
Que diable veux-tu que j'en die ?  
Colas vivoit, Colas est mort.

Après tout, reprit Philanthe, ces pensées, toutes naïves qu'elles sont, ne laissent pas d'avoir un peu d'antithèse.

Je ne vous donne pas grand'chose ;  
Mais je ne vous demande rien.  
Colas vivoit, Colas est mort.

*Donner, demander, vivre, mourir*, fait un petit jeu qui égaye la chose. La naïveté, dit Eudoxe, n'est pas ennemie d'une certaine espèce d'antithèses, qui ont de la simplicité, selon Hermogène, & qui plaisent même d'autant plus qu'elles sont plus simples : elle ne hait que les antithèses brillantes & qui jouent trop (a).

---

(a) Simplicia habent etiam suum acumen, suas argutias. *Gaspar. Laurent Comment. in Trad. Hermog. de Formis Orat.* Ipsa ἀφέλεια simplex & inaffectedata habet quemdam purum, qualis etiam in forminis amatur, ornatum. *Quintil. lib. 8, cap. 3.*

Mais n'avez-vous point remarqué, ajouta-t-il, que les idées tristes, telle qu'est l'idée de la mort, n'empêchent pas qu'une pensée ne plaise beaucoup? Comme les tempêtes, les batailles sanglantes, les bêtes farouches, charment dans un tableau, au lieu d'effrayer, si elles sont bien représentées & bien peintes: ainsi les objets les plus pitoyables ont de quoi plaire, s'ils sont bien conçus & bien exprimés; car, selon la doctrine d'Aristote, tout ce qui sera imité parfaitement, sera agréable, quand même ce seroit quelque chose d'affreux. Le plaisir qu'on a de voir une belle imitation, ne vient pas précisément de l'objet, mais de la réflexion que fait l'esprit, qu'il n'y a rien en effet de plus ressemblant: de sorte qu'il arrive en ces rencontres qu'on apprend je ne fais quoi de nouveau qui pique & qui plaît.

*Rhet. lib. 1.  
cap. 11.*

C'est dans cette vue qu'un excellent philosophe, qui joint toute la politesse de notre langue avec une profonde connoissance de la nature, dit à un illustre Chancelier, en lui dédiant *les Caractères des passions*: Que les désordres & les vices qu'il met sous sa protection, ne sont pas de la nature de ceux qui craignent la sévérité des loix; que ce n'en sont que les images & les figures qui peuvent être reçues comme celles des monstres & des ty-

rans, & qui ne doivent pas lui être moins agréables à voir que les portaits des vaincus ont accoutumé de l'être aux vainqueurs.

Je m'étois apperçu il y a long-tems, dit Philanthe, que les pensées qui représentent des choses fâcheuses peuvent plaire; mais je n'en savois pas la raison, & je vois bien à cette heure pourquoi les *Tristes* d'Ovide plaisent tant, sans parler des pièces dramatiques anciennes & modernes, qui nous divertissent en nous arrachant des pleurs.

C'est pour la même raison, répliqua Eudoxe, que les endroits de Virgile les plus douloureux & les plus funestes font tant de plaisir aux lecteurs. La mort de Didon a un charme particulier; & cette Reine malheureuse occupe agréablement l'esprit, quand toute éplorée & le visage couvert d'une pâleur mortelle, elle monte sur son bûcher; qu'elle tire l'épée dont elle veut se percer le sein, & qui ne lui a pas été donnée pour un tel usage: quand prête à se tuer elle-même, elle fond en larmes à la vue des présens qu'elle a reçus du Prince Troyen, si doux & si chers dans le tems que les destins lui étoient propices (a). Quand enfin, après avoir déclaré,

---

(a) Non hos quæsitum munus in usus;  
Dulces exuvix dum fata Deusque sinebant.

en soupirant, qu'elle seroit heureuse si les navires de Troye n'avoient jamais touché les bords de Carthage, elle dit dans un transport furieux : *Quoi, mourir sans se venger!* Puis un reste d'amour se mêlant à la rage & à la douleur : *Mais mourons, ajoute-t-elle. C'est ainsi qu'il me faut périr. Que le cruel voye au moins de la mer les flammes de mon bûcher, & emporte avec soi des assurances de ma mort (a).*

Voilà effectivement une passion bien touchée, dit Philanthe, & je ne crois pas qu'on puisse rien voir de mieux peint. Voici un autre portrait plus en petit, repliqua Eudoxe, mais presque aussi agréable, tout triste qu'il est. C'est la description que Virgile fait des amans qui sont aux enfers où descend Enée. Le Poëte établit leur demeure dans des lieux arrosés de larmes, & qui se nomment les campagnes pleurantes. *Là, dit-il, ceux que l'amour a tourmentés, & fait mourir cruellement, suivent des routes solitaires, & se cachent sous un bois de myrte; les cha-*

(a)

Moriemur inultæ?

Sed moriamur, ait. Sic, sic juvat ire sub umbras.

Hauriat hunc oculis ignem crudelis ab alto

Dardanus, &amp; nostræ secum ferat omina mortis.

*Æneid. lib. 4.*

O ij

grins ne les abandonnent pas dans le séjour même de la mort (a).

Cette dernière pensée me plaît beaucoup, repartit Philanthe, & rien à mon gré ne marque mieux jusqu'où vont les peines que cause une si folle passion.

Virgile, reprit Eudoxe, pense toujours agréablement, aussi-bien qu'Homere, qui est, selon les savans, le pere des graces (b), & dont parle ainsi l'Auteur de l'Art Poétique François :

On diroit que pour plaire, instruit par la nature  
Homere ait à Vénus dérobé sa ceinture :  
Son livre est d'agrémens un fertile trésor :  
Tout ce qu'il a touché se convertit en or ;  
Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grace ;  
Par-tout il divertit, & jamais il ne lasse.

Mais nous n'aurions jamais fait, si nous voulions remarquer ce qu'il y a d'agréable dans l'un & dans l'autre ; & puis il faut que je vous parle d'une troisième espece de pensées, qui, avec de l'agrément, ont de la délicatesse, ou plutôt dont tout l'agrément, toute la beauté, tout le prix vient de ce qu'elles sont délicates.

Ah ! dites-moi, je vous prie, repliqua Philanthe, ce que c'est précisément que

(a) Hic quos durus amor crudeli rabe peredit,  
Secreti celant calles, & myrtea circum  
Sylva regit; curæ non ipsâ in morte relinquunt.

*Æneid. lib. 6.*

(b) Ille elegantiarum omnium pater Homerus.  
*Casaub.*



délicatesse : on ne parle d'autre chose, & j'en parle à toute heure moi-même sans bien savoir ce que je dis, ni sans en avoir une notion nette. Je fais seulement qu'il y a de bons esprits, comme de bons peintres, qui ne sont point délicats. Les ouvrages de Rubens, au rapport des maîtres de l'art, sentent plus le génie Flamand que la beauté de l'antique; & quoiqu'il y eût de la vivacité & de la noblesse en tout ce qu'il faisoit, ses figures étoient plus grossières que délicates; au lieu que les tableaux de Raphaël ont, avec beaucoup de grandeur, des graces inimitables & toute la délicatesse possible.

La délicatesse, dans le propre, repartit Eudoxe, est plus aisée à définir que dans le figuré. Si vous me demandiez ce que c'est que délicatesse en matiere de parfum, de viande, de musique, je pourrois peut-être vous contenter, en disant qu'un parfum délicat est un parfum dont les parties sont subtiles, & qui n'entête jamais; qu'une viande délicate est celle qui, ayant peu de masse & beaucoup de suc, flatte le goût, & ne charge point l'estomac; qu'une musique délicate est un concert de voix & d'instrumens, qui ne font que chatouiller les oreilles, & qui n'excitent que des mouvemens doux dans le cœur; mais quand vous me demandez ce que c'est

qu'une pensée délicate, je ne fais où prendre des termes pour m'expliquer. Ce sont de ces choses qu'il est difficile de voir d'un coup-d'œil, & qui, à force d'être subtiles, nous échappent, lorsque nous pensons les tenir. Tout ce qu'on peut faire, c'est de les regarder de près & à diverses reprises, pour parvenir peu-à-peu à les connoître. Tâchons donc de nous former quelque idée de la délicatesse ingénieuse, & sur-tout ne nous contentons pas de dire qu'une pensée délicate est la plus fine production, & comme la fleur de l'esprit : car ce n'est rien dire; & dans un sujet si difficile on ne se tire pas d'affaire avec un synonyme ou avec une métaphore.

Il faut, à mon avis, raisonner de la délicatesse des pensées qui entrent dans les ouvrages d'esprit, par rapport à celle des ouvrages naturels. Les plus délicats sont ceux où la nature prend plaisir à travailler en petit (*a*), & dont la matière, presque imperceptible, fait qu'on doute si elle a dessein de montrer ou de cacher son adresse (*b*) : tel est un insecte parfaitement bien formé, & d'autant plus digne d'admiration, qu'il tombe moins sous la vue, selon l'Auteur de l'Histoire naturelle.

---

(*a*) *Rerum natura nusquam magis quam in minimis tota. Plin. lib. 22, cap. 22.*

(*b*) *In arctum coacta rerum naturæ majestas, multis nullâ sui parte mirabilior. Idem, lib. 37, præm.*

Difons par analogie qu'une pensée où il y a de la délicateffe a cela de propre, qu'elle est renfermée en peu de paroles, & que le fens qu'elle contient n'est pas fi visible ni fi marqué : il semble d'abord qu'elle le cache en partie afin qu'on le cherche & qu'on le devine ; ou du moins elle le laiffe seulement entrevoir, pour nous donner le plaisir de le découvrir tout-à-fait quand nous avons de l'esprit (a). Car, comme il faut avoir de bons yeux, & employer même ceux de l'art, je veux dire les lunettes & les microscopes, pour bien voir les chef-d'œuvres de la nature ; il n'appartient qu'aux personnes intelligentes & éclairées de pénétrer tout le fens d'une pensée délicate. Ce petit myftere est comme l'ame de la délicateffe des pensées, en forte que celles qui n'ont rien de mystérieux, ni dans le fond, ni dans le tour, & qui se montrent toutes entières à la premiere vue, ne font pas délicates proprement, quelque spirituelles qu'elles foient d'ailleurs. D'où l'on peut conclure que la délicateffe ajoute je ne fais quoi au sublime & à l'agréable, & que les pensées qui ne font que nobles ou jolies, ressemblent en quelque façon à ces Héroïnes

---

(a) Auditoribus grata tunc sua, acumine suo delectantur ; & gaudent non intellexerint, sed quasi invenerint. Quintil. l. 8, cap. 2.

ou à ces Bergeres de Roman, qui n'ont sur le visage, ni masque, ni crêpe; toute leur beauté saute aux yeux dès qu'elles se présentent. Je ne sais si vous m'entendez; je ne m'entends presque pas moi-même; & je crains à tous momens de me perdre dans mes réflexions.

Je vous entends, ce me semble, repliqua Philanthe, & je ne vous admire guère moins que Pline admiroit les ouvrages de la nature, tant je trouve que vous raisonnez juste sur une matiere si abstraite. Je vous quitte de votre admiration, dit Eudoxe; il suffit que vous conceviez à-peu-près ce que je veux dire; mais les exemples vous le feront peut-être mieux comprendre que mes paroles.

La premiere pensée qui me revient en ce genre-là, est du Panégyrique de Pline. Le Panégyriste dit à son Prince, qui avoit refusé long-tems le titre de pere de la Patrie, & qui ne voulut le recevoir que quand il crut l'avoir mérité: *Vous êtes le seul à qui il est arrivé d'être pere de la Patrie, avant que de le devenir (a).*

Le Cardinal Bentivoglio, interrompit Philanthe, a eu presque la même idée sur la dignité de Grand d'Espagne, en parlant

---

*...omnium contigit tibi, ut pater Patriæ esses; atæquam fieres.*

du Marquis de Spinola : « Sa naissance » illustre & son grand mérite l'avoient fait » Grand d'Espagne avant qu'il le fût ». L'Italien a un tour qu'on ne peut rendre en François : *E per nobilta di sangue, e per eminenza di merito, portò seco in Ispagna il Grandato, anche prima di conseguirlo.*

Le Cardinal, reprit Eudoxe en riant ; pourroit bien avoir un peu volé le Consul : mais ne le chicanons pas là-dessus, & faisons-lui honneur de sa pensée autant qu'à Pline de la sienne. Elles ont toutes deux de la finesse, & laissent plus de choses à penser qu'elles n'en disent : car pour ne parler que de celle du panégyriste de Trajan, je conçois, si j'ai de l'intelligence & de la pénétration, que les autres Princes prenoient le nom de pere de la Patrie, dès qu'ils commençoient à régner ; que Trajan, & plus modeste, & plus équitable qu'eux, ne le prit qu'après s'en être rendu digne, par le soin qu'il eut de sauver l'Empire, & par l'amour qu'il porta à ses sujets ; enfin qu'il étoit le pere de la Patrie dans le cœur de tout le monde avant qu'on lui en donnât la qualité & le nom.

Ce panégyrique si ingénieux & si éloquent, poursuivit Eudoxe, a d'autres pensées délicates ; mais pour vous les dire, il

faut que je consulte mon recueil. En voici une sur ce que le fleuve qui rendoit l'Égypte fertile par ses inondations réglées, ne s'étant point débordé une fois, Trajan envoya des bleds en abondance au secours des peuples qui n'avoient pas de quoi vivre : *Le Nil n'a jamais coulé plus abondamment pour la gloire des Romains (a).*

Voici un autre trait pour le moins aussi délicat à l'occasion des jardins & des maisons de plaitance qui avoient toujours été aux Empereurs, & que les particuliers possédoient alors. *Les fontaines, les fleuves, les mers, ne servent pas aux plaisirs d'un homme seul. il y a dans le monde quelque chose qui ne vous appartient pas, & le patrimoine des Césars est moins étendu que leur empire (b).* Il ajoute, pour faire entendre que ces beaux jardins, ces magnifiques maisons s'achetoient librement, & que la possession en étoit paisible : *La bonté du Prince est si grande, & les tems sont si heureux sous son regne, qu'il nous croit dignes des choses qui ne convenoient qu'aux Empereurs, & que de*

(a) Nilus Ægypto, quidem sæpè, sed gloriæ nostræ nunquam largior fluxit.

(b) Non unius oculis flumina, fontes, maria deserviunt : est quod Cæsar non suum videat, tandemque imperium principum quàm patrimonium majus est.

notre côté nous ne craignons pas d'en paroître dignes (a).

Rien, au reste, n'est pensé plus finement que ce que Pline dit à son Prince vers la fin du panégyrique : *La flatterie ayant épuisé il y a long-tems toutes les nouvelles manieres de louer les grands, la seule qui reste pour célébrer vos vertus est d'oser s'en taire* (b).

Un homme de qualité que nous connoissons, & qui tourne ses pensées le plus délicatement du monde, interrompt Philanthe, n'a-t-il pas imité Pline en écrivant dans ses mémoires, qu'il faut dire les mêmes choses, ou se taire sur les belles actions du Roi; qu'il en fait plus de nouvelles tous les jours, qu'il n'y a de tours différens en notre langue pour les louer dignement? Celui dont vous parlez, repliqua Eudoxe, n'a peut-être pas lu le panégyrique de Trajan, non plus qu'une épître adressée au Cardinal de Richelieu, dans laquelle un écrivain du regne passé le flatte en ces termes qui me sont demeurés dans la mémoire : « Nos forces dé- » faillent à mesure que vos merveilles

(a) *Tanta benignitas principis, tanta securitas temporum est, ut ille nos principalibus rebus existimet dignos, nos non timeamus quòd digni esse videamur.*

(b) *Cùm jam pridem novitas adulatione consumpta sit, non alius erga te novus honor superest, quàm si aliquando de te tacere audeamus.*

» croissent ; & comme l'on a dit autrefois  
 » d'un vaillant homme , qu'il ne pouvoit  
 » plus recevoir de bleffures que sur les  
 » cicatrices de celles qu'il avoit reçues ,  
 » vous ne sauriez être loué que par des  
 » redites ; puisque la vérité qui a des bor-  
 » nes , a dit pour vous tout ce que le men-  
 » songe qui n'en connoît point , a inventé  
 » pour les autres ».

Mais je reviens au panégyriste ancien ,  
 & je ne fais si ce qu'il dit sur l'entrée de  
 Trajan dans Rome , n'est point aussi fin  
 que ce que je vous disois tout à-l'heure :  
*Les uns publioient , après vous avoir vu ,  
 qu'ils avoient assez vécu ; les autres ,  
 qu'ils devoient encore vivre (a).*

Cicéron ne dit-il pas quelque chose de  
 semblable en louant César , repartit Phi-  
 lanthe ? Je devine ce que vous voulez dire ,  
 reprit Eudoxe , & j'ai marqué ici l'endroit.  
 Cicéron parle à César même en ces termes :  
*J'ai entendu avec peine la belle & sage  
 parole qui vous est échappée plus d'une  
 fois , que vous avez assez vécu pour la  
 nature & pour la gloire. Peut-être que  
 vous avez assez vécu pour la nature , &  
 j'ajoute pour la gloire , si vous vou-  
 lez ; mais ce qui est plus important ,*

---

(a) Alii se satis vixisse , te viso , te recepto ; alii  
 nunc magis esse vivendum prædicabant,



*vous avez certainement peu vécu pour la Patrie (a).*

Il s'explique encore d'une autre manière sur le même sujet : *J'ai souvent oui dire que vous disiez à toute heure que vous aviez assez vécu pour vous : je le crois, si vous viviez pour vous seul, ou que vous fussiez né pour vous seul (b).*

L'idylle qu'on fit il y a deux ans pour être chantée dans l'Orangerie de Sceaux, repliqua Philanthe, a une pensée dont je suis plus touché, que de celles de César & de Cicéron. La paix que le Roi venoit de donner à toute l'Europe étoit le sujet de l'idylle, & voici l'endroit qui me touche par rapport à ce que vous venez de dire :

Qu'il regne, ce Héros, qu'il triomphe toujours ;  
Qu'avec lui soit toujours la paix ou la victoire :

Que le cours de ses ans dure autant que le cours  
De la Seine & de la Loire ;

Qu'il regne, ce Héros, qu'il triomphe toujours,  
Qu'il vive autant que sa gloire !

Rien n'est plus beau, ni plus naturel, répartit Eudoxe ; & ce *qu'il vive autant que sa gloire*, a beaucoup de délicatesse.

(a) Illam tuam præclarissimam & sapientissimam vocem invitus audivi ; satis te diu vel naturæ vixisse, vel gloriæ ; satis, si ita vis naturæ fortasse ; addo etiam, si placet, gloriæ : at quod maximum est, Patriæ certè parum. *Orat. pro Ligar.*

(b) Sæpè venit ad aures meas te idem istud nimis crebrò, satis te tibi vixisse : credo si tibi soli viveres, aut si tibi etiam soli natus esses. *Ibid.*

Mais j'ai oublié de vous dire une pensée délicate qui est au commencement du panégyrique de Pline, & par laquelle il semble que je devois commencer, si la conversation n'étoit plus libre qu'un discours réglé. C'est sur ce que Trajan fut adopté par Nerva, & élevé au trône des Césars, lorsqu'il étoit éloigné de Rome. *La postérité croira-t-elle qu'il n'ait point fait d'autre démarche pour être Empereur que de mériter l'empire, & d'obéir en le recevant (a)?*

Un autre panégyriste ancien prend le même tour en parlant à l'Empereur Théodose; & voici sa pensée, si je ne me trompe: *La postérité pourra-t-elle croire que dans notre siècle il se soit fait une chose qui n'a point eu d'exemple dans les siècles précédens, & n'aura point d'imitateur dans les siècles suivans? Mais quiconque aura su quelle étoit votre vie & votre conduite, ne doutera pas que celui qui devoit regner de la sorte, n'ait refusé l'empire (b).*

Les modernes, au reste, continua Phi-

(a) Credent - ne posteri, nihil ipsum, ut imperator fieret, agitasse, nihil fecisse, nisi quod meruit, & paruit?

(b) Credet - ne hoc olim ventura posteritas, & præstabit nobis tam gloriosam fidem, ut nostro demùm sæculo annuat factum quod tantis infra supraque temporibus nec invenerit æmulum, nec habuerit exemplum? Sed qui vitæ tuæ sectam rationesque cognoverit, fidei incunctanter accedet, nec abnuisse dubitabit imperium sic imperaturum. *Paneg. Pacat.*

lanthe, ne pensent guère moins finement que les anciens sur la créance de la postérité, au regard de l'incroyable, & je fais là-dessus deux ou trois pensées que je ne puis m'empêcher de vous dire : aussi bien est-il juste que vous respiriez un peu.

Marigny, qui avoit l'esprit si délicat, & qui faisoit de si jolies choses, est peut-être le premier, qui, dans notre langue a mis en œuvre la foi ou l'incrédulité de nos descendans sur les événemens merveilleux du regne de Louis XIV. Ecoutez son madrigal :

Les Muses à l'envi travaillant pour la gloire  
 De Louis le plus grand des Rois,  
 Orneront de son nom le temple de mémoire :  
 - Mais la grandeur de ses exploits,  
 Que l'esprit humain ne peut croire,  
 Fera que la postérité,  
 Lisant une si belle histoire,  
 Doutera de la vérité.

Voiture avoit dit presque le même en prose avant Marigny, interrompit Eudoxe; & je vous prie de m'écouter à mon tour, ou de lire vous-même l'endroit que voici dans la lettre au Duc d'Anguien, sur la prise de Dunkerque. Philanthe lut ce qui suit :

« Pour moi, Monseigneur, je me ré-  
 » jouis de vos prospérités comme je dois :  
 » mais je prévois que ce qui augmente  
 » votre réputation présente, nuira à celle

» que vous devez attendre des autres sie-  
 » cles , & que dans un petit espace de  
 » tems , tant de grandes & importantes  
 » actions les unes sur les autres , rendront  
 » à l'avenir votre vie incroyable , & feront  
 » que votre histoire passera pour un roman  
 » à la postérité ».

Je tombe d'accord , dit Philanthe , que  
 c'est là la pensée du madrigal de Marigny ;  
 mais j'en fais un autre dont la pensée est  
 fort différente , & par lequel la Sapho de  
 notre tems excite nos Poètes à louer le  
 Roi :

Vous à qui les neuf Sœurs , au milieu du repos ,  
 Ont appris à chanter les hauts faits des héros ,  
 A notre conquérant venez tous rendre hommage :  
 Par des vers immortels célébrez son courage ,  
 Et n'apprehendez pas que la postérité  
 Puisse vous accuser de l'avoir trop vanté :  
 Quoi que vous puissiez dire en publiant sa gloire ,  
 Vous le ferez moins grand que ne fera l'histoire.

Cela est pensé avec beaucoup de délica-  
 resse , dit Eudoxe , & cela me remet en  
 l'esprit une belle épître au Roi. Vous me  
 prévenez , reprit Philanthe , & j'allois vous  
 dire l'endroit que vous avez en vue ; car  
 je le fais par cœur :

Je n'ose de mes vers vanter ici le prix :  
 Toutefois si quelqu'un de mes foibles écrits  
 Des ans injurieux peut éviter l'outrage ,  
 Peut-être pour ta gloire aura-t-il son usage ;  
 Et comme tes exploits étonnant les lecteurs ,  
 Seront à peine crus sur la foi des auteurs :

Si quelqu'esprit malin les veut traiter de fables,  
 On dira quelque jour, pour les rendre croyables,  
 Boileau, qui, dans ses vers plein de sincérité,  
 Jadis à tout son siècle a dit la vérité,  
 Qui mit à tout blâmer son étude & sa gloire,  
 A pourtant de ce Roi parlé comme l'histoire.

Il ne se peut rien imaginer de plus délicat sur ce sujet, dit Eudoxe; mais reprit Philanthe, il me reste encore à vous dire là-dessus le sonnet d'un autre Académicien qui tient la plume dans l'Académie, & qui ne réussit pas moins en vers qu'en prose. C'est au Roi que le Poëte parle :

Lorsque les seuls travaux font tes plus doux emplois,  
 Que d'exemples fameux tu remplis notre histoire,  
 Qu'avec tant de vigueur, de succès & de gloire,  
 Seul de ton vaste état tu soutiens tout le poids;

Lorsque pour coup d'essais de tes nobles exploits,  
 On te voit ajouter victoire sur victoire,  
 Que par cent actions tu ternis la mémoire  
 Des plus grands conquérans & des plus sages  
 Rois :

Quel est ton but, Louis, & que penses-tu faire?  
 Tu te flattes en vain d'une belle chimere,  
 Si par-là tu prétends à l'immortalité.

Tant de faits au-dessus de la portée humaine,  
 Comment seront-ils crus de la postérité,  
 Si nous qui les voyons, ne les croyons qu'à peine?

Cela est beau & délicat, comme vous voyez. Un critique aussi sévère que Phylarque, repliqua Eudoxe, ne seroit pas

de votre goût, ni du mien. Ce Phyllarque impitoyable se moque de Balzac, & s'empporte contre lui, jusqu'à lui dire des injures, parce qu'il avoit dit à un grand Ministre : *Les actions de votre vie sont telles, que nous avons peine à les croire, après les avoir vues.* « Nous pouvons dire des » grandes actions, s'écrie le Censeur, que » nous aurions peine à les croire si nous » ne les avons vues ; mais de dire qu'elles » nous sont incroyables après les avoir » vues, cela est faux : car nul ne peut ne » pas croire ce qu'il est assuré d'avoir vu ; » quand ce seroient les faits d'armes d'A- » madis de Gaule, nous les croirions, & » n'en douterions nullement, si nous y » avons été présens. C'est donc sottement » parler, ajoute Phyllarque, que de dire à » un grand personnage que ses actions sont » telles que nous avons peine à les croire » après les avoir vues. Ce qui pourroit se » dire mal aisément des charmes & des » enchantemens d'Urgande la déconnue ».

Le censeur de Balzac, dit Philanthe, me paroît outré & malhonnête en cette rencontre. Du moins il chicane, repliqua Eudoxe, & chicane peut-être mal-à-propos. A la vérité, dans le discours familier nous dirions : *Je ne croirois pas cela, si je ne l'avois vu.* Mais l'éloquence ne parle pas comme le peuple ; & on peut dire

sans difficulté, pour faire sentir que des choses sont surprenantes & extraordinaires : *J'ai peine à les croire après les avoir vues.* L'un est bien plus beau, plus figuré & plus fin que l'autre. D'ailleurs, une pensée peut être fort bonne en vers, qui ne l'est pas tout-à-fait en prose, & celle du sonnet, préparée & amenée comme elle est, n'a rien à mon gré qui doive déplaire.

Cependant, il faut avouer que ces pensées sur la foi de la postérité, au regard des événemens qui paroissent incroyables, commencent à s'user ; & qui voudroit maintenant s'en servir, ne plairoit guère. Les plus belles choses, à force d'être dites & redites, ne piquent plus, & cessent presque d'être belles : c'est la nouveauté, ou le tour nouveau que Cicéron loue dans les pensées de Crassus, qui donne du lustre & du prix aux nôtres.

Ne trouvez-vous pas, dit Philanthe, qu'une certaine pensée que je vois par-tout sur la modération de notre invincible Monarque, est de la nature de celles qui commencent à vieillir ? C'est qu'après avoir dompté tous ses ennemis, il s'est surmonté lui-même, & a triomphé de son propre cœur. La pensée est belle, repartit Eudoxe ; mais je ne voudrois pas m'en servir : elle fera bientôt, si je ne me trompe, comme celle qu'on trouve en plusieurs endroits,

& qui s'applique d'ordinaire aux grands hommes qui excellent en leur profession, & dont le dernier ouvrage est le plus parfait. *Après avoir surpassé tous les autres, il s'est surpassé lui-même (a)*. Cicéron en est l'inventeur dans l'éloge de Crassus; & Voiture est peut-être un des premiers qui s'en est servi en notre langue au sujet de Balzac, à qui il dit : « Je n'ai rien vu de » vous depuis votre départ, qui ne m'ait » semblé au-dessus de ce que vous avez » jamais fait, & par ces derniers ouvrages » vous avez gagné l'honneur d'avoir sur- » monté celui qui a passé tous les autres ».

Mais une pensée encore bien usée, quelque délicate qu'elle soit, c'est que le Roi a vaincu la victoire même, du moins est-elle bien ancienne : & de ce côté-là, ajouta-t-il en souriant, on ne peut pas douter de sa noblesse, à en juger par les règles de la généalogie. Un ancien Panégyriste loue Théodose d'être vainqueur de la victoire, & d'avoir quitté avec les armes tous les sentimens de vengeance (b). Ce n'étoit pas même une pensée fort nouvelle du tems de Théodose; Cicéron l'a, je crois, inventée, & c'est dans une de

---

(a) *Cæteros à Crasso semper omnes, illo autem die etiam ipsum à se superatum. De Orat. l. 3, cap. 2.*

(b) *Tu ipsius victoriæ victor omnem cum armis iram deposuisti. Pacat.*



ses oraisons qu'elle me paroît toute neuve; encore ne fais-je, li étant répétée deux fois au même endroit, elle n'est point usée la seconde fois, ou du moins si à la fin elle ne perd pas en quelque façon cette fleur de nouveauté qu'elle avoit au commencement. Après avoir dit à César : *Vous aviez déjà vaincu tous les autres vainqueurs par votre équité & par votre clémence; mais vous vous êtes aujourd'hui vaincu vous-même*, il ajoute : *Vous avez, ce semble, vaincu la victoire même, en remettant aux vaincus ce qu'elle vous avoit fait remporter sur eux : car votre clémence nous a tous sauvés, nous que vous aviez droit, comme victorieux, de faire périr. Vous êtes donc le seul invincible, par qui la victoire même, toute fiere & toute violente qu'elle est de sa nature, a été vaincue (a).*

Il y a des pensées sur la victoire & sur la modération du vainqueur qu'on a moins mises en œuvre que celle-là, interrompit Philanthe. Sans parler de ce que dit le Panégyriste même de Théodose : *Vous avez fait en sorte que personne ne se croit*

---

(a) Cæteros quidem omnes viçtores jam antè æquitate & misericordiâ viceras; hodierno verò die teipsum vicisti. Ipsam victoriam vicisse videris; rectè igitur unus invictus es, à quo etiam ipsius victoriæ conditio visque devicta est. *Orat. pro Ligar.*

*vaincu, lorsque vous êtes victorieux (a).*  
 Nous avons entendu dire à un grand Magistrat, dans des harangues publiques : Que notre invincible Monarque se feroit rendu maître de l'Europe, s'il n'eût mieux aimé joindre à la gloire de pouvoir tout ce qu'il veut, celle de ne pas vouloir tout ce qu'il peut ; qu'en donnant la paix à l'Europe, il n'a rien perdu de la gloire de s'en voir le maître, & que jamais il n'a si bien fait sentir qu'il l'étoit, ou du moins qu'il ne tenoit qu'à lui de l'être.

Ce qu'a dit un illustre Académicien, reprit Eudoxe, sur ce que le Roi garantit du pillage une ville riche, exposée à l'insolence du soldat victorieux, n'est guère moins beau, & n'est point usé : « Il ne » fait pas moins se faire obéir par les siens » que redouter par les ennemis : il ne » fait la guerre que pour rendre heureux » les peuples, en se les assujettissant, & » il a trouvé dans la victoire quelque » chose de plus glorieux que la victoire » même ».

C'est dans la même occasion, repartit Philanthe, qu'un autre Académicien ayant dit au Roi que les soldats combattirent en héros, tant ils furent animés par sa

---

(a) Fecisti ut nemo sibi victus, te victore, videatur. *Pacat.*

présence ; mais qu'après avoir renversé tout ce qui s'étoit opposé à l'impétuosité de leur courage, ils s'arrêtèrent par ses ordres dans la chaleur de la victoire, & qu'il ne lui en coûta qu'une parole pour empêcher l'affreuse désolation d'une ville florissante, il ajoute : « Vous eûtes le plaisir de la » prendre & de la sauver au même tems ; » & vous fûtes bien moins satisfait de vous » en rendre le maître, que d'en être le » conservateur ».

Ajoutez à ces pensées, repliqua Eudoxe, celle d'un panégyrique du Roi, prononcé dans l'Académie, lorsqu'un grand Archevêque y fut reçu. L'Auteur, après avoir dit : « Le voilà qui marche à la tête de » ses armées, qui étonne les plus vieux & » les plus sages capitaines par sa conduite, » les plus braves & les plus déterminés » soldats, par sa valeur ; qui force, qui » gagne, qui inonde places & provinces » entières, comme un torrent que l'hiver » rend même plus rapide, *dit ensuite* : » Sans qu'il manque rien à sa gloire, » que ce qui manque toujours à celle des » héros, c'est qu'on se résout avec peine » à leur résister & à les attendre, & que » leur réputation laisse beaucoup moins à » faire à leurs armes ». La pensée est délicate & n'est point usée.

Quelquefois, poursuivit Eudoxe, une

petite allégorie fait entendre finement ce que l'on pense, & un seul exemple vous le fera concevoir. Dans le tems que ce funeste parti, qui prétendoit abolir la religion de nos peres, & qui vient d'être ruiné par la piété de Louis-le-Grand; dans le tems, dis-je, que ce parti étoit redoutable en France, la Cour ménageoit les Huguenots, & les traitoit souvent mieux que les Catholiques, jusqu'à venger les moindres injures qu'on faisoit aux uns, & à laisser impunis les outrages les plus atroces qu'on faisoit aux autres; sur quoi un Poëte de ce tems-là fit allégoriquement la plainte du bon parti sous celle d'un chien, mort à force de coups :

Pour aboyer un Huguenot,  
On m'a mis en ce piteux être :  
L'autre jour je mordis un Prêtre,  
Et personne ne m'en dit mot.

Quelquefois aussi, sans allégorie, ni sans fiction, l'on s'explique avec délicatesse, & l'on se tiré même d'un mauvais pas par un trait d'esprit. Après la disgrâce de Séjan, & lorsque tout le monde maudissoit son nom, un Chevalier Romain osa soutenir ses intérêts, & faire profession d'être son ami : on lui en fit un crime, & voici de quelle maniere il se disculpe dans Tacite, en parlant à Tibere même : *Ce n'est pas à nous, César, à examiner*

*examiner le mérite de l'homme que vous élevez au-dessus des autres, ni les raisons que vous en avez. Les Dieux vous ont donné le pouvoir de juger souverainement des choses : il ne nous reste que la gloire de l'obéissance. Si Séjan a formé des desseins contre le salut de l'empire & contre la vie de l'Empereur, qu'on punisse ses mauvais desseins : au regard de l'amitié que nous avons pour lui, & des devoirs que nous lui avons rendus, la même raison qui vous justifie, César, nous rend innocens (a).*

Il n'y a pas moins de générosité & de hauteur, que d'habileté & de finesse dans les paroles du Chevalier Romain, repliqua Philanthe ; & cela ressemble à ce que dit Amintas dans Quinte-Curce, lorsqu'é- tant accusé d'avoir eu des liaisons avec Philotas, chef de la conjuration découverte, il se défend en la présence d'Alexandre. *Bien loin, dit-il, de désavouer l'amitié de Philotas, je confesse que je l'ai recherchée ; & trouvez-vous étrange que nous ayons fait la cour à celui qui possédoit vos bonnes graces, & qui étoit*

---

(a) Non est nostrum æstimare quem supra ceteros & quibus de causis extollas. Tibi summum rerum iudicium Dii dedere, nobis obsequii gloria relicta est. Insidie in Rempublicam, consilia cædis adversus Imperatorem puniantur; de amicitia & officiis idem finis, & te, Cæsar, & nos absolverit. *Annal. l. 6.*

le fils de Parménion votre favori? Certainement, s'il en faut dire la vérité, c'est vous, Seigneur, qui nous avez jettés dans l'embarras & dans le péril où nous sommes. Car, qui a fait que tous ceux qui vouloient vous plaire couroient à lui, si ce n'est vous-même? Vous l'aviez élevé si haut, que nous ne pouvions ne pas désirer son amitié, ni ne pas craindre sa haine : & si c'est-là un crime, peu sont innocens ; que dis-je? personne ne l'est (a).

Mais savez-vous, continua Eudoxe, qu'une réflexion subtile & judicieuse tout ensemble, contribue beaucoup à la délicatesse des pensées ; telle est la réflexion de Virgile sur l'imprudence ou la foiblesse d'Orphée, qui en ramenant sa femme des enfers, la regarda & la perdit au même moment. *Folie pardonnable à la vérité, si les Dieux des enfers savoient pardonner* (b).

Quévédo a fait des réflexions fort sub-

(a) Tu hercule si verum audire vis, Rex, hujus nobis periculi causa es. Quis enim alius effecit ut ad Philotam decurrerent, qui placere vellent tibi: Is apud te fuit cujus gratiam experere, & iram timere possemus. Si hoc crimen est, tu paucos innocentes habes, immo hercule neminem. *Lib. 7.*

(b) Cùm subita incautum dementia cepit amantem ;  
Ignocenda quidem, scirent si ignoscere manes,  
*Georg. lib. 4.*

tiles sur l'aventure d'Orphée, dit Philanthe, & je fais là-dessus de jolis vers de sa façon, que les Espagnols nomment *Redondillas*.

*Al infierno el Tracio Orfeo  
 Su muger baxò a buscar :  
 Que no pudo a peor lugar  
 Elevarle tan mal desseo.  
 Canto y al mayor tormento.  
 Pusò suspension y espanto,  
 Mas que lo dulce del canto  
 La novedad del intento.  
 El triste Dios ofendido  
 De tan estrano rigor,  
 La pena que hallo major  
 Fue bolverso à ser marido.  
 Y aunque su muger le diò  
 Por pena de su pecado :  
 Por premio de lo cantado.  
 Perder la facilitò.*

Ces réflexions, dit Eudoxe, sont beaucoup plus subtiles que judicieuses, & je suis assuré que les Dames feront de mon avis. Elles n'approuveront pas du moins qu'Orphée aille chercher sa femme aux enfers, par la raison qu'un si mauvais dessein que celui de ravoir sa femme ne pût le conduire ailleurs. Elles ne trouveront pas bon sans doute que le Dieu des enfers, offensé de ce que les tourmens des malheureux furent suspendus & charmés, plus par l'entreprise nouvelle du mari, que par le chant mélodieux du musicien, ne

trouvât point de plus grande peine pour le punir, que de lui rendre sa femme : mais que pour le récompenser de son chant, il lui donnât le moyen de la perdre fort aisément. Raillerie à part, continua Eudoxe, il y a en tout cela bien plus de subtilité que de jugement, & ce n'est pas-là ce que je demande pour la vraie délicatesse. C'est de ces réflexions qui sont vives & sentées, comme j'ai déjà dit, telle qu'est la réflexion de Tacite sur le gouvernement de Galba, & celle de Pline le jeune sur la libéralité de Trajan envers l'Égypte, dans le tems de la disette.

*Il a paru plus grand qu'un homme privé, tandis qu'il étoit homme privé ; & tout le monde l'auroit cru digne de l'Empire, s'il n'avoit point été Empereur (a).*

*La Province la plus fertile du monde étoit perdue sans ressource, si elle eût été libre (b).*

La réflexion d'un de nos Orateurs François sur les faits d'armes de S. Louis à la bataille de Taillebourg, & celle d'un de nos Poètes Latins sur la valeur des

(a) Major privato visus dum privatus fuit ; & omnium consensu capax imperii , ni imperasset. *Histor. lib. 2.*

(b) Actum erat de fecundissimâ gente si libera fuisset, *Paneg. Traj.*



troupes Françoises au passage du Rhin, sont de cette espece.

« Il fit des actions, dit le premier, qui  
» seroient accusées de témérité, si la vail-  
» lance héroïque n'étoit infiniment au-  
» dessus de toutes les regles.

» L'Ennemi, dit le second, foudroie  
» du rivage les Cavaliers qui passent. Le  
» fleuve est rapide, & les eaux en sont  
» étrangement agitées. Chose capable d'es-  
» frayer, si quelque chose pouvoit don-  
» ner de la frayeur aux François ».

*Horrendum ! scirent , si quicquam horrescere  
Galli.*

Ne peut-on pas compter parmi ces réflexions qui ont de la finesse & du sens également, dit Philanthe, celle qui a été faite sur les disgraces de Henriette de France, Reine d'Angleterre? O mere, ô femme, ô Reine admirable & digne d'une meilleure fortune, si les fortunes de la terre étoient quelque chose! Oui, sans doute, repartit Eudoxe; & nous pouvons y en ajouter une de Virgile, presque semblable: *J'ai vécu long-tems, si quelque chose peut être de longue durée à des mortels (a).*

La réflexion est belle & morale, inter-

---

(a) Phœbe diu, res si qua diu mortalibus ulla est,  
Viximus.

*Æneid. l. 20.*

rompit Philanthe , & je ne fais pourquoi celui qui l'a faite dans l'Enéide , s'avise de la faire en parlant à son cheval. C'est de la morale perdue , continua-t-il en riant ; à moins que ce cheval , qui portoit le nom de Phébus , ne fût descendu de Pégase en droite ligne , & n'eût plus de raison que les autres. Virgile , repartit Eudoxe , a imité Homere , qui , dans l'Ilyade , fait parler Achille à son cheval comme à une personne raisonnable ; & je vous avoue que le Poëte Latin pouvoit se dispenser de copier en cela le Poëte Grec.

Je ne puis au reste me dispenser moi-même de vous dire encore une pensée qui a ce tour fin & judicieux dont nous parlons : c'est sur une fête de Marly , où les personnes de la Cour jouerent & acheterent tout ce qu'elles voulurent , sans qu'il leur en coûtât rien. La Sapho de notre siècle dit là-dessus : « le Roi seul perdit » tout ce que les autres gagnèrent , si tou- » tefois on peut appeller perdre , d'avoir » le plaisir de donner sans vouloir même » être remercié ». Rien n'est pensé plus heureusement , & ce qu'elle ajoute donne encore plus de prix à sa pensée :

Même dans les plaisirs il est toujours héros.

Mais les réflexions politiques , ou les sentences que l'on mêle dans l'histoire ,

pourfuivit-il, doivent fur-tout être délicates, & je ne puis fouffrir ces Hiftoriens qui affectent d'en faire, & qui n'en font que de communes; car les fentences ne font que pour réveiller le lecteur, & pour lui apprendre quelque chofe de nouveau: or, celles qui n'ont aucune délicateffe & qui viennent d'elles-mêmes à tout le monde, ne piquent point & ennuient beaucoup: elles irritent même en quelque forte le lecteur, qui fe fâche qu'on lui dife ce qu'il fait déjà.

Tacite eft, à mon avis, repliqua Philanthe, de tous les Hiftoriens celui qui fait le plus de réflexions. Il n'en fait que trop, dit Eudoxe: mais il faut avouer qu'il y excelle, & que les traits politiques dont fa narration eft femée, ont je ne fais quoi de fin, qui récompense la dureté de fon ftyle.

Mariana, qui a écrit fi poliment & fi purement l'Hiftoire d'Espagne en Latin & en Efpagnol, repartit Philanthe, eft plein auffi de Sentences. Il y a de quoi s'étonner, repliqua Eudoxe, qu'ayant pris Tite-Live pour fon modele au regard de la narration & du ftyle, il fe foit formé fur Tacite en ce qui regarde les fentences & les réflexions. Que dis-je? il l'a fi bien imité de ce côté-là, que très-fouvent fes penfées font celles de Tacite toutes pures.

J'en ai marqué quelques-unes, & vous en jugerez vous-même.

En parlant de Carille, Archevêque de Toledé, qui reprit Don Pedre le cruel de ses débauches, & qui en fut pour cela extrêmement haï, il dit que les raisons qu'avoit le Roi de haïr l'Archevêque, étoient d'autant plus fortes qu'elles étoient injustes (a). Tacite a dit mot pour mot le même de la haine secrète que Tibere & Livie portoient à Germanicus (b).

A l'occasion de Ferdinand V, Roi d'Aragon, qui quitta les états de Saragosse pour aller en diligence à Ségovie, aussitôt qu'il eut appris la mort de Henri IV, son beau-frere, parce qu'il y avoit un grand parti contre lui, pour Jeanne, fille de Henri, Mariana juge qu'il n'y a rien de plus sûr que de se hâter dans les dissensions domestiques, où l'exécution est bien plus nécessaire que la délibération (c). Tacite avoit fait faire la même réflexion aux soldats de Vitellius (d).

Un des Historiens de la guerre de Flan-

(a) Odii causæ acriores, quia iniquæ. *Marian. lib. 26, cap. 28.*

(b) Anxius occultis in se Patruï Avixque odiis quorum causæ acriores, quia iniquæ. *Annal. lib. 2.*

(c) Bello civili factò magis quàm consulto opus, nihilque festinatione tutius. *Marian. lib. 3, cap. 28.*

(d) Nihil in discordiis civilibus festinatione tutius, ubi factò potiùs quàm consulto opus esset. *Tacit. hist. lib. 2.*

dre, qui s'est proposé Tacite pour modèle plutôt que Tite-Live, repliqua Philanthe, ne l'a pas si fort volé, ou a été du moins plus habile à déguiser ses larcins : on ne laisse pourtant pas de les entrevoir quand on s'y applique. Par exemple, Strada dit que les plus lâches deviennent hardis s'ils s'apperçoivent qu'on les craigne (a) ; ne croyez-vous pas que cela soit pris de Tacite, où il dit que la populace se fait craindre, si elle ne craint (b) ?

Mais peut-on douter que l'endroit de la mort de Germanicus & de l'affliction que Tibere & Livie en témoignèrent publiquement, ne soit l'original d'une des belles sentences de Strada ? Ecoutez Tacite : *Nulles personnes ne s'affligent avec plus d'ostentation de la mort de Germanicus, que celles qui s'en réjouissent davantage* (c). Ecoutez Strada : *Nulles personnes n'engagent leur foi avec plus d'ostentation que celles qui la violent davantage* (d).

(a) Vilissimo cuique crescit audacia, si se timeri sentiat. *Strad. Dec. 2, lib. 5.*

(b) Nihil in vulgo modicum ; terrere ni paveant. *Tacit. Annal. lib. 1.*

(c) Perisse Germanicum nulli jactantius moerent, quam qui maximè lætantur. *Annal. lib. 3.*

(d) Nulli jactantius fidem suam obligant, quam qui maximè violent. *Decad. 2, liv. 2.*

C'est - là imiter plutôt que de voler ; partit Eudoxe ; & si Mariana en ufoit ainfi , on n'auroit rien à lui reprocher sur fes réflexions. Après tout , ils ont l'un & l'autre des maximes fines , qu'ils ne doivent peut-être qu'à eux-mêmes. Selon l'Auteur de l'Histoire d'Espagne : *Presque dans tous les différens qu'ont les Princes entr'eux , le plus puissant semble avoir tort , quelque droit qu'il ait (a)*. Selon l'Auteur de l'Histoire de Flandre : *On ne pense jamais que l'agresseur foit le plus foible (b)*.

Il me semble , repliqua Philanthe ; qu'une apparence de faux rend quelquefois la pensée fine. Quelqu'un a dit que les heures font plus longues que les années : cela est vrai dans un sens , car la durée des heures , au regard de l'ennui & du chagrin , se fait plus sentir que celle des années qui ne se mesurent pas comme les heures ; mais cela paroît faux d'abord , & c'est cette fausseté apparente qui y met de la finesse.

Une Princesse que nous avons connue ; & qui avoit l'esprit infiniment délicat ,

(a) Ferè in omni certamine qui potentior est , quamvis optimo jure nitatur , injuriam tamen facere videtur. *Lib. 24 , cap. 4.*

(b) Neque credi aggressurum qui non sit superior. *Des. 2 , l. 2.*

disoit que le soleil ne faisoit les beaux jours que pour le peuple. Elle vouloit dire que la présence des personnes cheres, & avec qui on est en commerce, faisoit les beaux jours des honnêtes gens, & au fond elle avoit raison, car le soleil a beau luire, le ciel a beau être serein, les jours sont vilains dès qu'on ne voit pas ce qu'on aime, pour peu qu'on ait de la délicatesse dans le cœur. Cependant, la proposition semble fausse, & elle n'a de beauté que par-là.

Je suis tout-à-fait de votre avis, répartit Eudoxe, & je pourrois à mon tour vous citer des pensées de ce caractère. Le Renaud du Tasse, dans le dernier combat de l'armée Chrétienne avec l'armée Sarrafine, tua plus de gens qu'il ne donna de coups : *Die più morti che colpi*; & notre sage Monarque, selon un de nos Ecrivains, dit en ses réponses plus de choses que de paroles. L'air faux, ou l'ombre du faux rend ces deux pensées délicates : du reste, on entend ce que signifie ce plus-là, & on n'y est point trompé. D'ailleurs, la vérité s'y rencontre : car absolument, d'un coup on peut tuer plus d'une personne, & d'une parole on peut faire entendre plus d'une chose. Cicéron dit de Thucydide, que dans son discours le nombre des choses fut presque celui des pa-

roles (a) : cela n'est pas pensé si finement que ce que je viens de dire du Roi : *Il dit plus de choses que de paroles*, pour signifier que ses réponses sont précises & pleines d'un très-grand sens.

La pensée de Salluste que Costar a pris plaisir à traduire, & qu'il a tournée de plusieurs façons, est tout-à-fait de ce genre :

*Jugurth.* *In maximâ fortunâ, minima licentia est* ; c'est-à-dire, suivant les traductions de Costar : « Plus les hommes sont en for-  
 » tune, & moins se doivent-ils donner  
 » de licence ; plus leur fortune leur per-  
 » met, & moins se doivent-ils permettre  
 » à eux-mêmes ; & quand leur puissance  
 » n'a point de limites, c'est alors qu'ils  
 » sont obligés d'en donner de plus étroites  
 » à leurs desirs ». Pour moi, je dirois plus simplement, afin de garder le tour de la pensée, *dans la plus grande fortune il y a moins de liberté* ; mais ne diroit-on pas qu'il est faux que plus on a de pouvoir, moins on ait de liberté ? Cependant, si on y regarde de près, il est vrai que les personnes qui ont une puissance absolue, & que la hauteur de leur condition expose aux yeux de toute la terre, doivent se permettre moins de

---

(a) Ita creber est rerum frequentia, ut verborum propè numerum sententiarum numero consequatur, *De Orat. l. 2.*



choses que les autres; & c'est dans ce sens qu'on a dit que plusieurs choses ne sont pas permises à César, parce que tout lui est permis (a).

Toutes ces pensées, au reste, sont de la nature de celles que Sénèque nomme coupées & mystérieuses, où l'on entend plus que l'on ne voit (b); comme dans ces tableaux dont Pline dit que quoiqu'il n'y eût rien de mieux peint, & que l'art y fût en sa perfection, les connoisseurs y découvroient toujours quelque chose que la peinture ne marquoit pas, & trouvoient même que l'esprit du peintre alloit bien plus loin que l'art (c).

C'est aussi par cette raison, qu'au rapport du même Pline, les dernières pièces des excellens peintres, & celles qui sont demeurées imparfaites, ont mérité plus d'admiration que les tableaux qu'ils avoient finis: car, outre qu'en voyant ces pièces qui n'étoient pas achevées, on ne pouvoit s'empêcher de regretter les grands maîtres à qui la mort avoit fait tomber

(a) *Cæsari multa non licent, quia omnia licent. Senec. Consol. ad Polyb.*

(b) *Sunt qui sensus præcidant & hinc gratiam sperent, si sententia pependerit, & audienti suspicionem sui fecerit. Senec. Ep. 114.*

(c) *In omnibus ejus operibus intelligitur plus semper quàm pingitur, & cum ars summa sit, ingenium tamem ultra artem est. Hist. natur. lib. 35, c. 20.*

le pinceau des mains sur de si rares ouvrages, & que la douleur qu'on ressentoit d'une telle perte, faisoit estimer davantage ce qui restoit d'eux, on entrevoyoit tous les traits qu'ils y eussent ajoutés s'ils eussent vécu plus long-tems, & on devinoit jusqu'à leurs pensées (a).

Quoi qu'il en soit, poursuivit Eudoxe, il y a des pensées délicates qui flattent l'esprit en le suspendant d'abord, & en le surprenant après (b) : cette suspension, cette surprise fait toute leur délicatesse. Cela paroît clairement dans une épigramme Françoisé que vous savez, sans savoir peut-être pourquoi elle plaît.

Superbes monumens, que votre vanité  
Est inutile pour la gloire  
Des grands héros, dont la mémoire  
Mérite l'immortalité !

Que sert-il que Paris, aux bords de son canal,  
Expose de nos Rois ce grand original,  
Qui fut si bien regner, qui fut si bien combattre ?  
On ne parle point d'Henri-quatre,  
On ne parle que du cheval.

Cette chute à quoi on ne s'attend pas, & qui frappe tout-à-coup l'esprit que les premières pensées tiennent suspendu, fait,

(a) Quippè in iis lineamenta reliqua, ipsaque cogitationes artificum spectantur. *Ibid. cap. 22.*

(b) Quia nova placent ; ideò sententiæ quæ desunt præter opinionem, delectant. *Aristot. 3, Rhet. cap. 22.*

comme vous voyez , toute la finesse de l'épigramme.

Un Poëte du siecle d'Auguste , pour faire sa cour à l'Impératrice , & regagner par-là les bonnes graces de l'Empereur , disoit que la fortune , en mettant Livie sur le trône des Césars , faisoit voir qu'elle n'étoit pas une déesse aveugle , & qu'elle avoit de bons yeux (a). Comme on a toujours oui dire que la Fortune est aveugle , on est surpris de ce qu'elle a des yeux pour connoître & pour distinguer le mérite d'une Princesse accomplie.

On a dit de l'ancienne Sapho , que Mnémosyne l'entendant chanter , eut peur que les hommes ne fissent d'elle une dixième Muse : on a dit même qu'elle l'étoit devenue. Comme le nombre des Muses étoit limité à neuf , la premiere fois que Sapho fut appelée la dixième Muse , au nom de la dixième , l'esprit fut saisi de je ne sais quelle surprise , & demeura un peu en suspens. J'ai dit la premiere fois ; car l'esprit s'est accoutumé à la dixième des Muses , & cela est même usé maintenant.

Mais plus la suspension dure , plus la pensée semble être fine. Un Poëte Grec voulant louer Dercilis , qui n'avoit pas

---

(a) *Fœmina sed princeps , in quâ Fortuna videre  
Se probat ; & cæcæ crimina falsa tulit.*

*Ovid. lib. 3 , de Ponto , Ep. 1.*

moins d'esprit & de savoir que de beauté & d'agrément, commence par dire : *Il y a quatre Graces, deux Vénus & dix Muses* : & il ajoute aussi-tôt ; *Dercillis est Grace, Vénus, Muse (a)*. La première proposition tient du paradoxe, & suspend l'esprit ; car on ne compte ordinairement que trois Graces, une Vénus, & neuf Muses. Il y a de la délicatesse à en augmenter le nombre pour faire de Dercillis une dixième Muse, une seconde Vénus & une quatrième Grace. C'est une espece d'énigme que le Poëte propose, & qui pique d'autant plus, étant expliquée ; qu'on en a d'abord moins compris le sens.

Un des plus beaux esprits & des plus honnêtes hommes de notre siècle, repartit Philanthe, a pensé quelque chose de semblable sur la Comtesse de la Suze, & il a exprimé sa pensée en quatre vers Latins qu'il a mis sous le portrait de cette Dame si fameuse. Elle est représentée en l'air dans un char ; voici le sens des vers : *La Déesse qui est portée par les airs, est-ce Junon ou Pallas ? N'est-ce point Vénus elle-même ? Si vous considérez sa naissance, c'est Junon ; si vous avez égard à ses ouvrages, c'est Minerve ; si vous regar-*

---

(a) Τέσσαρες αἱ Χάριτες, Παρίαίδυο ἢ δέκα Μῦσαι :  
Δερκυλλίς ἐν πασαις Μῦσαι, Χάρις, Παρίαίη.

*Anthol. lib. 7.*

*dez ses yeux, c'est la mere de l'Amour (a).*

Il y a là bien de la délicatesse, poursuit Philanthe : car enfin les deux premiers vers tiennent l'esprit suspendu comme vous le souhaitez, & les deux derniers vers ne révelent pas tellement le mystere qu'on n'ait plus rien à deviner. Cela n'est que trop délicat, repartit Eudoxe, ou du moins que trop galant ; mais cela est aussi fort élevé, & voilà justement une de ces pensées où la délicatesse & la noblesse se rencontrent ensemble dans un égal degré.

Au reste, c'est presque la pensée d'Ovide sur Livie : car, pour la flatter & la rendre elle seule digne d'Auguste, il lui donne les mœurs de Junon & la beauté de Vénus (b). C'est aussi à-peu-près celle du Lope de Vegue sur la Princesse Isménie, qui étoit également belle & vaillante.

*Venus era en la paz, Marte en la guerra.*

La pensée du Tasse sur Renaud, ce jeune Prince si brave & si beau, repliqua Philanthe, est à mon avis de ce caractère.

*Se'l miri fulminar fra l'arme avvolto.*

*Marte lo stimi ; Amor se scopre il volto.*

(a) Quæ Dea sublimi rapitur per inania curru?

An Juno, an Pallas, num Venus ipsa venit?

Si genus inspicias, Juno ; si scripta, Minerva ;

Si spectes oculos, mater Amoris erit.

(b) Quæ Veneris formam, mores Junonis habendo ;

Sola est cœlesti digna reperta toro.

*Lib. 3, de Pont. Ep. 8.*

J'en tombe d'accord, dit Eudoxe : *Si vous le voyiez combattre dans la mêlée, & foudroyer les ennemis, vous le prendriez pour Mars.* Cela ne donne que des idées de sang & de carnage ; de sorte que quand le Poëte vient à dire : *S'il leve son casque, on le prendroit pour l'Amour*, on est surpris de cette douceur, de cette beauté qu'on n'attendoit pas. L'image du Dieu de la guerre ne promettoit tout au plus que de la noblesse & de la fierté. Du mélange des fureurs de Mars & des charmes de l'Amour, il se forme je ne fais quoi qui étonne & qui flatte en même-tems.

La délicatesse toute pure, dit Philanthe, est dans une folie ingénieuse de Marot, que je n'ai pas oubliée.

Amour trouva celle qui m'est amere,  
 Et j'y étois, j'en fais bien mieux le conte.  
 Bon jour, dit-il, bon jour, Vénus, ma mere ;  
 Puis tout-à-coup il voit qu'il se mécompte ;  
 Dont la couleur au visage lui monte.  
 D'avoir failli, honteux, Dieu fait combien :  
 Non, non, amour, ce dis-je, n'ayez honte ;  
 Plus clairvoyans que vous s'y trompent bien.

Marot, dit Eudoxe, a une pensée qui approche encore plus de celle du Tasse : c'est au sujet d'une Demoiselle de la Cour de François premier, vêtue apparemment comme nos chasseuses d'aujourd'hui, & avec un bonnet en tête.

Sous vos atours bien fournis  
 D'or garnis,  
 A Vénus vous ressemblez :  
 Sous le bonnet me semblez  
 Adonis.

Mais savez-vous, continua-t-il, que les vers du Tasse sur Renaud me font souvenir d'un jeune Prince auquel on les a appliqués, & qui n'avoit rien que de grand & que d'aimable ? Je vous entends, repartit Philanthe, & je conviens avec vous de tout le mérite du dernier Duc de Longueville : il étoit très-bien fait, & avoit sur le visage certains agrémens qui ne se voient point ailleurs. Son humeur n'étoit pas moins charmante que sa figure, dit Eudoxe, & je ne crois pas qu'on puisse se former l'idée d'un Prince plus commode, ni plus aisé dans le commerce de la vie. On ne l'a presque jamais vu en colere ; on ne lui a jamais entendu dire avec dessein une parole désobligeante. Quelqu'aversion naturelle qu'il eût pour les sottises, il les souffroit patiemment, persuadé d'une des maximes de la Marquise de Sablé, qu'il faut s'accommoder aux sottises & aux niaiseries d'autrui.

Cela venoit sans doute, dit Philanthe, d'un grand fond de raison & d'honnêteté, qui se rencontre rarement avec une grande fortune. Le Duc de Longueville

avoit l'amè belle & généreuse, des sentimens héroïques, sur-tout une passion ardente pour la gloire, je dis pour la vraie, que les seules actions vertueuses font mériter. Aussi paroïssoit-il peu sensible à toute autre chose : toujours prêt de quitter ses plaisirs, dès que son devoir l'appelloit ; & en cela bien différent de Renaud, qu'il fallut retirer par force du Palais enchanté d'Armide.

Cependant, repartit Eudoxe, il étoit si ennemi de l'ostentation, & aimoit si peu à se faire valoir, qu'il alloit souvent à une autre extrêmité, & se cachoit trop. Je ne fais, reprit Philanthe, si une modestie excessive est louable dans un Prince ; mais je fais bien que celui dont nous parlons étoit si modeste, qu'il rougissoit des louanges comme les autres rougissent des injures & des reproches. Du reste, véritable en ses actions & en ses paroles, il ne pouvoit voir sans indignation les gens qui se parent d'un faux mérite, & qui s'étudient à tromper le monde par de belles apparences. Ceux qui l'approchoient & qui lui faisoient la cour, se plaignoient de son air réservé & même un peu froid. Ce n'est pas qu'il fût orgueilleux ou indifférent ; mais c'est que n'étant pas en état de faire du bien selon l'étendue de son inclination libérale, par une délicatesse



d'honneur & de probité, il craignoit de donner de vaines espérances sur des démonstrations d'amitié, qui, parmi les grands, d'ordinaire, ne signifient rien, & n'ont nul effet.

Vous en parlez juste, dit Eudoxe, & je suis assuré que si le Duc de Longueville fût parvenu au Trône qu'une nation libre dans l'élection de ses Rois lui destinoit; il auroit été plus ouvert & plus caressant, parce qu'il eût pu joindre des graces solides à ces marques extérieures d'honnêteté & de bienveillance.

Aussi personne ne connoissoit mieux; & ne pratiquoit plus purement le parfait usage de la libéralité. Le mérite, les besoins, la reconnoissance lui servoient & de motif & de regle pour donner; mais il avoit un soin particulier de cacher ses dons; & l'on fait qu'ayant fait des gratifications considérables à quelques personnes, il leur fit promettre sous la foi du secret de n'en dire jamais rien.

Il avoit de la discrétion & de la fidélité dans les moindres choses; & en matiere de secret, il étoit religieux jusqu'au scrupule, jusqu'à la superstition, si j'ose user de ce terme. Mais que dirons-nous de son esprit & de son courage? L'un & l'autre sont au-dessus de nos paroles, repliqua Philanthe. En effet, avons-nous vu de nos

jours un esprit plus délicat, plus poli; plus cultivé & plus solide que le sien? Quelle en étoit la pénétration, la justesse & l'étendue! Il avoit acquis toutes les belles connoissances qu'un honnête homme doit avoir: il parloit de tout avec capacité; sans faire le capable; & dans les Ouvrages qui tomboient entre ses mains, rien n'échappoit à sa critique fine & judicieuse.

Sa valeur, repartit Eudoxe, surpassoit toutes ses autres qualités. Il aimoit la guerre avec d'autant plus de passion, qu'il ne cherchoit à se distinguer du reste des hommes que par des actions de courage; mais il étoit si intrépide, qu'il ne sentoit pas même d'émotion à la vue des plus grands périls. Les Vénitiens l'ont admiré plus d'une fois en Candie, combattant les Infidèles de près, & toujours maître de lui-même dans la chaleur du combat. C'est par-là qu'il ressembloit au jeune Héros de *la Jérusalem délivrée*.

*Se'l miri fulminar fra l'arme auvolto  
Marte lo stimi.*

Achevez, repliqua Philanthe.

*Amor se scopre il volto.*

Ce nom lui convient aussi-bien que celui de Mars. Du moins, dit Eudoxe, s'il n'étoit pas l'Amour même, on ne pouvoit le voir sans l'aimer; & je ne pense point

à sa mort que je ne me souviene de celle du jeune Marcellus, qui étoit si cher aux Romains, & dont la vie fut si courte selon la destinée des amours du peuple Romain, pour me servir du mot de Tacite (a). Le Ciel n'a fait que les montrer tous deux à la terre, comme si en les faisant naître, il n'avoit point eu d'autre dessein que de les faire regretter : nous avons pleuré le Duc de Longueville, & nous avons plaint en même-tems, & la France, & la Pologne.

Mais pour revenir où nous en étions ; si cependant nous nous sommes écartés de notre sujet, en parlant d'un Prince qui avoit tant de délicatesse dans l'esprit & dans le cœur, c'est un grand art que de savoir bien louer, & à mon avis nul genre d'éloquence ne demande des pensées plus fines, ni des tours plus délicats que celui-là ; car enfin une louange grossière, quelque vraie qu'elle soit, vaut presque une injure, & les personnes raisonnables ne peuvent la supporter. J'entends par le mot de grossière, une louange directe & toute visible, qui n'a aucune enveloppe. C'est louer, pour ainsi dire, les gens en face, & d'une manière qui ne ménage

---

(a) Breves & infaustos populi Romani amores. *Annales*, lib. 2.

point leur pudeur ; au contraire , une louange délicate est une louange détournée , qui n'a pas même l'air de louange , & que les personnes les plus modestes peuvent entendre sans rougir. Enfin , il y a autant de différence entre l'une & l'autre , qu'il y en a entre un parfum très-exquis & un gros encens. Les louanges fausses rendent ridicules ceux qu'on loue : les grossières leur font honte ; au lieu que les fines flattent leur amour-propre & contentent leur vanité sans blesser leur modestie.

Il est difficile , dit Philanthe , d'affaïsonner si bien une louange , qu'elle soit reçue comme si ce n'en étoit pas une. A la vérité , peu de gens s'y entendent , répartit Eudoxe , & la plûpart des faiseurs de panégyriques & d'éloges dans les formes y réussissent moins que les autres. On ne peut guère louer plus finement un Monarque victorieux que l'a fait l'Auteur d'une belle épître en vers sur la vie champêtre. Il feint qu'à son retour de la campagne , un de ses amis lui parle des victoires du Roi , & voici de quelle maniere il le fait parler :

Dieu fait comme les vers chez vous s'en vont  
couler ,

Dit d'abord un ami qui veut me cajoler ,  
Et dans ce tems guerrier & fécond en Achilles ;  
Croît

Croit que l'on fait les vers comme l'on prend les villes !

Mais moi, dont le génie est mort en ce moment,  
Je ne fais que répondre à ce vain compliment,  
Et justement confus de mon peu d'abondance,  
Je me fais un chagrin du bonheur de la France.

La louange que donne au Roi une de nos Muses, & la première de toutes, dans un madrigal sur Madame la Dauphine ; me paroît bien délicate, dit Philanthe :

Quoi donc, Princesse, en un moment  
Vous gagnez de Louis l'estime & la tendresse !  
Notre Dauphin est votre amant,  
Et pour vous adorer tout le monde s'empresse.  
Cela tient de l'enchantement,  
Ou du pouvoir d'une Déesse.  
Rien ne peut résister à vos attraits vainqueurs ;  
Tous efforts seroient inutiles ;  
En un mot, vous prenez les cœurs  
Comme notre Roi prend les villes.

Un de nos Poètes dit sur le voyage que le Roi fit en poste à Marsal pour s'en rendre le maître :

La victoire coûte trop  
Quand il faut un peu l'attendre :  
Louis, ainsi qu'Alexandre,  
Prend les villes au galop.

Le voyage de Marsal, repartit Eudoxe, me rappelle en passant, celui du Maréchal de Grammont, qui alla demander l'Infante pour le Roi, & qui entra dans Madrid en courant la poste ; sur quoi on fit

une Romance, dont voici quatre jolis vers :

*Va por la pòsta corriendo :  
Que de Amor las Ambaxadas  
Deven yr à toda priessa,  
Y si se puede con alas.*

Mais ce n'est pas de quoi il s'agit. J'avoue que nos Orateurs & nos Poètes ont employé tout leur art pour faire valoir la rapidité de nos conquêtes. Les uns disent que Sa Majesté s'éleve au-dessus des regles & des exemples; qu'Elle, qui met l'ordre par-tout, renverse pourtant tout l'ordre de la guerre; qu'Elle fait en peu de jours ce qui devoit, ce semble, se faire en plusieurs années; qu'Elle a trouvé un certain art de vaincre & d'abrèger les conquêtes, qui décrie tous les Capitaines qui l'ont précédée, & qui fera le désespoir de tous ceux qui doivent la suivre. Les autres disent que dans le tems que ses ennemis se croyoient en sûreté par la rigueur d'une saison où tout autre que lui n'auroit pas pensé qu'on pût continuer la guerre, il leur enleve une Province en moins de tems qu'il n'en faudroit pour la parcourir.

Vous savez le Madrigal de Sapho sur la campagne de la Franche-Comté.

Les Héros de l'antiquité  
N'étoient que des Héros d'été.  
Ils suivoient le printems comme les hirondelles :

La victoire en hiver pour eux n'avoit point d'ailes ;  
 Mais malgré les frimats, la neige, les glaçons,  
 Louis est un Héros de toutes les saisons.

Mais vous ne savez pas peut-être un autre  
 Madrigal qui me plaît infiniment ?

Louis, plus digne du trône  
 Qu'aucun Roi que l'on ait vu,  
 Enseigne l'art à Bellone  
 De faire des impromptu.  
 C'est une chose facile  
 Aux disciples d'Apollon ;  
 Mais ce Conquérant habile  
 A plutôt pris une ville  
 Qu'ils n'ont fait une chanson.

Toutes ces pensées sont ingénieuses, continua Eudoxe ; mais la louange y est toute visible, & les Auteurs font profession de louer, au lieu que celui qui dit :

Croit que l'on fait les vers comme l'on prend les villes,

N'y songe pas, ce semble : il a l'air chagrin ; il ne paroît avoir autre intention que de se tirer d'affaire ; & c'est par-là que le trait de louange qu'il donne en passant est plus délicat.

Un Poète du regne passé, repliqua Philanthe, prit un tour fin & flatteur pour obtenir quelque chose du Cardinal de Richelieu, & pour se plaindre honnêtement de sa mauvaise fortune. La piece n'est pas longue, & il y a long-tems que je la fais :

Armand, l'âge affoiblit mes yeux,  
 Et toute ma chaleur me quitte :  
 Je verrai bientôt mes ayeux  
 Sur le rivage du Cocyte :  
 Je serai bientôt des suivans  
 De ce bon Monarque de France,  
 Qui fut le pere des Savans  
 En un siecle plein d'ignorance.  
 Lorsque j'approcherai de lui,  
 Il voudra que je lui raconte  
 Tout ce que tu fais aujourd'hui,  
 Pour combler l'Espagne de honte.  
 Je contenterai son desir ;  
 Et par le récit de ta vie  
 Je charmerai le déplaisir  
 Qu'il reçut au camp de Pavie :  
 Mais s'il demande à quel emploi  
 Tu m'as occupé dans le monde,  
 Et quel bien j'ai reçu de toi,  
 Que veux-tu que je lui réponde ?

Cette fin est délicate , répondit Eudoxe ,  
 & on ne peut pas demander de meilleure  
 grace. Martial , repliqua Philanthe , de-  
 mande encore avec beaucoup de délicatesse  
 dans une de ses Epigrammes dont voici le  
 sens. *Lorsque je demandois à Jupiter quel-  
 ques centaines d'écus (a) , celui qui m'a  
 donné des Temples , me répondit Jupiter ,  
 te les donnera. A la vérité , il a donné des  
 Temples à Jupiter , mais il ne m'a rien  
 donné. J'ai honte d'avoir demandé si peu*

---

(a) Pauca Jovem nuper cum millia fortè rogarem , &c.  
 Lib. 6.



de chose à Jupiter. Domitien s'est contenté de lire ma requête sans nul chagrin, & du même air dont il distribue les Royaumes aux Daces vaincus & supplians, & dont il va au Capitole. Dites-moi, je vous prie, Pallas, vous qui êtes la Divinité que l'Empereur honore le plus, s'il refuse avec un visage si serein, quel visage prend-il quand il donne? Pallas prenant elle-même un air doux, me répondit en deux mots : Fou que tu es, crois-tu qu'on t'ait refusé ce qu'on ne t'a pas encore donné (a)? Il est difficile, ajouta Philanthe, de ne pas obtenir ce qu'on souhaite, quand on demande de la sorte, pour peu que le Prince ait le goût bon & soit sensible aux louanges.

Voiture, à mon gré, est de tous nos Ecrivains celui qui prépare le mieux une louange, & qui loue le plus finement en prose; car il fait louer en ne faisant semblant de rien, en faisant quelquefois des reproches, ou en donnant des avis, en disant même quelquefois des injures, ou en témoignant du dépit.

Voici de quelle maniere il loue le Duc d'Anguien sur le succès de la bataille de Rocroi : « Monseigneur, vous en faites

---

(a) Quæ nondum data sunt, stulte, negata putas?  
Ibid.

» trop pour pouvoir le souffrir en silence ;  
 » & vous seriez injuste si vous pensiez faire  
 » les actions que vous faites ; sans qu'il  
 » en fût autre chose. Si vous saviez de  
 » quelle sorte tout le monde est déchaîné  
 » dans Paris à discourir de vous , je suis  
 » assuré que vous en auriez honte , & que  
 » vous seriez étonné de voir avec com-  
 » bien peu de respect & peu de crainte  
 » de vous déplaire , tout le monde s'en-  
 » tretient de ce que vous avez fait. A dire  
 » la vérité , Monseigneur , je ne fais à  
 » quoi vous avez pensé ; & ç'a été , sans  
 » mentir , trop de hardiesse d'avoir à votre  
 » âge choqué deux ou trois vieux Capi-  
 » taines que vous deviez respecter , quand  
 » ce n'eût été que pour leur ancienne-  
 » té ; fait tuer le pauvre Comte de Fon-  
 » taines , qui étoit un des meilleurs hom-  
 » mes de Flandre , & à qui le Prince d'O-  
 » range n'avoit jamais osé toucher ; pris  
 » seize pieces de canon qui appartoient  
 » à un Prince qui est oncle du Roi &  
 » frere de la Reine , avec qui vous n'aviez  
 » jamais eu de différent ; & mis en dé-  
 » sordre les meilleures troupes des Espa-  
 » gnols qui vous avoient laissé passer avec  
 » tant de bonté. J'avois bien oui dire que  
 » vous étiez opiniâtre comme un diable ,  
 » & qu'il ne faisoit pas bon vous rien dis-  
 » puter ; mais j'avoue que je n'eulle pas

» cru que vous vous fussiez emporté à ce  
 » point-là. Si vous continuez, vous vous  
 » rendrez insupportable à toute l'Europe,  
 » & l'Empereur, ni le Roi d'Espagne ne  
 » pourront durer avec vous ».

Ce que l'Auteur du *Lutrin* fait dire à la Mollesse sur les travaux guerriers de notre invincible Monarque, repliqua Philanthe, vaut bien ce que dit Voiture sur la première victoire d'un Prince qui en a remporté tant d'autres; & pour moi je trouve que les dépits, les murmures & les plaintes de la Mollesse sont les plus fines louanges du monde. Ecoutez-la, je vous prie.

Hélas! qu'est devenu ce tems, cet heureux tems,  
 Où les Rois s'honoroient du nom de fainéans,  
 S'endormoient sur le trône, & me servant sans  
 honte,

Laissoient leur sceptre aux mains ou d'un Maire,  
 ou d'un Comte?

Aucun soin n'approchoit de leur paisible Cour;

On reposoit la nuit, on dormoit tout le jour:

Seulement au printems, quand Flore dans les  
 plaines

Faisoit taire des vents les bruyantes haleines,  
 Quatre bœufs attelés d'un pas tranquille & lent  
 Promenoient dans Paris le Monarque indolent.

Ce doux siècle n'est plus, le ciel impitoyable

A placé sur le trône un Prince infatigable:

Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix,

Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits;

Rien ne peut arrêter sa vigilante audace,

L'été n'a point de feu, l'hiver n'a point de glace;

J'entends à son seul nom tous mes sujets frémir.  
 En vain deux fois la paix a voulu l'endormir :  
 Loin de moi, son courage, entraîné par la gloire,  
 Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire :  
 Je me fatiguerois à te tracer le cours  
 Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.

J'avoue, dit Eudoxe, que rien n'est mieux imaginé, & que ce tour-là est nouveau : mais ne quittons pas encore Voiture. Voici de jolis endroits de la lettre qu'il écrit au même Prince sur la prise de Dunkerque, & qui commence par : « Monseigneur, » je crois que vous prendriez la lune avec » les dents, si vous l'aviez entrepris ». Il marque d'abord son embarras, & lui fait une proposition plaisante. « Sans doute, » dans l'état glorieux où vous êtes, c'est » une chose très-avantageuse que d'avoir » l'honneur d'être aimé de vous ; mais à » nous autres beaux esprits, qui sommes » obligés de vous écrire sur les bons succès qui vous arrivent, c'en est une aussi » bien embarrassante, que d'avoir à trouver des paroles qui répondent à vos actions, & de tems en tems de nouvelles louanges à vous donner. S'il vous plaisoit vous laisser battre quelquefois, ou lever seulement le siege de devant quelque place, nous pourrions nous favoriser par la diversité, & nous trouverions quelque chose de beau à vous dire sur » l'inconstance

» l'inconstance de la fortune & sur l'hon-  
 » neur qu'il y a à souffrir courageusemen  
 » ses disgraces ».

Il lui donne ensuite des conseils sérieux en apparence, & finit par-là sa lettre :  
 « Mettez, s'il vous plaît, Monseigneur,  
 » quelques bornes à vos victoires, quand  
 » ce ne seroit que pour vous accommo-  
 » der à la capacité de l'esprit des hommes ;  
 » & pour ne pas passer plus avant que  
 » leur créance ne peut aller. Tenez-vous  
 » au moins pour quelque tems en repos  
 » & en sûreté, & permettez que la France ;  
 » qui, dans ses triomphes est toujours en  
 » allarme pour votre vie, puisse jouir quel-  
 » ques mois tranquillement de la gloire  
 » que vous lui avez acquise ».

Tout cela veut dire que ce Prince magnanime n'entreprenoit rien dans la fleur de son âge dont il ne vînt à bout par sa conduite & par sa valeur ; qu'il faisoit des choses incroyables & qui tenoient du merveilleux ; enfin, qu'il ne ménageoit nullement sa personne, & qu'il se hasardoit trop dans les occasions périlleuses.

Mais voyez un peu comme notre Auteur loue le Comte d'Avaux sur les lettres qu'il en recevoit de Munster. « Nous au-  
 » tres favoris d'Apollon, sommes étonnés  
 » qu'un homme qui a passé sa vie à faire  
 » des traités, fasse de si belles lettres, &

» voudrions bien que vous autres gens  
 » d'affaires, ne vous mêlassiez pas de notre  
 » métier ; & certes, vous devriez, ce me  
 » semble, vous contenter de l'honneur  
 » d'avoir achevé tant de grandes négocia-  
 » tions, & de celui qui va encore vous  
 » venir de désarmer tous les peuples de  
 » l'Europe, sans nous envier cette gloire  
 » telle qu'elle vient de l'agencement des  
 » paroles, & de l'invention de quelques  
 » pensées agréables. Il n'est pas honnête à  
 » un personnage aussi grave & aussi impor-  
 » tant que vous l'êtes, d'être plus éloquent  
 » que nous, ni que tandis qu'on vous em-  
 » ploie à accorder les Suédois & les Impé-  
 » riaux, & à balancer les intérêts de toute  
 » la terre, vous songiez à accommoder des  
 » conffones qui se choquent, & à mesurer  
 » des périodes ».

Il y a en cela bien de l'enjouement ;  
 dit Philanthe, & un enjouement spirituel  
 qui a été, ce me semble, inconnu aux  
 anciens en matiere de louanges. Cicéron  
 aime fort à rire, mais il ne rit pas quand  
 il loue. Martial, qui badine & qui plai-  
 sante d'ordinaire, est sérieux & grave en  
 louant. L'un & l'autre, repartit Eudoxe,  
 ne laissent pas de louer délicatement ; car  
 il y a plus d'une espece de louanges dé-  
 licates, & les sérieuses ont leur sel aussi-  
 bien que les enjouées. Par exemple, celle-

ci de Cicéron à César : *Vous avez coutume de n'oublier rien, que les injures (a).* Un de nos Orateurs François, interrompit Philanthe, a dit finement sur la modestie de M. de Turenne : *Il ne tenoit pas à lui qu'on n'oubliât ses victoires & ses triomphes ;* & un de nos Poëtes Latins, sur la bonté avec laquelle le Roi se communiqua à ses sujets, étant venu à Paris, & dînant à l'Hôtel-de-Ville : *Le Roi oubliâ qu'il étoit Roi, & devint presque bourgeois (b).*

La plûpart des louanges que Martial donne aux Empereurs, reprit Eudoxe, ont de la finesse & sont très-flatteuses. Sur ce que Domitien faisoit souvent de grandes largesses : *Le peuple ne vous aime pas pour les présens, lui dit il ; mais le peuple aime les présens pour l'amour de vous (c).*

Il le conjure de revenir à Rome, en lui disant que Rome envie aux ennemis de l'Empire Romain le bonheur qu'ils ont de voir l'Empereur, quelques victoires que son éloignement vaille à ses sujets. *Les Barbares, dit-il, voient de près le Maître*

(a) Oblivisci nihil soles, nisi injurias. *Orat. pro Ligario.*

(b) Se Regem oblitus, Rex propè civis erat.

(c) Diligeris populo non propter præmia, Cæsar ;  
Propter te populus præmia, Cæsar, amat.

*Lib. 8.*

du monde. *A la vérité, votre présence les effraie ; mais ils en jouissent (a).*

Ce que dit le même Poëte à Trajan n'est guère moins délicat : (b) *Si les anciens peres de la République revenoient des Champs Elifées ; Camille, le généreux défenseur de la liberté Romaine, feroit gloire de vous servir ; Fabrice recevrait l'or que vous lui présenteriez ; Brutus seroit bien aise de vous avoir pour chef & pour maître ; le cruel Sylla vous remettroit le commandement entre les mains dès qu'il voudroit s'en défaire ; Pompée & César vous aimeroient, & seroient contens d'être hommes privés ; Crassus vous donneroit tous ses trésors ; enfin Caton même embrasseroit le parti de César (c).*

Je trouve bien de la délicatesse, dit Philanthe, dans une pensée de Martial sur le fils de Domitien qui venoit de naître ou qui n'étoit pas encore né ; car l'épigramme commence ainsi : *Naissiez, vraie race des Dieux.* Il souhaite que l'Empereur lui remette l'Empire après des siècles

(a) *Terrarum dominum propius videt ille, tuoque Terretur vultu Barbarus, & fruitur.*

*Lib. 7.*

(b) *Si redeant veteres ingentia nomina, Parres, &c;*

*Lib. 22.*

(c) *Ipse quoque infernis revocatus ditis ab umbris ;  
Si Casp reddatur, Cæsarianus erit ;*



entiers, & que le fils déjà vieux gouverne le monde avec son pere fort vieux.

*Quique regas orbem cum seniore senex.*

Martial a pris cela d'Ovide mot pour mot, repartit Eudoxe, & n'a fait qu'appliquer au fils de Domitien ce qu'Ovide dit de celui d'Auguste (a). Le tour est assurément délicat, & ces deux vieillesses sont très-bien imaginées pour faire régner le fils sans faire mourir le pere, ni sans donner même aucune idée de sa mort.

Un de nos Poëtes, repliqua Philanthe; a trouvé un autre expédient pour couronner l'héritier du plus puissant Royaume de la terre avant que la couronne de ses ancêtres vienne à lui.

Prince, dont la valeur par le ciel fut choisie,  
 Pour abattre le trône & l'orgueil des tyrans,  
 Régnez dès l'âge de quinze ans,  
 Mais allez régner en Asie.

Les railleries les plus badines de Martial, reprit Eudoxe, n'ont guère moins de finesse que ses flatteries les plus sérieuses : en voici deux ou trois.

*Lycoris l'empoisonneuse a fait mourir*

(a) Sospite sic te sit natus quoque sospes, & olim  
 Imperium regat hoc cum seniore senex.

*Trist. lib. 2.*

toutes ses amies : qu'elle devienne amie de ma femme (a).

Voilà la septième femme que tu as enterrée dans ton champ ; nul champ n'est de meilleur rapport que le tien (b).

Paule veut m'épouser, je ne le veux pas : elle est vieille. Je le voudrois, si elle étoit plus vieille (c).

Ce qu'Ovide dit au sujet des amours d'Hercule, repartit Philanthe, me paroît plus fin. Il fait parler Déjanire, jalouse d'Omphale, qui se revêtoit de la peau d'un lion, tandis qu'Hercule s'habilloit en femme, & il la fait parler de la sorte au dompteur des monstres : *Quelle honte de voir une personne délicate couverte de la peau d'une bête féroce ! Vous vous trompez ; ce n'est pas-là la dépouille du lion, c'est la vôtre. Vous avez vaincu le lion ; mais Omphale vous a vaincu vous-même (d).*

(a) Omnes quas habuit, Fabiane, Lycoris amicas  
Sustulit, uxori fiat amica meæ.

Lib. 2.

(b) Septima jam Phileros tibi conditur uxor in agro :  
Plus nulli Phileros quàm tibi reddit ager.

Lib. 20.

(c) Nubere Paulla cupit nobis, ego ducere Paullam  
Nolo, anus est : Vellem, si magis esset anus.

Lib. 20.

(d) Falleris, & nescis, non sunt spolia ista leonis ;  
Sunt tua, utque feræ victor es, illa tui.

Heroid. ep. 2.

La pensée du Lope de Vegue sur le même sujet, dit Eudoxe, est bien aussi fine que celle d'Ovide : elle est du moins plus morale.

*Si a quien los leones vence,  
Vence una muger hermosa :  
O el de flaco se averguence  
O ella de ser mas furiosa.*

« Si le vainqueur des lions est vaincu par  
» une femme qui a de la beauté, que l'un  
» ait honte d'être plus foible qu'une fem-  
» me, ou l'autre d'être plus furieuse qu'un  
» lion ».

Le Tasse, repartit Philanthe, a bien exprimé sur la porte du Palais d'Armide le ridicule de ce Héros amoureux :

*Merassi qui frà le Meonie ancelle  
Favoleggiar con la conocchia Alcide.  
Se l'inferno espugnò, resse stelle :  
Hor torce il fuso. Amor s'el guarda, e ride.*

Le beau spectacle qu'Hercule avec la quenouille, parmi les suivantes d'Omphale, & filant de la même main dont il avoit soutenu le ciel & dompté l'enfer ! L'Amour le regarde & s'en rit.

*Amor s'el guarda, e ride.*

Les gravures de la porte du Palais d'Armide représentent encore, dit Eudoxe, la bataille navale que gagna Auguste, &

sur-tout la fuite d'Antoine avec celle de Cléopâtre.

*Ecco fuggir la barbara Reina,  
E fuggè Antonio, e lasciar puo la speme  
De l'imperio del mondo ou' egli aspira.  
Non fuggè nò, non teme il fier, non teme;  
Ma segue lei che fuggè e seco il tira.*

Il ne se peut rien de mieux pensé. « On voit fuir la Reine d'Egypte : on voit aussi Antoine qui fuit & qui abandonne l'espérance de l'Empire du monde où il prétend. Mais non ; il ne fuit pas, il ne fait que suivre celle qui fuit & qui l'entraîne-après soi ». Qu'il y a de finesse dans ce *Non fuggè. nò, ma segue lei che fuggè!* Ce n'est pas seulement par l'endroit de l'esprit que cela est délicat, c'est aussi par l'endroit du cœur : car il faut bien qu'à mon tour, continuait-il en souriant, je fasse jouer l'esprit & le cœur.

Pour vous dire donc tout ce que je pense sur la délicatesse, outre celle des pensées qui sont purement ingénieuses, il y en a une qui vient des sentimens, & où l'affection a plus de part que l'intelligence.

Ovide excelle en ce genre-là, & ses *Héroïdes* sont pleines de pensées que la passion rend délicates : *Vous haïssèz bien à vos dépens*, dit la Reine de Carthage

à Enée; & votre haine vous coûte cher, si la mort ne vous est rien, pourvu que vous m'abandonniez (a).

Ce qu'écrivit Paris à Hélène sur les trois Déeses, de la beauté desquelles il devoit juger, a une délicatesse de sentiment très-exquise. Elles méritoient toutes trois de gagner leur cause, & j'étois fâché, moi qui étois leur juge, de ce qu'elles ne pouvoient pas toutes la gagner (b).

Catulle, repliqua Philanthe, ne le cede guère à Ovide en sentimens délicats. Il dit au sujet de la mort d'un frere qu'il aimoit passionnément : *Je ne vous verrai plus jamais, mon cher frere, vous qui m'étiez plus cher que la vie; mais je vous aimerai toujours* (c). Ce sentiment est fort tendre, repartit Eudoxe; mais il est un peu trop développé & trop uni pour avoir toute la délicatesse dont nous parlons. Celui qu'un de nos Poëtes donne à Titus au sujet de Bérénice est plus délicat :

Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,  
Et crois toujours la voir pour la premiere fois.

(a) *Exerces pretiosa odia & constantia magna,  
Si dum me fugias est tibi vile mori.*

*Heroid. ep. 7.*

(b) *Vincere erant omnes dignæ, judexque verebar,  
Non omnes causam vincere posse suam.*

*Heroid. ep. 15.*

(c) *Nunquam ego te vitâ, frater amabilior,  
Aspiciam posthac : at certè semper amabo.*

Le sentiment de Catulle même, sur l'injure que fait une personne qu'on aime, quand elle donne lieu à la jalousie par sa conduite & par ses manières, est encore plus fin. *Une telle injure force d'aimer davantage & de vouloir moins de bien* (a), c'est-à-dire, qu'elle augmente la passion, & qu'elle diminue la bienveillance. Ce qu'il y a d'un peu mystérieux là-dedans y met un air délicat qui n'est point dans le sentiment passionné de ce Poëte sur son frere mort.

Les sentimens que donne Corneille à Sabine, sœur des Curiaces & femme d'un Horace, sont très-beaux, sans être si mystérieux :

Albe où j'ai commencé de respirer le jour,  
Albe, mon cher pays & mon premier amour ;  
Lorsqu'entre nous & toi je vois la guerre ouverte,  
Je crains notre victoire autant que notre perte :  
Rome, si tu te plains que c'est-là te trahir,  
Fais-toi des ennemis que je puisse haïr.

Ces deux derniers vers, dit Philanthe ; ont été autrefois appliqués heureusement à un Catholique qui changea de religion pour épouser une Huguenote. Mais tout le mystere de la délicatesse, reprit Eudoxe, se rencontre en ce que dit un autre de nos Poëtes dramatiques au sujet de la

(a)

Injuria talis

Cogat amare magis, sed bene velle minus.

Sultanne qui avoit juré la mort de Bajazet, & qui vouloit lui faire des reproches avant qu'on le fît mourir.

Je connois peu l'amour ; mais j'ose te répondre Qu'il n'est pas condamné puisqu'on veut le confondre.

C'est le Grand-Visir qui parle ainsi à son Confident.

Armide, repliqua Philanthe, pour se venger de Renaud qui l'avoit abandonnée, & qu'elle ne pouvoit haïr dans le fond du cœur, le poursuit au fort du combat, & lance une fleche contre lui ; mais en même-tems elle souhaite que le coup ne porte point.

*Lo stral volò ; ma con lo strale un voto  
Subito uscì, che vada il colpo à voto.*

Le souhait d'Armide, dit Eudoxe, marque bien le caractère d'une personne en qui le ressentiment, la colere, la fureur n'ont pas étouffé toute la tendresse, & me remet en l'esprit un trait de Pline le jeune : *Votre vie vous est odieuse*, dit-il à Trajan, *si elle n'est jointe avec le salut de la République ; vous ne souffrez pas qu'on souhaite rien pour vous, si ce n'est quelque chose d'utile à ceux mêmes qui font des souhaits* (a). Ce sentiment est tout

---

(a) Tibi salus tua invisâ est, si non sit cum Reipublicæ salute conjuncta ; nihil pro te pateris optari, nisi expediat optantibus. *Paneg. Trajan.*

ensemble bien généreux & bien délicat:

Que pensez-vous, dit Philanthe, du sentiment de Tibulle au regard d'une personne qui lui étoit chere? *Dans les lieux les plus solitaires & les plus déserts vous êtes pour moi une grande compagnie (a).*

Ce que dit Martial à une illustre Romaine avec laquelle il étoit à la campagne, me paroît plus vif, répondit Eudoxe: *Vous me valez tout Rome vous seule (b).*

Corneille, qui se connoissoit parfaitement en passions délicates, & qui faisoit si bien parler les Romains, continua-t-il, fait dire à la veuve de Pompée, sur ce que César, voyant la tête sanglante de Pompée même, en parut touché, & se plaignit qu'on eût osé attenter à la vie d'un si grand homme:

O soupirs! ô respect! ô qu'il est doux de plaindre  
Le sort d'un ennemi quand il n'est plus à craindre!

Les plaintes de César, repartit Philanthe, n'étoient pas de si bonne foi que celles d'une Tourterelle qu'on a fait parler dans un petit dialogue en vers. Le dialogue est entre un Passant & la Tourterelle; il est court, le voici:

LE PASSANT.

Que fais-tu dans ce bois, plaintive Tourterelle?

(a) In solis tu mihi turba locis. *Lib. 12.*

(b) Romam tu mihi sola facis. *Lib. 12.*



## LA TOURTERELLE.

Je gémis, j'ai perdu ma compagne fidelle;

## LE PASSANT.

Ne crains-tu point que l'Oïseleur  
Ne te fasse mourir comme elle ?

## LA TOURTERELLE.

Si ce n'est lui, ce sera ma douleur.

Il ne peut rien se voir de plus touchant ; dit Eudoxe, & c'est à-peu-près le sentiment que Lucain donne à Corneille dont nous venons de parler : *Il m'est honteux de ne pouvoir mourir après vous de ma douleur seule (a)*. Sifigambis, mere de Darius, repliqua Philanthe, mourut effectivement de la mort que Corneille souhaitoit : car dès qu'elle fut celle d'Alexandre qui l'avoit traitée toujours très-honnêtement & comme sa mere, elle se jeta par terre fondant en larmes ; & s'arrachant les cheveux, elle ne voulut plus, ni voir la lumiere, ni prendre de nourriture ; tellement que renonçant ainsi à la vie, elle mourut enfin. Sur quoi Quinte-Curce dit fort délicatement, ce me semble ; *Ayant eu la force de vivre après Darius, elle eut honte de survivre à Alexandre (b)* :

---

(a) Turpe mori post te solo non posse dolore. *Lib. 9,*

(b) Cùm sustinuisset post Darium vivere, Alexandro esse superstes erubuit. *Lib. 20,*

A ce que je vois, reprit Eudoxe, vous comprenez bien ce que c'est qu'une pensée délicate, & en quoi elle diffère d'une pensée sublime, ou purement agréable; mais croiriez-vous que les pensées qui surprennent, qui enlèvent, qui piquent le plus; ou par la délicatesse, ou par la sublimité, ou par le simple agrément, sont en quelque sorte vicieuses, si elles ne sont naturelles, comme étoient encore celles de Crassus que nous avons prises pour notre modèle, & qui n'avoient nulle ombre d'affectation (a) ?

Je crains toujours, dit Philanthe, qu'en voulant être naturel, on ne devienne plat & insipide; ou du moins que la pensée ne perde quelque chose de ce qui la rend vive & piquante. Ce n'est pas mon intention, répondit Eudoxe; & comme dans le langage une exactitude qui dessèche & affoiblit le discours, me déplait fort, ce que j'appelle naturel, ne m'accommoderoit pas dans la pensée, si elle en étoit plate & languissante; mais cela peut s'éviter: il y a de la différence entre le plat & le fade. Une sauce peut être bonne; sans être pleine de poivre & de sel; & un excellent potage de santé vaut mieux

---

(a) Sententiæ Crassi tam integræ, tam veræ, tam novæ; tam sine pigmentis fucoque puerili. *Cic. de Orat. lib. 2.*

qu'une bisque pour les personnes de bon goût.

Qu'entendez-vous donc, dit Philanthe, par ce que vous appelez naturel en matiere de pensées ? J'entends, repartit Eudoxe, quelque chose qui n'est point recherché, ni tiré de loin, que la nature du sujet présente, & qui naît pour ainsi dire du sujet même (a). J'entends je ne fais quelle beauté simple sans fard & sans artifice, telle qu'un Ancien dépeint la vraie éloquence (b). On diroit qu'une pensée naturelle devoit venir à tout le monde; on l'avoit, ce semble, dans la tête avant que de la lire : elle paroît aisée à trouver, & ne coûte rien dès qu'on la rencontre; elle vient moins en quelque façon de l'esprit de celui qui pense que de la chose dont on parle (c).

Au reste, par le mot de naturel je n'entends pas ici ce caractère naïf, qui est une des sources de l'agrément des pensées. Toute pensée naïve est naturelle; mais toute pensée naturelle n'est pas naïve, à pren-

(a) Grandis, & ut ita dicam, pudica oratio, non est maculosa, nec turgida; sed naturali pulchritudine exurgit. *Pet. Satyr.*

(b) Optima minimè accersita & simplicibus atque ab ipsâ veritate profectis similia. *Quintil. l. 8, Proœm.*

(c) Nihil videatur fictum, nihil sollicitum; omnia potius à causâ quàm ab oratore profecta credantur. *Id. lib. 4.*

dire la naïveté en sa propre signification. Le grand, le sublime n'est point naïf, & ne le peut être : car le naïf emporte de soi-même je ne fais quoi de petit, ou de moins élevé. Ne m'avez-vous pas dit, interrompit Philanthe, que la simplicité & la grandeur n'étoient pas incompatibles ? Oui, reprit Eudoxe, & je vous le dis encore : mais il y a de la différence entre une certaine simplicité noble & la naïveté toute pure : l'une n'exclut que le faste, l'autre exclut même la grandeur.

Mais pour m'expliquer d'une manière plus sensible, une pensée naturelle ressemble en quelque façon à une eau vive, qui se trouve dans un jardin au lieu d'y être amenée par force; ou à une jeune personne qui a le teint beau sans mettre du blanc, ni du rouge. Les Auteurs du siècle d'Auguste ont des pensées de ce caractère, sur-tout Cicéron, Virgile & Ovide.

La pensée de Cicéron sur les Colosses de Cérès & de Triptoleme que Verrès ne put emporter à cause de leur pesanteur, quelque tentation qu'il en eût, vient du sujet & se présente d'elle-même. *Leur beauté les mit en danger d'être pris, leur grandeur les sauva* (a). Mais celle qu'il a sur la mort de Crassus est une des plus

---

(a) His pulchritudo periculo, amplitudo saluti fuit. Lib. 3, in Ver.

naturelles qui puisse se voir. D'abord il remarque que Crassus mourut avant tous les troubles de la République, & que ce grand homme ne vit, ni la guerre allumée en Italie, ni le bannissement de son gendre, ni l'affliction de sa fille, ni enfin le funeste état de Rome toute défigurée par une suite continuelle de malheurs. Il dit après : *Il me semble que les Dieux ne lui ont pas ôté la vie, mais qu'ils lui ont fait comme un présent de la mort (a).* La pensée, comme vous voyez, est tirée du fond de la chose : il n'y a rien là qui soit étranger & hors du sujet ; il n'y a rien aussi de plat & de fade (b).

Je vous comprends, dit Philanthe, & je juge, selon vos principes, que la pensée de Maynard sur la mort d'un enfant est fort naturelle :

On doit regretter sa mort,  
 Mais sans accuser le sort  
 De cruauté ni d'envie :  
 Le siecle est si vicieux,  
 Passant, qu'une courte vie  
 Est une faveur des cieux.

Je juge le même d'une autre pensée du même Auteur sur un pere affligé de la mort

(a) Hi tamen Republicam casus consecuti sunt, ut mihi, non erepta L. Crasso à Diis immortalibus vita, sed donata mors esse videatur. *De Orat. l. 3.*

(b) Est enim vitiosum in sententiâ, si quid aut alienum, aut non acutum, aut subinsulsum est. *Cicero. de optimo genere Orat.*

de sa fille. Le Poëte fait parler le pere au ciel :

Hâte ma fin que ta rigueur differe ;  
 Je hais le monde & n'y prétends plus rien.  
 Sur mon tombeau ma fille devoit faire  
 Ce que je fais maintenant sur le sien.

Vous en jugez sainement, repartit Eudoxe, & vous avez fans doute le même goût pour les sentimens du pere de Pallas, ce jeune guerrier que Turnus tua de sa main dans la chaleur du combat. Ils sont les plus naturels du monde, sur-tout quand il dit que les commencemens d'une valeur naissante ont été bien funestes ; que les Dieux n'ont point écouté les vœux d'un malheureux pere qui survit à son fils, & qui reste seul après lui contre l'ordre de la nature ; que sa femme étoit heureuse d'être morte auparavant, & de n'avoir point été réservée pour une si grande affliction ; enfin qu'il auroit été bien plus juste qu'Evandre fût demeuré sur la place que Pallas, & qu'on eût rapporté le corps du pere que celui du fils (a).

Ce que pense Quintilien sur la mort de sa femme & de ses enfans, n'est pas à

---

(a) Primitiæ juvenis miseræ, bellique propinqui  
 Dura rudimenta ; & nulli exandita decorum  
 Vota precesque meæ : tuque ô sanctissima conjux,  
 Felix morte tuâ, neque in hunc servata dolorem, &c.  
*Æneid. l. II.*

mon gré tout-à-fait si naturel , ni si raisonnable.

*Quel pere véritablement pere , pourra me le pardonner , dit-il , si je puis m'appliquer encore à l'étude ? Et comment un cœur paternel souffrira-t-il que j'aie l'esprit assez libre & la tête assez forte pour cela , ou que je me serve de ma voix à autre chose qu'à accuser les Dieux qui m'ont ravi tout ce qui m'étoit le plus cher , & à prouver par mon exemple qu'il n'y a nulle Providence qui prenne soin des choses du monde (a) ?*

Il jure ensuite par ses malheurs , par sa conscience , par les manes de son fils aîné , qu'il appelle les divinités de sa douleur : il jure , dis-je , que les talens prodigieux & les vertus extraordinaires qu'il voyoit en cet enfant , lui avoient fait craindre de le perdre ; par la raison qu'on a presque toujours remarqué que ce qui mûrit trop tôt , se passe bien vite , & qu'il y a je ne sais quel destin jaloux qui ruine de si grandes espérances : de peur apparemment que les prospérités de l'homme n'aillent plus loin qu'il n'appartient à la condition hu-

---

(a) Quis enim mihi bonus parens ignoscat, si studere amplius possum, ac non oderit animi mei firmitatem, si quis in me est alius usus vocis quam ut incusarem Deos, superstes omnium meorum? nullam terras dispicere providentiam tester. *L. 6, Proem.*

maine (a). Il y a de l'esprit à tout cela , dit Philanthe. Il y a , ce me semble , reprit Eudoxe , plus de raison à ce que Virgile fait dire au pere de Pallas. Quintilien s'en prend aux Dieux , & l'excès de sa douleur le porte à ne croire nulle Providence , au lieu qu'Evandre ne s'en prend qu'à la valeur de son fils , & se contente de se plaindre que les Dieux n'aient pas exaucé ses prieres.

Agamemnon dans *Iphigénie* , repliqua Philanthe , ne ménage guère plus les Dieux , & le trouble où le met l'Oracle qui le condamne à immoler lui-même sa fille , lui permet , ce semble , de dire à Iphigénie :

Montrez , en expirant , de qui vous êtes née ;  
Faites rougir ces Dieux qui vous ont condamnée.

J'avoue , repartit Eudoxe , qu'Agamemnon sur le théâtre a droit d'être plus emporté que Quintilien dans son cabinet. J'avoue aussi que Clitemnestre dans la violence de sa douleur peut dire à Achille pour l'engager à sauver Iphigénie :

Ira-t-elle , des Dieux implorant la justice ,  
Embrasser leurs autels parés pour son supplice ?

---

(a) Juro per mala mea , per infelicem conscientiam , per illos manes , numina doloris mei , his me in illo vidisse virtutes ingenii , ut prorsus possit hinc esse tanti fulminis metus. Quod observatum ferè est celerius occidere festinatam maturitatem & esse nescio quam quæ spes tantas decerpit , invidiam ; ne videlicet ultrà quam homini datum est , nostra provehantur. *Idem.*



Elle n'a que vous seul : vous êtes en ces lieux  
 Son pere, son époux, son asyle, ses Dieux.

Mais avouez aussi que ce que dit encore  
 Agamemnon dans la nécessité fatale où le  
 jette l'ordre du Ciel, est tiré du fond de  
 la nature :

Hélas ! en m'imposant une loi si sévère,  
 Grands Dieux, me deviez-vous laisser un cœur  
 de pere ?

Brutus qui fit mourir ses enfans rebelles, dit Philanthe, se dépouille dans Valere-Maxime, des sentimens de pere pour faire la fonction de Consul (a). Tite-Live qui pense toujours naturellement, repartit Eudoxe, dit sur la mort des fils de Brutus, que la Fortune voulut que celui qu'on devoit empêcher d'assister à un si tragique spectacle, en fût lui-même l'auteur (b). Florus qui ne pense pas toujours comme Tite-Live, repliqua Philanthe, l'imite sur ce sujet, & dit que Brutus, en faisant couper la tête à ses fils, sembla adopter le peuple en leur place, & devenir le pere de la patrie (c).

Ce que Voiture écrivit à Madame la

(a) *Exiit patrem ut consulem ageret. Lib. 5, cap. 8.*

(b) *Qui spectator erat amovendus, eum ipsum Fortuna exactorem supplicii dedit. Lib. 2.*

(c) *Liberos securi percussit ut planè publicus parens in locum liberorum adoptasse sibi populum videretur. Lib. 1, cap. 9.*

Duchesse de Longueville sur la mort de Monsieur le Prince son pere , poursuit Philante , me paroît fort naturel : « Qu'il » étoit bien juste qu'une personne aussi » céleste qu'elle , s'accommodât aux volon- » tés du Ciel , & qu'ayant tout reçu de » lui , elle souffrît qu'il lui ôtât quelque » chose ».

Cela n'est pas seulement naturel , répondit Eudoxe ; cela est bien tourné , & a beaucoup de justesse. Mais voici encore deux pensées très-naturelles : l'une est de Virgile , & l'autre d'Ovide. Virgile dit à l'occasion de deux freres qui se ressembloient parfaitement : *Le pere & la mere ne peuvent presque les distinguer , & leur méprise leur est agréable (a)*. Ovide , en décrivant le superbe Palais du Soleil , dit que les Néréides qui sont gravées sur les portes avec les Dieux marins , n'ont pas toutes le même air , ni les mêmes traits de visage ; qu'elles ne les ont pas aussi tout-à-fait différens , mais qu'elles les ont tels que des sœurs doivent les avoir (b).

La pensée du Lope de Vegue sur la ressemblance est belle & heureuse , repartit

(a) Simillima proles  
Indiscreta suis , gratiusque parentibus error.

*Æneid. lib. 10.*

(b) Facies non omnibus una ,  
Nec diversa tamen , qualem decet esse sororum.

*Metamorph. lib. 2.*

Philanthe : il dit que la nature qui se plaît à peindre , n'invente pas toujours ; qu'elle se lasse quelquefois , & ne fait que copier. C'est au sujet d'une Princesse Espagnole qui s'habilla en homme pour suivre Alphonse , Roi de Castille, dans l'expédition de Jérusalem , & qui se fit passer pour le frere de celle qu'elle étoit.

*Yva mirando el Rey el rostro hermosa  
Tan semejante à Ismenia ; que à sa cuenta  
El pínfel natural maravilloso  
Cansado alguna vez copia , y no inventa.*

Les pensées où la nature entre , dit Eudoxe , ne fauroient manquer d'être naturelles , quelque ingénieuses qu'elles soient ; & celle de Guarini l'est beaucoup : Qu'on ne peut se défaire de la honte que la nature a gravée en nous ; & que si on veut la chasser du cœur , elle se sauve au visage.

*Vergogna ch'en altrui stampò natura  
Non si può rinegare ; che se tu tenti  
Di cocciarla dal cor , fugge nel volto.*

Mais j'ai remarqué , poursuivit-il , que le caractère dont nous parlons se rencontre principalement dans les pensées où il y a quelque chose de conforme aux inclinations de la nature : ainsi comme l'amour de la vie est très-naturel , ce qu'Achille répond à Ulysse dans les enfers , l'est aussi : *J'aimerois mieux être villageois & valet* *Odyss. 15.*

*de quelque pauvre homme qui auroit de la peine à vivre, que d'avoir ici un empire absolu sur tous les morts.* Cette réponse suppose ce qu'avoit dit Ulyffe, après s'être plaint de sa mauvaise fortune, qu'Achille étoit l'homme du monde le plus heureux ; que pendant sa vie les Grecs l'avoient honoré comme un homme divin ou égal aux Dieux, & que maintenant les morts le respectoient comme leur Roi & leur maître.

Notre Charles IX, repliqua Philanthe, n'étoit pas du goût d'Achille, lui qui disoit qu'il aimoit mieux mourir Roi, que de vivre prisonnier. Il n'étoit pas non plus, dit Eudoxe, du sentiment de Salomon, qui préfère un chien vivant à un lion mort (a) : mais c'est que l'ambition lui avoit un peu gâté le jugement, & qu'elle le faisoit parler. S'il eût consulté la nature, il auroit changé, & d'avis, & de langage : car pour me servir de la pensée, & même des termes d'un de nos Ecrivains qui l'a bien étudiée : « Il n'y a point » de Roi mourant qui ne voulût être le » dernier de ses sujets, & il n'y a point » de si misérable esclave qui voulût chan- » ger sa fortune avec celle de ce Roi qui » n'auroit plus qu'un quart-d'heure à vivre.

---

(a) Melior est canis vivus leone mortuo. *Eccl. c. 9.*  
Quoi

Quoi qu'il en soit, ajouta Eudoxe, la pensée d'Homere sur Achille est fort naturelle. Celle de Martial contre les admirateurs & les idolâtres de l'Antiquité doit l'être dans vos principes, repartit Philanthe : *Vous n'admirez que les Anciens, & ne louez que les Poëtes morts. Pardonnez-moi, je vous prie : il n'y a pas tant d'avantage à mourir, pour vouloir vous plaire à ce prix-là (a).* Elle l'est sans doute, reprit Eudoxe, & toutes les autres du même Poëte qui roulent sur le desir de la vie ne le sont pas moins.

*Si la gloire ne vient qu'après la mort, je ne me hâte pas d'en acquérir (b).*

*Les mausolées que nous voyons auprès de la Ville nous font des leçons pour vivre, en nous apprenant que les Dieux mêmes ne sont pas exempts de la mort (c).* Il entend par ces Dieux les Empereurs qui vouloient qu'on leur rendît des honneurs divins, & il fait allusion au tombeau d'Auguste.

(a) *Miraris veteres, Vacerra, solos;  
Nec laudas nisi mortuos Poeras.  
Ignoscas, petimus, Vacerra; tanti  
Non est ut placeam tibi, perire.*

*Lib. 8.*

(b) *Si post fata venit gloria, non propero.*

*Lib. 5.*

(c) *Jam vicina jubent nos vivere mausolea;  
Cum doceant ipsos posse perire Deos.*

*Lib. 5.*

Il dit ailleurs : *Croyez-moi , il n'est pas d'un homme sage de dire , je vivrai . C'est vivre trop tard que de vivre demain , vivez aujourd'hui (a)*. Il enchérit lui-même sur sa pensée , en disant : *C'est vivre trop tard que de vivre aujourd'hui : le plus sage est celui qui a vécu dès hier (b)*. Tout cela est naturel , & ne l'est même que trop à prendre la chose dans le sens & selon la morale de l'Auteur.

Racan a été parmi nous un de ces esprits faciles & heureux , en qui le génie supplée au savoir , & dont les ouvrages ne sentent , ni la contrainte , ni l'étude. Il n'a rien fait que de naturel , & deux strophes d'une Ode adressée à Léonor de Rabutin , Comte de Buffry , me paroissent excellentes dans ce genre là.

Que te sert de chercher les tempêtes de Mars ,  
 Pour mourir tout en vie au milieu des hasards  
 Où la gloire te mene ?

Cette mort qui promet un si digne loyer ,  
 N'est toujours que la mort , qu'avecque moins de  
 peine

On trouve en son foyer.

(a) Non est , crede mihi , sapientis , dicere , vivam :  
 Sera nimis vita est crastina , vive hodie.

*Lib. 1.*

(b) . . . Hodie jam vivere , posthume , serum est :  
 Ille sapit , quisquis , posthume , vixit heri.

*Lib. 5.*

A quoi sert d'élever ces murs audacieux,  
 Qui de nos vanités font voir jusques aux cieux,  
 Les folles entreprises ?  
 Mains châteaux , accablés deffous leur propre  
 faix ,  
 Enterrent avec eux les noms & les devises  
 De ceux qui les ont faits.

Il me semble , dit Philanthe , que l'ex-  
 pression contribue quelquefois à rendre la  
 pensée plus naturelle & plus simple. Vous  
 avez raison , repliqua Eudoxe , & la per-  
 fection du caractère naturel vient d'or-  
 dinaire d'une diction pure , & d'un tour  
 aisé. Ce seul Quatrain adressé à une jeune  
 personne entêtée de son mérite , & qui ne  
 pense point à la mort , peut donner idée  
 de ce que je dis :

Vous avez beau charmer , vous aurez le destin  
 De ces fleurs si fraîches , si belles ,  
 Qui ne durent qu'un matin :  
 Comme elles , vous plaisez , vous passerez comme  
 elles.

On peut dire en général que , quoiqu'il  
 ne s'agisse pas ici de l'élocution , elle ne  
 laisse pas de se mêler souvent à la pensée ,  
 & d'en rehausser le prix. Un habit propre  
 & magnifique donne de la grace & de la  
 dignité à une personne bien faite ; & s'il  
 est juste , il fait paroître la taille , quand  
 on l'a fine. Il y a même des termes si at-  
 tachés aux choses , & si faits pour elles ,

qu'ils semblent suivre la pensée comme l'ombre suit le corps (a).

L'affectation, poursuit Eudoxe, est le défaut directement opposé à ce caractère naturel dont nous parlons. C'est, selon Quintilien, dit Philanthe, de tous les vices de l'éloquence le pire, parce qu'on évite les autres, & qu'on recherche celui-là : mais il est tout entier dans l'élocution (b). N'en déplaise à Quintilien, répartit Eudoxe, ce défaut si spécieux & si beau en apparence n'a pas moins de part dans la pensée que dans le langage, & c'est le sentiment d'un habile homme d'Italie, qui ose donner un démenti à Quintilien sur le dernier article du passage que vous venez de citer. *Questo ultimo*, dit-il, *è falso, peroche l'affettatione consiste anche ne' concetti*. Il le dit après un ancien Rhéteur, qui apporte pour exemple d'affectation dans la pensée, le Centaure qui est à cheval sur lui-même (c); mais d'autres exemples le feront encore mieux connoître.

Proginnaſmi  
Poetici di  
Vleno Niſſe-  
y da Vernio.

---

(a) Ut sensibus inhaerere videantur, atque ut umbra corpus sequi. *Quintil. lib. 8, Proœm. de verbis.*

(b) Omnium in eloquentiâ vitiorum pessimum : nam cætera cum vitentur, hoc petitur. Est autem totum in elocutione. *Lib. 8, c. 3.*

(c) Posita autem est mala affectatio in sententiâ quidem ut qui dixit : Centaurus equitans seipsum. *Demetr. Phalar. de Elocut.*



Virgile dit que le Géant Encelade brûlé des foudres de Jupiter, vomit des flammes par les ouvertures de la montagne que les Dieux lui ont mise sur le corps; & le Guarini dit que ce Géant lance des feux de colere & d'indignation contre le ciel, sans qu'on sache s'il est foudroyé, ou s'il foudroie :

*La dove sotto à la grand mole Etna  
Non so se fulminato ò fulminante,  
Vibra il fiero Gigante  
Contra'l nemico ciel fiamme disdegno.*

L'un est naturel, & l'autre affecté.

Selon l'ancien Pline, le sang humain pour se venger du fer qui est son mortel ennemi, & qui aide à le répandre, y fait venir la rouille (a). Selon Pline le jeune, un certain Licinianus, qui de Sénateur devint Professeur de Rhétorique pour avoir de quoi vivre, se vengeoit de la Fortune par les harangues qu'il faisoit contr'elle (b). Il y a de l'affectation dans la pensée du premier : car cette vengeance qu'on attribue au sang, n'est point tirée de la nature, & la rouille qui gâte le fer vient autant du sang des bêtes que du sang des hommes. La pensée de l'autre est naturel-

---

(a) A ferro sanguis humanus se ulciscitur. *Lib. 34, cap. 24.*

(b) Seque de Fortunâ, præfationibus vindicat. *Lib. 4, cap. 8.*

le, & la vengeance que prend le Sénateur dégradé, a son fondement dans la nature, qui porte les hommes malheureux à se fâcher contre tout ce qui peut être cause de leur disgrâce.

Je pensois, repartit Philanthe, que Plin le jeune fût moins naturel que l'ancien. Il l'est quelquefois davantage, repliqua Eudoxe; mais à parler en général, il veut toujours avoir de l'esprit: & pour ne rien dire ici du Panégyrique de Trajan, ses Epîtres sont pleines de traits qui ne me paroissent pas assez simples. Dans la Lettre où il décrit une de ses maisons de campagne, après avoir dit que l'air du pays est si bon, qu'on n'y peut presque mourir, & qu'à voir la quantité de vieilles gens qui y sont, vous croiriez en y venant, que vous êtes né dans un autre siècle (a); il dit que sa maison, quelque serein que soit le ciel, reçoit de l'Apennin des vents qui n'ont rien de rude, ni de violent, qui sont fatigués & rompus du chemin qu'ils ont fait (b): *Ces vents doux & foibles de lassitude* n'ont guère de simplicité. Ce grand espace qui les fatigue, qui les affoi-

---

(a) *Cùmque veneris illo, putes alio te sæculon atum. Lib. 5, cap. 6.*

(b) *Accipit ab hoc auras quælibet sereno & placido die; non tamen acres & immodicas, sed spatio ipso lassas & infractas. Ibid.*

blit, repliqua Eudoxe, ressemble à celui que décrit un de nos Poëtes.

Il se voit près du Caire une plaine déserte,  
Que d'un sable mouvant la nature a couverte,  
Et qui semble un espace aplani sous les cieux,  
Pour le seul exercice ou des vents ou des yeux.

Je trouve plus naturel, dit Eudoxe, ce que j'ai lu dans la description d'une autre maison de campagne, qu'il y a une vue d'une si vaste étendue du côté de la mer, que les yeux n'y trouvent point d'autres limites que leur propre foiblesse, qui ne leur permet pas de discerner ce qu'ils voient au-delà des bornes que la nature leur a prescrites.

Mais je veux vous faire sentir davantage la différence qu'il y a entre une pensée naturelle, & une qui ne l'est pas.

Térence, continua-t-il, introduit dans l'*Eunuque* un jeune homme qui cherche par-tout une personne dont la beauté extraordinaire l'avoit frappé, & il lui fait dire : *Elle ne paroît point, & je ne sais où je pourrai la trouver. Une seule chose me donne de l'espérance, c'est qu'en quelque lieu qu'elle soit, elle ne peut pas être cachée long-tems* (a). Il n'y a rien de plus

---

(a) Ubi quæram? ubi investigem? quem perconter? quam insistam viam? Incertus sum; una hæc spes est, ubi est, diu celari non potest. *Act. 2, scen. 3.*

naturel que cela : c'est le propre d'une grande beauté d'attirer les yeux du monde & de faire de l'éclat.

Le Tasse est affecté en traitant le même sujet : car ayant dit que la modeste Sophronie se déroboit dans sa retraite aux regards des hommes, il ajoute :

*Pur guardia esser non può ch'è'n tutto celi  
Belt à degna ch' appaia e che s'ammiri.  
Ne tu il consenti Amor; ma la riveli  
D'un giovinetto a i cupidi desiri :  
Amor: ch' hor cieco hor Argo : hora ne veli  
Di benda gli occhi, hora ce gli apri e giri.*

Passé de dire qu'il ne peut y avoir de retraite qui cache entièrement une beauté digne de paroître & d'être admirée. L'affectation n'est pas là ; & c'est à-peu-près ce que dit Térence : mais elle est dans l'Amour tantôt aveugle & tantôt Argus, qui se couvre tantôt les yeux d'un bandeau & qui tantôt les ouvre, les tourne & les jette de tous côtés.

Si c'est là de l'affectation, dit Philanthe, je crains bien pour des pensées du Bonarelli dans sa *Filli di Sciro*, sur des sujets tout semblables. Aminte étant en peine de Célie qui le fuyoit, & qui avoit disparu, déclare qu'il la suivra en quelque lieu du monde qu'elle aille. « J'aurai le plaisir, dit-il, de suivre vos pas ; & je reconnoîtrai par où vous aurez passé,

» aux fleurs qui feront en plus grand nom-  
» bre sur votre chemin :

*Conoscerollo à i fiori  
Ove saran più folti.*

» J'aurai le plaisir de respirer l'air que vous  
» aurez respiré vous-même, & je le re-  
» connoîtrai à je ne fais quelle fraîcheur  
» plus douce » :

*Conoscerollo à l'aure  
Ove saran più dolci.*

Le même Poëte, au sujet d'une autre Bergere qui craignoit d'être reconnue, & qui prétendoit se cacher, fait dire à un Berger qui lui parle : « Il sort de vos yeux  
» je ne fais quelle lumiere trop vive qui  
» ne se voit point ailleurs. A une clarté si  
» brillante on vous connoitra bientôt, &  
» vous ne pourrez jamais demeurer ca-  
» chée » :

*Dague gli occhi tuoi, non sò qual luce  
Ch'in altrui non si vede  
Troppo viva risplende : à tanto lume  
Non potrai star nascosa.*

Voilà bien des gentilleses à quoi Térence n'a point pensé, repartit Eudoxe : mais par malheur ces jolies pensées sont pleines d'affectation, & je ne m'en étonne pas (a). Les Poëtes Italiens ne sont guère

---

(a) Minuti corruptique sensiculi, & extrâ rem petiti.  
*Quintil. l. 8, cap. 5.*

naturels, ils fardent tout; & le Tasse, par ce seul endroit, est bien au-dessous de Virgile. Quelle différence entre l'adieu de Didon à Enée & celui d'Armide à Renaud? Ce que pense & ce que dit la Reine de Carthage est une expression de l'amour le plus tendre & le plus violent qui fût jamais; c'est la nature elle-même qui la fait parler: au lieu qu'Armide ne pense & ne dit presque rien de naturel.

Hé quoi, repliqua Philanthe, ne commence-t-elle pas par quelque chose de bien touchant? O vous, qui enportez une partie de moi-même, & qui laissez l'autre, ou prenez l'une, ou rendez l'autre, ou donnez la mort à toutes les deux!

*Forfenata gridava. O tu che porte  
Teco parte di me, parte ne lassì;  
O prendi luna, ò rendi l'altra, ò morte  
Da insieme ad ambe.*

C'est justement là, dit Eudoxe, qu'il y a trop d'art. Le cœur s'explique mal d'abord par un jeu d'esprit, & je dirois volontiers avec un homme de bon goût: *Je n'aime pas un commencement si recherché (a)*, sur-tout dans une passion violente, où le brillant ne doit avoir nulle part. Du reste,

---

(a) Non me delectavit tam curiosum principium.  
*Petr.*

la suite ressemble au commencement, à une ou deux pensées près, qui sont assez naturelles.

Vous n'aimez pas apparemment, répartit Philanthe, l'endroit de *scudiero o scudo*? Je ferai ce qu'il vous plaira, dit Armide en se radoucissant un peu, ou votre Ecuyer, ou votre bouclier, pour vous défendre des coups aux dépens même de ma vie :

*Saro qual più vorrai scudiero o scudo,  
Non fia ch' in tua difesa io mi risparmi:  
Per questo sen, per questo collo i gnudo  
Pria che giugano à te, passeran l'armi.*

Ce jeu de *scudiero o scudo*, est une affectation toute pure, repliqua Eudoxe, & dont le Poëte pouvoit se passer. Si Armide se fût contentée de dire : Je vous suivrai dans le combat, & vous y rendrai tous les services possibles, soit en tenant vos armes, & vous menant des chevaux, soit en parant ou en recevant les coups qu'on vous portera, elle auroit exprimé sa passion, & l'auroit fait naturellement. Mais le Tasse, qui est un si beau génie, tient un peu du caractère des femmes coquettes, qui mettent du fard, quelque belles qu'elles soient, sans prendre garde que l'artifice gâte en elles la nature, & qu'elles plairoient davantage

si elles avoient moins envie de plaire (a).

Ce qui me fâche le plus, ajouta-t-il, c'est que le Tasse donne quelquefois dans l'affectation lorsque son sujet l'en éloigne. Par exemple, pour dire qu'on ne s'apperçoit pas d'une passion quand elle ne fait que de naître, & que quand on s'en apperçoit, elle est déjà forte & tout-à-fait maitresse du cœur; il dit, dans l'*Aminte*, que l'amour naissant a les ailes courtes; & ne peut voler; qu'ainsi l'homme ne s'apperçoit pas de sa naissance, & que quand il s'en apperçoit, l'amour est devenu grand & a pris son vol:

*Amor nascente hà corte l'ale, a pena  
Può tenerle e nonle spiega à volo.  
Pur non s'accorge l'huom, quad'egli nasce,  
Et quando huom se n'accorge, è grande e vola.*

Pour moi, j'aime mieux ce que j'ai vu dans un petit Dialogue tout simple, entre deux Amies, dont l'une sage & réguliere fait des reproches à l'autre sur sa conduite. « A quoi pensez-vous (lui dit-elle) de vous laisser aller à une passion aussi folle que celle de l'amour? Ne saviez-vous pas ce que souffre un cœur qui aime? On n'y pense pas (répondit son amie) quand

---

(a) Unum quodque genus cum ornatur castè pudicèque, fit illustrius; cum fucatur, & prælinitur, fit præstigiosum. *Aul. Gell. Noct. Attic. lib. 7, cap. 24.*



« on commence à aimer ; & sans qu'on  
 » le veuille presque , le cœur se trouve  
 » pris ».

« Cela n'est-il pas bien naturel & bien  
 moral ?

« Au reste , l'affectation qui regarde les  
 pensées , vient d'ordinaire de l'excès où on  
 les porte , c'est-à-dire , ou de trop de su-  
 blimité , ou de trop d'agrément , ou de  
 trop de délicatesse , suivant les trois genres  
 que nous avons établis (a) : l'un , de pensées  
 nobles , grandes & sublimes ; l'autre , de  
 pensées jolies & agréables , & le troisième ;  
 de pensées fines & délicates : car si on  
 n'a soin de ménager son esprit , selon les  
 regles du bon sens , & de se renfermer  
 dans les bornes de la nature , on outre tout.  
 L'enflure prend la place du grand & du  
 sublime , l'agrément n'est qu'afféterie , &  
 la délicatesse , qu'un raffinement tout pur.

Je crains , dit Philanthe , qu'avec toutes  
 vos distinctions , vous ne raffinez un peu  
 vous-même ; & je voudrois bien que vous  
 me donnassiez des exemples de cette en-  
 flure , de cette afféterie & de ce raffine-  
 ment , pour voir si vous ne poussez point  
 les choses trop loin. Il me fera aisé de vous

---

(a) Per affectationem decoris corrupta sententia , cum  
 eo ipso dedecoretur quo illam voluit Auctor ornare. Hoc  
 fit aut nimio tumore , aut nimio cultu. *Diomed. Gramat*  
*lib. 2.*

contenter là-dessus, repartit Eudoxe; car en lisant les Auteurs, j'ai remarqué diverses pensées qui sont vicieuses dans ces trois genres, & qui ne pechent quelquefois que par trop d'esprit.

Ils en étoient-là, lorsqu'on vint avertir Eudoxe qu'une compagnie entroit : c'étoient trois beaux esprits de son voisinage; grands parleurs & grands rieurs; du nombre de ces honnêtes fâcheux qui troublent toutes les sociétés agréables, & qui sont d'autant plus incommodes, qu'ils ne croient pas l'être. Comme on n'a pas à la campagne les facilités qu'on a à la ville pour se précautionner contre ces sortes de gens, Eudoxe fut obligé de les recevoir & de les souffrir. On dîna, on joua après le dîné, on se promena ensuite jusqu'au soir; car la visite fut très-longue, & la nuit seule chassa les trois importuns.

Aussi-tôt qu'ils furent partis, Philanthe, qui ne croit pas qu'on puisse jamais avoir trop d'esprit, & qui avoit impatience de savoir comment une pensée peut être vicieuse par-là, pria son ami de s'expliquer un peu là-dessus : mais Eudoxe étoit si fatigué de la compagnie qui venoit de les quitter, qu'il n'eut pas la force de dire un mot. Il demanda quartier à Philanthe, & remit la conversation au lendemain.

---

*TROISIÈME DIALOGUE.*

**L**E jour qui suivit la visite des fâcheux, fut un des plus beaux jours de l'automne. Jamais le soleil ne parut si brillant, ni le ciel si pur : l'air étoit doux, & la chaleur si tempérée, qu'on pouvoit se promener à toutes les heures sans aucune incommodité.

Dès le matin, Eudoxe craignit une persécution semblable à celle de la journée précédente ; tellement que, pour se sauver des importuns qui pourroient venir, il proposa à Philanthe de faire une promenade hors de la maison. Ayant mangé de bonne heure, ils sortirent ensemble du côté de la prairie qui conduit à une rivière dont les bords sont très-agréables.

A peine eurent-ils gagné un certain endroit écarté où regne un profond silence, & qui a tous les charmes de la solitude, que Philanthe dit à son ami : Nous voici en sûreté, & apparemment nous ne ferons pas aujourd'hui interrompus. Je n'en voudrois pas jurer, repliqua Eudoxe, il n'y a point de lieu inaccessible aux fâcheux, & le malheur veut souvent qu'on les rencontre lorsqu'on les fuit. Du moins, ajouta-t-il, jusqu'à ce qu'ils nous aient déterrés,

nous pourrons nous entretenir quelque tems sur le sujet que nous quittâmes hier. Je vous disois, si je m'en souviens, qu'en voulant avoir trop d'esprit, on pense mal quelquefois, & qu'une pensée est vicieuse dans le genre noble, quand on la porte à un excès de grandeur; qu'elle l'est dans le genre agréable, quand on lui donne plus d'agrément qu'il ne faut, & dans le genre délicat, lorsqu'on pousse la délicatesse jusqu'à une vaine subtilité.

Ces affectations différentes sont, selon un savant Critique, des efforts que l'esprit fait au-dessus de sa matiere & au-dessus de ses forces (a). Mais vous voulez des exemples, & je veux bien vous en donner pour me faire entendre. Le cahier que j'ai apporté avec moi nous fournira des pensées outrées, de toutes les especes & de toutes les façons.

Pour commencer par le sublime, Gracian, que vous connoissez, & qui est un des beaux esprits de l'Espagne, ne se contente pas de dire dans son *Heroe*, qu'un grand cœur est un cœur géant, *un coraçon gigante*: il traite celui d'Alexandre d'archicœur, dans un coin duquel tout ce monde étoit si à l'aise, qu'il y restoit de la place

---

(a) Conatus supra vires & supra rem. *Jul. Scalig. Poët. lib. 3, cap. 27.*

pour six autres : *Grande fue el de Alexandro y el a archicoraçon, pues cupo en un rincón del todo este mundo holgadamente, dexando lugar para otros seis.* Avez-vous rien vu de plus recherché & de plus enflé ?

A la vérité, dit Philanthe, la pensée est un peu hardie, & même un peu fanfaronne ; mais elle marque bien un grand cœur que le monde entier ne pouvoit remplir. Croyez-moi, repartit Eudoxe, cela est énorme & ne sied point bien, ou plutôt cela est petit à force d'être grand, si j'ose parler de la sorte (a) ; & l'Auteur du *Héros* fait comme ce Timée, qui, au rapport de Longin, tomboit dans de grandes puérilités, en voulant toujours produire des pensées nouvelles & surprenantes. Celle de Voiture, sur la bonté que Mademoiselle de Bourbon & Madame la Princesse avoient pour lui, est plus régulière & plus judicieuse avec l'adoucissement qu'il y met. La voici dans Voiture même, que je porte toujours sur moi, comme vous savez : « Il me semble que ce n'est pas assez d'un cœur pour Madame sa mere & pour elle, & que quand l'une y a pris sa part, il y en reste trop peu pour l'autre ».

Gracian, repartit Philanthe, n'est pas

---

(a) Tumor & omne quod studio fit indecorum est. Dionys, Halicarn. de Orat. antiq.

le seul qui a passé un peu les bornes au sujet du Conquérant de l'Asie. Ces déclamateurs Latins, dont Sénèque le pere rapporte les sentimens dans la délibération que fait Alexandre pour savoir s'il doit pousser ses conquêtes au-delà de l'Océan, ne sont guère moins outrés que l'est l'Auteur Espagnol. Les uns disent qu'Alexandre doit se contenter d'avoir vaincu où l'astre du jour se contente de luire ; qu'il est tems qu'Alexandre cesse de vaincre où le monde cesse d'être, & le soleil d'éclairer : les autres, que la fortune met à ses victoires les mêmes limites que la nature met au monde ; qu'Alexandre est grand pour le monde, & que le monde est petit pour Alexandre ; qu'il n'y a rien au-delà d'Alexandre non plus qu'au-delà de l'Océan (a).

Ces pensées, repartit Eudoxe, ne justifient pas celles que je vous ai dites d'abord : elles sont elles-mêmes non-seulement fausses, mais excessives & hors des regles d'une grandeur juste, à la réserve peut-être d'une seule, que *le monde étoit petit pour Alexandre* : car enfin, l'ambition est insatiable, & le magnanime a toujours

---

(a) Satis sit haecenus vicisse Alexandro quâ mundo lucrere satis est. Tempus est Alexandrum cum orbe & cum sole desinere. Eundem fortuna victoriæ tuæ quem natura finem fecit. Alexander orbi magnus est ; Alexandro orbis angustus est. Non magis quicquam ultra Alexandrum novimus quàm ultra Oceanum. *Suasor. I.*

le cœur élevé au-dessus de sa fortune. Quand Alexandre auroit conquis effectivement toute la terre, ce n'auroit pas été assez pour une ame comme la sienne. C'est aussi ce qui a fait dire qu'un monde ne suffisoit pas à ce jeune conquérant; qu'il ne respiroit pas à l'aise dans une enceinte si étroite, & qu'il y étoit comme étouffé; que rien ne pouvoit, ni l'arrêter, ni l'assouvir (a).

Victorieux du monde, il en demande un autre;  
Il en veut un plus riche & plus grand que le nôtre;

Et n'ayant plus à vaincre en ce vaste horizon,  
Il sent que l'univers n'est plus que sa prison.

Ou, pour le dire en moins de paroles & plus vivement :

Maître du monde entier, s'y trouvoit trop serré.

Les conquêtes des Romains n'ont pas moins donné lieu au sublime outré que celles du Vainqueur des Perses. Un Poëte Grec dit hardiment : *Jupiter, fermez les portes de l'Olympe & défendez bien la citadelle des Dieux. Les armes de Rome ont subjugué la mer & la terre : il n'y a que le ciel où elles n'ont point encore été.*

*Antholog. l. 1.*

(a) Unus Pellæo Juveni non sufficit orbis.

*Æstuat infelix angusto limite mundi.*

*Juvenal. Satyr. 10.*

Mais ce que dit un Poëte Latin à Auguste par la bouche d'Apollon, au sujet de la bataille d'Actium, est plus raisonnable : *Rendez-vous maître de la mer, vous l'êtes déjà de la terre* (a).

Ce qu'un de nos Poëtes Dramatiques fait dire à Xipharès, fils de Mithridate, est noble sans être fastueux :

Tout reconnu mon pere, & ses heureux vaisseaux  
N'eurent plus d'ennemis que les vents & les eaux.

Car pour vous faire mieux sentir le défaut d'une pensée qui est vicieuse en beau, il est bon de vous en dire quelques-unes en passant qui soient régulières & correctes dans le même genre.

Il est naturel aux Espagnols, dit Philanthe, d'avoir de hautes idées des succès de leur Nation, & des avantages de leur Monarchie. Lope de Vegue, dans un de ses Poëmes intitulé : *Jerusalem conquise*; ce n'est pas la première conquête de Jérusalem faite par Godefroi de Bouillon, c'est la seconde faite par Richard, Roi d'Angleterre, contre Saladin, qui avoit repris Jérusalem sur Gui de Lusignan, que la mort de Baudouin V en avoit rendu le possesseur & le maître; Lope donc, qui composa ce Poëme épique en l'honneur de sa Nation, dont les principaux accom-

---

(a) *Vince mari, jam terra tua est. Prop. lib. 4.*



pagnerent Alphonse, Roi de Castille, & gendre de Richard, dans une expédition si glorieuse, dit de la Nation Espagnole :

*Es una fiera gente la de Espana,  
Que quando à pechòs una empresa toma,  
Los tiembla el mar, la muerte los esfrana.  
Diga Numancià, que le cuesta à Roma.*

Je ne m'étonne pas, repartit Eudoxe, qu'un Poëte d'Espagne dise que c'est une fiere nation que la sienne, & que quand les Espagnols se mettent en tête quelque grande entreprise, la mer tremble devant eux, la mort les fuit, & que Numance, qui coûta si cher à Rome, en peut dire des nouvelles. Les Castillans sont un peu extrêmes, sur-tout quand ils parlent d'eux.

Un autre bel-esprit de ce pays-là, repliqua Philanthe, parle ainsi à Philippe II, dans des vers Latins : « Alexandre a vaincu les Perfes, mais il s'est arrêté là : à peine ce fils de Jupiter a-t-il vu les Indes. On dit que Rome, la Capitale du monde, a réduit l'Angleterre sous son empire ; mais César n'a pas passé plus avant. Vous avez porté vos armes plus loin que l'un & l'autre n'a porté les siennes. O grand Prince, nulle maison n'est plus illustre que la vôtre ! Le soleil luit toujours sur vos Etats, soit qu'il se leve ou qu'il se couche. Pour trouver un lieu qui serve de frontiere à

» votre Empire, il faut que la terre & la  
 » mer s'étendent au-delà des bornes que  
 » la nature leur a prescrites (a) ».

Cela seroit beau, reprit Eudoxe, si cela l'étoit un peu moins (b). Il y a bien de la différence entre une taille avantageuse, & une statue gigantesque; l'une fait un bel homme, & l'autre ne fait qu'un monstre; mais pour vous dire mon sentiment sur toute la piece, les premieres pensées qui mettent Philippe II au-dessus d'Alexandre & de César, en matiere de conquêtes, sont les moins hardies. Ce n'est pas que j'aime à faire marcher Alexandre & César après les autres Conquérens, & que je ne sois tout-à-fait du goût d'un fort honnête homme, qui fit un si joli Madrigal au sujet de je ne fais quels vers composés à l'honneur de Louis-le-Grand, & qui ne put souffrir qu'on méprisât Alexandre pour relever la valeur Françoisise dans le passage du Rhin; qu'on le méprisât, dis-je, jusqu'à dire que les actions de notre invincible Monarque effaçoient entièrement la mémoire du Conquérant de l'Asie. Les premiers vers du Madrigal m'ont échappé;

(a) Ut sit in orbe locus, meras ubi figere possis; .  
 Terra suos fines augeat, unda suos.  
*Falcon.*

(b) Quod turgidum granditatem ipsam superare gestit.  
*Long. S. d. 2.*

en voici la fin. C'est au Roi que le Poëte parle :

A ces lâches flatteurs ne te laisse surprendre ;  
Le passage du Rhin & tout ce que tu fais,  
Nous font croire aujourd'hui ce qu'on dit  
d'Alexandre.

Cependant, comme les conquêtes des Espagnols ont été en effet plus loin que celles d'Alexandre & de César, je pardonne au Poëte ce qu'il dit d'abord. Je lui passe même la pensée où le soleil entre : car enfin les Panégyristes des Rois Catholiques disent que le soleil ne se couche point pour eux, & que ce Prince des astres leur paye à chaque moment quelque tribut de sa lumière, comme s'il étoit leur vassal. Mais de dire que pour trouver les limites de leur Monarchie, il faut que la mer & la terre s'étendent au-delà des leurs, c'est ce qui me paroît excessif & bien Espagnol. J'aime beaucoup mieux, ajouta-t-il, la pensée d'un Académicien François, dans le compliment qu'il fit au Roi, de la part de l'Académie, au retour de la campagne de Valenciennes : *La France n'a plus besoin, Sire, que vous étendiez ses limites, sa véritable grandeur est d'avoir un si grand Maître.*

Apparemment, dit Philanthe, deux vers latins du même Espagnol sur la pompe funebre de Charles-Quint ne vous plai-

roient pas : le sens néanmoins en est magnifique, & on ne peut guère imaginer rien de plus grand. *Mettez pour tombeau le monde, pour chapelle ardente le ciel, pour torches les étoiles, pour larmes les mers (a).*

C'est justement, dit Eudoxe, la pensée de Saint-Gelais dans l'Épître d'une Dame de la Cour de François premier :

O Voyageurs, ce marbre fut choisi  
 Pour publier la grande extorsion  
 De mort qui prit Hélène de Boissi,  
 Dont ici gît la moindre portion !  
 Car si elle eût eu à la proportion  
 De ses valeurs, un juste monument,  
 Toute la terre elle eût entièrement  
 Pour son cercueil, & la grand'mer patente  
 Ne fût que pleurs ; & le clair firmament  
 Lui eût servi d'une chapelle ardente.

Elle se nommoit Madame de Traves, dit Philanthe, & Marot fit aussi son épître :

Ne fais où gît Hélène en qui beauté gisoit :  
 Mais ici gît Hélène où bonté reluisoit ;  
 Et qui la grand'beauté de l'autre eût bien ternie  
 Par les graces & dons dont elle étoit garnie.

La pensée de Marot, repliqua Eudoxe, est plus naturelle & plus juste que celle de Saint-Gelais où l'enflure regne dans toute

---

(a) Pro tumulo ponas orbem, pro tegmine cœlum ;  
 Sydera pro facibus, pro lacrymis maria.

son étendue, pour ne point parler de l'Espagnol qui a volé le François, selon toutes les apparences, mais qui ne lui a pas dérobé grand'chose.

Si vous condamnez la pensée de Saint-Gelais, dit Philanthe, vous avez bien la mine de n'approuver pas celle de je ne fais quel Poète Latin moderne, sur ce que Pompée fut privé des honneurs de la sépulture.

*La terre que vous avez vaincue, étoit un tombeau indigne de vous ; votre corps ne devoit être couvert que du ciel (a). Ce Poète a fort imité Lucain & son traducteur, repartit Eudoxe. Que ne disent-ils point l'un & l'autre là-dessus ? Le ciel couvre les cendres de celui qui n'a point d'urne (b) : toute la terre, tout l'Empire Romain, tient lieu de tombeau à Pompée.*

La traduction n'affoiblit pas la pensée ; & Brébeuf renchérit, ce semble, sur Lucain, en disant que Pompée

Ou n'a point de sépulcre, ou gît dans l'univers :  
Tout ce qu'a mis son bras sous le pouvoir de  
Rome,

(a) Indignum, tellus fuerat tibi victa, sepulcrum :  
Non decuit cælo te nisi, magne, tegi.

(b) . . . Cælo tegitur qui non habet urnam.

Lucan. lib. 7.

Est à peine un cercueil digne d'un si grand homme (a).

Ces pensées ont un éclat qui frappe d'abord, & semblent même convaincantes à la première vue; car c'est quelque chose de plus noble en apparence d'être couvert du ciel que d'un marbre, & d'avoir le monde entier pour tombeau, qu'un petit espace de terre; mais ce n'est au fond qu'une noblesse chimérique: car enfin, le véritable honneur de la sépulture vient de l'amour & de l'estime de nos parens; ou de nos amis qui nous dressent un monument, dont le seul usage est de couvrir des cadavres, & de renfermer des cendres, pour les garantir des injures de l'air & de la cruauté des animaux; ce que ne fait pas le ciel, qui est destiné à tout autre ministère, & qui couvre également les corps des hommes & des bêtes, sans les préserver de rien.

Ajoutons, continua Eudoxe, à l'Auteur & au Traducteur de la Pharsale, un Historien qui a traité le même sujet. *Telle fut la fin de Pompée après trois Consulats, & autant de triomphes, ou plutôt après avoir dompté l'univers; la For-*

---

(a) Situs est qua terra extrema refuso Pendet in Oceano; Romanum nomen & omne Imperium, magno est tumuli modus.

*Idem. lib. 8.*

*tunie s'accordant si peu avec elle-même à l'égard de ce grand homme, que la terre qui venoit de lui manquer pour ses victoires, lui manqua pour sa sépulture (a).*

Mais avouons en même-tems que tout cela a plus de faste que de grandeur; & que si ces pensées étoient venues à Virgile ou à Tite-Live, ils les auroient rejetées comme des imaginations monstrueuses. Je ne fais même si Tacite s'en feroit accommodé; mais je fais bien que ce qu'il fait dire à Bojocalus dans ses Annales, & à Galgacus, dans la vie d'Agri-cola, est plus raisonnable & plus beau. L'un dit, en refusant des terres que les Romains lui offroient: *Nous ne pouvons manquer de terre où nous vivions & où nous mourions (b)*. L'autre, jaloux de la liberté de l'Angleterre, & ennemi déclaré de la puissance Romaine, parle ainsi à ceux de sa nation: *Ces voleurs du monde cherchent les mers les plus reculées, dès que la terre manque à leurs pillages. Si l'ennemi est riche, ils sont avarés; s'il*

(a) Hic post tres Consulatus & totidem triumphos domitumque terrarum orbem, vitæ fuit exitus; in tantum in illo viro à se discordante fortunâ, ut cui modò ad victoriam terra defuerat, deesset ad sepulturam. *Vellei. Paterc. lib. 2.*

(b) Deesse nobis terra in quâ vivamus, in quâ moriamur, non potest. *Annales. lib. 13.*

*est pauvre, ils sont ambitieux. L'Orient ni l'Occident ne pourroient pas les assouvir : de tous les conquérans, ils sont les seuls qui s'attachent avec une passion égale aux richesses & à la pauvreté ; piller, massacrer, prendre par force, c'est ce qu'ils appellent faussement l'autorité souveraine ; & où ils détruisent tout, à les entendre parler, ils donnent la paix (a).*

Vous m'avouerez, poursuivit Eudoxe, que ces pensées-là valent un peu mieux que celles de la pompe funebre de Charles-Quint. Que direz-vous donc, repliqua Philanthe, d'un Sonnet Italien qui fut fait à la mort de Philippe IV, Roi d'Espagne, & qui commence par crier à l'aide, comme si le monde ne pouvoit plus le soutenir, & que le ciel fût sur le point de tomber :

*Aita o cieli! or che vacilla il mondo  
Tremate o mondi! or che cadente è il cielo.*

Je dirai, repartit Eudoxe, que l'imagination ne peut pas s'élever plus haut, & que Pégase a emporté le Poëte dans les

---

(a) Raptores orbis postquam cuncta vastantibus defuere, terræ & mare scrutantur. Si locuples hostis est, avari; si pauper, ambitiosi; quos non Oriens, non Occidens satiaverit; soli omnium opes atque inopiam pari affectu concupiscunt. Auferre, trucidare, rapere, falsis nominibus imperium; atque ubi solitudinem faciunt, pacem appellant. *In vit. Agric.*



espaces imaginaires. La fin, dit Philanthe, rectifie en quelque façon le commencement :

*Restò l' Alcide à s'ostener il mondo,  
Passi l' Atlante à dominar il cielo.*

Philippe IV est l'Atlas qui va régner dans le Ciel, & Charles II, qui lui succède, est l'Hercule qui demeure sur la terre, pour porter le faix du monde. Dites, repliqua Eudoxe, que la fin répond au commencement, & souvenez-vous que c'est un défaut, non-seulement d'être grand dans les petites choses, mais d'être trop grand dans les grandes (a). Nous l'avons dit, & on ne sauroit trop le répéter, la véritable grandeur doit avoir de justes mesures; tout ce qui excède est hors des règles de la perfection, & il n'est jamais permis de s'enfler, pas même quand les sujets que l'on traite sont élevés & pompeux; tant il est aisé de tomber du grand dans la bagatelle, ainsi que remarque Longin, qui nomme ces sortes de pensées vaines & fastueuses, les rêveries de Jupiter (b).

Martial n'est pas du sentiment de Lon-

(a) Res omnes accommodatè efferendæ sunt; parvæ quidem exiliter, magnæ autem magnificè. *Demetr. Phalar. de Elocut.*

(b) In nugas quandoque facillimè quæ grandia sunt; evadunt. Quid enim hæc aliud dixerimus, quàm Jovis insomnia? *Sen. 7.*

gin, dit Philanthe. Il s'enfle d'ordinaire dans les grands fujets, & pour moi je vous avoue que son enflure n'a rien qui me choque. Vous admirez fans doute sa pensée fur la maifon de Domitien, reprit Eudoxe : *Ce Palais eft auffi grand que le ciel, mais plus petit que le Maître qui l'habite (a)*. Hé pourquoi non, repartit Philanthe ? Peut-on donner une plus haute idée d'un Palais fuperbe, & d'un augufte Monarque ? Il feroit bon, répliqua Eudoxe, d'en donner une idée convenable, & de n'outrer rien. Vous admirez encore, fi je ne me trompe, pourfuivit-il, ce que dit le même Poëte à Domitien & à Jupiter, dans une même Epigramme : *Différez, je vous prie, César, le plus que vous pourrez, d'aller prendre place à la table de Jupiter ; ou venez ici vous-même, Jupiter, fi vous êtes prefé d'avoir un tel convive que César (b)*. Mais n'est-ce pas traiter un peu cavalièrement le maître des Dieux . que de lui parler de la forte, ajouta Eudoxe ? N'est-ce pas élever trop Domitien que de faire descendre ainfi Jupiter ?

C'est une flatterie, dit Philanthe. Je

(a) Par domus est cælo, sed minor est Domino.  
*Lib. 8.*

(b) Esse velis, oro, serus conviva Tonantis ;  
Aut tu si properas, Jupiter, ipse veni.  
*Lib. 8.*

l'avoue , repartit Eudoxe ; mais c'est une flatterie qui blesse la Religion & le bon sens tout ensemble. Martial ne devoit pas flatter son Prince aux dépens de celui que les Payens reconnoissoient pour le Pere de la race humaine , pour le Souverain des Rois de la terre , qui avoit foudroyé les Géans , & qui faisoit tout trembler d'un clin d'œil : en un mot , il ne devoit pas se moquer de Jupiter ; comme il fait encore ailleurs , quand il dit que Jupiter n'a pas dans toutes ses finances de quoi payer l'Empereur (a).

Horace , qui avoit le sens droit , garde toujours les bienféances que la raison & la Religion demandent. Pour flatter Auguste , il se contente de dire , en parlant à Jupiter : *Les destins vous ont chargé du soin de César ; & il fait seulement ce souhait : Que César tienne la premiere place après vous dans le gouvernement de l'Univers* (b). Ces pensées ménagent la divinité de Jupiter en relevant la grandeur d'Auguste , & ce sont-là les tempéramens qu'un esprit juste fait prendre dans

(a) Nam tibi quod solvat non habet arca Jovis.  
Lib. 9.

(b) Tibi cura magni  
Cæsaris fatis data : tu, secundo  
Cæsare, regnes.

Horat. carm. lib. 1 , Od. 12.

le genre sublime. Martial ne connoît guère ces tempéramens, & quand il se jette dans la flatterie, il met Domitien au-dessus, ou du moins à côté de Jupiter (a); fort éloigné en cela d'Horace, qui ne donne à Jupiter, ni de supérieur, ni d'égal (b).

Que dis-je, continua Eudoxe? Horace est si religieux & si sensé quand il loue, qu'il n'écale pas même les hommes aux Dieux pris en général, sans une raison tirée de la part des Dieux. Je m'explique: quand il dit que Diomedes est égal aux Dieux en courage, il ajoute que c'est par le secours d'une Déesse, & ainsi il fait honneur à Pallas, de la valeur divine qu'il attribue à un homme (c).

Je tombe d'accord, dit Philanthe, que Martial n'y fait pas tant de façon, & qu'il a peu d'égards pour les Dieux; mais ce n'est pas le seul des Auteurs Payens qui en use de la sorte (d). Lucain, sans par-

(a) Unde nil majus generatur ipso.

(b) Nec viget quicquam simile aut secundum.

*Ibid.*

(c) Quis Martem runicâ rectum adamantinâ  
Dignè scripserit, aut pulvere Troïco  
Nigrum Merionem, aut ope Palladis  
Tydiden superis parem?

*Horat. Carm. l. 2, Od. 26.*

(d) Sum tamen, ô superi, felix, nullique potestas  
Hoc auferre Deo.

*Lucan. Lib. 8.*

ler des autres , est celui peut-être qui garde le moins de mesures. Dans la Pharsale , non-seulement Caton le dispute aux Dieux ; mais Pompée brave leur puissance en mourant ; mais Marius leur pardonne sa disgrâce (a) : c'est d'un côté les compter pour rien , & de l'autre les traiter comme des coupables.

Les irrégularités de Lucain , dit Eudoxe , n'autorisent pas celles de Martial : ce sont l'un & l'autre de beaux esprits qui se perdent quelquefois en prenant l'essor , & qui ne ressemblent point à Sapho , cette spirituelle & savante fille , qui mérita parmi les Grecs le nom de dixième Muse. Elle n'eut pas plutôt écrit d'un très-vaillant homme qu'il étoit pareil au Dieu Mars , qu'elle en eut honte , & se corrigea sur le champ : car jugeant bien que la chose étoit impossible, elle mit que ce guerrier étoit le plus brave de tous les hommes.

Sapho me paroît en cela bien scrupuleuse , dit Philanthe. Je le confesse , répartit Eudoxe ; & j'avoue qu'Homere n'a pas la conscience si délicate , lui qui tranche net , que Mérion étoit pareil au Dieu Mars : mais c'est sa coutume de donner

(a)

Carthago, Mariusque tulit, pariterque jacentes  
Ignovere Deis.

Solatia fati

aux hommes les vertus des Dieux, & aux Dieux les vices des hommes; & je ne crois pas que ce soit là son plus bel endroit.

Malherbe a bien enchéri sur Homere, dit Philanthe, en appellant Henri IV,

Plus Mars que Mars de la Thrace.

Un Poëte, repliqua Eudoxe, qui a une autre religion qu'Homere, ne regarde Mars que comme un héros que les fables ont fait le Dieu de la guerre, & peut sans scrupule non-seulement lui égaler, mais lui préférer un Monarque victorieux qui étoit un prodige de valeur. Le *plus Mars* de Malherbe ne dit pas davantage que le *moins Hercule*, qu'il emploie à l'honneur du même Prince, sur l'heureux succès du voyage de Sedan.

Si tes labeurs, d'où la France  
A tiré sa délivrance,  
Sont écrits avecque foi;  
Qui sera si ridicule,  
Qui ne confesse qu'Hercule  
Fut moins Hercule que toi?

On peut, comme a fait le Tasse, comparer un Prince infidèle, assis dans son trône au milieu de son armée, & revêtu d'une majesté terrible, telle qu'étoit le Soudan d'Egypte; on peut, dis-je, le comparer avec la figure de Jupiter qui lance la foudre :

*Appelle force ó Fidia in tal semblante,  
Giove formò, mà Giove all'hor tonante.*

La comparaifon eft noble , & n'eft point outrée : car ce n'eft qu'avec la ftatue & la représentation de Jupiter foudroyant , que l'on compare le Soudan d'Égypte. Il n'y auroit pas non plus grand mal en parlant poétiquement d'un Prince Chrétien , redoutable par fa puiffance & par fa valeur , tel qu'eft notre grand Monarque , de le comparer à Jupiter même & à tous les Dieux , comme on l'a fait dans les derniers vers d'un Rondeau fort fpirituel :

Lorsqu'à la main il a le cimenterre ,  
C'eft Jupiter qui lance le tonnerre.  
Pauvre Hollande , appeifez fon couroux :  
Il vaut mieux voir tous les Dieux contre vous ,  
Que le Roi feul.

Mais ces exemples , continua Eudoxe , ne juftifient pas les Payens qui oppofent l'Empereur à Jupiter , & qui égalent les hommes au maître des Dieux. Si on s'eft moqué de celui qui appella Xerxès , le Jupiter des Perfes ; que doit-on dire de ceux qui dégradent Jupiter , en lui donnant un fupérieur ou un égal ?

C'eft la flatterie , dit Philanthe , qui a introduit ces penfées. Oui , reprit Eudoxe , à mefure que la liberté diminua parmi les Romains , & que les Céfars devinrent plus maîtres , la générofité & le bon fens s'al-

*Longin, se*  
2.

térèrent ; la flatterie devint plus lâche & moins raisonnable. Sous le regne d'Auguste , où la liberté n'étoit pas encore opprimée , on se contenta de partager l'Empire du monde entre Jupiter & César (a) : mais sous le regne de Domitien , où l'esprit de servitude avoit étouffé ce qui restoit des sentimens de la République , on mit César au-dessus de Jupiter. Que si dans le Paganisme , pour revenir à ce que je vous disois tout-à-l'heure d'Horace & de Sapho , ceux qui pensoient juste , n'osoient égaler absolument les hommes aux Dieux ; jusques-là que Pline le jeune se reprend lui-même d'avoir dit qu'un Pilote qui entre dans le port malgré la tempête , approche des Dieux de la mer ; sera-t-il permis dans notre Religion , pour flatter un grand Ministre d'Etat , de lui ôter toutes les foiblesses humaines , & d'en faire presque un Dieu ? C'est pourtant ce que fit autrefois un assez fameux Ecrivain , en dédiant un livre au Cardinal de Richelieu , & en lui disant ,

« qu'il avoit ôté aux passions le trouble  
 » qu'elles avoient tiré du péché ; qu'il les  
 » avoit élevées à la condition des vertus ;  
 » qu'il les avoit réduites à la nécessité de  
 » prendre la loi de la raison , & de ne  
 » plus s'élever que par son commande-

---

(a) Divisum imperium cum Jove Cæsar habet.



» ment ; qu'il n'étoit touché que des mau-  
 » vais événemens qui pourroient toucher  
 » les Anges , s'ils étoient mortels ; qu'on  
 » devoit remercier le Ciel de l'avoir fait  
 » homme & non pas Ange , puisqu'il de-  
 » voit employer si noblement les foiblesses  
 » de notre nature ; qu'en traitant avec l'An-  
 » ge de l'Etat , il apprenoit de lui à con-  
 » noître les intentions des hommes & les  
 » mouvemens de leurs cœurs ; enfin qu'il  
 » imitoit dans le gouvernement de la  
 » France la conduite de Dieu dans le  
 » monde ».

A la vérité, quand le Cardinal fut mort ;  
 l'Auteur supprima toutes ces louanges dans  
 une seconde édition , & dédia même son  
 livre à Jesus-Christ , comme pour désa-  
 vouer publiquement des pensées flatteuses  
 qui avoient quelque chose d'excessif , &  
 même de peu religieux. La flatterie , dit  
 Philanthe , n'a jamais peut-être élevé per-  
 sonne plus haut ; & je me souviens d'avoir  
 lu une autre Epître dédicatoire où on disoit  
 à ce grand Ministre : « Qui a jamais vu  
 » votre visage sans être saisi de ces dou-  
 » ces craintes qui faisoient frémir les Pro-  
 » phetes , lorsque Dieu leur communiquoit  
 » quelque visible rayon de sa gloire ? Mais  
 » comme celui qu'ils n'osoient approcher  
 » dans les buissons ardens & dans le bruit  
 » des tonnerres , venoit quelquefois à eux

» sous la fraîcheur d'un Zéphir ; aussi la  
 » douceur de votre auguste visage dissipe  
 » en même-tems & change en rosées ces  
 » petites vapeurs qui en couvrent la ma-  
 » jesté ».

C'est en sa faveur , repliqua Eudoxe ;  
 que Balzac a épuisé toutes les hyperboles  
 de sa rhétorique. Je vous renvoie là-dessus  
 à Phyllarque , & je me contente de vous  
 dire en général que le sublime outré est  
 comme naturel à Narcisse. Mais savez-  
 vous bien , repartit Philanthe un peu en  
 colere , que votre Voiture est quelquefois  
 ampoulé lui-même , & que sa premiere  
 Lettre a beaucoup de ce sublime qui ne  
 vous plaît pas ? Elle est écrite à Balzac.  
 Philanthe prit le livre , & lut ce qui suit :

« De tant de belles choses que vous  
 » avez dites à mon avantage , tout ce que  
 » j'en puis croire pour me flatter , c'est que  
 » la fortune m'ait donné quelque part en  
 » vos songes ; encore je nè fais si les rêve-  
 » ries d'une ame si relevée que la vôtre ,  
 » ne sont pas trop sérieuses & trop rai-  
 » sonnables pour descendre jusqu'à moi ;  
 » & je m'estimerai trop favorablement trai-  
 » té de vous , si vous avez seulement songé  
 » que vous m'aimiez. Car de m'imaginer  
 » que vous m'avez gardé quelque place  
 » parmi ces grandes pensées qui sont oc-  
 » cupées à cette heure à faire les parta-

» ges de la gloire , & à donner des ré-  
 » compenses à toutes les vertus du mon-  
 » de , j'ai trop bonne opinion de votre  
 » esprit pour m'en persuader cette bassesse ,  
 » & je ne voudrois pas que vos ennemis  
 » eussent cela à vous reprocher.

» Je n'ai rien vu de vous depuis votre  
 » départ , qui ne m'ait semblé au-dessus  
 » de ce que vous avez jamais fait , & par  
 » ces derniers ouvrages vous avez gagné  
 » l'honneur d'avoir surmonté celui qui a  
 » passé tous les autres.

» Tous ceux qui sont jaloux de l'hon-  
 » neur de ce Royaume ne s'informent pas  
 » plus de ce que fait Monsieur le Maré-  
 » chal de Créquy , que de ce que vous fai-  
 » tes ; & nous avons plus de deux Généraux  
 » d'armée qui ne font pas tant de bruit  
 » avec trente mille hommes , que vous  
 » en faites dans votre solitude.

» Si nous avions en usage cette loi qui  
 » permettoit de bannir les plus puissans  
 » en autorité ou en réputation , je crois  
 » que l'envie publique se déchargeroit sur  
 » votre tête , & que M. le Cardinal de  
 » Richelieu ne courroit pas tant de fortune  
 » que vous ».

Tout cela n'est-il pas extrême , pour-  
 suivit Philanthe ? & si vous estimez de  
 telles pensées , devez-vous mépriser celles  
 de Balzac ? Il y a long-tems , reprit Eu-

doxe, que j'ai fait réflexion sur cette Lettre de Voiture, & que j'y ai apperçu un caractère particulier qui ne se trouve point dans les autres. Je demeure d'accord avec vous que l'enflure y regne par-tout : mais souffrez que je vous dise franchement ce que je pense là-dessus. Voiture affecta ce style, si je ne me trompe, ou pour faire sa cour à Balzac en l'imitant, ou pour se moquer de lui en le contrefaisant ; & ce qui me fait pencher davantage du côté de la moquerie, c'est que l'esprit de la Lettre est railleur, que Balzac étoit devenu jaloux de Voiture, & qu'ils n'étoient pas dans le fond trop bien ensemble.

Quoi qu'il en soit, Voiture ne pense point comme Balzac, lorsqu'il parle selon son génie ; & dans les endroits même où il s'éleve le plus, on ne le perd point de vue. Quoi, vous n'appellez pas du sublime outré, pour me servir de vos termes, repliqua Philanthe, ce qu'il dit au Duc d'Anguien sur la prise de Dunkerque ?

« L'éloquence, qui des plus petites choses  
 » en fait faire de grandes, ne peut avec  
 » tous ses enchantemens égaler la hauteur  
 » de celles que vous faites ; & ce que dans  
 » les autres elle appelle hyperbole, n'est  
 » qu'une façon de parler bien froide pour  
 » exprimer ce que l'on pense de vous ».

C'est en des occasions comme celle-là,  
 repartit

repartit Eudoxe , où , selon Quintilien ; l'hyperbole la plus hardie est une perfection du discours , bien loin d'en être un défaut ; je veux dire quand la chose dont il s'agit passe en quelque sorte les limites de la vertu naturelle , telle qu'étoit la victoire d'un jeune Prince qui venoit de prendre Dunkerque contre toutes les apparences humaines , & qui faisoit tous les jours des actions de valeur presque incroyables : car alors il est permis de dire plus qu'il ne faut , parce qu'on ne peut dire autant qu'il faut ; & il vaut mieux aller un peu au-delà des bornes de la vérité , que de demeurer en de-çà (a). Aussi Isocrate ayant à décrire l'expédition que fit Xerxès contre les Grecs , quand il passa dans la Grece avec une armée sur terre composée d'un million d'hommes , & une autre sur mer de douze cens galeres , dit fort à propos : *Quel Orateur voudroit en parler avec excès , qui n'en dit moins que ce qui en a été ?*

Si Balzac n'usoit d'hyperboles qu'en ces sortes de rencontres , poursuivit Eudoxe , je n'aurois rien à dire sur toutes ces exagérations , & son sublime vaudroit peut-

---

(a) Tùm hyperbole virtus , cùm res ipsa de quâ loquendum est naturalem modum excessit. Co ceditur enim amplius dicere ; quia dici quantum est non potest , meliusque ultrà quàm citrà stat oratio. *Quintil. 8 , c. 6.*

être celui de Voiture. Mais en vérité l'un est bien différent de l'autre ; & pour peu qu'on y prenne garde , Balzac prend le haut ton jusque dans les petites choses ; au lieu que Voiture ne s'éleve que dans les grandes , & ne s'y éleve jamais trop , parce qu'il le fait toujours selon les regles de l'art, ou plutôt selon celles du bon sens. Vous avez beau dire , repliqua Philanthe , Voiture tient un peu du caractère de Lyfias , qui au jugement de Denys d'Halicarnasse , tout naturel & tout simple qu'il étoit , s'enflait quelquefois : semblable à ces rivières , qui ayant un cours réglé , & des eaux fort pures , ne laissent pas de se déborder en de certains tems (a).

Mais Voiture , reprit Eudoxe , n'a rien de ces esprits hyperboliques dont les pensées deviennent froides par l'excès de l'hyperbole (b) ; tel qu'étoit celui qui en parlant de la roche que le Cyclope lança contre le navire d'Ulyffe , disoit que les chevres y païssoient (c).

Malherbe du moins , repliqua Philanthe , qui vous semble , & si sensé , & si juste ,

(a) Simplex esse mavult quàm cum aliquo periculo sublimis , nec tam artificium ostendit quàm naturalem veritatem. *De Orator. Antiq.*

(b) Æquo sublimior & magnificentior in panegyricis. *Judic. de Isocrat.*

(c) Ex superlacione sententiæ , & ex eo quod fieri nequit , frigiditas nata est. *Demetr. Phaler. de Elocut.*

ne l'est pas toujours. Il est ampoulé en de certaines rencontres ; ou pour m'exprimer plus figurément , ce fleuve égal & paisible dans sa course , devient tout-à-coup un torrent impétueux qui fait du fracas , & qui tombe dans des précipices. Ne compare-t-il pas les pleurs de la Reine mere , après la mort d'Henri-le-Grand , au débordement de la Seine ?

L'image de ses pleurs, dont la source féconde  
Jamais depuis ta mort ses vaisseaux n'a taris,  
C'est la Seine en fureur qui déborde son onde  
Sur les quais de Paris.

Mais ce qu'il dit de la pénitence de saint Pierre est encore plus violent :

C'est alors que ses cris en tonnerres s'éclatent :  
Ses soupirs se font vents qui les chênes combattent ;  
Et ses pleurs qui tantôt descendoient mollement ,  
Ressemblent un torrent qui des hautes montagnes  
Ravageant & noyant les voisines campagnes ,  
Veut que tout l'univers ne soit qu'un élément.

Ce n'est pas par ces endroits-là , repartit Eudoxe , que j'estime , & que j'admire Malherbe : il y fort visiblement de son caractère , & je ne l'y reconnois pas. Cependant , répondit Philanthe , on peut pousser le sublime plus loin en vers qu'en prose , & un poëme admet des pensées hardies qui ne conviendroient pas à une piece d'éloquence. Il est vrai , repliqua Eudoxe ; mais

cette hardiesse poétique doit avoir ses bornes, & le merveilleux même de l'Épopée devient ridicule dès qu'il n'est pas vraisemblable.

Je ne crois pas, dit Philanthe, que les petits ouvrages de Poésie soient assujettis aux regles rigoureuses des Poèmes Épiques. Dès que ces petits ouvrages, répartit Eudoxe, sont graves & sérieux, ils doivent être aussi exacts que les grands poèmes, pour ce qui regarde les pensées. L'hyperbole & l'exagération qui ne sont pas dans les regles, en doivent être bannies; & pour moi je n'estime guère plus l'Épigramme d'un de nos Poètes sur les nouveaux bâtimens du Louvre, que celle de Martial sur la maison de Domitien :

Quand je vois ce Palais que tout le monde  
admire;

Loin de l'admirer, je soupire  
De le voir ainsi limité.

Quoi! prescrire à mon Prince un lieu qui le  
resserre!

Une si grande majesté  
A trop peu de toute la terre.

Néanmoins, interrompit Philanthe, la plupart des Inscriptions que les beaux esprits ont faites pour le Louvre, sont à-peu-près de ce caractère. L'une dit : *Jupiter ne s'est jamais vu à Rome un tel Palais : & Rome n'a jamais adoré un tel Jupiter.*



L'autre : *Que nos Neveux étonnés de la magnificence de cet Edifice, cessent d'admirer : c'étoit le Palais du Soleil (a).* Il y en a de moins fastueuses & de moins brillantes, dit Eudoxe, qui ne laissent pas d'avoir beaucoup de noblesse. En voici une qui sent tout-à-fait l'antiquité, & qui semble être du siècle d'Auguste : *Ouvrez vos portes aux peuples, Louvre superbe ; il n'est point de maison plus digne de l'Empire du monde (b).* J'en fais encore une autre qui me paroît belle : *Cent Villes prises font voir ce que Louis peut dans la guerre ; une seule maison montre ce qu'il peut dans la paix (c).*

Tout cela me fait souvenir du Cavalier Bernin, dit Philanthe : il fut appelé en France pour le dessein du Louvre, & il fit le buste du Roi en marbre. Ce buste lui attira l'applaudissement de toute la Cour, & donna lieu à un Poëte d'Italie de faire des vers sur le piedestal qui n'étoit pas encore fait.

*Entrò Bernino in un pensier' profondo,*

---

(a) *Nec tales Romæ vidit sibi Jupiter ædes :  
Nec talem coluit Roma superba Jovem.  
Attoniti tantæ molis novitate Nepotes,  
Mirari cessent; Regia Solis erat.*

(b) *Pande fores populis, sublimis Lupara; non est  
Terrarum imperio dignior ulla domus.*

(c) *Quid valeat bello l'edoix centum oppida monstrant,  
Monstrat quid valeat pace, vel una domus.*

*Per far al Reggio busto un' bel' sostegno ;  
E disse non trovandone alcun degno ;  
Piccola base à un' tal Monarca è il mondo.*

A quoi le Bernin répondit lui-même :

*Mei mi sovenne quel' pensier' profondo ,  
Per far di Rè sì grande appoggio degno ;  
Van sarebbe il pensier' , che di sostegno  
Non è mestier' , à chi sostiene il mondo.*

Nous voilà retombés dans le sublime vicieux , repartit Eudoxe ; car qu'y a-t-il de moins grand & de moins solide que de dire , qu'un monde entier est une trop petite base pour un tel Monarque , ou que celui qui soutient le monde n'a pas besoin de soutien ?

Ce n'est pas tout , reprit Philanthe , au sujet de la Statue équestre du Roi que le Cavalier Bernin fit à Rome , & qui est aujourd'hui à Versailles , on a fait un Dialogue entre le Capitole & le Bernin. Le premier se plaint de ce qu'ayant toujours été le lieu des Triomphes , on destine ailleurs ce nouveau Triomphateur. Le Bernin répond , qu'où est Louis-le-Grand , là est le Capitole :

*E' vero che il tuo luogo è quello di Trionfanti :  
Ma dove è il gran Luigi è il Campidoglio.*

Vous m'avouerez qu'il y a là une véritable grandeur aussi-bien qu'à ce qu'on a dit autrefois , qu'où étoit le grand Camille ,

là étoit Rome ; & à ce que dit un de nos Poëtes , en faisant parler un Romain :

Rome n'est plus dans Rome ; elle est toute où je suis.

Je vous avoue franchement que je ne m'accorde pas de ces idées si pompeuses ; & six vers François , qu'un des plus illustres Prélats du Royaume a mis sous le buste du Roi , dans son Palais Episcopal , me plaisent bien davantage :

Ce Héros , la terreur , l'amour de l'univers ,  
Avoit des ennemis en cent climats divers :  
Leurs efforts n'ont servi qu'à le combler de gloire ;

Son nom les fit trembler , son bras les a défaits ;  
Enfin , las d'entasser victoire sur victoire ,  
Maître de leurs destins , il leur donne la paix.

Je fais après tout bon gré aux beaux esprits étrangers de dire des choses un peu excessives , en parlant de notre incomparable Monarque ; c'est signe qu'ils en ont une haute idée , & je pardonne à un Poëte Italien moderne , qui a fait le Panégyrique de Louis-le-Grand , d'avoir dit que les Provinces entières , & les Citadelles imprenables n'ont coûté au Roi qu'une réflexion de son esprit & un éclair de ses armes :

*Bellicose Provincie , e Rocche horrenda  
Già de più prodi inciampo ,  
Un' raggio sol' costaro  
De la mente regal , de l'armi un lampo.*

Qu'à peine il pense à tant de diverses & de hautes entreprises, que la victoire vient aussi vîte que va sa pensée:

*A varie ed alte imprese appena intende,  
Che all' or veloce al' paro.  
Dell' Eroico pensier, vien la vittoria.*

Que ses pensées font le sort des nations ; & que les destins dépendent de lui :

*Son destin d'elle genti i suoi pensieri  
Da lui pendono i fati.*

Qu'avec le seul bruit de son nom, il fait foudroyer, & que ses résolutions font plus d'effet à la guerre, que les armes des autres Princes:

*Egli sà fulminar solo col' tuono;  
Più vince il suo voler, che l'altrui guerra.*

Qu'à la honte de la Grece, qui a tenté inutilement de percer l'Isthme de Corinthe, Louis a joint les deux mers, comme si c'étoit un effet de son pouvoir & de sa sagesse, de rendre la symmétrie du monde plus parfaite, & que Dieu, qui voyoit de quelle utilité seroit la jonction des mers, ne l'eût pas voulu faire lui-même, pour en réserver toute la gloire à un si grand Prince :

*Ecco in seno alla Francia or' son costretti  
Con l'onde pellegrine  
Abboccarsi il Tireno, e l'Oceano.  
La Greccia vantatrice il picciol tratto  
Tanto*

TROISIÈME DIALOGUE. 289

*Tanto cavar del' suo Corinto in vano ;*

*Omai Luigi hà tratto*

*Mare à mar più lontano*

*Quasi sua forza, e suo saper profondo*

*Sia migliorar la simetria del mondo.*

*A te Luigi ha'l Creator serbato.*

Je pardonne, dis-je, toutes ces pensées à un homme de de-là les monts ; mais je ne fais si je les pardonnerois à un François ; car notre esprit est d'une autre trempe que celui des Italiens, & nous n'aimons aujourd'hui que la véritable grandeur. Cependant, repliqua Philanthe, nos meilleurs Poëtes ont sur le Roi même des pensées qui me semblent assez Italiennes, comme celle-ci qui a rapport au passage du Rhin :

De tant de coups affreux la tempête orageuse

Tient un tems sur les eaux la fortune douteuse ;

Mais Louis, d'un regard fait bientôt la fixer :

Le destin à ses yeux n'oseroit balancer.

Ces deux derniers vers sont pour le moins aussi hardis que ceux du Panégyrique Italien. Ils ne sont point fanfarons, repartit Eudoxe ; ils ne sont que forts, & ils ont une vraie noblesse qui les autorise. Le Poëte ne dit pas que les destins en général dépendent du Roi : il ne parle que du destin de la guerre. Comme le système de sa pensée est tout poétique, il a droit de mettre la Fortune en jeu ; & comme la présence

290 TROISIÈME DIALOGUE.

d'un Prince aussi magnanime que le nôtre rend les soldats invincibles, il a pu dire poétiquement :

Mais Louis, d'un regard fait bientôt la fixer;  
Le destin à ses yeux n'oseroit balancer.

C'est comme s'il disoit : Dès que Louis paroît, on est assuré de la victoire. Y a-t-il là quelque chose d'outré? & toute l'Europe n'a-t-elle pas été témoin d'une vérité si surprenante?

Mais, repliqua Philanthe, ne trouvez-vous rien d'outré dans un autre endroit où le Poète, après avoir dit par une espece d'enthousiasme :

O que le Ciel, soigneux de notre poésie,  
Grand Roi, ne nous fît-il plus voisins de l'Asie!  
Bientôt victorieux de cent Peuples altiers,  
Tu nous aurois fourni des rimes à milliers.

ajoute sur le même ton :

Quel plaisir de te suivre aux rives de Scamandre,  
D'y trouver d'Ilion la poétique cendre,  
De juger si les Grecs, qui brisèrent ses tours,  
Firent plus en dix ans que Louis en dix jours?

Ce dernier vers me paroît bien fort pour ne rien dire de pis. La pensée est forte, repartit Eudoxe, mais elle est raisonnable; car cela ne se dit pas affirmativement, comme en deux autres vers presque semblables d'un autre Poète :

Et ton bras en dix jours a plus fait à nos yeux,  
Que la fable en dix ans n'a fait faire à ses Dieux.

Après tout, repliqua Philanthe, la pensée n'est peut-être pas si forte que vous vous imaginez : car enfin ces Dieux qui sont blessés & défaits dans l'Iliade, ne valent guère plus que des Héros. Vous dites vrai, reprit Eudoxe, & je trouve que Longin a raison de dire qu'Homere s'est efforcé autant qu'il a pu, de faire des Dieux de ces hommes qui furent au siege de Troye; & qu'au contraire des Dieux mêmes il en fait des hommes, jusqu'à leur donner des passions foibles & basses dont les grands hommes sont exempts : témoin le combat où Pluton tremble, & se croit perdu, & dont voici un endroit que le Traducteur de Longin a rendu admirablement :

L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie;  
Pluton sort de son trône, il pâlit, il s'écrie :  
Il a peur que ce Dieu, dans cet affreux séjour,  
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour;  
Et par le centre ouvert de la terre ébranlée,  
Ne fasse voir du Styx la rive désolée;  
Ne découvre aux vivans cet empire odieux,  
Abhorré des mortels, & craint même des Dieux.

Un Ecrivain Portugais, en parlant d'une forteresse du Japon, repliqua Philanthe, dit que le fossé en est si profond, qu'il semble qu'on peut par-là aller faire la guerre aux démons jusques dans l'enfer.

*Que parce se abria para ir fazer guerra a os demonios no inferno.* C'est parler hardiment pour un historien, repartit Eudoxe, & c'est tout ce qu'on pourroit souffrir à un Poëte tel que celui qui dit qu'à force de creuser bien avant dans la terre pour en tirer le marbre & le jaspe, on fait espérer aux ombres des enfers, de voir la clarté du Ciel (a).

Lucain, qui est plus Historien que Poëte, dit Philanthe, a une pensée sur les malheurs de la guerre de Pharsale, qui me semble bien généreuse, mais qui vous paroîtra sans doute trop hardie; la voici : *Si les destins n'ont point trouvé d'autre expédient pour mettre un jour Néron sur le trône; si le Ciel coûte cher aux Dieux, & que Jupiter n'ait été paisible possesseur de son Empire qu'après la guerre des Géans : Puissances célestes, nous ne nous plaignons plus de rien; les crimes les plus énormes plaisent à ce prix (b).* La pensée de Pline le jeune, sur un sujet tout pareil ne me choque pas tant, répondit Eudoxe. Vous savez que les soldats qui tue-

(a) Jam montibus haustis  
Antra gemunt, & dum varios lapis invenit usus;  
Inferni manes cœlum sperare jubentur.

Petr.

(b) Jam nihil, ô Superi, querimur; scelera ipsa nefasque;  
Hac mercede placent.

Lib. 1.



rent les meurtriers de Domitien , assiégèrent Nerva dans son Palais. Le Panégyriste de Trajan dit là-dessus : *A la vérité ce fut là une grande honte pour le siècle ; & la République reçut en cette rencontre une grande plaie. Le Maître & le pere du Monde est assiégé , pris , enfermé ; & on ôte au Prince ce qu'il y a de plus doux dans l'Empire , la liberté de tout faire sans nulle contrainte. Si cependant il n'y avoit que cette seule voie pour vous faire regner , il ne s'en faut rien que je ne dise hautement , qu'il falloit acheter à ce prix un si grand bonheur (a).*

La pensée du moins ne blesse point les bonnes mœurs comme celle de Lucain , & ce qu'elle a d'un peu outré est adouci par *il ne s'en faut rien que je ne dise*. Mais j'aime encore mieux ce que Corneille fait dire au vieil Horace , après que le dernier de ses fils eut tué les trois Curiaces , dont la sœur étoit sa belle-fille , & dont l'un devoit être son gendre :

Rome triomphe d'Albe , & c'est assez pour nous :  
Tous nos maux à ce prix doivent nous être doux.

La noblesse , le sublime est là sans enflure ,

(a) Si tamen hæc sola erat ratio quæ te publicæ salutis gubernaculis admoveret, propè est ut exclamem, tanti fuisse. *Paneg. Trajan.*

ajouta Eudoxe, & Longin lui-même seroit content de Corneille. Que si, selon ce grand Maître du sublime, c'est un défaut dans la Tragédie, qui est naturellement pompeuse & magnifique, que de s'enfler mal-à-propos, à plus forte raison doit-on éviter l'enflure dans les discours ordinaires : & de-là vient qu'un certain Gorgias fut raillé pour avoir appelé les vautours, des sépulcres animés. Je ne vois pas, repliqua Philanthe, qu'il y ait là de quoi railler : Hermogene, qui trouve que l'Auteur de cette pensée est digne des sépulcres dont il parle, mérite, à mon gré, qu'on le raille un peu lui-même.

Effectivement, repartit Eudoxe, la pensée n'est pas si ridicule, &, selon le Traducteur de Longin, elle ne seroit pas condamnable dans les vers. Valere Maxime, parlant d'Artemise, qui but les cendres de Mausole, son mari, l'a bien appelée un tombeau vivant (a); & un galant homme de ce siècle, encore plus illustre par sa valeur & par sa vertu, que par ses ouvrages, pour bâtir un mausolée à la Reine mere, Anne d'Autriche, dressa une pyramide de cœurs enflammés, avec ces mots

---

(a) Quid de illo inclyto tumulo loquere, cum ipsa Mausoli vivum ac spirans sepulcrum fieri concupierit ?  
*Valer. Max. lib. 4, cap. 6.*

Espagnols : *Assi sepultada no es muerta* ;  
& ces vers François :

Passant , ne cherche point dans ce mortel séjour  
Anne , de l'univers & la gloire & l'amour ,  
Sous le funeste enclos d'une tombe relante :  
Elle est dans tous les cœurs encore après sa mort ,  
Et malgré l'injustice & la rigueur du sort ,  
Dans ces vivans tombeaux cette Reine est vivante.

J'ai peine à croire , poursuit Eudoxe ,  
que Longin eût condamné *ces vivans tom-  
beaux* dans ce sens là. Croyez-vous , re-  
partit Philanthe , qu'il eût approuvé un  
endroit des triomphes de Louis-le-Juste ?

Ces Rois , qui par tant de structures  
Qui menacent encor le Ciel de leurs mafures ,  
Oserent allier , par un barbare orgueil ,  
La pompe avec la mort , le luxe avec le deuil.  
Aussi le tems a fait sur ces masses hautes  
D'illustres châtimens des vanités humaines.  
Ces tombeaux sont tombés , & ces superbes Rois  
Sous leur chûte sont morts une seconde fois.

Ces pensées sont nobles & exprimées no-  
blement , repartit Eudoxe , aux *tombeaux  
tombés* près , qui me semble un petit jeu  
ridicule. Juvénal a bien mieux dit que les  
sépulcres ont leurs destinées , & périssent  
comme les hommes (a) ; & Aufone après  
lui , que la mort n'épargne pas même les

---

(a) Quandoquidem data sunt ipsis quoque fata sepulchris.  
*Satyr. 10.*

marbres (a). Pour la dernière pensée ;  
*sont morts une seconde fois*, elle est apparemment tirée de Boèce, quand il soutient que la réputation des Romains les plus fameux fera éteinte un jour entièrement, & qu'alors ces grands hommes mourront une seconde fois (b).

Le même Poëte François, reprit Philanthe, dit ailleurs, en parlant des superbes bâtimens d'Égypte ruinés, où étoient les statues d'Abel & de Caïn :

Là le frere innocent & le frere assassin  
 Également cassés, ont une égale fin :  
 Le tems qu'aucun respect, qu'aucun devoir ne  
 bride,  
 A fait de tous les deux un second homicide.

J'aime mieux, repartit Eudoxe, la *seconde vie* d'un enfant sauvé du naufrage sur le corps de son pere mort, que le *second homicide* des deux freres. La pensée est tirée d'une Epigramme Grecque qui a été appliquée heureusement à la Conception immaculée de la Sainte Vierge, & traduite en notre langue le plus poli-

(a) Mors etiam faxis marmoribusque venit.

Auson.

(b) Quòd si putatis longius vitam trahi  
 Mortalis aura nominis ;  
 Cùm fera vobis rapiet hoc etiam dies ;  
 Jam vos secunda mors manet.

ment du monde. Ecoutez la traduction ;  
c'est l'enfant qui parle :

Les Dieux , touchés de mon naufrage ,  
Ayant vu périr mon vaisseau ,  
M'en présenterent un nouveau  
Pour me reconduire au rivage.  
Il ne paroissoit sur les flots ,  
Ni navire , ni matelots ;

Il ne me restoit plus d'espoir dans ma misère ,  
Lorsqu'après mille vains efforts ,  
J'aperçus près de moi flotter des membres  
morts :

Hélas ! c'étoit mon pere !

Je le connus , je l'embrassai ,  
Et sur lui , jusqu'au port heureusement poussé ,  
Des ondes & des vents j'évitai la furie.

Que ce pere doit m'être cher ,  
Qui m'a deux fois donné la vie ,  
Une fois sur la terre , & l'autre sur la mer !

J'ai lu , je ne fais où , dit Philanthe ;  
que Cornélie , mettant dans la terre les  
cendres de Pompée , qui tenoient auprès  
d'elle la place de son mari même , il lui  
sembla qu'elle le perdoit tout de nouveau ,  
& qu'elle étoit veuve pour la seconde fois.  
Toutes ces pensées peuvent avoir un très-  
bon sens , répondit Eudoxe ; du moins  
ne sont-elles pas guindées comme celles  
de Lucain , qui va d'ordinaire au-delà du  
but. J'avoue qu'en s'élevant , il est aisé de  
trop s'élever , & qu'on a de la peine à  
s'arrêter où il faut , comme fait Cicéron ,  
qui , au rapport de Quintilien , ne prend

jamais un vol trop haut (a) ; ou comme fait Virgile , qui est sage jusques dans son enthousiasme , & fort éloigné de ceux dont parle Longin , qui , au milieu de la fureur divine dont ils pensent quelquefois être épris , badinent & font les enfans (b). Un de nos Poëtes , qui a la plus belle imagination du monde , & qui seroit un Poëte accompli , s'il pouvoit modérer son feu , s'emporte trop en quelques rencontres. Jugez-en par un seul exemple :

Le Chevalier Chrétien , pour aller à la gloire ,  
A plus d'une carrière & plus d'une victoire :  
En tombant il s'éleve , il triomphe en mourant ;  
Et prisonnier vainqueur , couronné de sa chaîne ,  
Il garde à sa vertu la dignité de Reine.

C'est le Poëte , repliqua Philanthe , qui dans un autre endroit de son Poëme , fait dire au Soudan d'Egypte :

Ces vains & foibles noms d'amis & de parens ,  
Sont du droit des petits & non du droit des grands.  
Un Roi dans sa couronne a toute sa famille :  
Son état est son fils , sa grandeur est sa fille ;  
Et de ses intérêts bornant sa parenté ,  
Tout seul il est sa race & sa postérité.

Cela s'appelle pousser une pensée noble à l'extrémité , reprit Eudoxe , & il n'est pas

(a) Non suprâ modum elatus Tullius. *Lib. 12, c. 20.*

(b) Cùm videantur sibi ceu divino correpti & incitatî furore , non bacchantur , sed nugantur pueriliter. *Sec. 2.*

nécessaire que je vous fasse faire réflexion sur ces deux vers :

Son état est son fils , sa grandeur est sa fille.  
Tout seul il est sa race & sa postérité.

Non plus que sur celui-ci :

Il garde à sa vertu la dignité de Reine.

Vous y en faites assez de vous-même , & vous êtes , je crois , convaincu qu'en matière de pensées , il y a un sublime outré & frivole ; mais je ne le suis pas , repartit Philanthe , que l'agréable puisse être vicieux dans l'agrément même , & qu'en beauté ce soit un défaut que l'excès. Je vais , si je ne me trompe , vous en convaincre , reprit Eudoxe , & je vais le faire par les exemples qui persuadent mieux que tous les raisonnemens.

Les premières pensées qui me viennent là-dessus , sont de *la Métamorphose des Yeux de Philis changés en Astres* ; vous connoissez ce petit ouvrage. C'est un chef-d'œuvre d'esprit , dit Philanthe , & j'en suis charmé toutes les fois que je le lis. J'en ai été charmé comme vous , reprit Eudoxe ; mais j'en suis bien revenu , & je n'y admire plus guère que l'affectation. Le commencement que je trouvois si joli , me paroît fade & ridicule :

Beaux ennemis du jour, dont les feuillages  
sombres

Conservent le repos, le silence & les ombres.

Que ces *beaux ennemis du jour* ont peu de véritable beauté, & qu'il sied mal de briller d'abord ! Mais que ce qui suit pour exprimer la hauteur des chênes d'une forêt ancienne, me déplaît avec toutes les graces que l'Auteur y met !

Vieux enfans de la terre, agréables Titans,  
Qui jusques dans le ciel, sans crainte du tonnerre,  
Allez faire au soleil une innocente guerre.

Outre qu'il est faux que les grands arbres ne craignent pas le tonnerre, puisque plus ils ont de hauteur, plus ils y sont exposés ; n'est-ce pas vouloir trop plaire que de les nommer des *Titans agréables, qui font au soleil une innocente guerre* ?

La description de la fontaine ressemble à celle du bois :

C'est là par un chaos agréable & nouveau,  
Que la terre & le ciel se rencontrent dans l'eau ;  
C'est là que l'œil souffrant de douces impostures,  
Confond tous les objets avecque leurs figures ;  
C'est là que sur un arbre il croit voir les poissons,  
Qu'il trouve des roseaux auprès des hameçons,  
Et que le sens charmé d'une trompeuse idole,  
Doute si l'oïseau nage ou si le poisson vole.

Un autre de nos Poètes, repliqua Philanthe, dit, en faisant la description d'un naufrage, causé par l'embrâsement du navire :



Soldats & Matelots, roulés confusément,  
 Par un double malheur périssent doublement :  
 L'un se brûle dans l'onde, au feu l'autre se noie,  
 Et tous en même-tems de deux morts sont la  
 proie.

Ce vers

L'un se brûle dans l'onde, au feu l'autre se noie,  
 ressemble assez au vôtre,

Doute si l'oiseau nage ou si le poisson vole.

Ces pensées, repartit Eudoxe, ont, pour  
 ainsi dire, un premier coup-d'œil qui  
 flatte & qui réjouit : mais quand on les  
 regarde de près, on trouve que ce sont des  
 beautés fardées, qui n'éblouissent qu'à la  
 première vue, ou des louis d'or faux, qui  
 ont plus d'éclat que les bons, mais qui  
 valent beaucoup moins.

Vous avez oublié les quatre premiers  
 vers de la description de la fontaine, dit  
 Philanthe; ils me paroissent parfaitement  
 beaux & très-naturels :

Au milieu de ce bois un liquide crystal,  
 En tombant d'un rocher, forme un large canal,  
 Qui, comme un beau miroir dans sa glace  
 inconstante,  
 Fait de tous ses voisins la peinture mouvante.

Si vous appelez cela naturel, repliqua  
 Eudoxe, je ne fais pas quelle idée vous  
 avez de l'affectation. En vérité, repartit

Philanthe, vous renversez toutes mes idées. Croyez-moi, reprit Eudoxe, il ne faut jamais s'égayer trop, même dans les matières fleuries (a); & il vaudroit presque mieux qu'une pensée fût un peu sombre, que d'être si brillante.

Cependant, repartit Philanthe, je vous ai vu autrefois fort épris d'un Sonnet plein de brillans. C'est le Sonnet du Miroir, composé par le Comte d'Ételan, neveu du Maréchal de Bassompierre; vous me l'avez appris, & je l'ai retenu :

Miroir, peintre & portrait, qui donne & qui reçoit,

Et qui porte en tous lieux avec toi mon image,  
Qui peut tout exprimer, excepté le langage,  
Et pour être animé n'a besoin que de voix :

Tu peux seul me montrer, quand chez toi je me vois,

Toutes mes passions peintes sur mon visage :  
Tu suis d'un pas égal mon humeur & mon âge,  
Et dans leurs changemens jamais ne te déçois.

Les mains d'un artisan au labour obstinées,  
D'un pénible travail font en plusieurs années  
Un portrait qui ne peut ressembler qu'un instant,

Mais toi, peintre brillant, d'un art inimitable,  
Tu fais sans nul effort un ouvrage inconstant,  
Qui ressemble toujours & n'est jamais semblable.

J'étois jeune, repartit Eudoxe, quand

(a) Ludere quidem integrum est : verum omni in re habenda est ratio decori. *Demetr. Phaler. de Elocut.*

je fus charmé de ce Sonnet. Ce n'est pas qu'il n'ait de grandes beautés, par exemple : *Pour être animé n'a besoin que de voix ; tu peux seul me montrer toutes mes passions peintes sur mon visage ; tu fais sans nul effort un ouvrage qui ressemble toujours & n'est jamais semblable :* ces traits sont agréables & naturels ; mais ce *peintre & portrait qui donne & qui reçoit ; ce peintre brillant*, peche par trop d'agrément, & ne me plaît plus. Au reste, si nous avons ici égard à la langue, nous serions blessés de *qui donne, qui porte, sans s*, à la seconde personne : il faut *qui donne, qui portes*, & cette faute de Grammaire ne se pardonneroit pas aujourd'hui ; mais ce n'est pas de quoi il s'agit. A parler en général, le Sonnet seroit excellent, s'il y avoit un peu moins d'affectation ; & ce qui va vous surprendre ; les pensées d'un Poëte Italien sur le miroir même, me paroissent plus naturelles, toutes énigmatiques & toutes mystérieuses qu'elles sont :

*So una mia cosa la qual non è viva,  
 E par che viva; se gli vai dinanti,  
 Et se tu scrivi parer à che scriva:  
 Et se tu canti parer à che canti:  
 Et se ti affaci seco in prospettiva,  
 Ti dira i tuoi difetti tutti quanti:  
 E se sdegnofo gli homeri le volti,  
 Sparisce anch'ella, e torna se ti volti.*

Car enfin, mon image dans le miroir n'a point de vie, & semble en avoir : si j'écris ou si je chante, on diroit qu'elle écrit & qu'elle chante; elle me montre tous mes défauts extérieurs; elle disparoît dès que je tourne le dos, & revient aussi-tôt que je me retourne : tout cela est dit joliment & dans le bon sens.

Puisque, *pour être animé n'a besoin que de voix, non è viva e parehe viva*, ne vous choque pas, interrompit Philanthe, la pensée du Tasse sur les gravures de la porte du Palais d'Armide pourra bien vous plaire. Il dit que les figures sont si bien faites, qu'elles semblent vivantes; qu'il n'y manque que la parole; & qu'elle n'y manque pas même, si on s'en rapporte à ses yeux :

*Manca il parlar, di vivo altro non chiedi;  
Ne manqua questo ancor, s'agli occhi credi.*

C'est-à-dire, repartit Eudoxe en riant; qu'il y a tant de mouvement & tant d'action sur les visages des figures, qu'un sourd qui auroit la vue bonne, croiroit, à les voir, qu'elles parleroient. Vous badinez; repliqua Philanthe. Pour vous répondre sérieusement, dit Eudoxe, cela est pensé avec beaucoup d'esprit. Mais Virgile ne pense point de la sorte, en décrivant ce qui est gravé sur le bouclier d'Enée. Mais,  
reprit

reprit Philanthe, un de nos Poëtes que je puis appeller notre Virgile, dit, en faisant la description des superbes bâtimens d'Egypte, où étoient représenté l'embrâsement de Sodome :

Le marbre & le porphyre ont du feu la couleur ;  
Il paroît même à l'œil qu'ils en ont la chaleur.

Mais le Cardinal Pallavicin dit d'un grand Prélat, qu'en sa jeunesse il fut admiré de la Cour de Rome, qui fait gloire de ne pas admirer même le merveilleux ; qu'à le voir on le prenoit pour un jeune homme, qu'à l'entendre on le prenoit pour un homme âgé, tant ses discours étoient mûrs & solides dans la fleur même de son âge : *La Corte di Roma la quale si gloria de non ammirare eziandio l'ammirabile ; è pure ammirò voi giovane se credeva à gli occhi, vecchio se dava fede all'udito.*

Ces deux pensées, repliqua Eudoxe ; sont, à mon gré, plus simples que celles du Tasse. Un Italien, repartit Philanthe, a mis sous un saint Bruno, peint au naturel dans le fond d'une solitude : *Egli è vivo, e parlerebbe se non osservasse la rigola del silentio.* Cela n'est-il pas pensé agréablement ? *Il est vivant, & il parleroit, si ce n'est qu'il garde la regle du silence.* La pensée est assez plaisante, ré-

pondit Eudoxe, & n'est peut-être que trop agréable : elle revient à celle de Malherbe sur l'image d'une sainte Catherine :

L'art aussi-bien que la nature  
Eût fait plaindre cette peinture :  
Mais il a voulu figurer  
Qu'aux tourmens dont la cause est belle,  
La gloire d'une ame fidelle  
Est de souffrir sans murmurer.

Après tout, ce sont proprement les Italiens qui abondent en pensées fleuries, & qui prodiguent les agrémens dans ce qu'ils écrivent. Je ne vous parle pas du Cavalier Marin, qui fait des descriptions si riantes, & qui appelle la Rose l'œil du printems, la prunelle de l'Amour, la pourpre des prairies, la fleur des autres fleurs :

*Locchio di primavera,  
La pupilla d'Amor,  
La porpora de prati,  
Il fior de gli altri fiori.*

Le Rossignol, une voix emplumée, un son volant, une plume harmonieuse :

*Una voce pennata,  
Un suon volante,  
Una pluma canora.*

Les étoiles, les lampes d'or du firmament; les flambeaux des funérailles du jour; les miroirs du monde & de la nature; les fleurs immortelles des campagnes célestes.

*Socre lampe dorate  
 Ch'i palchi immensi  
 Del firmamento ornate,  
 De l'esequie del di chiare facelle.  
 Specchi de l'universo e di natura,  
 Fiori immortali e nati  
 Ne le campagne amene  
 De' sempiterni prati.*

Je ne parle pas, dis-je, du Marin, qui fait profession de s'égayer & de s'amuser par-tout. Je parle du Prince de la Poésie Italienne, & je soutiens que le Tasse est en mille endroits plus agréable qu'il ne faut. Il décrit dans l'*Aminte* une Bergere occupée à se parer avec des fleurs, & voici ce qu'il en dit : « Tantôt elle » prenoit un lis, tantôt une rose, & elle » les approchoit de ses joues, pour faire » comparaison des couleurs ; & puis, » comme si elle se fût applaudie de la » victoire, elle sourioit, & son souris sem- » bloit dire aux fleurs : J'ai l'avantage sur » vous, & ce n'est pas pour ma parure, » ce n'est que pour votre honte que je » vous porte » :

*Io pur vinco,  
 Ne porto voi per ornamento mio,  
 Ma porto voi sol per vergogna vostra.*

Cela n'est-il pas enchanté, dit Philanthe ? Tant pis pour vous, repliqua Eudoxe, si ces pensées-là vous charment : une Ber-

gere ne fait point tant de réflexions sur sa parure : les fleurs sont ses ajustemens naturels ; elle s'en met quand elle veut être plus propre qu'à l'ordinaire ; mais elle ne songe pas à leur faire honte. Selon votre goût , ajouta-t-il , c'est quelque chose de fort beau , que ce qu'on a dit d'une belle chanson , que c'est un air qui vole avec des ailes de miel ; de la queue du Paon , que c'est une prairie de plumes ; & de l'arc-en-ciel , que c'est le ris du ciel qui pleure , un arc sans fleches , ou qui n'a que des traits de lumiere , & qui ne frappe que les yeux. Ah ! que cela est joli , s'écria Philanthe ! Prenez garde , reprit Eudoxe , que les métaphores tirées de ce que la nature a de plus doux & de plus riant , ne plaisent guère que quand elles ne sont point forcées. *L'air qui vole avec des ailes de miel , la prairie de plumes , le ris du ciel qui pleure , l'arc sans fleches , qui n'a que des traits de lumiere , & qui ne frappe que les yeux : tout cela est trop recherché , & même trop beau pour être bon.*

A la vérité , poursuivit Eudoxe , il n'y a rien de plus agréable qu'une métaphore bien suivie , ou une allégorie régulière : mais aussi il n'y a peut-être rien qui le soit moins , que des métaphores trop continuées , ou des allégories trop étendues.



Vous avez vu un petit Dialogue qui se fit en quatre vers latins, sur Urbain VIII, quand il fut élevé au Pontificat. Comme il portoit des abeilles dans ses armes, les abeilles le représentent allégoriquement, & le Dialogue se fait entre un François, un Espagnol & un Italien. Le François commence par dire : *Elles donneront du miel aux François, elles piqueront les Espagnols.* L'Espagnol répond : *Si les abeilles piquent, elles en mourront.* L'Italien dit ensuite, pour accorder le François & l'Espagnol : *Elles donneront du miel à tout le monde, elles ne piqueront personne, car le Roi des abeilles n'a point d'aiguillon (a).*

Voilà ce qui s'appelle une allégorie heureuse : tout y est juste & sensé, sans que rien aille au-delà des bornes. Il y en a d'autres qui commencent bien & finissent mal, faute d'être assez ménagées.

Le Testi, qui est, comme nous avons déjà dit, l'Horace des Italiens, nous en fournit un exemple dans la Préface du second volume de ses Poésies Lyriques. « Ces chansons, dit-il, que je puis appel-

(a) GALLUS. Gallis mella dabunt; Hispanis spiculâ figent.

HISPANUS. Spicula si figent, emorientur apes.

ITALUS. Mella dabunt cunctis, nulli sua spicula figent.  
Spicula nam Princeps figere nescit apum.

» ler les filles d'un pere déjà vieux, &  
 » des filles qui ne sont pas jeunes elles-  
 » mêmes, me représentoient tous les jours  
 » leur âge & le mien. Ennuyées de de-  
 » meurer plus long-tems dans la maison  
 » paternelle, & impatientes d'en sortir,  
 » on en voyoit déjà quelques-unes, qui  
 » plus hardies & plus libres que les au-  
 » tres, fréquentoient les compagnies, &  
 » alloient par-tout; ce qui retomboit sur  
 » moi & tournoit un peu à ma honte :  
 » car nous ne sommes plus au tems que  
 » les Herminies & les Angéliques cou-  
 » roient le monde toutes seules sans dés-  
 » honorer leur famille, ni scandaliser per-  
 » sonne ».

Ce commencement est agréable; mais voyez ce que c'est que de pousser les choses trop loin. « J'ai donc pris le parti, ajoute l'Auteur, » de remédier à ce désordre en » les mariant, c'est-à-dire, en les faisant » imprimer : *Ho dunque havuto per bene » di rimediare al disordine, e di spo- » sarle in legitimo matrimonio a i torchi » delle stampe.* Mais sachant que la pau- » vreté de mon esprit peut les empêcher » d'être bien pourvues, & faisant réflexion » d'ailleurs que c'est le propre des per- » sonnes généreuses d'assister de pauvres » Demoiselles qui sont en danger de se » perdre, je vous prie, dit-il au Lecteur,

» de leur donner par charité votre protec-  
 » tion , qui leur tiendra lieu de dot ».

Ce mariage , cette pauvreté , cette dot , est justement ce qui rend l'allégorie vicieuse : elle ne le seroit pas , si elle étoit moins étendue & moins plaisante. Le Poëte pouvoit appeller ses dernières Poésies , les filles d'un pere avancé en âge , & dire qu'étant elles-mêmes dans un âge mûr , elles souffroient impatiemment la retraite , & étoient bien-aîsés de voir le monde , que quelques-unes d'elles voyoient déjà malgré lui (a). Mais il falloit en demeurer là , & ne point parler de mariage. Aussi bien , ajouta Eudoxe en riant , les Muses sont vierges (b). C'est peut-être , interrompit brusquement Philanthe , parce qu'elles sont gueuses & qu'elles n'ont pas de quoi se marier.

Quoi qu'il en soit , reprit Eudoxe , on peche souvent contre les regles de la justesse , en étendant trop une pensée agréable ; & croiriez-vous que Voiture est tombé quelquefois dans ce défaut ? témoin sa Lettre de la Berne , & même celle de la Carpe. Je ne croyois pas , interrompit

---

(a) Scire oportet quousquè in singulis sit progrediendum. *Longin. scđ. 29.*

(b) In omnibus rebus videndum est quatenus : et si enim suus cuique modus est , tamen magis offendit nimium quàm parum. *Cicer. Orat.*

Philanthe, que vous pussiez jamais vous résoudre à condamner Voiture en quelque chose, & j'en suis ravi pour l'amour de Balzac. Je suis de bonne foi, dit Eudoxe, & l'amitié ne m'aveugle pas jusqu'à ne point voir les défauts de mes amis.

Mais de tous les Ecrivains ingénieux, celui qui fait le moins réduire ses pensées à la mesure que demande le bon sens, c'est Sénèque. Il veut toujours plaire, & il a si peur qu'une pensée belle d'elle-même ne frappe pas, qu'il la propose dans tous les jours où elle peut être vue, & qu'il la pare de toutes les couleurs qui peuvent la rendre agréable : de sorte qu'on peut dire de lui, ce que son pere disoit d'un Orateur de leur tems : *En répétant la même pensée, & la tournant de plusieurs façons, il la gâte ; n'étant pas content d'avoir bien dit une chose une fois, il fait en sorte qu'il ne l'a pas bien dite (a).* C'est celui qu'un Critique de ce tems-là avoit coutume d'appeller l'Ovide des Orateurs : car Ovide ne fait pas trop se rettenir, ni laisser ce qui lui a réussi d'abord, quoique, selon le sentiment du même Critique, ce ne soit pas une moindre vertu

---

(a) Habet hoc Montanus vitium, sententias suas rependo corrumpit : dum non est contentus unam rem semel. benè dicere, efficit ne benè dixerit. *Controvers. 5, lib. 9.*

de savoir finir que de savoir dire (a).

Si nous écoutons le Cardinal Pallavicin, dit Philanthe, Sénèque parfume ses pensées avec un ambre & une civette, qui à la longue donnent dans la tête : elles plaisent au commencement, & lassent fort dans la suite. *Pro fuma i suoi concetti con un ambra & con un zibetto che à lungo andare danno in testa : nel principio dilettauo, nel processo stancano.* Mais je ne suis point tout-à-fait de son avis, ni du vôtre ; & je trouve que Sénèque est beaucoup plus vif, plus piquant & plus serré que Cicéron.

*Considerationi supra l'arte dello stile e del dialogo.*

Entendons-nous, repartit Eudoxe : le style de Cicéron a plus de tour & plus d'étendue que n'en a celui de Sénèque, qui est un style rompu, sans nombre & sans liaison ; mais les pensées de Sénèque sont bien plus diffuses que celles de Cicéron : celui-là semble dire plus de choses ; & celui-ci en dit plus effectivement ; l'un étend toutes ses pensées, l'autre entasse pensée sur pensée. Et le Cardinal du Perron a eu raison de dire, qu'il y a plus à apprendre dans une page de Cicéron que

*Perroniana.*

---

(a) Propter hoc solebat Montanum Scaurus inter Oratores Ovidium vocare ; nam & Ovidius nescit quod benè cessit relinquere. *Ibid.* Aiebat Scaurus, non minus magnam virtutem esse scire desinere quàm scire dicere. *Ibid.*

dans cinq ou six de Sénèque. Je ne vous rapporte point d'exemple là-dessus ; ce seroit une affaire infinie , & puis vous en jugerez mieux vous-même en lisant avec attention l'un & l'autre. Vous verrez sans doute que Quintilien a eu raison de dire , qu'il seroit à souhaiter que Sénèque en écrivant , se fût servi de son esprit , & du jugement d'un autre (a).

Mais pour ne point sortir de notre sujet , je mets au nombre des pensées qui pechent par trop d'agrément , toutes les antitheses recherchées , comme celles de *vie & de mort* , d'*eau & de feu* , dans des endroits que j'ai remarqués. Florus , en parlant de ces braves soldats Romains qu'on trouva morts sur leurs ennemis après la bataille de Tarente avec l'épée encore à la main , & je ne fais quel air menaçant , dit que la colere qui les animoit , lorsqu'ils combattoient , vivoit dans la mort même : *Et in ipsâ morte ira vivebat*. C'étoit assez d'avoir dit qu'il restoit sur leur visage un air menaçant : *relictæ in vultibus minæ*. Il falloit s'en tenir là : & Tite-Live n'auroit eu garde de faire vivre la fureur guerriere dans la mort même.

Un de nos Poëtes , en décrivant la des-

Flor. lib. 1,  
cap. 18.

---

(a) Velles eum suo ingenio dixisse , alieno judicio ;  
*Quintil. lib. 20 , cap. 2.*

cente de l'Armée Françoisé devant Damiete, & le courage avec lequel saint Louis se jetta dans le Nil, dit d'abord :

Tandis que les premiers disputent le rivage,  
Et qu'à force de bras ils s'ouvrent le passage,  
Louis impatient saute de son vaisseau ;

il dit ensuite :

Le beau feu de son cœur lui fait mépriser l'eau.

Si je ne craignois de tomber dans le défaut que je reprends, ajouta Eudoxe, je dirois que ce *beau feu* opposé à l'*eau*, est bien froid ; mais j'aime mieux dire que ce jeu de *feu* & d'*eau* est un agrément outré dans un endroit aussi sérieux que celui-là.

Un autre de nos Poètes, qui a décrit d'une manière si poétique & si agréable le passage du Rhin, est bien éloigné de ces antitheses, & pense plus heureusement, quand il dit au sujet de la Noblesse Françoisé qui passa à la vue du Roi :

Louis les animant du feu de son courage,  
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.

Je vois bien, interrompit Philanthe, que vous n'aimez pas l'Építaphe qu'a fait Lope de Vegue, dans sa *Jerusalem conquistada*, de Frédéric, qui vint à Constantinople avec son armée victorieuse, &

qui se noya dans le Cidne, en s'y baignant au retour de la chasse :

*Naci en tierra, fui fuego, en aqua muero.*

Le Poète Castillan a cru faire merveilles, repartit Eudoxe, d'assembler trois éléments dans une Epitaphe, & de dire, pour la rendre plus agréable, que Frédéric, qui naquit sur la terre & mourut dans l'eau ; étoit tout de feu.

Je n'aime guère non plus la pensée de Séneque le Tragique, sur le Roi Priam, qui fut privé des honneurs de la sépulture : *Ce pere de tant de Rois n'a point de sépulcre, & a besoin de feu, tandis que Troye brûle (a)*. Ce manque de feu dans l'embrasement de la Ville, est trop recherché. Un autre Poète dit presque le même, repliqua Philanthe, en disant que Troye ne sert pas même de bûcher à Priam étendu mort sur le rivage (b). Ce Poète-là, repartit Eudoxe, me paroît plus sage & moins jeune que Séneque.

Savez-vous au reste quand ces sortes de pensées sont les plus vicieuses ? c'est quand

(a) Ille rot Regum parens  
Caret sepulcro Priamus, & flammâ indiger,  
Ardente Trojâ.

*In Troad. Act. 2i*  
(b) Priamumque in littorè truncum,  
Cui non Troja rogas,



la matiere est triste d'elle-même, & que tout y doit être naturel. Ce que dit Tancrede sur le tombeau de Clorinde, qu'il avoit aimée passionnément, est brillant & tout plein de pointes, comme plus d'un Critique l'a remarqué.

*O Saffo amato & honorato tanto  
Che d'entro hai le mie fiamme, e fuori il  
pianto :*

*Non di morte sei tu : ma di vivaci  
Ceneri albergo ove è riposto Amore.*

Je me moque des Critiques, interrompit Philanthe. Et qu'y a-t-il de plus spirituel que ce marbre qui a des feux au-dedans, des pleurs au-dehors ; qui n'est pas la demeure de la mort, mais qui renferme des cendres vives où l'amour repose ? Les jeux d'esprit, repliqua Eudoxe, ne s'accordent pas bien avec les larmes, & il n'est pas question de pointes quand on est saisi de douleur (a). La peinture que le Tasse fait de Tancrede avant que de le faire parler, promettoit quelque chose de plus raisonnable & de plus touchant :

*Pallido, freddo, muto, e quasi privo  
Di movimento al marmo gli occhi affisse,  
Al fin sgorgando in lagrimoso rivo  
In un languido ohime proruppe e disse.*

---

(a) Sententioliscne flendum erit? Quintil. lib. 22.  
cap. 2.

Mais cet homme pâle , tout glacé , qui garde un silence morne , & qui n'a presque pas de mouvement , qui , après avoir attaché ses yeux sur le tombeau , fond en larmes , & jette un hélas languissant ; cet homme , dis-je , se met tout-d'un-coup à dire de jolies choses , & badine ingénieusement : en quoi il me semble aussi plaisant que le seroit dans une pompe funebre celui qui mene le deuil , si , les larmes aux yeux , & le visage tout abattu de tristesse , il se mettoit à danser une courante pour réjouir la compagnie. Le Poëte auroit mieux fait de ne faire rien dire à Tancrede en cette rencontre , comme il ne lui avoit fait rien dire , quand ce Prince malheureux reconnut Clorinde en lui ôtant son casque pour la baiser , après l'avoir lui-même blessée à mort. Le Tasse dit seulement là-dessus :

*La vide e la conobbe ; e restò senza  
E voce e moto. Ahi vista ! ahi conoscenza !*

Mais Tancrede parle en revenant de sa défaillance , repliqua Philanthe , & je me souviens d'une belle chose qu'il dit à la vue de Clorinde morte :

*O viso che puoi far la morte  
Dolce ; ma raddolcir non puoi mia sorte.*

Cela n'est peut-être que trop beau , repartit

Eudoxe : *O visage ! qui peux rendre la mort douce , mais qui ne peux adoucir mon sort !* A vous parler franchement , je ne trouve pas la pensée assez simple , & ce que Tancrede dit d'abord me plaît davantage : Quoi ! je vis encore , & je vois le jour !

*Io vivo ? io spiro ancora ; e gli odiosi Rai miro ancor di questo infasto die ?*

Il en est, ajouta-t-il, de Tancrede dans la *Jérusalem délivrée*, comme de Sancerre, dans la *Princesse de Cleves* : leur affliction est plus naturelle au commencement, qu'elle ne l'est dans la suite ; & , pour laisser là Tancrede, l'Auteur des *Lettres à Madame la Marquise* \*\*\* a bien remarqué, ce me semble, que Sancerre, vivement touché de la mort de Madame de Tournon, après avoir dit plus d'une fois : « Elle est morte, je ne la verrai plus, » *ne devoit point dire*, j'ai la même affliction de sa mort, que si elle m'étoit infidelle, & je sens son infidélité comme si elle n'étoit point morte. Je ne puis ni m'en consoler, ni la haïr. Je sens plus sa perte que son changement. Je ne puis la trouver assez coupable pour consentir à sa mort. Je paye à une passion feinte qu'elle a eue pour moi, le même tribut de douleur que je croyois devoit à une passion véritable ».

HÉ, pourquoi ne le pas dire, repliqua Philanthe? Parce que cela est trop ingénieux pour un affligé, répondit Eudoxe, & que, selon Denys d'Halicarnasse, toutes les gentillesse, dans un sujet sérieux, sont hors de propos, quelque raisonnables qu'elles soient : elles empêchent même qu'on ait pitié de celui qui se plaint (a). Je suis sûr, reprit Philanthe, que les sentimens de Sancerre plaisent à des personnes qui ont le goût bon, & qui s'entendent en passions mieux que vous.

Mais, pour revenir à Tancrede, que je ne puis encore quitter, vous nommerez donc des jeux d'esprit les antitheses & les apostrophes qu'il fait dans le fort de sa douleur? Oui, sans doute, repartit Eudoxe; car, n'est-ce pas se jouer que de dire : *Je vivrai comme un malheureux monstre d'amour, auquel une vie indigne est la seule peine digne de son impiété!*

*Dunque i vivrò tra memorandi essempi;  
Misero mostro d'infelice amore;  
Misero mostro, à cui sol pena è degna  
De l'immensa empierà la vita indegna.*

---

(a) Omnes in re seriâ verborum deliciae etiam non ineptæ, intempestivæ sunt, & commiserationi plurimum adversantur. *In Judic. de Isocrat.*

Lenitati & compositioni numerosæ studere non est hominis commoti, sed ludentis, & potius sese ostentantis. *Demetr. Phaler. de Elocut.*

Croyez-moi; *digne, indigne*, fait un jeu qui ne convient pas à une extrême affliction. Pour les apostrophes à sa main & à ses yeux, elles me sont insupportables, tant elles me paroissent badines : « Ah! » main timide & infâme, pourquoi n'oses-tu pas maintenant couper la trame de ma vie, toi qui fais si bien blesser & tuer ?

*Ahi man timida e lenta, hor che non osi,  
Tu che sai tutte del ferir le vie;  
Tu ministra di morte empia e infame,  
Di questa vita rea troncar lo stame!*

Yeux aussi barbares que la main ! Elle a fait les plaies, & vous les regardez !

*O di par con la man luci spietate!  
Essa le piaghe fè, voi le mirate.*

Cela ne vaut pas ce qu'il dit d'abord : *Quoi ! je vis, je respire encore ! io vivo, io spiro ancora ?*

Mais les affligés ne sont pas les seuls à qui il ne sied pas bien d'avoir trop d'esprit, ou plutôt d'en vouloir montrer. Les personnes mourantes doivent encore penser simplement, & je m'étonne, quand je lis les dernières paroles de Sénèque, dans un petit Livre qui porte ce titre, de lui entendre dire des choses qui sentent le Déclamateur & l'Académicien. Ecou-

rez-le, je vous prie. Eudoxe prit un papier, & lut ce qui suit :

« Il semble que la nature veuille me re-  
 » tenir par force, & boucher les canaux  
 » par où ma vie doit s'écouler. Ce sang,  
 » qui ne sort point de mes veines ouvertes,  
 » est ennemi de sa liberté, mais plus en-  
 » core de la mienne : il ne vient que goutte  
 » à goutte, bien que mes desirs le pres-  
 » sent » ; comme s'il vouloit justifier Né-  
 » ron, & faire voir qu'il n'est pas injuste de  
 » le répandre, puisqu'il est rébelle à ses  
 » commandemens.

« Le sang qu'on a peine d'arrêter dans  
 » les blessures des autres, ne veut pas sortir  
 » des miennes, & semble être d'intelli-  
 » gence avec la mort pour s'attacher à  
 » moi comme elle s'en éloigne.

» Ce poignard, qui ne rougit que du  
 » sang de Pauline, comme s'il avoit honte  
 » d'avoir blessé une femme, après avoir  
 » fait les premières ouvertures inutilement,  
 » fera les dernières avec effet ».

Voilà Théophile tout pur dans son  
*Pyrame*, s'écria Philanthe :

Ah ! voici le poignard, qui, du sang de son  
 maître  
 S'est souillé lâchement ! il en rougit, le traître.

Ecoutez le reste, reprit Eudoxe. « Tout  
 » insensible qu'il est, il a pitié de Néron,

» & le voyant travaillé d'une soif enra-  
 » gée, il lui ouvre des sources où sa cruau-  
 » té pourra se désaltérer dans le sang, qui  
 » est son breuvage ordinaire ».

Pour moi, dit Philanthe, je ne m'étonne point que Sénèque fasse des pointes en mourant : on meurt comme on a vécu ; & je m'étonnerois bien davantage si à la mort il changeoit d'esprit. On ne peut pas mieux défendre celui qui le fait parler si spirituellement, repartit Eudoxe, & je n'ai rien à vous répondre là-dessus. Je vous avoue, néanmoins, repliqua Philanthe, que ce *poignard, qui ne rougit que du sang de Pauline, comme s'il avoit honte d'avoir blessé une femme*, me plaît un peu moins aujourd'hui qu'il ne faisoit autrefois, & cette pensée m'en rappelle d'autres de ce genre-là. Maître Adam, le fameux Menuisier de Nevers, dit que le teint de la Princesse Marie

De honte a fait rougir les roses,  
 De jalousie a fait pâlir les lys.

Et le Carme Provençal, Auteur du Poëme de la Magdeleine, apostrophe ainsi les femmes du monde, en leur proposant pour modele la pénitente de la Sainte-Baume :

Ne rougirez-vous point de ses pâles couleurs ?

Ce sont des Poëtes, repliqua Eudoxe ;

& des Poètes d'un caractère particulier ; à qui on passe ce qu'on auroit peut-être peine à souffrir dans d'autres. Mais que direz-vous d'un Prédicateur Italien, qui dit d'une Sainte, dont la beauté alluma des flammes impures, & qui se déchira le visage pour guérir le mal qu'elle avoit fait ? « Que si la blancheur de son teint » a pu noircir l'ame de ses freres, son sang » les fera rougir de honte ». Voilà où mene l'envie de dire de belles choses, quand on n'a pas le goût bon.

Je reconnois à présent, repartit Philanthe, qu'il peut y avoir de l'excès dans l'agréable aussi-bien que dans le sublime : mais je ne vois pas qu'on puisse excéder en matiere de délicatesse, & il me semble qu'une pensée ne sauroit jamais être trop fine.

Le trop est vicieux par-tout, répondit Eudoxe, & la délicatesse a ses bornes aussi-bien que la grandeur & l'agrément (a). On raffine quelquefois à force de penser finement, & alors la pensée dégénere en une subtilité qui va au-delà de ce que nous appellons délicatesse : c'est, si cela peut se définir, une affectation exquise ; ce n'est pas finesse, c'est raffinement : les

---

(a) Vitium est ubique quod nimium est. *Quintil. lib. 8, cap. 3.*



termes manquent pour exprimer des choses si subtiles & si abstraites : à peine les concevons-nous ; & il n'y a proprement que les exemples qui puissent les faire entendre. J'en ai ici de tous les degrés & de toutes les especes ; car il y a de plus d'une sorte de délicatesse outrée, & j'ai été curieux de remarquer ce que les Auteurs ont de rare en ce genre là.

Nous ne parlons pas ici de ce qui est visiblement mauvais par trop de subtilité, comme pourroit être ce que dit le Poëte de Provence sur la voûte de la Sainte-Baume, qui est fort humide, & qui dégoutte continuellement :

Alambic lambrissé sans diminution,  
Lambris alambiqué sans interruption.

Nous parlons de certaines pensées, qui ; toutes alambiquées qu'elles sont, semblent être bonnes, & ont quelque chose qui surprend d'abord.

La premiere que je rencontre dans mon recueil est tirée de l'Epigramme Latine sur l'ancienne Rome, dont nous avons déjà parlé plus d'une fois. Le Poëte, après avoir dit qu'il ne reste de cette ville si superbe que des ruines qui ont encore je fais quoi d'auguste & de menaçant, ajoute que, comme elle a vaincu le monde, elle a tâché de se vaincre elle-même ; qu'elle s'est

vaincue en effet, afin qu'il n'y eût rien dans le monde dont elle ne fût victorieuse (a). Il veut dire que les vainqueurs, les maîtres du monde, tournerent leurs armes contr'eux-mêmes, & que Rome fut détruite par les Romains. S'il ne disoit que cela, sa pensée seroit juste & raisonnable : le raffinement est dans la réflexion qu'il fait, que Rome s'est vaincue, afin qu'il n'y eût rien qu'elle n'eût vaincu.

La pensée de Pline le jeune sur la mort de Nerva, qui venoit d'adopter Trajan, est presque semblable. Le Panégyriste dit que les Dieux retirèrent Nerva de ce monde, de peur qu'après une action si divine, il ne fît quelque chose d'humain; qu'un ouvrage aussi grand que celui-là méritoit d'être le dernier; & que l'homme qui en étoit l'auteur devoit prendre sa place dans le Ciel au plutôt, afin que la postérité eût lieu de demander s'il n'étoit pas déjà Dieu quand il l'avoit fait (b).

Tout cela est imaginé fort subtilement; comme vous voyez; mais il y a un peu

(a) *Vicit ut hæc mundum, nisi est se vincere; vicit, A se non victum, nequid in orbe foret.*

(b) *Nervam Dii cælo vindicaverunt, ne quid post illud divinum & immortale factum mortale faceret. Debere quippè maximo operi hanc venerationem, ut novissimum esset, auctoremque ejus statim consecrandum: ut qua idoque inter posteros quæreretur, an illud jam Deus fecisset. Paneg. Traj.*

trop de subtilité dans ces réflexions, & c'est apparemment un de ces endroits quintessenciés, qui faisoit que Voiture estimoit moins le Panégyrique de Pline, qu'une sorte de potage que l'on mangeoit à Balzac, & que le Maître du logis avoit inventée.

La comparaison est un peu grossière pour un esprit délicat, dit Philanthe, & je ne comprends pas là-dessus le goût de Voiture. Il badine à son ordinaire, repartit Eudoxe; mais en badinant il nous fait entendre que ce Panégyrique si fameux ne le charmoit pas. Et voilà ce qui m'étonne, reprit Philanthe. Peut-on avoir de l'esprit & n'admirer pas un ouvrage où l'esprit brille depuis le commencement jusqu'à la fin? C'est peut-être, repliqua Eudoxe, parce que l'esprit y brille trop, que Voiture ne l'admiroit pas, ou du moins qu'il ne l'estimoit pas tant que les potages de Balzac, qui étoient sans doute des potages de santé: car Voiture, si je ne me trompe, étoit naturel en tout, & avoit le même goût pour la bonne chère que pour l'éloquence. Je voudrois pourtant qu'il n'eût pas méprisé en général le Panégyrique de Pline; c'est une pièce pleine de traits délicats & de pensées excellentes, que Cicéron pourroit avouer. Mais il faut aussi demeurer d'accord pour la justification de Voiture, qu'il y a en plusieurs endroits quelque chose de

raffiné & de trop piquant, qui ne sent point le siècle d'Auguste. La pensée que je vous ai dite est de cette espèce, & je puis en joindre une autre; c'est sur l'amour que Trajan avoit pour les peuples.

*Le comble de nos vœux a été que les Dieux nous aimassent comme vous nous aimez. Quels hommes y a-t-il plus heureux que nous, qui avons à souhaiter, non pas que le Prince nous aime, mais que les Dieux nous aiment comme fait le Prince? Cette ville si religieuse, & qui s'est toujours rendue digne par sa piété de la bienveillance des Dieux, croit que rien ne peut la rendre plus fortunée, que s'ils imitent l'Empereur (a).*

La pensée me semble belle & délicate; dit Philanthe: elle a, repartit Eudoxe, un peu plus de délicatesse qu'il ne faut; & si vous ne vous en appercevez pas, je ne fais comment vous le faire entendre: on sent mieux cela qu'on ne l'explique.

Ce que je puis vous dire, ajouta-t-il, c'est que les Auteurs profanes; qui subtilisent le plus, le font d'ordinaire, lors-

(a) Pro nobis ipsis hæc fuit summa votorum, ut nos sic amarent Dii, quomodo tu. Quid felicius nobis, quibus non jam illud optandum est, ut nos diligat Princeps, sed Dii quemadmodum Princeps? Civitas religionibus dedita semperque Deorum indulgentiam piè merita, nihil felicitati suæ putat astrui posse, nisi ut Dii Cæsarem imitentur. *Paneg. Traj.*

qu'ils mettent les Dieux en jeu. Lucain n'y manque jamais, & son esprit naturellement outré, si j'ose parler de la sorte; se guinde, s'évapore, & se perd en quelque façon, dès qu'il mêle les Dieux dans une pensée. Voyez comme il raffine au sujet de Marius, qui, étant vaincu par Sylla, & abandonné des siens, fut contraint de se retirer en Afrique : *Carthage ruinée & Marius banni, se consolent l'un l'autre, & pardonnerent aux Dieux leur commune disgrâce (a).*

L'Historien que j'aime tant, interrompit Philanthe, a presque la même pensée, hors que les Dieux n'en sont pas. Après avoir dit que ce grand homme souffroit toutes les incommodités d'une vie pauvre, dans une cabane des ruines de Carthage, il ajoute que Marius regardant Carthage, & Carthage regardant Marius, pouvoient se consoler l'un l'autre (b).

Si ce n'est pas là du raffinement, reprit Eudoxe, c'est quelque chose qui en approche. Mais je pardonne bien plus au

(a)

Solatia fati

Carthago, Mariusque tulit pariterque cadentes  
Ignovere Deis.

Lib. 2.

(b) Cursum in Africam direxit, inopemque vitam in  
jugurio ruinarum Carthaginensium toleravit. Cum Ma-  
rius aspiciens Carthaginem, illa inruens Marium, alter  
alteri possent esse solatio. *Vellei. Paterc. lib. 2.*

E e

Poète cette consolation réciproque qu'à l'Historien, qui doit être plus naturel & plus simple. On pouvoit imaginer que Marius se consola à la vue de Carthage, sans ajouter le retour, que Carthage se consola à la vue de Marius.

Plutarque n'a eu garde d'être si subtil : il s'est contenté de dire qu'un Prêtre Romain, qui étoit Gouverneur de la Libye, ayant fait faire défense à Marius, par un homme exprès, de mettre le pied dans sa Province, Marius répondit ainsi au député du Prêtre : *Tu diras à Sextilius que tu as vu Marius assis entre les ruines de Carthage* ; comme pour l'avertir par le changement de sa fortune, & par la décadence d'une ville si puissante, qu'il avoit lui-même tout à craindre.

Vous ne songez pas, dit Philanthe, qu'en blâmant ces réflexions, qui vous paroissent trop subtiles, vous faites le procès à Tacite que vous estimez. Je ne le fais pas à Tite-Live, ni à Salluste, reprit Eudoxe, que j'estime davantage. C'est à la vérité un grand politique & un bel esprit que Tacite ; mais ce n'est pas, à mon avis, un excellent Historien. Il n'a ni la simplicité, ni la clarté que l'Histoire demande : il raisonne trop sur les faits ; il devine les intentions des Princes plutôt qu'il ne les découvre ; il ne raconte point les choses

comme elles ont été, mais comme il s' imagine qu'elles auroient pu être : enfin, ses réflexions font souvent trop fines & peu vraisemblables. Par exemple, y a-t-il de l'apparence qu'Auguste n'ait préféré Tibere à Agrippa & à Germanicus, que pour s'acquérir de la gloire, par la comparaison qu'on feroit d'un Prince arrogant & cruel, comme étoit Tibere avec son prédécesseur (a) ? Car quoique Tacite mette cela dans la bouche des Romains, on ne voit que trop que la réflexion est de lui, aussi-bien que celle qu'il fait sur ce que le même Auguste avoit mis dans son testament, au nombre de ses héritiers, les principaux de Rome, dont la plûpart lui étoient odieux ; qu'il les y avoit, dis-je, mis par vanité, & pour se faire estimer des siècles suivans (b).

Mais Tacite n'est pas le seul Historien qui raffine : d'autres le contrefont tous les jours, & pensent le valoir en imitant ses défauts. Un de ces singes de Tacite ne fait point de difficulté de dire d'un Duc de Wirtemberg, qu'il aimoit à faire le mal par le seul plaisir que son imagination

---

(a) Ne Tiberium quidem caritate, aut Reipublicæ curâ successorum ascitum ; sed quoniam arrogantiam sæviriâque ejus introsperit comparatione deterrimâ sibi gloriam quæsisisse. *Annal. lib. 1.*

(b) Primores civitatis scripserat plerosque invisos sibi ; sed jaçantia gloriâque ad posteros. *Idem.*

bleffée lui figuroit qu'il y avoit à le contredire ; qu'il haïffoit fa qualité de Souverain en tout, hors en ce qu'elle lui donnoit le pouvoir de mal faire impunément : & d'un Evêque d'Utrecht, de la dernière Maison de Bourgogne, qu'il méprisoit autant ceux qui louoient la chasteté, que ceux qui la gardoient ; & que pour avoir une entrée facile dans son Palais, il falloit au moins passer pour concubinaire public.

Vous seriez bien attrapé, dit Philanthe, si l'Historien avoit trouvé cela mot pour mot dans ses mémoires. Oui certainement, reprit Eudoxe. Mais j'ose dire que je ne risque rien, & je suis sûr que son imagination seule lui a fourni ces belles idées, aussi-bien que celles qui regardent la Reine Catherine de Médicis, le Duc d'Anjou & le Prince de Condé, dans un endroit de l'Histoire de Charles IX, où l'Auteur dit, à l'occasion d'une conversation un peu vive qu'eurent les deux Princes, fort mal contents l'un de l'autre, que le Prince de Condé avoit haï le Duc d'Anjou dans le même instant, avec autant d'excès, que si son aversion n'eût point été déjà épuisée par son redoublement de haine pour la Reine.

Voilà qui est en effet bien raffiné, repliqua Philanthe, & je doute que ce que dit Mégare dans Sénèque le soit autant.



L'indignation de cette Princesse contre le meurtrier de sa famille & l'usurpateur de son Royaume, la porte à lui dire qu'après qu'elle a tout perdu, elle se console en quelque façon de ses pertes par le plaisir qu'elle a de le haïr; que la haine qu'elle sent lui est plus chère que sa famille, que sa couronne & que sa patrie; qu'une seule chose la fâche, & c'est que le peuple le haït aussi, parce qu'elle voudroit ramasser dans son cœur toute la haine qu'on peut avoir pour un tyran si cruel & si odieux (a).

Tous les faiseurs de réflexions politiques ou morales, reprit Eudoxe, ne ressembleront pas au grand homme qui nous en a donné de si délicates & de si sentées : ils sont la plupart un peu visionnaires, & c'est à eux, ce me semble, qu'on peut appliquer le proverbe Italien : *Chi troppo l'assotiglia, la scavezza*. Il y a des Malvezzi, & des Cériziers, qui sophistiquent leurs pensées, & qui vous diront que ceux qui ont recours à l'épée que la Justice tient d'une main, prennent rarement la balance qu'elle tient de l'autre; que la beauté est le plus puissant & le plus

---

(a) Patrem abstulisti, regna, germanos, larem,  
 Patriam : quid ultra est? Una res superest mihi  
 Fratrem ac parente carior, regno & lare,  
 Odium tui : quod esse cum populo mihi  
 Commune doleo : pars quota ex isto mea est.

foible ennemi de l'homme ; qu'il ne lui faut qu'un regard pour vaincre ; qu'il ne faut que ne la pas regarder pour triompher d'elle.

Après tout, interrompit Philanthe, ces pensées sont justes & pleines d'esprit. Je ne le nie pas, repartit Eudoxe : je dis seulement qu'elles en vaudroient mieux, si elles avoient plus de corps ; & qu'elles ressemblerent à ces lames que l'on affine si fort, qu'on les réduit presque à rien, ou à ces petits ouvrages d'ivoire, qui n'ont point de consistance par trop de délicatesse.

Un Auteur de ce caractère, dira d'une personne qu'il a entrepris de louer, que les grimaces les plus étranges, ont une grace inexprimable quand elle contrefait ceux qui les font. J'ai vu, dit Philanthe, des graces terribles dans Homère, & une belle horreur dans le Tasse : mais je n'ai vu nulle part des grimaces agréables ; & je croyois qu'il ne seroit jamais bien d'en faire, ni de contrefaire ceux qui en font (a). C'est aussi une vision nouvelle, repartit Eudoxe, & l'Italien dit de ces sortes de pensées toutes neuves : *Questo è bizarmente pensato*. Je comprends au reste que le Cy-

---

(a) *Homerus in ludendo majorem truculentiam præ se fert, ac primus etiam dicitur horrentes venteres reperisse. Demetr. Phaler. de Elocut.*

clope d'Homere a quelque chose de noble & de fier qui plaît, & que le camp du Tasse est un spectacle également beau & formidable.

*Bello in si bella vista anco e l'horrore.*

Mais je ne vois pas que les plus étranges grimaces du monde puissent plaire qu'en faisant rire, comme font celles de Scaramouche ou d'Arlequin; & ce n'est pas, je pense, ce qu'a prétendu l'Auteur du portrait ou de l'Eloge dont je parle. Il a voulu sans doute flatter la personne qu'il peint; & sa pensée est, qu'il y a je ne fais quoi de charmant dans ses grimaces mêmes. J'aime mieux en vérité ce que dit Scaron d'une Dame Espagnole, que jamais on ne s'habilla mieux qu'elle; & que la moindre épingle attachée de sa main, avoit un agrément particulier: du moins cela est naturel.

On s'expose quelquefois à passer le but, dit Philanthe, quand on veut aller plus loin que les autres. Vous avez raison, dit Eudoxe, & les modernes tombent d'ordinaire dans ce défaut dès qu'ils veulent renchérir sur les anciens. Costar a remarqué que Bion fait seulement pleurer les Amours sur le tombeau d'Adonis, & que Pindare s'est contenté de faire pleurer les Muses sur celui d'Achille: mais que San-

nazar a enfermé les Amours dans le fépulcre de sa Maximilla (a), & que le Guarini enterre les Muses avec une personne morte, jusqu'à dire qu'elles la pleureroient, si elles n'étoient mortes elles-mêmes :

*Piange Parnasso e piagnerian le Muse :  
Mà qui teco son elle e morte e chiuse.*

A votre avis, n'est-ce pas-là raffiner ?

Un autre Poëte Italien, dit Philanthe, enterre non-seulement les Graces & les Muses, mais Apollon, leur pere :

*Et vedove le Gratie, orbe le Muse  
Parean pur col lor padre in tomba chiuse.*

Le Parean, repliqua Eudoxe, *Elles semblent enfermées dans le tombeau*, adoucit un peu la pensée ; & je fais bon gré au Poëte, ajouta-t-il, de ne les avoir pas fait mourir absolument. Ce seroit grande pitié s'il n'y avoit plus de Graces, ni de Muses, ni d'Apollon au monde ! On pourroit se consoler de leur mort, repartit Philanthe, ou plutôt on s'en est déjà consolé aussi-bien que de celle des jeux & des ris, qu'un savant homme a enfermés avec toutes les Muses Latines, Françaises, Italiennes & Espagnoles, dans le

---

(a) Hoc sub marmore Maximilla clausa est,  
Qua cum frigiduli jacent amores.

tombeau de Voiture : à l'exemple de Martial, qui met dans celui d'un Comédien de son tems tous les bons mots, toutes les plaisanteries & tous les divertissemens du théâtre (a). Parlons plus sérieusement, continua Philanthe : il n'y a pas lieu de nous affliger de toutes ces morts; les Graces & les Muses, les jeux & les ris, les plaisanteries & les bons mots, ont survécu aux personnes avec qui on les a enterrés; comme l'amour & l'honnêteté sont demeurés dans le monde après la fameuse Laure, quoique Pétrarque les ait fait partir de ce monde avec elle :

*Nel tuo partir, parti del monde amore  
E cortesia.*

Mais à propos de ris & de plaisanteries, poursuivit-il, le Poëte moderne que je viens de vous citer sur la mort de Voiture, a fait sur celle de Scaron une jolie Epigramme, dont le sens est que Scaron étant venu en l'autre monde, tous les morts se prirent à rire; qu'en celui-ci

---

(a) Etruscæ Veneres, Camenæ, Iberæ,  
Hermes Gallicus & Latina Siren,  
Risus, deliciæ, dicacitates,  
Lusus, ingenium, joci, lepores.  
Et quidquid fuit elegantiarum;  
Quo Veturius, hoc jacent sepulcro.

les jeux & les ris ne font que pleurer depuis son trépas (a). Le Poëte, comme vous voyez, parle en Théologien du Parnasse, selon les regles que vous avez établies; & sa pensée est très-naturelle, quelque délicate qu'elle soit.

En lisant l'autre jour les Confessions de saint Augustin, repartit Eudoxe, car je ne lis pas toujours des livres profanes, je rencontrai un endroit qui me semble bien raffiné; c'est au sujet de ce cher ami que la mort lui enleva. Après avoir dit qu'il s'étonnoit que les autres mortels vécuissent, puisque celui qu'il avoit aimé comme un homme qui ne devoit point mourir, étoit mort, & qu'il s'étonnoit encore davantage de ce qu'il vivoit, étant un autre lui-même, il ajoute : *Quelqu'un a dit fort bien de son ami, la moitié de mon ame; car j'ai senti que mon ame & la sienne n'étoient qu'une ame en deux corps; & c'est pour cela que la vie m'étoit en horreur, parce que je ne voulois pas vivre à demi. C'est pour cela aussi peut-être que je craignois de mourir, de peur que celui que j'avois beaucoup aimé, ne mou-*

---

(a) Deliciae procerum, totâ notissimus aulâ,  
 Venerat ad stigas Scaro facetus aquas.  
 Solvuntur risu mœstissima turba silentum.  
 Hic Jocus & Lusus; hic lacrumant Veneres.

*est tout entier (a). Voilà comme saint Augustin raffine, en renchérissant sur Horace, qui appelle Virgile la moitié de son ame (b), & qui dit à Mécénas : Ah ! si la mort vous ravit, vous qui êtes une partie de mon ame, comment vivre avec l'autre, n'étant plus ni aimé, ni entier comme j'étois (c) ?*

On ne gâte rien quelquefois, repliqua Philanthe, en enchérissant sur la pensée d'autrui, & on peut le faire sans raffiner. Horace, que vous venez de citer, dit qu'un Cavalier a derrière lui le chagrin qui ne le quitte jamais (d). Un de nos Poètes l'emporte, ce me semble, sur Horace, en disant :

Un fou rempli d'erreurs, que le trouble  
accompagne,  
Et malade à la ville ainsi qu'à la campagne,  
En vain monte à cheval pour tromper son ennui ;  
Le chagrin monte en croupe & galope avec lui.

Je vous avoue, repartit Eudoxe, que le

(a) Ideo mihi horrore erat vita, quia nolebam dimidius vivere; & ideo fortè mori metuebam, ne totus ille moreretur, quem multum amaveram. *Confess. liq. 4, cap. 6.*

(b) Et servas animæ dimidium meæ.

*Lib. 5, Od. 2.*

(c) Ah, te meæ si partem animæ rapit,  
Maturior vis quid moror altera?  
Nec charus æquè, nec superstes  
Integer.

*Lib. 2, Od. 71.*

(d) Post equitem sedet atra cura.

*Lib. 3, Od. 3.*

340 TROISIÈME DIALOGUE:

François est plus vif & plus beau que le Latin : mais il y'a un autre jendroit d'Horace où le chagrin s'embarque avec les matelots, & court après les cavaliers, d'une vitesse qui surpasse celle des cerfs & des vents, & cet endroit-là est plein de vivacité (a).

Après tout, continua-t-il, peu d'Auteurs sont capables d'enchéirir heureusement sur les anciens. Maynard l'a fait, ce me semble, repliqua Philanthe, en faisant parler un pere sur la mort de sa fille dans l'esprit de Lucain qui dit que Cornélie aime sa douleur comme elle aimoit Pompée, ou plutôt que sa douleur lui tient lieu de son mari (b). Voici le Poëte François :

Qui me console excite ma colere,  
Et le repos est un bien que je crains ;  
Mon deuil me plaît & m'e doit toujours plaire,  
Il me tient lieu de celle que je plains.

Ce n'est pas-là enchéirir sur une pensée, repartit Eudoxe : ce n'est que la traduire, ou la paraphrafer sans y ajouter rien de nouveau. Aussi n'est-il pas aisé de rehausser la beauté d'une pensée en y

(a) Scandit æratas vitiosa naves  
Cura; nec turmas equitum relinquit,  
Ocyor cervis, & agente nimbos  
Ocyor Euro.

Lib. 2, Od. 26.

(b) Perfruitur lacrymis, & amat pro conjuge luctum.

Lib. 2.



ajoutant de nouvelles graces, comme a fait un bon esprit, à la pensée d'Aristote, que *les belles personnes portent des lettres de recommandation sur le front*, en disant que ce sont *des lettres écrites de la main même de la nature, & lisibles à toutes les nations de la terre*. Du reste, il est dangereux de vouloir avoir plus d'esprit que ceux qui en ont le plus; & cela mene droit au raffinement, si on n'y prend garde; mais les esprits qui subtilisent n'ont qu'à suivre leur propre génie pour prendre l'essor, & se perdre dans leurs pensées.

Un des Historiens de la guerre de Flandre, décrivant le siege de Maestricht, raffine beaucoup. Après avoir dit que le canon emportoit aux uns les cuisses, aux autres la tête, à quelques-uns les épaules & les bras; que leurs membres emportés avec violence, alloient blesser leurs compagnons qui mouroient, pour ainsi dire; par les mains de leurs gens & de leurs amis, il ajoute que d'autres ayant été coupés par les chaînes dont le canon avoit été chargé, combattoient de ia moitié du corps, & se survivant, vengeoient la partie d'eux-mêmes qu'ils venoient de perdre (a).

Je tombe d'accord, repliqua Philanthe,

---

(a) Dimidiato corpore pugnabant, sibi superstites, ac peremptæ partis ultores. *Strad. Dec. 2, lib. 2.*

que ces pensées ne sont guère naturelles pour une description historique : il n'appartient qu'aux pourfendus de l'*Amadis* & de *Don Quichotte*, de combattre d'une moitié de leurs corps, & de survivre à eux-mêmes pour venger l'autre.

Vous voilà dans la bonne voie, répondit Eudoxe, & Dieu veuille que le Tasse ne vous en fasse point sortir : car enfin, permettez-moi de vous le dire, il en sort quelquefois lui-même, & on ne peut pas plus raffiner qu'il fait dans des occasions où le raffinement est fort mauvais. Tancrede, en faisant ces belles apostrophes dont je vous ai déjà parlé, dit à sa main :  
 « Passe-moi ton épée au travers du corps,  
 » & mets mon cœur en pièces : mais peut-être, (prenez garde au raffinement)  
 » qu'étant accoutumée à des actions barbares & impies, tu crois que c'en seroit  
 » une de piété de faire mourir ma douleur. L'Italien vous fera mieux concevoir la pensée :

*Passa pur questo petto, e feri scempi  
 Co'l ferro tuo crudel fa del mio core :  
 Ma forse usata à fatti atroci & empì  
 Stimi pietà dar morte al mio dolore.*

Il raffine encore, quand ayant demandé où est le corps de Clorinde, & s'étant dit à lui-même que les bêtes farouches l'ont :

peut-être mangé, il s'écrie : « Je veux que  
 » la même bouche me dévore aussi, &  
 » que le ventre où sont les restes d'une  
 » personne si parfaite, devienne mon sé-  
 » pulcre ; sépulcre honorable, & heureux  
 » pour moi, quelque part qu'il soit, pour-  
 » vu que j'y sois avec elle » :

*Honorata per me tomba, e felice.*

*Ovunque sia, s'esser con lor mi lic e.*

La pensée est subtile & passionnée tout ensemble, dit Philanthe. Elle a beaucoup plus de subtilité que de passion, repartit Eudoxe, & vous devez tomber d'accord que le Tasse en a plusieurs toutes pareilles. Je ne vous en dis plus qu'une que je ne puis me dispenser de vous dire, tant le raffinement y est visible; c'est à l'occasion du combat de Tancrede & de Clorinde. Il dit que les deux combattans se font l'un à l'autre avec leurs épées des plaies profondes & mortelles; & que si l'ame ne sort point par de si larges ouvertures, c'est que la fureur la retient :

*E se la vita*

*Non esce, sdegno tien la al petto unita.*

Il a, repartit Philanthe, une pensée toute contraire, en parlant d'un Sarrasin qui combattit vaillamment jusqu'au dernier soupir, & qui fut si couvert de bles-

ûres, que son corps parut n'être qu'une plaie :

*E fatto e il corpo suo solo una piaga.*

Car il est dit ensuite : « Ce n'est pas la vie, » c'est la valeur qui soutient ce cadavre » indomptable & furieux dans le combat » :

*La vita nò, mà la virtù sostenta  
Quel cadavero indomito, e feroce.*

Tout cela, répondit Eudoxe, me paroît trop fin & trop recherché.

Que direz-vous donc, repliqua Philanthe, de ce qu'on a écrit sur ce brave Grec qui mourut debout, tout percé de fleches à la bataille de Marathon, & qui se tint droit après sa mort, soutenu des fleches qui le perçoient de toutes parts ? Vous voulez parler, dit Eudoxe, de la Harangue qu'un docte Hollandois fait faire par forme de déclamation au pere de Callimaque, & qui est à la fin des deux Eloges funebres de Cynégire & de Callimaque, qu'un savant Jésuite a traduits en Latin du Grec de Polémon le Sophiste. Cette Harangue est pleine de traits assez vifs ; mais il m'y paroît une affectation exquise depuis le commencement jusqu'à la fin : je l'ai relue depuis quelques jours, & j'ai marqué les endroits qui brillent le plus ; je vais vous les lire :

niel Hein-

etrus Pos-

« Il y a lieu de douter, c'est le pere de  
*Callimaque qui parle*, » si mon fils a  
 » vaincu en mourant, ou est mort en vain-  
 » quant. La mort n'a point interrompu sa  
 » victoire; mais elle l'a continuée. Il a sou-  
 » tenu toute l'Asie, & n'est point tombé.  
 » Il est mort, & est demeuré debout. Na-  
 » ture, pourquoi lui avez-vous donné un  
 » esprit céleste, & un corps mortel? Il  
 » n'a pu, ni tomber, ni être vaincu, & il  
 » a été contraint de mourir. Il n'a pas  
 » quitté son corps, mais son corps l'a quitté.  
 » Il est le premier qui a cédé à la nature  
 » en triomphant d'elle. Il est le premier  
 » que la mort n'a point abattu, qui a  
 » donné, après son trépas, des marques de  
 » sa valeur, qui a étendu, par la mort  
 » même, la gloire & la durée de sa vie. Je  
 » ne fais si je dois demander pour lui, ou  
 » refuser un mausolée. Plût à Dieu, Calli-  
 » maque, que tu pusses parler après ta  
 » mort, comme tu as pu vaincre! Tu ré-  
 » pondrais sans doute en ces termes: Athé-  
 » niens, au lieu de sépulcre, je vous de-  
 » mande que vous conserviez dans vos  
 » esprits une mémoire de moi immortelle.  
 » J'aurois honte d'être enterré parmi le  
 » reste des morts, dont plusieurs sont tom-  
 » bés avant que de mourir, & nul n'est  
 » demeuré debout après avoir été tué. Qui  
 » que tu sois, ne me touche point, de

» peur d'être plus cruel que l'ennemi qui  
 » a pu me tuer, & qui n'a pu, ni me ren-  
 » verser, ni me faire changer de place.  
 » Que personne ne m'érige de statue, ce  
 » cadavre me suffit. Que personne ne me  
 » dresse de trophée, ce corps en est un.  
 » Mais pourquoi, mes mains, ne combat-  
 » tez-vous plus? Craignez-vous qu'on  
 » croye que vous n'avez pu combattre?  
 » Ah! ne craignez rien de ce côté-là!  
 » La postérité n'aura pas plus de peine à  
 » croire qu'un mort ait combattu, qu'à  
 » croire qu'il ne soit pas tombé ».

C'est-là du raffinement, poursuit Eudoxe, & du plus spirituel, ou je ne m'y connois pas. Mon Dieu, dit Philanthe, que ce raffinement plairoit à un bel esprit de ma connoissance, qui trouve insipide tout ce qui n'est que naturel! Ce seroit-là un ragoût pour lui & un vrai régal.

Mais je veux vous en faire voir d'une autre espece, reprit Eudoxe. Il n'est pas croyable combien les Auteurs de l'*Anthologie*, si naïfs & si simples en plusieurs sujets, ont raffiné sur les Médecins & sur les Avarés, ni jusqu'où va là-dessus leur subtilité. Selon eux, un homme qui se portoit bien, meurt subitement pour avoir vu en songe le Médecin Hermocrate. C'est trop, dit Philanthe, que d'en mourir;

c'étoit assez que la vue du Médecin lui donnât la fièvre. Un avare, continua Eudoxe, se pend, pour avoir songé la nuit qu'il faisoit de la dépense. Cela va encore trop loin, repliqua Philanthe; & j'aime mieux celui qui ne se pendit pas, parce qu'on voulut lui vendre trop cher la corde qu'il marchanda.

Pour moi, repartit Eudoxe, j'aime encore mieux le Pauvre & l'Avare d'Horace: l'un est réduit au désespoir, & n'a pas même dequoi acheter un bout de corde pour se pendre (a); l'autre ne peut se résoudre à prendre une tisane faite avec du ris, laquelle coûte trois sols. Il s'informe exactement combien on l'a achetée, & l'ayant su au vrai, il s'écrie: *Malheureux que je suis, qu'importe que je périsse par la maladie, ou par les rapines de ceux qui me volent (b)!*

Les Poètes & les faiseurs de Romans; dit Philanthe, ont, ce me semble, bien raffiné sur les yeux de leurs Héroïnes. On ne peut pas dire plus de sottises qu'ils en ont dites là-dessus, repartit Eudoxe; je

(a) Cùm deetit egenti  
Æs, laquei pretium.

Lib. 2, Satyr. 2.

(2)

Eheu,  
Quid refert morbo an furtis pereamne rapinis?

Ibid. Satyr. 3.

348 TROISIÈME DIALOGUE.

dis même quand ils ont parlé sérieusement. Un Poëte Castillan , pour louer des yeux noirs ; dit qu'ils portent le deuil de ceux qu'ils ont fait mourir :

*Unos ojos ne gros vi  
Y dixé los viendo negros :  
Ojos cargados de luto  
Sin duda que tienen muertos.*

Et pour louer des yeux bleus, qu'ils sont vêtus de bleu comme les enfans qui vont aux enterremens :

*Como ninos de intiero  
De azul se visten.*

Quelle vision & quelle folie ! Ce n'en est pas une moindre, dit Philanthe, que celle d'un Espagnol, qui ayant un ennemi dont il vouloit se défaire, demanda à une Dame ses yeux pour le tuer :

*Inez dame tus ojos  
Por una noche :  
Porque quiero con ellos  
Matar a un hombre.*

J'ai lu dans l'*Histoire des Grands-Visirs*, poursuivit-il, qu'une Sultane avoit les yeux si vifs & si brillans, qu'on ne pouvoit pas juger de leur couleur. Et moi ; repliqua Eudoxe, j'ai lu dans le *Conquista di Granata*, que les yeux d'Elvire avoient tant de feu & tant d'éclat, que les étoiles



n'étoient belles qu'autant qu'elles leur ressembloient : peut-on imaginer rien de plus subtil ?

*Occhi, appo cui tanto son belle,  
Quanto simili à lor sono le stelle.*

Les yeux sont comparés d'ordinaire aux astres, & ont d'autant plus de beauté, qu'ils leur ressemblent davantage : mais ici les astres ne sont beaux qu'à proportion qu'ils ressemblent aux yeux de la Princesse Grenadine.

Vous pouvez avoir lu la même pensée dans le Testi, repartit Philanthe, & ce sont presque les mêmes termes :

*Adorerò nel sole e ne le stelle  
Gli occhi, che del mio cor sono il focile :  
Quello è vago dirò, queste son belle,  
Sol perche hauran sembianza à voi simile.*

Cela veut dire, repartit Eudoxe, que le Testi a été volé ; mais le voleur, en pensant prendre un diamant, n'a pris qu'une happelourde.

Le même Poëte, reprit Philanthe, parlant d'un jeune Chevalier de Majorque ; beau & bien fait, qui fut pris par les galeres d'Alger, & à qui le Corfaire donna soin d'un jardin qu'il avoit au bord de la mer, dit que l'éclat des yeux du Jardinier faisoit plus fleurir les plantes que le travail de ses mains :

*E più de gl' occhi al campo  
Ch' all'opre della man fiori fà il campio.*

Et selon l'Auteur des Idylles nouvelles :

Les beaux yeux de Naïs, d'un seul de leurs rayons,  
Rendent aux fleurs l'éclat, la verdure aux gazons.

Les yeux d'une autre Bergere ne se bornent pas à embrâser tous les cœurs :

Ils brûlent l'herbe encor, mettent les fleurs en  
poudre,  
Brillent comme un éclair, & brûlent comme un  
foudre.

Ces imaginations, repartit Eudoxe ; toutes frivoles, toutes outrées qu'elles paroissent, n'ont pas le raffinement de celle de Gratiani sur les yeux d'Elvire, & peuvent entrer dans une Idylle, ou dans une Eglogue, qui ne demande pas tant de vérité, ni tant de justesse qu'un Poëme héroïque ; mais elles seroient ridicules dans une histoire ou dans une relation qui doit être simple & naturelle ; & je n'ai pu m'empêcher de rire en lisant la description de l'entrée de la Reine d'Espagne dans Madrid : *Iba su Magestad, dit l'Auteur Castillan, tant bella que solo se excedia a si misma ; dando con la serenidad de su rostro vida a los prados, y vigor alas plantas.* Ce fut au mois de Janvier que la Reine fit son entrée, & qu'avec la sérénité

de son visage, elle rendit la vie aux prés & la force aux plantes.

Pour revenir aux Poëtes, continua Eudoxe, le Tasse me paroît fort raffiné dans un endroit de son Poëme, où Renaud dit à Armide, que puisqu'elle ne daigne pas le regarder, il voudroit qu'elle pût au moins regarder son propre visage; qu'assurément ses regards, qui ne sont point satisfaits ailleurs, seroient comblés de plaisir, étant tournés sur lui :

*Deh poi che sdegni me; com'egli è vago,  
Mirar tu almen potessi il proprio volto:  
Che'l guardo tuo, ch'altrove non è pago,  
Gioirebbe felice in se rivolto.*

Qu'au reste, il est inutile qu'elle se mire; qu'une petite glace ne peut, ni exprimer, ni renfermer des beautés célestes; que le ciel seul est un miroir digne d'elle, & que c'est dans les astres qu'elle peut se contempler parfaitement :

*Non puo specchio ritrar si dolce imago,  
Nè in picciol vetro è un paradiso accolto.  
Specchio t'è degno il cielo, è ne le stelle  
Puoi ri guardar le tue sembianze belle.*

Avez-vous rien vu de moins raisonnable & de moins solide? Mais ce que dit Armide à Renaud, lorsqu'ils sont tout-à-fait brouillés, est un raffinement achevé :

*Tempo fu ch'io ti chiesi e pace e vita :*

352 TROISIÈME DIALOGUE:

*Dolce hor faria con morte uscir di pianti :  
Ma non la chiedo à te ; che non è cosa ,  
Ch'essendo dono tuo non sia odiosa.*

Remarquez la subtilité : « Un tems fut  
» que je vous demandois la paix & la vie.  
» Je ne souhaite plus que de mourir , pour  
» finir mes maux , & la mort me seroit  
» douce maintenant ; mais je ne vous la  
» demande pas , parce que tout ce qui me  
» viendroit de votre part me seroit amer &  
» odieux ».

A la vérité, dit Philanthe, la réflexion d'Armide est un peu trop délicate, & j'en suis fâché pour l'honneur du Tasse. Ce qui me console, c'est que *Miguel de Cervantes* renchérit sur le Tasse, lorsqu'il fait parler un homme désespéré & las de vivre :

*Ven muerte tan escondida,  
Que no te sienta venir ;  
Porque el plazer del morir ,  
No me torne à dar la vida.*

On a traduit ce quatrain, dit Philanthe, & on en a bien exprimé la pensée :

O mort, viens promptement contenter mon  
envie ;  
Mais viens sans te faire sentir,  
De peur que le plaisir que j'aurois à mourir,  
Ne me rendit encore la vie !

Comme de la délicatesse au raffinement,

ment, repartit Eudoxe, il n'y a qu'un pas à faire, le passage est aisé du raffinement au galimatias : l'un tend de lui-même & va droit à l'autre.

Mais n'avez-vous point observé que les dévots raffinent quelquefois plus que les Poëtes? J'ai lu depuis peu un livre Espagnol où sont recueillis divers sentimens de piété, & j'y ai trouvé celui-ci : *Dios mio si me dieran ser tambien dios : no se que me hiziera, ò reusarlo porque no tuvieras igual, ò acceptarlo por amarte como mereces.* L'entendez-vous bien? « Mon » Dieu, si l'on vouloit me faire Dieu, » je ne fais ce que je ferois & si je le refuserois, afin que vous n'eussiez point » d'égal ; ou si je l'accepterois pour vous » aimer comme vous méritez d'être aimé » ! Cela ne va pas au galimatias, dit Philanthe en souriant, cela y court & y vole. C'est, je vous jure, du plus fin galimatias, repartit Eudoxe, & je ne puis croire que de telles aspirations viennent du Saint-Esprit.

Mais des pensées si alambiquées sont assez rares, & les Auteurs qui subtilisent le plus, ne s'évaporent pas toujours jusques-là. Pensez-vous, au reste, que les Italiens & les Espagnols soient les seuls qui mettent leur esprit à l'alambic, pour me servir de l'expression d'un Italien même ;

Vincenzo  
Gramigna.

qui a composé un Discours : *Della distillatione del cervello* ? Les François le font aussi , & nous avons des Ecrivains du premier ordre qui excellent en raffinement. Balzac y est un grand maître , & je ne fais si en prose on peut subtiliser plus qu'il fait.

C'est lui qui a dit d'un petit bois assez sombre : *Il n'y entre du jour qu'autant qu'il en faut pour n'être pas nuit*. N'est-ce pas raffiner que de penser de la sorte ? Et ce que dit un autre Ecrivain n'est-il pas meilleur ?

« Ils passerent par une grande forêt  
» dont les arbres touffus & serrés s'éle-  
» voient d'une si prodigieuse hauteur , que  
» le soleil en plein midi n'y rendoit qu'au-  
» tant de clarté qu'il en faut pour se con-  
» duire ».

Il falloit , repartit Philanthe , que Balzac aimât la pensée , ou plutôt le tour qui ne vous plaît pas : car il s'en sert plus d'une fois ; & je me souviens d'avoir lu dans ses Lettres : « Je n'ai plus de vie qu'autant  
» qu'il en faut pour n'être pas encore mort.  
» La plupart des femmes de France n'ont  
» de beauté que ce qu'il en faut pour n'être  
» pas laides ».

Ce tour de pensée , repliqua Eudoxe ; ne me déplairoit pas tout-à-fait , s'il étoit un peu ménagé , comme il l'est dans une

Lettre de Voiture, & dans la Harangue d'un Académicien de nos jours. L'un dit au Cardinal de la Vallette : « Le soleil se » couchoit dans une nuée d'or & d'azur , » & ne donnoit de ses rayons qu'autant » qu'il en faut pour faire une lumière douce » & agréable ». L'autre dit au Roi : « Le » premier éclat de la foudre dont vous » étiez armé, est tombé sur une ville su- » perbe, dont rien n'avoit pu abattre l'or- » gueil ; & toute fiere qu'elle étoit d'a- » voir bravé les efforts unis de deux cé- » lebres Capitaines, elle ne vous a résisté » qu'autant qu'il le falloit pour vous donner » l'avantage de l'emporter de vive force ».

On pourroit dire dans une grande affliction : *Je n'ai de raison qu'autant qu'il en faut pour bien sentir mon malheur ;* mais ce seroit raffiner que de dire : *Je n'ai de raison qu'autant qu'il en faut pour connoître que je n'en ai point.*

Balzac dit d'un petit homme, qu'il jureroit que cet homme n'a jamais cru que par le bout de ses cheveux. Il dit de lui-même, que quand la pierre qu'il craint seroit un diamant ou la pierre philosophale, il ne recevrait point de consolation dans son mal. Ses Lettres sont pleines de pareilles imaginations, & je vous y renvoie, si vous n'aimez mieux consulter Phylarque ; mais je ne puis m'empêcher de

vous dire que son *Barbon* est un raffinement perpétuel : ce ne sont guère que pensées alambiquées, qui n'ont nulle vraisemblance, ni nul fondement raisonnable.

Le dessein de Balzac, repliqua Philanthe, est de rendre ridicule le *Barbon*, en donnant l'idée d'un Docteur extravagant. Il ne falloit pas pour cela, repartit Eudoxe, former un fantôme qui ne fut jamais, & qui ne peut jamais être tel qu'il l'imagine. L'Orateur de Cicéron, répondit Philanthe, le Prince de Xénophon, le Courtisan de Castiglione, ne sont que des idées. Mais, reprit Eudoxe, ce sont des idées prises dans la nature, & tirées du fond des choses. L'Orateur, le Prince, le Courtisan, tout parfaits qu'ils sont, ont été peints au naturel; & les grands Maîtres à qui nous devons ces portraits, n'outrent point les caractères, lors même qu'ils portent les choses à la perfection.

Balzac pouvoit peindre un parfait pédant, un homme gâté par le Grec & par le Latin, un fou, si vous voulez, à force de science & de raisonnement; mais sa peinture devoit être plus conforme à l'idée qu'on a de ces savans visionnaires. Les premiers traits du tableau passent l'imagination, & sont d'un raffinement complet : je les ai marqués, & je veux vous les lire.

« La première chose que fit le *Barbon*,



» étant de retour du Collège, & ayant  
 » appris à faire des argumens, fut de don-  
 » ner des démentis en forme, à son pere  
 » & à sa mere, & de les contredire ;  
 » quand même ils étoient de son opinion,  
 » de peur qu'on ne crût qu'il fût de la  
 » leur.

» Il s'imagina sur-tout qu'il falloit s'é-  
 » loigner du sens commun, parce qu'il ne  
 » faut rechercher que les choses rares. Le  
 » mot de *commun* le dégoûta si fort de  
 » celui de *sens*, que dès-lors il se résolut  
 » de n'en point avoir ».

Quelque passion que j'aie toujours eue  
 pour Balzac, dit Philanthe, je ne puis nier  
 que cela ne soit un peu quintessencié. Un  
 esprit plus naturel, repartit Eudoxe, au-  
 roit dit que le Barbon pensoit posséder tout  
 seul le sens commun, & ce seroit le lui  
 ôter d'une maniere plus fine, qu'en disant  
 qu'il se résolut de n'en point avoir. Mais  
 d'autres endroits sont à-peu-près de la  
 même force.

« Les malades ne songent rien de plus  
 » monstrueux qu'il n'assurât avec ferment.  
 » Il fut sur le point de changer de nom &  
 » de pays, & de se faire descendre d'Arif-  
 » tote en ligne directe. Il est si amateur  
 » de toute sorte d'antiquité, qu'il ne porta  
 » jamais d'habillement neuf. Il a sur sa  
 » robe de la graisse du dernier siècle, &

» des crottes du regne de François pre-  
 » mier. Il croiroit avoir changé de sexe,  
 » s'il s'étoit accommodé à la mode ».

Toutes les pensées de cette satyre ne sont pas si alambiquées, interrompit Philanthe. Il y en a trois ou quatre, repliqua Eudoxe, assez naturelles, & qui ne représentent pas mal le génie de ces Docteurs dont Moliere a dit :

Un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant.

Par exemple, que le Barbon prit dans la science le plus incroyable pour le plus beau; qu'il ne s'est servi de l'usage de la parole que pour n'être entendu de personne; qu'à le bien définir, il est une Bibliothèque renversée & beaucoup plus en désordre que celle d'un homme qui déménage; qu'il date ses lettres, non du premier & du vingtième du mois, mais des Calendes & des Ides; qu'il donneroit tout pour avoir les pantoufles de Turnebe, les lunettes d'Erasme, le bonnet carré de Ramus, l'écritoire de Lypse, s'il y avoit moyen de trouver de si rares pieces dans le cabinet de quelque Curieux qui voulût les vendre.

Mais, en vérité, le reste est au delà du vraisemblable, & je doute que la piece ait de quoi chatouiller les honnêtes gens, comme l'Auteur se le promet dans l'Épître dédicatoire.

Moliere, que vous venez de citer si à propos, reprit Philanthe, ne garde guère lui-même de vraisemblance en plusieurs de ses Ouvrages. Pour ne rien dire des *Précieuses ridicules*, ni du *Misanthrope*, son *Avare* n'est-il pas outré dans l'endroit où Harpagon dit, après qu'on lui a volé son argent : « C'en est fait, je n'en puis » plus, je me meurs, je suis mort, je suis » enterré. N'y a-t-il personne qui veuille » me ressusciter, en me rendant mon cher » argent, ou en m'apprenant qui l'a pris. » Je veux aller querir la Justice, & faire » donner la question à toute ma maison, » à servantes, à valets, à fils, à filles & » à moi aussi ».

Il est naturel, repartit Eudoxe, quand il dit : « Je ne jette mes regards sur per- » sonne qui ne me donne des soupçons, » & tout me semble mon voleur. Je veux » faire pendre tout le monde; & si je ne re- » trouve mon argent, je me pendrai moi- » même après ». Mais ne raffine-t-il pas, repliqua Philanthe, quand il ajoute : « Ciel, » à qui désormais se fier ? Il ne faut plus » jurer de rien; & je crois après cela que » je suis homme à me voler moi-même ».

Les *Femmes savantes*, poursuivit-il, ne sortent-elles pas du caractère naturel en plus d'un endroit ? Il est vraisemblable que Philaminte & Armande sont ravies

de voir Vadius parce qu'il fait du Grec ; mais il ne l'est pas, qu'on chasse Martine, parce qu'elle a fait une faute de Grammaire.

Je suis de votre sentiment, dit Eudoxe : c'étoit assez, pour la vraisemblance, que la maitresse du logis grondât sa servante d'avoir dit un mot condamné par Vaugelas ; mais ce n'étoit pas assez pour le Parterre. Les pieces comiques, dont le but est de faire rire le peuple, doivent être comme ces tableaux que l'on voit de loin, & où les figures sont plus grandes que le naturel. Ainsi, un de nos Poëtes Dramatiques, qui connoît si bien la nature, & qui en a exprimé les sentimens les plus délicats dans son *Andromaque* & dans son *Iphigénie* ; va, ce semble, un peu au-delà dans ses *Plaideurs* : car il faut, pour le peuple, des traits bien marqués, & qui frappent fortement d'abord. Il n'en va pas tout-à-fait de même des autres ouvrages d'esprit, qui sont plus pour les honnêtes gens, que pour le peuple : le raffinement n'y vaut rien, & s'ils ne sont naturels, ils ne sauroient contenter les personnes raisonnables.

Je crois ce que vous dites, repliqua Philanthe, & ce qu'a écrit un homme de Lettres, qu'il faut un ridicule outré dans les Comédies, si l'on veut qu'elles servent de remede

remède au ridicule des spectateurs; qu'aussi on a accoutumé d'ajouter quelque chose au foible des originaux, afin de les représenter sous une figure plus dégoûtante.

Mais ce sujet nous meneroit peut-être trop loin, dit Eudoxe, & nous ferons mieux d'en demeurer là pour aujourd'hui. Ils changerent alors de discours, & marcherent doucement le long de l'eau, pour regagner le logis, en parlant de diverses choses; si ce n'est que Philanthe remit une fois ou deux son ami sur la matiere des pensées, pour lui avouer qu'il commençoit à changer de goût, & qu'il ne désespéroit pas de préférer un jour Virgile à Lucain, & Cicéron à Sénèque.

---

## QUATRIÈME DIALOGUE.

LES deux Amis furent si contents de leur promenade, qu'ils résolurent de se promener encore le lendemain : mais comme tous les jours de l'automne ne se ressemblent pas, le jour suivant fut si sombre & si vilain, qu'ils ne purent sortir du logis. Tout le matin chacun étudia en son particulier. Après le dîné, Eudoxe invita Philanthe à monter dans son cabinet, & prenant d'abord la parole : Pour achever,

n'est pas assez que les pensées qui entrent dans les ouvrages d'esprit aient un fonds de vérité proportionné au sujet qu'on traite; ni qu'elles soient nobles sans enflure, agréables sans afféterie, délicates sans raffinement : il faut encore qu'elles soient nettes, claires & intelligibles. Sans cela je me moque du sublime & du merveilleux; je compte pour rien l'agrément, la délicatesse; ou plutôt je n'en connois point. Rien ne me plaît, rien ne me pique que je n'entende parfaitement; & je m'étonne que Cicéron, en louant si fort les pensées de Crassus, n'ait fait nulle mention de la netteté. Il l'a supposé sans doute comme une vertu essentielle : car enfin, la pensée n'étant qu'une image que l'esprit forme en lui-même, elle doit représenter clairement les choses, & rien n'y est plus contraire que l'obscurité. Aussi Quintilien marque la clarté pour la première vertu de l'éloquence, & selon lui, les discours des plus habiles Orateurs sont les plus aisés à entendre (a).

Les Anciens que vous estimez tant, dit Philanthe, sont quelquefois assez obscurs,

---

(a) Prima est eloquentiæ virtus perspicuitas. *Lib. 2, cap. 3.*

Plerumque accidit, ut facilliora sint ad intelligendum, & lucidiora multò, quæ à doctissimo quoque dicuntur. *Ibid.*

& peu de gens les entendent sans le secours des interpretes. Si l'obscurité vient de la pensée même, repartit Eudoxe, je condamne les Anciens comme les Modernes : mais si elle ne vient que de certaines circonstances historiques, on n'a rien à leur reprocher. Ils écrivoient pour leur siècle & non pour le nôtre. Ils font souvent allusion à des choses dont la mémoire ne s'est point conservée, & qui nous sont inconnues : ce n'est pas leur faute si nous ne les entendons pas. Les commentateurs devinent quelquefois de quoi il s'agit : mais d'ordinaire ils font dire à un Auteur tout ce qu'il leur plaît, & ils lui donnent la torture, de même à-peu-près qu'on la donne à un criminel pour le faire parler malgré lui. Je ne fais si la comparaison est tout-à-fait juste ; mais je fais bien qu'une partie de ce que nous écrivons aujourd'hui aura le sort des ouvrages de l'antiquité, & je ne puis m'ôter de l'esprit qu'on n'entendra pas un jour l'Auteur des *Satyres* dans la description de son festin :

Sur-tout certain hableur à la gueule affamée,  
 Qui vint à ce festin conduit par la fumée,  
 Et qui s'est dit Profès dans l'Ordre des Costeaux,  
 A fait, en bien mangeant, l'éloge des morceaux.

Je me suis même mis en tête que les Commentateurs se tourmenteront fort pour

expliquer ce *Profès dans l'Ordre des Costeaux*, & qu'on pourra bien le corriger en lisant *Profès dans l'Ordre de Cîteaux*, par la raison que l'*Ordre des Costeaux* ne se trouvera point dans l'Histoire Ecclésiastique, & que les gens de ce tems-là ne sauront pas que cet Ordre n'étoit qu'une société de fins débauchés, qui vouloient que le vin qu'ils buvoient fût d'un certain côteau, & qu'on les appelloit pour cela *les Costeaux*.

Ce que vous imaginez de la correction du passage est plaisant, dit Philanthe, & me paroît assez probable. Du moins, reprit Eudoxe, a-t-on fait plusieurs corrections dans les Anciens, qui ne sont pas si bien fondées que celles-là, à ne regarder que les termes : car si on examine la chose à fond & en elle-même, il n'y a certainement nul rapport entre des gens de bonne chere, qui n'ont du goût que pour les choses du monde, & des hommes séparés du siècle, qui ne pensent qu'à l'Eternité.

J'en dis presqu'autant, continua-t-il, du nom que porte Alexandre dans la Satyre contre l'homme :

Ce fougueux l'Angely, qui, de sang altéré,  
Maître du monde entier, s'y trouvoit trop serré.

Cela est clair maintenant, parce que nous



avons que l'Angely étoit un fou de la Cour, que le Prince de Condé avoit amené de Flandre ; & si cela devient obscur avec le tems, il ne faut pas s'en prendre à l'Auteur. Ce n'est donc pas de ces sortes d'obscurités dont je parle ; ce n'est pas aussi précisément de celles qui viennent d'un mauvais arrangement de paroles, d'une construction louche, d'une équivoque ou d'un mot barbare.

Je parle d'une obscurité qui est dans la pensée même, & je dis d'abord qu'il y en a d'une espece qu'on peut comparer avec ces nuits sombres, ou avec ces brouillards épais qui empêchent tout-à-fait de voir ; on a beau regarder de près & avoir la vue bonne, on ne distingue rien de tout.

Cette sorte d'obscurité, repliqua Philanthe, est bien rare dans les ouvrages d'esprit. Je l'avoue, repartit Eudoxe : il s'en trouve néanmoins qui sont fort obscurs en quelques endroits ; & le *Discours Funèbre* qui fut prononcé aux obseques de Louis-le-Juste dans la Sainte-Chapelle de Paris, est un peu de ce caractère. Je l'ai conservé comme une piece curieuse & rare en son genre : il a pour texte, *Ascendit super occasum*, parce que le Roi mourut le jour de l'Ascension, & il commence admirablement :

« Quoi donc, grand Soleil de nos  
 » Rois, las, au milieu de votre course,  
 » êtes-vous déjà au couchant? & d'un si  
 » haut point de gloire êtes-vous précipité  
 » dans une éternelle défaillance? Non,  
 » non, bel Astre, vous montez en vous  
 » abaissant, & vous mesurez même vos  
 » élévations par vos chûtes. Pompes fu-  
 » nebres, pourquoi me déguisez-vous les  
 » triomphes? Si ma Sainte-Chapelle est  
 » ardente, elle n'éclatera qu'en feu de  
 » joie; ce sera dans les évidentes démonf-  
 » trations où je reproduirai notre Monarque  
 » tout auguste, parce qu'il a été tout hum-  
 » ble & hautement relevé dans Dieu par  
 » une servitude couronnée, pour n'avoir  
 » point eu de couronnes qui ne lui fussent  
 » assujetties ».

Cela n'est pas intelligible, dit Philanthe. Non, répondit Eudoxe, ce n'est pas là tout-à-fait du galimatias, ce n'est que du phébus. Vous mettez donc, dit Philanthe, de la différence entre le galimatias & le phébus? Oui, repartit Eudoxe; le galimatias renferme une obscurité profonde, & n'a de soi-même nul sens raisonnable. Le phébus n'est pas si obscur, & a un brillant qui signifie, ou semble signifier quelque chose: le soleil y entre d'ordinaire, & c'est peut-être ce qui a donné lieu en notre langue au nom de phébus. Ce n'est pas que quel-

quefois le phébus ne devienne obscur, jusqu'à n'être pas entendu : mais alors le galimatias s'y joint ; ce ne sont que brillans & que ténèbres de tous côtés.

La pensée d'un Panégyriste des Rois d'Espagne, interrompit Philanthe, ne seroit-elle point de cette espece ? Il dit que le soleil semble faire sa course autour de leur trône en faisant le tour du monde, & que leur couronne est son zodiaque en terre. Justement, repartit Eudoxe, voilà du phébus & du galimatias ensemble. Je suis bien trompé, repliqua Philanthe, si *le Prince illustre* que nous avons lu en notre jeunesse, n'est plein de l'un & de l'autre. C'en est un parfait modele & un riche fonds, répondit Eudoxe. Il ne faut qu'ouvrir le livre, pour trouver de merveilleuses pensées qui ne se comprennent presque pas ; & je me souviens toujours de ce glorieux portrait que l'Auteur présente à son Héros : « De ce portrait, » dis-je, qui, n'ayant jamais eu de toile » d'attente, étant aussi-tôt fait que dessiné, a eu sa sueur détrempée avec le sang » ennemi pour ses couleurs, son épée pour » son pinceau, son cœur pour son peintre, » ses desirs pour ses dessins, & soi-même » pour son original ».

Mais, pour reprendre le discours de la Sainte-Chapelle, l'Auteur, après avoir

dit que l'homme dans le Roi veut ce qu'il peut; que le Roi dans l'homme peut ce qu'il veut; que l'un fait son foible du fort de l'autre, il loue le Prince d'avoir été insensible à tout ce qui flatte le sens, & s'écrie ensuite :

« Royale abstinence des plaisirs, soleil  
 » naissant dans les abymes, plénitude dans  
 » le vuide, manne dans les déserts, toison  
 » sèche où tout est trempé, toison trem-  
 » pée où tout est sec, corps desséché où  
 » les plaisirs le peuvent noyer, corps trem-  
 » pé & tout imbu de consolations où l'au-  
 » térité le dessèche ».

Je ne fais, dit Philanthe, qu'admirer le plus du phébus ou du galimatias. Ce n'est pas tout, poursuit Eudoxe :

« Allez, grande ame, digne hôte d'un  
 » si riche Palais. Si d'une matiere aussi vile  
 » que celle des animaux, vous en avez fait  
 » une aussi pure que celle des astres, comme  
 » elle est inaltérable par votre vigueur,  
 » qu'elle soit immortelle par vos récom-  
 » penses. Et vous, cendres sacrées, reste  
 » d'un si chaste flambeau, de toutes les  
 » solemnités des obseques, je n'en ai point  
 » pour vous qu'une translation anticipée;  
 » qui, sans bouger d'un lieu, du tombeau  
 » vous met au berceau, & du couchant  
 » vous porte à l'orient. Je ne vous com-  
 » mets point à la terre comme nos Euro-

» péens , point aux eaux comme les Bar-  
 » bares , point aux airs dans un crystal ,  
 » comme les Egyptiens , point aux feux  
 » comme les Romains : je vous mets en  
 » réserve dans le sein de la Providence ,  
 » qui destine d'enfermer le globe de mon  
 » astre & le charriot de ses triomphes ,  
 » dont la plus belle solemnité sera la devise  
 » de Louis-le-Juste : *Ascendit super occa-*  
 » *sum* ».

Comprenez-vous bien tout cela ? Il est difficile de décider , repartit Philanthe , lequel l'emporte ici du galimatias ou du phébus. Je n'ai jamais rien vu de plus brillant , ni de moins clair ; mais je voudrois bien voir du galimatias tout pur. Je vais vous en montrer du plus fin , repartit Eudoxe : il ouvrit un livre , & lut la lettre suivante :

« Estimant par-tout de grande impor-  
 » tance , je ne dis pas les omissions , mais  
 » les moindres intermissions , soit en ac-  
 » tions , soit en paroles , de l'amitié ; &  
 » n'étant pas de l'opinion de ceux qui  
 » croient que les contemplatifs ont l'em-  
 » portement sur les autres , en l'exercice  
 » de toutes sortes de vertus , ayant tou-  
 » jours plus aimé l'action que la parole ,  
 » & la parole que la méditation , & l'en-  
 » tretien solitaire en amitié : je puis néan-  
 » moins dire sûrement que je n'ai point

Lettres de  
 l'Abbé de  
 Saint-Cyran,  
 imprimées  
 par le sieur de  
 Préville, en  
 1655.

» failli en cette occasion, & que la cause  
 » de mon retardement vous sera aussi  
 » agréable qu'eût été une lettre écrite avec  
 » plus de diligence : d'autant que desirant,  
 » une fois pour toutes, vous dire avec une  
 » expression égale au fond de ma pensée,  
 » de quelle façon je prétends m'être donné  
 » à vous : j'ai fait au contraire des excellens  
 » Peintres qui ont de la peine à rabattre  
 » leur imagination, n'ayant jamais pu re-  
 » lever la mienne au point où mon res-  
 » sentiment vouloit la loger. Ce qui a fait  
 » que dans cet estrif de mon cœur & de  
 » mon esprit, qui n'approche jamais par  
 » ces conceptions de ses mouvemens, j'ai  
 » mieux aimé me taire quelque tems,  
 » attendant le détour & la rencontre de  
 » ces esprits épurés qui aident à former  
 » de hautes imaginations; que voulant  
 » dire quelque chose, le dire avec dimi-  
 » nution & au préjudice de la source de  
 » mes passions; où il est seulement loi-  
 » sible, quand elles naissent du vrai amour;  
 » d'avoir, sans crainte de reproche, quel-  
 » que forte d'ambition ».

Je n'ai jamais rien vu de semblable ;  
 interrompit Philanthe, & je vous avoue  
 que cela me passe. Ce n'est que le com-  
 mencement, reprit Eudoxe; voyez la suite.

« J'ai pris la plume, & comme si j'eusse  
 » voulu répandre l'encre sur le papier, j'ai

écrit tout d'une traite ce qui s'ensuit.  
C'est à vous à voir si j'ai été si heureux que  
celui qui rencontra à représenter en co-  
lere & par le jet d'un pinceau, une belle  
écume. Pour vous assurer de moi, Mon-  
sieur, & en juger à l'avenir certainement  
& d'une même façon, je veux vous dire  
que vous trouverez toujours mes actions  
plus fortes que mes paroles; que dis-je?  
que mes paroles, que mes conceptions,  
que mes affections & mes mouvemens  
intérieurs! car tout cela tient du corps,  
& n'est pas suffisant pour rendre témoi-  
gnage d'une chose très-spirituelle, vu  
que l'imagination qui est corporelle, se  
trouve dans les mouvemens de l'affec-  
tion; de sorte que je ne prétends pas que  
vous me jugiez que par une chose plus  
parfaite, & qui ne tient rien de ces cho-  
ses-là, qui sont mêlées de corps, de  
sang, de fumées & d'imperfections, parce  
qu'il me reste dans le centre du cœur,  
avant qu'il s'ouvre & se dilate, & pour  
s'émouvoir vers vous, il produise des  
esprits, des conceptions, des imagina-  
tions & des passions, quelque chose de  
plus excellent que je sens comme un  
poids affectueux en moi-même, & que  
je n'ose produire ni éclore, de peur  
d'exposer un saint germe. J'aime mieux  
le nommer ainsi à mes sens, à mes fan-

» tômes, à mes passions, qui ternissent  
 » aussi-tôt, & couvrent comme de nuées  
 » les meilleures productions de l'ame, si  
 » bien que pour me donner à vous en la  
 » plus grande pureté qui puisse se voir,  
 » qui puisse s'imaginer, je ne veux pas  
 » me donner à vous, ni par imaginations,  
 » ni par conceptions, ni par passions, ni  
 » par affections, ni par lettres, ni par  
 » paroles, tout cela étant inférieur à ce  
 » que je sens en mon cœur, & si relevé  
 » par dessus toutes choses, qu'accordant  
 » aux Anges dans ma philosophie la vue  
 » de ce qui est éclos, ce qui nage, pour  
 » le dire ainsi, sur le cœur, il n'y a que  
 » Dieu seul qui en connoisse le fond &  
 » le centre ».

Voilà, en vérité, une belle fougue, dit  
 Philanthe, & je suis fâché de n'y rien com-  
 prendre. Vous n'êtes pas au bout, repar-  
 tit Eudoxe : écoutez, & tâchez de con-  
 cevoir.

« Moi-même qui vous offre le mien,  
 c'est de son cœur dont il parle, » je n'y vois  
 » presque rien que je puisse désigner par un  
 » nom, & n'y connois que cette vague &  
 » indéfinie, mais certaine & immobile pro-  
 » pension que j'ai à vous aimer & honorer ;  
 » laquelle je n'ai garde de déterminer par  
 » quelque chose, afin que je me persuade  
 » que je suis dans l'infinité d'une radicale



» affection : j'ai presque dit substantielle ;  
 » ayant égard à quelque chose de divin &  
 » à l'ordre de Dieu , où l'amour est substan-  
 » ce , puisque je prétends qu'elle est infuse  
 » en la substance du cœur , dont le centre  
 » est la quintessence de l'ame , qui , étant  
 » infinie en tems & en vertu d'agir comme  
 » celui dont elle est l'image , je puis dire  
 » hardiment que je suis capable d'opérer  
 » envers vous par affection , comme Dieu  
 » opere envers les hommes ; me demeu-  
 » rant toujours plus de puissance d'agir  
 » & d'aimer efficacement , que je n'aurai  
 » paru en avoir par mes actions : à cause  
 » de quoi je les retranche aussi-bien que  
 » les imaginations , & le reste comme in-  
 » capable de vous rendre témoignage de  
 » la disposition que j'ai en votre endroit ,  
 » & de la part que vous avez en mon  
 » ame , qui , étant indivisible , se donne  
 » toute par la moindre de ses parties , ou  
 » ne se donne pas du tout ».

Que dites-vous de cela , demanda Eudoxe à Philanthe ? Je dis , repliqua Philanthe , que c'est-là le galimatias le plus complet & le plus suivi qui puisse s'imaginer. La merveille est , continua Eudoxe , que celui qui écrivoit de la sorte , passoit pour un oracle & pour un prophete , parmi quelques gens. Je crois , répondit Philanthe , qu'un esprit de ce caractere n'avoit rien

d'oracle, ni de prophete que l'obscurité.

Savez-vous bien, repartit Eudoxe, que ses partisans soutenoient que c'étoit un homme envoyé de Dieu, pour réformer l'Eglise sur le modele des premiers siècles? Ah! je ne puis croire, dit Philanthe, que quand il y auroit quelque chose à réformer dans l'Eglise, le Saint-Esprit voulût se servir d'une tête pleine de galimatias pour une entreprise si importante.

Après tout, repartit Eudoxe, on ne doit pas s'étonner qu'un homme qui faisoit le procès à Aristote & à saint Thomas, fût un peu brouillé avec le bon sens. Il en déclare lui-même la vraie cause dans une autre Lettre, où il dit franchement : *J'ai le cœur meilleur que le cerveau.* Mais ce qui me paroît merveilleux, c'est qu'un de ses amis lui ayant mandé apparemment qu'on n'entendoit pas trop ce qu'il écrivoit, il lui répondit ainsi pour se justifier :

« De peur que quelqu'étranger ne s'offense de ma façon de parler, une fois pour toutes, permettez-moi de lui dire une regle qui interprétera tout ce que je pourrai jamais imaginer ou dire d'extravagant en mes Lettres : c'est qu'en fait de figures, de métaphores & de chiffres, des termes tous différens, & des expressions contraires signifient une même chose ; & parce que tout le langage des

» amans est figuré & myſtique, il ſ'enſuit  
 » que lorsque je vous dis, que je vous  
 » commande, je vous prie; quand je vous  
 » fais quelque déſenſe, je vous offre en  
 » cela même mon obéiſſance ».

C'eſt ſe tirer bien d'affaire, dit Philanthe en ſouriant, & on ne peut pas raiſonner plus juſte, ni plus nettement.

Il raiſonne à-peu-près de même dans une autre Lettre que voici :

« Notre Philoſophie nous apprend que  
 » la même circonſcription que les corps  
 » ont par leur quantité, les Anges l'ont  
 » par leurs actions: ce qui m'ôte le moyen  
 » d'étendre ma paſſion envers vous, &  
 » m'oblige de reconnoître mon être créé  
 » en la ſeule limitation qui me le feroit  
 » haïr, ſi je n'aimois en vous l'être in-  
 » créé qui ne demande de moi que le  
 » même amour que je vous porte, dont  
 » vous demeurerez ſans doute content,  
 » puis que ne pouvant trouver en moi de  
 » l'infinité, vous la trouverez en lui, qui  
 » vous aime en moi, & par mon entre-  
 » miſe, d'un amour infini ».

Mais je crains de vous fatiguer par tout ce galimatias, & je vous épargne le reſte. Il faut demeurer d'accord, repliqua Philanthe, que ces Lettres-là effacent bien Nerveze & la Serre, & que celui qui les a écrites, méritoit d'avoir place dans

Nouvelle allégorique, ou Histoire des derniers troubles arrivés au Royaume d'Eloquence.

*l'Histoire des derniers troubles arrivés au Royaume d'Eloquence.* On devoit sans doute, repartit Eudoxe en riant, lui donner un des premiers emplois dans l'armée du Prince Galimatias, & c'est une injustice manifeste, que de l'avoir oublié. Parlons sérieusement : les pensées de l'Auteur des Lettres que je viens de lire ont un fonds d'obscurité que rien ne peut éclaircir, & nous pourrions dire de lui ce que Balzac disoit d'un autre, qu'il ne tombe pas dans le galimatias, qu'il s'y jette, qu'il s'y précipite de gaieté de cœur.

Je dirois presque de ce faiseur de Lettres, répondit Philanthe, ce que Mainard disoit d'un Ecrivain de son tems :

Charles, nos plus rares esprits  
Ne sauroient lire tes écrits,  
Sans consulter Muret ou Lipse :  
Ton phébus s'explique si bien,  
Que tes volumes ne sont rien  
Qu'une éternelle Apocalypse.

L'application n'est pas juste, dit Eudoxe : car au moins, avec le secours de Muret, & de Lipse, on entendoit ses écrits; au lieu qu'on ne peut, par aucune voie, entendre ces Lettres.

Mais, croyez-vous, dit Philanthe, que ces gens qu'on n'entend pas, s'entendent eux-mêmes? En vérité, repartit Eudoxe, je ne fais que vous en dire : ils pensent s'entendre,

s'entendre, mais je ne crois pas qu'ils s'entendent; & si on les pressoit de s'expliquer clairement, je doute qu'ils en vinssent à bout.

On imagine quelquefois des choses, repliqua Philanthe, qu'on ne sauroit expliquer, faute de termes qui soient propres & qui répondent bien à notre pensée. Dites, repartit Eudoxe, qu'on sent des choses qui sont au-dessus de nos expressions : car les sentimens du cœur sont quelquefois si mêlés ou si délicats, qu'on ne peut les expliquer qu'imparfaitement; & ce que j'ai lu dans la *Diane* de Montemayor, me paroît fort vrai, que quand on fait si bien dire ce qu'on sent, on ne doit pas le sentir si bien qu'on le dit : *Quien tambien sabe desir lo que siente, no deve sentirlo tambien como lo dize.* Mais les termes manquent peu pour faire entendre les conceptions de l'esprit, à moins qu'elles ne soient obscures & embrouillées d'elles-mêmes; & une marque certaine qu'elles le sont, c'est quand on ne trouve point de paroles qui en donnent l'intelligence.

J'ai oui dire, interrompit Philanthe, que le fameux Evêque du Belley, Jean-Pierre Camus, étant en Espagne, & ne pouvant entendre un Sonnet de Lope de Vega, qui vivoit alors, pria ce Poëte de

le lui expliquer; mais que Lope ayant lu & relu plusieurs fois son Sonnet, avoua sincèrement qu'il ne l'entendoit pas lui-même.

Les beaux esprits de ce pays-là, répondit Eudoxe, sont sujets à être un peu obscurs, & on ne leur en fait pas un crime. Les Espagnols confessent de bonne foi qu'ils n'entendent pas leur Poëte Gongora, & c'est peut-être pour cela qu'ils lui donnent le surnom de merveilleux : *Maravilloso Luys de Gongora*. Ce qui est certain, c'est que son obscurité a passé en proverbe, & que comme les Castillans disent communément, *es de Lope*, pour marquer qu'une chose est excellente, ils disent de même : *Escuro como las soledades de Gongora*, pour faire entendre qu'une chose est obscure. Ces *Soledades* sont deux petits Poëmes sur la solitude, qui ont un degré d'obscurité que n'ont pas les autres Ouvrages du même Poëte.

Que dites-vous, repliqua Philanthe; de Lorenzo ou Balthasar Gracian? Car on nous a appris que Balthasar est son véritable nom, & nous devons une si belle découverte à un Savant de nos jours, qui a de grandes habitudes dans les pays étrangers, qui y a eu même des emplois assez considérables, & qui commença en Portugal à se faire connoître.

J'ai lu les Ouvrages de Gracian, repar-  
tit Eudoxe ; mais je vous confesse que  
je n'ai pas entendu tout ce que j'ai lu.  
C'est un beau génie, qui prend quelque-  
fois plaisir à se cacher aux Lecteurs, & je  
suis du sentiment de celui que vous venez  
de citer, qui dit dans la Préface de l'*Homme  
de Cour*, qu'il ne faut pas s'étonner si  
Gracian passe pour un Auteur abstrait, inin-  
telligible, & par conséquent intraduisible ;  
c'est ainsi qu'en parlent la plûpart de ceux  
qui l'ont lu, & qu'un Savant, à qui quel-  
qu'un disoit qu'on traduisoit *el Oraculo  
manual y Arte de Prudentia*, répondit  
que celui-là étoit bien téméraire, qui osoit  
se mêler de traduire des œuvres que les  
Espagnols mêmes n'entendoient pas.

Vous vous moquez, interrompit brus-  
quement Philanthe : le Traducteur est bien  
éloigné de penser ce que vous dites, lui  
qui a fait un procès à l'Auteur des *Entre-  
tiens d'Ariste & d'Eugene*, sur ce qu'A-  
riste dit que Gracian est obscur, & qui  
le traite là-dessus de ridicule censeur.

Cela prouve, reprit Eudoxe, que le  
Traducteur se contredit un peu lui-même,  
avouant, d'un côté, que les Espagnols mê-  
mes n'entendent pas Gracian ; & de l'autre,  
trouvant mauvais qu'Ariste lui donne de  
l'obscurité. Mais c'est le mot d'*incompre-  
hensible*, dont se sert Ariste, qui a choi-

qué le Traducteur, quoique celui d'*inintelligible* ou d'*intraduisible*, dont use le Traducteur même, le vaille bien.

« Si Gracian est incompréhensible & » ne s'entend pas lui-même, dit-il dans » une de ses notes, comment le Censeur » lui trouve-t-il du bon sens ? On pour- » roit répondre, ajouta Eudoxe, qu'un Au- » teur peut suivre le bon chemin en quel- » ques endroits, & s'égarer en d'autres, jus- » qu'à ne s'entendre pas, ou du moins jus- » qu'à ne pas se faire entendre : de sorte » qu'Ariste n'a point dît une impertinence, » en disant que l'Ecrivain dont nous par- » lons, a de la subtilité, de la force, & » même du bon sens; mais qu'on ne fait » quelquefois ce qu'il veut dire, & qu'il ne » le fait pas peut-être lui-même; ou l'im- » pertinence tombe un peu sur le Traduc- » teur & sur son Don Juan de Lastanosa; » qui demeurent d'accord que Gracian n'est » pas clair, & que son style est coupé; con- » cis & énigmatique. A la vérité ils soutien- » nent hautement que c'est pour concilier » plus de vénération à la sublimité de la ma- » tière; qu'il n'écrit pas pour tout le monde; » qu'il a affecté d'être obscur pour ne pas » se populariser comme Aristote, qui écri- » vit obscurément pour contenter Alexan- » dre, son disciple, qui ne pouvoit souffrir » que personne en sût autant que lui :



qu'ainsi, quoique les Œuvres de Gracian soient imprimées, elles n'en sont pas plus communes, parce qu'en les achetant on n'achete pas le moyen de les entendre.

Rien ne me paroît plus plaisant, dit Philanthe, que d'affecter d'être obscur, & cela me fait souvenir de ce pédant dont parle Quintilien, qui enseignoit l'obscurité à ses Ecoliers, & qui leur disoit : *Cela est excellent, je ne l'entends pas moi-même.*

Lib. 8. cap. 23

Ce que je trouve ici de très-plaisant; repartit Eudoxe, c'est que le Traducteur qui se pique de pénétration, n'entend pas lui-même son Auteur. Il s'imagine pénétrer tous les mysteres de Gracian, & il s'en déclare assez dans sa Préface, en disant que le langage de l'Ecrivain qu'il traduit est une espece de chiffre; mais que le bon entendeur peut le déchiffrer sans avoir besoin d'aller aux devins. Il n'a pas, au reste, trop bien déchiffré certains endroits dont je me souviens. L'Auteur dit, en parlant de l'esprit : *Es este el attributo Rey, y assi qualquier crimen contra el, fue de lesa majestad.* Le Traducteur déchiffre ainsi ce passage : *L'esprit est le Roi des attributs; & par conséquent, chaque offense qu'on lui fait est un crime de lese-majesté.* L'Auteur dit, sur le sujet de la dissimulation : *Sacramentar una voluntad.*

*serà soberania. Le Traducteur tourne de la sorte : Qui de sa volonté fait faire un Sacrement , est souverain de soi-même.*

J'entends moins la Traduction Française que l'original Espagnol, dit Philanthe, & je ne fais ce que veut dire en notre langue, le *Roi des attributs, de sa volonté faire un Sacrement*. Je devinois par *el atributo Rey*, que l'esprit étoit la perfection dominante dans l'homme, la perfection souveraine, & celle qui tenoit le premier rang. Je m'imaginois que *Sacramentar una voluntad*, vouloit dire, *cacher les mouvemens de son cœur, & en faire un mystere aux autres*. Mais le *Roi des attributs, de sa volonté faire un Sacrement*, est un vrai chiffre pour moi, & je gagerois que les Lecteurs ne l'entendent pas. C'est-à-dire, reprit Eudoxe, qu'un *Œdipe* du caractère de celui-là, est tout propre à obscurcir les énigmes, au lieu de les expliquer. Si j'avois le tems d'examiner la Traduction, ajouta-t-il, & que cela en valût la peine, vous verriez bien que le Traducteur, qui s'applaudit de son ouvrage, & qui se flatte d'avoir traduit, avec succès, un livre intelligible dans l'opinion commune, de son aveu même, n'est pas si bon entendeur qu'il pense, pour me servir de ses termes.

Il ressemble donc à *Lipse*, dit Philan-

Câspas

Sciopp. de  
Seylo Hystor.

the, qui s'étant mêlé d'éclaircir Tacite, ne fait rien moins que cela, ou fait voir qu'il ne l'entend pas trop lui-même en plusieurs endroits. La comparaison est juste, reprit Eudoxe, en ce point-là & en d'autres; car le Traducteur de Gracian & le Commentateur de Tacite, font tous deux, non-seulement l'apologie, mais l'éloge de l'obscurité de leurs Auteurs, en disant qu'ils n'ont pas écrit pour tout le monde; qu'ils ne l'ont fait que pour les Princes, pour les hommes d'Etat, pour les gens d'esprit; & que ce n'est pas tant leur faute que celle de leurs Lecteurs, si on ne les entend pas. Par malheur, repartit Philanthe, les Princes, les hommes d'Etat & les gens d'esprit, n'entendent pas plus que les autres les passages difficiles.

Après tout, continua-t-il, le Traducteur est un habile homme & un bel esprit. Je ne le nie pas, repartit Eudoxe: je vous avoue même que j'ai lu avec beaucoup de plaisir son Epître dédicatoire. Il y parle Espagnol en François admirablement bien, & les titres qu'il donne à Louis-le-Grand de *Roi Roi*, de *Maître Roi*, de *grand Tout*, de *non plus outre de la Royauté*, m'ont fort réjoui. Il m'a semblé que je lisois l'*Avant-victorieux* du Vice-Chancelier de Navarre, qui commence par, *Ma plume en l'air*.

J'ai vu dans Homere, dit Philanthe, *Roi plus Roi que les autres* : dans Marot, *Roi le plus Roi qui fut donc couronné* : & dans un Poëte moderne, *Roi vraiment Roi* ; mais je n'avois jamais vu, *Roi Roi*, & *Roi Roi* me paroît presqu'aussi plaisant que *perroquet perroquet*.

Enfin, pour laisser là le Traducteur ; ajouta-t-il, Gracian ne vous charme pas. A vous parler franchement, repliqua Eudoxe, il y a dans ses Ouvrages quelque chose de si sombre, de si abstrait & de si opposé au caractère des Anciens, que je ne puis en faire mes délices. L'Ouvrage qui a été traduit, & qu'on a intitulé en Espagnol : *El Oraculo manual y Arte de prudencia* ; en François, *l'Homme de Cour*, que Dom Lanstanosa appelle *une raison d'Etat de soi-même*, & *une boussole avec laquelle il est aisé de surgir au port de l'excellence* ; le Traducteur, *une espece de rudiment de Cour & de Code-Politique*. Nerveze ne parleroit pas autrement, interrompit Philanthe. Cet Ouvrage, dis-je, reprit Eudoxe, est un recueil de maximes qui n'ont nulle liaison naturelle ; qui ne vont point à un but, la plûpart quintessenciées & chimériques, presque toutes si obscures, qu'on n'y entend rien, sur-tout dans la Traduction.

Le Livre qui a pour titre : *Agudeza y Artes*

*Arte de ingenio*, est un beau projet mal exécuté à mon gré : j'en fus frappé la première fois que je le vis, & il me prit d'abord envie de le traduire ; mais après que j'en eus lu quelque chose, je fus bien guéri de ma tentation. Car, quoique j'y trouvasse de la subtilité & de la raison en plusieurs endroits, je n'y trouvai point mon compte, & je jugeai, en le parcourant, qu'un Ouvrage de cette espece, seroit un monstre en notre langue. L'Auteur prétend y enseigner l'art d'avoir de l'esprit ; mais toute sa méthode est fondée sur des regles si métaphysiques & si peu claires, qu'on a peine à les concevoir ; d'ailleurs si peu sûres, qu'on pourroit bien quelquefois s'égarer en les suivant.

Les autres Livres de Gracian ont le même caractère, à son *Politico Fernando* près, qui est plus intelligible & plus raisonnable : car, sans parler de son *Criticon* où je ne vois goutte, son *Discreto* est un peu visionnaire, & son *Heroe* est tout-à-fait fanfaron ; l'incompréhensibilité est la première qualité & le premier avantage que l'Auteur lui donne : *Primor primero, que el Heroe platique incomprehensibilidades de caudal*. En un mot, jamais peut-être Ecrivain n'a eu des pensées si subtiles, si guindées, ni si obscures.

Le maître en obscurité dont je vous ai

fait souvenir, dit Philanthe, auroit été ravi de rencontrer des discours Latins du style de Gracian. Il n'auroit pas non plus été fâché, repartit Eudoxe, de voir en sa langue ce que nous voyons en la nôtre dans des Ecrivains d'aujourd'hui, qui croient se faire admirer en disant des choses qui ne sont pas nettes, & qui ne penseroient pas avoir de l'esprit, si ce qu'ils disent n'avoit besoin d'interprétation (a). Eudoxe prit alors un cahier où étoient ramassés divers exemples d'obscurité, & lut les suivans :

« L'enfer est le centre des damnés,  
 » comme les ténèbres sont le centre de  
 » ceux qui fuient la lumière. C'est là où  
 » la lumière de Dieu les incommode le  
 » moins, où les reproches de leur conf-  
 » science sont moins vifs, où leur orgueil  
 » est moins confondu ; ainsi, ce leur est  
 » une espece de soulagement que de s'y  
 » précipiter ».

Je vous avoue, dit Philanthe, que je ne comprends pas bien cela ; j'y entrevois seulement quelque chose qui ne m'y paroît guère vrai. J'avois cru du moins jusqu'à cette heure, que la lumière divine dont

---

(a) Pervasis jam multos ista persuasio, ut id jam demum eleganter atque exquisitè dictum putent quod interpretandum sit. *Quintil. lib. 2, cap. 3.*

les damnés sont éclairés intérieurement au milieu des ténèbres qui les environnent, leur fait sentir plus vivement que jamais le malheur qu'ils ont d'avoir perdu Dieu; & je ne pensois pas que l'enfer fût fait pour le soulagement des impies.

Pensez - vous , repartit Eudoxe , que l'ame se porte d'elle-même au désespoir , à la rage & à l'enfer , comme une pierre tombe naturellement en bas ? C'est ce que dit le même Auteur ; voici ses paroles :

« L'ame tend par son propre poids au  
» découragement & au désespoir. Le cen-  
» tre de la nature corrompue est la rage  
» & l'enfer : pour l'y enfoncer tout-à-fait ,  
» il ne faut que la séparer des objets , &  
» la réduire à ne penser qu'à elle même ».

Ces propositions me paroissent incompréhensibles , repliqua Philanthe : car enfin , si le désespoir , la rage & l'enfer sont le centre de la nature corrompue , on ne pourroit trouver de repos qu'en se désespérant , qu'en enrageant , & qu'en souffrant les supplices des damnés , comme une pierre n'en trouve que dans son centre. Je ne comprends pas mieux , ajouta-t-il , *que pour enfoncer l'ame tout-à-fait dans ce centre , il ne faut que la séparer des objets , & la réduire à elle-même , & cela frise un peu le galimatias , aussi-bien que la pensée d'un Italien contre ceux qui me-*

furent la grandeur de l'esprit par la grosseur de la tête : *Non sano*, dit-il, *che la mente è il centro del capo ; è il centro non cresce per la grandezza del circolo*. Car, que veut dire, l'esprit est le centre de la tête, & le centre ne croît point par la grandeur du cercle ?

Eudoxe continua de lire dans son cahier, & lut ce qui suit :

« J'en connois qui m'ont avoué que la  
» réserve d'un simple préjugé les avoit  
» retardés long-tems dans le chemin de  
» vérité, parce que le pli que prend notre  
» ame forme une espece de ressort qui  
» revient insensiblement, quand la destruction n'en est pas entiere.

» Si quelquefois le cœur se révolte contre les droits de l'amitié; le respect qui s'est formé en nous par une assez longue habitude, ménage adroitement notre esprit pour s'emparer de notre cœur.

» Il n'est point ici-bas de loi dont le contre-coup ne soit injuste en tout ou en partie.

» Si les amitiés des Grands ne se détruisent pas d'ordinaire par les mêmes degrés qu'elles ont été formées, elles cessent quelquefois par un rapport assez juste de la cause qui les a fait naître avec le penchant de ceux qui deviennent inconstans ».



Bon Dieu ! quel jargon , interrompit Philanthe ! je n'y entends rien , & qui sont les gens qui pensent ainsi ? Ce sont des Philosophes & des Historiens , répondit Eudoxe. Ah ! je pardonne aux Philosophes un peu d'obscurité , dit Philanthe : Aristote , leur pere , est assez obscur ; & puis les secrets de la nature demandent peut-être je ne fais quoi de mystérieux : mais je ne puis souffrir que les Historiens parlent obscurément ; & Tacite , que j'aime fort , ne me plaît point , dès que je ne l'entends pas : car il me semble que la clarté n'est guère moins essentielle à l'Histoire que la vérité.

Vous voilà dans le bon chemin , repartit Eudoxe , & je serois très-content de vous , si vous n'aviez un peu trop d'indulgence pour les Philosophes. Croyez - moi , ils doivent écrire nettement aussi-bien que les Historiens , & ils y sont d'autant plus obligés , que c'est à eux à nous découvrir les secrets de la nature. J'admire Aristote où il est intelligible ; mais je cesse de l'admirer où il ne l'est pas. Et je me souviens de Socrate , qui , après avoir lu un Livre d'Héraclite plein d'obscurités , le condamna finement , en disant que tout ce qu'il en avoit entendu étoit très-beau , & qu'il ne doutoit pas que ce qu'il n'entendoit point ne le fût aussi. C'est cet Héraclite ,

repliqua Philanthe, qui disoit à ses disciples : *Obscurcissez vos pensées, & ne vous expliquez que par énigmes, de peur d'être entendus du peuple.*

A parler en général, poursuivit Eudoxe, tout Ecrivain, soit Historien ou Philosophe, soit Orateur ou Poëte, ne mérite pas d'être lu; dès qu'il fait un mystere de sa pensée. C'est comme ces femmes qui vont masquées par les rues, ou qui se cachent dans leurs coëffes, & qui ne veulent pas qu'on les connoisse : il faut les laisser passer, & ne pas les regarder seulement.

Cependant, repliqua Philanthe, vous me dites hier que la délicatesse consistoit en patrié dans je ne fais quoi de mystérieux qui laissoit toujours quelque chose à deviner. Oui, reprit Eudoxe, il doit y avoir un peu de mystere dans une pensée délicate; mais on ne doit jamais faire un mystere de ses pensées. Ce peu de mystere dont nous avons parlé, laisse assez de jour pour faire découvrir aux autres ce qu'on leur cache. Ce n'est pas un masque où un voile épais qui couvre entièrement le visage; c'est un crêpe transparent, comme nous avons dit, au travers duquel on a le plaisir de voir & de reconnoître la personne. Mais quand je fais un mystere de ma pensée, je l'enveloppe tellement, que les autres ont peine à la démêler; & c'est

ce qu'un Ecrivain raisonnable ne doit jamais faire.

On a reproché à Costar, dit Philanthe; d'avoir donné dans l'obscurité, en disant que Voiture disputoit la gloire de bien écrire aux illustres des nations étrangères, & contraignoit l'écho du Parnasse en un tems qu'il n'étoit plus que pierre, d'avoir autant de passion pour son rare mérite, qu'il en avoit, lorsqu'il étoit nymphe, pour la beauté du jeune Narcisse.

On a eu raison, repartit Eudoxe : cela n'est pas net, pour ne rien dire de pis : & je comprends encore moins *l'écho du Parnasse qui étant pierre, a de la passion pour le mérite de Voiture; que l'écho qui ne répondant point à la voix du tonnerre, nous apprend que ce que les Dieux font ne sauroit être exprimé par les hommes* : c'est la pensée d'un Ecrivain du regne passé, pour louer le Cardinal de Richelieu. Mais ce que dit Costar lui-même à un de ses amis est bien plus joli : « Il y a dans votre Lettre une chose qui seroit, je crois, fort belle, si nous l'entendions vous & moi ».

Balzac, continua-t-il, parlant de la vertu qui se tient lieu de récompense à elle-même, dit que la gloire n'est pas tant une lumière étrange qui vient de dehors aux actions héroïques, qu'une réflexion



Je ne fais, repliqua Philanthe, lequel est le plus clair, ou du *prix pour qui le Ciel dispute avec la nature*, ou des *diamans mêlés avec des rubis qui sont toujours en amour ou en querelle*.

Quatre vers d'un Sonnet pour le Roi ; sur la Paix & sur le Mariage, ne sont pas si obscurs que les précédens ; mais ils ne sont pas peut-être assez clairs :

Le destin consentoit que Madrid fût en poudre :  
Pour complaire à l'Infante, il contredit les  
Cieux :

Des mains de Jupiter il arrache la foudre,  
Et désarme les Rois, les Peuples & les Dieux.

C'est du Sonnet qui commence ainsi :

Braves, reposez-vous à l'ombre des lauriers,  
Le Grand Louis consent que vous preniez  
haleine.

Dites sans *peut-être*, repartit Eudoxe, que ces quatre vers n'ont point assez de clarté, & dites même qu'ils ont bien l'air de galimatias ; mais en voici trois que j'ai retenus d'une piece de Théâtre, qui sont un vrai galimatias :

Ce départ cependant m'arrache un aveu tendre,  
Et dont mon cœur confus d'un silence discret,  
En soupirant tout bas m'avoit fait un secret.

N'avez-vous pas vu, repliqua Philanthe ; se que dit un célèbre Orateur Portugais

dans le *Discours historique pour le jour de la naissance de la Sérénissime Reine de Portugal*? « Que si un Prince se fie » à son sujet, on peut dire qu'un cœur » se fie à un autre cœur; mais que quand » l'époux se fie à son épouse, il ne faut » pas dire qu'un cœur se fie à un autre » cœur, mais qu'un cœur se fie à lui- » même ». *Où la moitié d'un cœur*, ajoute l'Auteur du *Discours historique*, *mettra-t-elle sa confiance plus sûrement que sur l'autre moitié de soi-même*?

La pensée Portugaise est assez bizarre; repartit Eudoxe; mais la Française, ou plutôt celle du Poëte François, l'est encore plus. Un ancien Critique s'est moqué de celui qui avoit dit qu'un *Centaure étoit à cheval sur lui-même*, comme nous l'avons déjà remarqué: il auroit pu se moquer de l'Orateur Portugais, qui dit qu'un *cœur se fie à lui-même*; que *la moitié d'un cœur met sa confiance sur l'autre moitié de soi-même*: & il se seroit moqué sûrement de notre Poëte Dramatique, qui fait dire à un des personnages qu'il met sur la scene, que *son cœur en soupirant tout bas, lui avoit fait à lui-même un secret de sa passion*.

Tous nos Poëtes, dit Philanthe, n'ont pas le sens & la netteté de Malherbe. Je vous assure, repartit Eudoxe, que Mal-

herbe, avec tout son sens & toute sa netteté, s'endort quelquefois aussi-bien qu'Homere, jusqu'à tomber dans une espece de galimatias, si j'ose le dire. Il prit les Poésies de Malherbe, & lut dans l'Ode à M. le Duc de Bellegarde les vers qui suivent :

C'est aux magnanimes exemples,  
 Qui sous la banniere de Mars  
 Sont faits au milieu des hasards,  
 Qu'il appartient d'avoir des Temples.  
 Et c'est avecque ces couleurs  
 Que l'histoire de nos malheurs  
 Marquera si bien ta mémoire,  
 Que tous les siecles à venir  
 N'auront point de nuit assez noire  
 Pour en cacher le souvenir.

Qu'est-ce, à votre avis, que des *exemples* à qui *il appartient d'avoir des temples*, & qui *sont faits au milieu des hasards*? Et de quelles *couleurs* prétend parler le Poëte? A la vérité, dit Philanthe, cela n'est pas net, & je n'y avois pas pris garde.

Eudoxe lut ensuite le commencement des *Larmes de saint Pierre* :

Ce n'est pas en-mes vers qu'une amante abusée  
 Des appas enchanteurs d'un parjure Thésée,  
 Après l'honneur ravi de sa pudicité,  
 Laisée ingratement en un bord solitaire,  
 Fait de tous les assauts que la rage peut faire,  
 Une fidele preuve à l'infidélité.

La plupart de ceux qui lisent ces deux derniers vers, croient les entendre, parce qu'ils sont harmonieux, qu'ils paroissent avoir de l'esprit, & que les vers qui les précédent ont du sens. Pour moi je n'entends point *tous les assauts que la rage peut faire, & dont Ariadne fait une fidele-preuve à l'infidélité de Thésée*. Je dois, au reste, ces réflexions sur Malherbe, à un honnête homme de nos amis, qui a tout le discernement qu'on peut avoir, & qui dans la fleur de son âge, joint une grande capacité avec une grande sagesse.

Malherbe étoit fort jeune lui-même, dit Philanthe, quand il composa ce Poëme; & il le défavouoit en quelque façon, si nous en croyons un savant homme, qui dit cependant qu'on ne peut nier qu'il y ait beaucoup de belles choses dans cette piece; & que comme Longin a dit de l'Odyssée, que c'étoit un ouvrage de vieillesse, mais de la vieillesse d'Homere; on peut dire de même des *Larmes de saint Pierre*, que c'est un ouvrage de jeunesse, mais de la jeunesse de Malherbe.

Après tout, repartit Eudoxe, ces raisons n'éclaircissent pas les six vers obscurs: elles excusent seulement le Poëte, & font estimer les beaux endroits du Poëme: mais la piece n'en vaudroit pas pis, si tout y étoit bien claire; du moins me plairoit-



elle davantage : car je vous avoue que l'ombre du galimatias me fait peur.

Le Sonnet de l'*Avorton*, poursuivit Eudoxe, vous a paru excellent. Il me le paroît encore, repliqua Philanthe, car peut-on rien voir de mieux imaginé & de mieux conduit ?

Toi qui meurs avant que de naître,  
Assemblage confus de l'être & du néant,  
Triste avorton, informe enfant,  
Rebut du néant & de l'être :

Toi que l'amour fit par un crime,  
Et que l'honneur défait par un crime à son tour,  
Funeste ouvrage de l'amour,  
De l'honneur funeste victime :

Laisse-moi calmer mon ennui;  
Et du fond du néant où tu rentre aujourd'hui,  
Ne trouble point l'horreur dont ma faute est  
suivie.

Deux tyrans opposés ont décidé ton sort :  
L'amour, malgré l'honneur, te fit donner la  
vie;  
L'honneur, malgré l'amour, te fait donner la  
mort.

Ce que le Sonnet a de beau me plaît fort;  
repartit Eudoxe : la première pensée est  
heureuse, & le merveilleux s'y rencontre  
naturellement avec le vrai :

Toi qui meurs avant que de naître.

Les dernières pensées sont très-justes, & n'ont peut-être que trop de justesse, ou pour le moins trop de jeu.

L'ámour, malgré l'honneur, te fit donner la  
vie;

L'honneur, malgré l'amour, te fait donner la  
mort.

Mais l'*assemblage confus de l'être & du néant*, n'a pas toute la clarté que l'on pourroit désirer, non plus que le *rebut du néant & de l'être*. Cela est trop fort, dit Philanthe, pour être si net. Hé! de grace, répondit Eudoxe, un peu moins de force & plus de netteté! Encore ne fais-je, si ce qui vous semble fort, l'est en effet: car, selon les Maîtres de l'art, les esprits enflés ont, comme les corps bouffis, plus de foiblesse que de force, & sont dans le fond malades, quelque apparence d'embonpoint qu'ils aient (a).

Il faut, en vérité, un jugement bien exquis pour penser de sorte, qu'une pensée soit claire sans être foible, & pour se faire entendre des plus grossiers en se faisant estimer des plus habiles.

---

(a) Nam tumidos & corruptos & tinnulos, & quocumque alio cacozeliæ genere peccantes, certum habeo non vitium, sed infirmitatis vitio laborare; ut corpora non robore, sed valetudine inflantur. *Quintil. lib. 2, cap. 3.*

Comme nous n'examinons pas ici le langage, ajouta-t-il, je ne dis rien de la faute de Grammaire, qui est au dixième vers du Sonnet de l'*Avorton*; où tu rentre aujourd'hui, au lieu de rentres, avec une s, qui n'accommodoit pas le Poëte. C'est justement la faute que nous avons remarquée dans le Sonnet du *Miroir*.

Il est plaisant, dit Philanthe, que le hasard ait voulu que ces deux Sonnets, si beaux en leur genre, aient tous les deux la même faute de Grammaire. Ce n'est qu'une bagatelle, dit Eudoxe; & pour moi je souffrirois bien plutôt un solécisme que le moindre galimatias: l'un n'est que contre la Syntaxe ou contre l'usage; mais l'autre est contre le bon sens, qui veut qu'on pense toujours nettement, & qu'on s'exprime de même.

A propos de solécisme, repliqua Philanthe, que dites-vous d'un de nos Ecrivains, qui dans un ouvrage très-sérieux, appelle les bâtimens irréguliers, *des solécismes en pierre*? C'est celui qui a appelé les Romains *des bateleurs en papier*; la sentence, *le poivre blanc de la diction*; & les longues queues des femmes, *des hyperboles de drap*. Outre que ces pensées sont basses & un peu burlesques, repartit Eudoxe, elles tiennent fort de l'énigme,

& on ne sauroit guère les entendre, à moins que de savoir deviner. Ne vaudroit-il pas mieux se taire, que de parler énigmatiquement? Et le précepte de Maynard n'est-il pas très-raisonnable?

Mon ami, chasse bien loin  
 Cette noire rhétorique :  
 Tes ouvrages ont besoin  
 D'un devin qui les explique.  
 Si ton esprit veut cacher  
 Les belles choses qu'il pense ;  
 Dis-moi, qui peut t'empêcher  
 De te servir du silence ?

Je me rencontrai l'autre jour dans une compagnie, dit Philanthe, où l'on examina cette réflexion morale : *La gravité est un mystère du corps inventé pour cacher les défauts de l'esprit.* Tout le monde trouva la réflexion délicate & pleine de sens : mais quelques-uns y trouverent je ne fais quoi d'enveloppé & d'obscur. Ce *mystère du corps* leur parut trop mystérieux. Je serois assez de leur sentiment ; repartit Eudoxe ; & j'aimerois mieux ce qu'on a dit de l'action de l'Orateur, qu'elle étoit *une éloquence du corps*. J'ai un peu de peine à entendre ce que c'est qu'un *mystère du corps*, & je conçois aisément ce que c'est que *l'éloquence du corps* ; car, selon l'Auteur même des *Réflexions morales*, « il y a une éloquence dans les » yeux

yeux & dans l'air de la personne, qui ne persuade pas moins que celle de la parole ».

Je suis convaincu, dit Philanthe, que la clarté est nécessaire dans les pensées ; mais je voudrois bien savoir précisément pourquoi elles sont quelquefois obscures. Cela vient souvent, répondit Eudoxe, de ce que l'esprit qui les conçoit est obscur lui-même, & ne voit pas tout-à-fait les choses dans leur jour. Comme les notions qu'il a ne sont pas nettes, ses pensées n'ont garde de l'être, non plus que ses paroles qui en sont les images naturelles. Mais pour descendre dans le détail, l'obscurité peut venir de ce qu'une pensée est tirée de loin : par exemple, d'une métaphore ou d'une comparaison, qui n'a d'elle-même nul rapport à l'objet de la pensée. Ainsi *les solécismes en pierre* ont quelque chose d'obscur, parce qu'il y a une très-grande distance entre un solécisme & un bâtiment.

Plusieurs métaphores entassées les unes sur les autres font aussi ce mauvais effet ; & nous pouvons dire de la pensée ce que Quintilien a dit du discours. Comme la métaphore rend le discours clair, quand on l'emploie à propos, & qu'on s'en sert peu ; elle l'obscurcit dès qu'elle est fréquente, & fait des énigmes, si on en use conti-

nuellement (a). La raison est que tant d'images étrangères, mêlées ensemble, produisent de la confusion dans l'esprit des Lecteurs ou des auditeurs. Il arrive même que deux métaphores qui ne sont pas dans le même genre, étant jointes, diminuent quelque chose de la clarté d'une pensée. Je vous comprends, dit Philanthe, & je vois maintenant pourquoi la pensée d'une personne sçavante bien au-dessus de son sexe, qui a entrepris de nous expliquer ce que c'est que le goût en matière d'esprit, & qui l'a fait d'une manière si délicate; pourquoi, dis je, sa pensée, qui est au fond vraie & solide, ne m'a pas paru d'abord extrêmement claire; c'est sans doute qu'elle définit le goût, qui est une métaphore, par l'harmonie, qui en est une autre d'un genre différent: car si je m'en souviens, voici la définition: *Le goût est une harmonie, un accord de l'esprit & de la raison.*

Vous ne profitez pas mal de ce qu'on vous dit, repartit Eudoxe, & l'exemple qui vous est venu si à propos, prouve bien ce que je veux dire. Il faut pourtant confesser que si les deux métaphores obscurcissent tant soit peu la définition, l'expli-

---

(a) Ut modicus atque opportunus translationis usus illustrat orationem, ita frequen obscurat; continuus verò in allegoriam & ænigma exit. *Quintil. lib. 8, cap. 6.*

ation qui s'en fait aussi-tôt, l'éclaircit assez & la fait entendre du moins à ceux qui veulent prendre la peine de l'approfondir.

D'autres définitions du goût, que j'ai lues dans une très-belle Lettre, repliqua Philanthe, peuvent encore nous aider à en avoir des notions nettes & distinctes :  
 « Le goût, dit l'Auteur de la Lettre, est  
 » un sentiment naturel qui tient à l'ame,  
 » & qui est indépendant de toutes les  
 » sciences qu'on peut acquérir : le goût  
 » n'est autre chose qu'un certain rapport  
 » qui se trouve entre l'esprit & les objets  
 » qu'on lui présente; enfin, le bon goût  
 » est le premier mouvement, ou, pour  
 » ainsi dire, une espece d'instinct de la  
 » droite raison, qui l'entraîne avec rapi-  
 » dité, & qui la conduit plus sûrement  
 » que tous les raisonnemens qu'elle pour-  
 » roit faire ».

Ces définitions sont fines & justes, répartit Eudoxe : elles me font concevoir que l'Auteur des *Réflexions morales* a eu raison de dire que le bon goût vient plus du jugement que de l'esprit; mais elles ne me font pas entendre une autre de ses réflexions : *Quand notre mérite baisse, notre goût baisse aussi.* Il y a là une délicatesse qui me passe, & c'est peut-être ma faute. Il me semble, dit Philan-

thé, que j'ai entendu cette réflexion toutes les fois que je l'ai lue; car j'ai lu plus d'une fois les *Réflexions morales*; mais je ne l'entends pas plus que vous présentement, & je crois que nous avons tous deux l'esprit bouché.

Quoi qu'il en soit, reprit Eudoxe, je suis assuré que si l'Auteur avoit donné un peu plus d'étendue à sa pensée en la développant davantage, elle en seroit plus intelligible; car la briéveté contribue encore à l'obscurité, selon le mot d'Horace : *Je veux être court, je deviens obscur.* En effet, il arrive d'ordinaire qu'à force de ferrer les choses, on les étrangle, & on les étouffe, pour ainsi dire : tellement qu'une pensée est confuse dès qu'elle n'a pas toute l'étendue qu'elle doit avoir (a); de même à-peu-près que l'est une carte de Géographie, quand les lieux y sont trop pressés, & que les rivières, les montagnes, les villes & les bourgs n'ont pas tout l'espace qui leur convient. Thucydide n'est pas toujours clair, à force d'être concis & trop subtil dans ses pensées, si nous en croyons Cicéron. Tacite est obscur, parce qu'il ramasse souvent sa pensée en

---

(a) Horum concisæ sententiæ interdùm etiam non satis apertæ cùm brevitate, tùm nimio acumine. *Cicer. de Clar. Orat.*



si peu de mots, qu'à peine peut-on deviner ce qu'il veut dire.

Il seroit à souhaiter, poursuit Eudoxe, que nous fussions comme les Anges, qui se communiquent leurs pensées sans le secours des paroles : mais n'étant pas de purs esprits, nous sommes contraints d'avoir recours au langage pour exprimer ce que nous pensons ; & telle pensée ne peut s'entendre sans un certain nombre de mots : si vous en retranchez quelque chose, sous prétexte de rendre la pensée plus forte, vous tombez infailliblement dans l'obscurité. C'est ce défaut que Sénèque & Quintilien reprochent à Salluste, repliqua Philanthe (a). L'un dit que ce fameux Historien fit valoir en son tems les pensées coupées & un peu obscures ; l'autre, qu'il faut éviter cette brièveté de Salluste, & ce genre d'écrire concis & rompu, qu'il affecte quelquefois (b).

Il y a pourtant, reprit Eudoxe, une brièveté louable, qui consiste à employer toutes les paroles qu'il faut, & à n'employer que celles qu'il faut, ou même à se servir quelquefois d'un mot qui en vaille plusieurs autres. C'est la brièveté que Quin-

---

(a) Sallustio vigente amputatæ sententiæ & obscura veritas fuere pro cultu. *Sen. Ep. 114.*

(b) Vitanda illa Sallustiana brevitatis, & abruptum sermonis genus. *Quintil. lib. 4, cap. 11.*

tilien lui-même trouve si belle dans Salluste, en rapportant ce que cet Historien dit de Mithridate, qu'il étoit armé de sa grande taille ; mais, comme remarque Quintilien au même endroit, dès qu'on imite mal ces manières de penser & de parler, on devient obscur (a).

Le Tasse n'a pas mal imité Salluste, répliqua Philanthe, en disant d'un de ses Héros, qu'il étoit armé de sa propre personne, aussi-bien que de son bouclier & de sa cuirasse :

*E di fine armi, e di se stesso armato.*

C'est moins là une imitation, reprit Eudoxe, qu'un larcin honnête. N'est-il pas juste, répondit Philanthe, que le Tasse se dédommage un peu sur les Anciens, des vols que les Modernes lui font ? Je pourrois vous en citer mille, & je me borne à un seul que j'ai dans l'esprit. Le Poëte Italien, en parlant du Pô, qui est rapide à son embouchure, & qui se jette dans la mer avec violence, dit qu'il semble porter la guerre & non pas un tribut à la mer :

*E pare*

*Che guerra porti, e non tributo al mare.*

(a) Est pulcherrima brevitatis, cum plura paucis complectimur ; quale illud Sallustii est. Mithridates corpore ingenti perinde armatus ; hoc male imitantes sequitur obscuritas. *Lib. 8, cap. 3.*

Un de nos Poètes dit presque le même  
d'un autre fleuve :

Le Tigre écumeux & bruyant  
Se poursuivant toujours, & toujours se fuyant,  
De sa fougueuse course étonne son rivage,  
Et porte pour tribut à la mer un orage.

Cela est pris visiblement, & toute la différence qu'il y a. entre l'Italien & le François, c'est que l'un est bien plus juste que l'autre : car *tribut* & *guerre* ont quelque rapport, ou plutôt quelque opposition ; & le sens du Tasse est beau, qu'un fleuve impétueux soit un ennemi qui porte la guerre à la mer, & non pas un vassal qui y porte un tribut, au lieu qu'*orage* & *tribut* ne conviennent point. Le tribut dont il s'agit ici est métaphorique, dit Eudoxe ; & en style de métaphore, quel tribut convient mieux à la mer qu'un orage ? C'est justement lui porter ce qu'elle aime, étant si orageuse de sa nature, & ne subsistant que dans les tempêtes.

Pour revenir à la brièveté, poursuivit-il, je ne trouve rien de meilleur que de dire beaucoup de choses en peu de paroles, pourvu qu'on se fasse entendre : mais la difficulté est de se faire entendre ; & tout le secret consiste à garder de telles mesures, que la clarté ne diminue rien de la force, ni la force de la clarté.

Ce qui me choque le plus, repartit Philanthe, c'est de voir qu'on ne dise rien en parlant beaucoup, & qu'on soit même obscur lorsqu'on n'est pas court. Le sens, dit Eudoxe, se perd d'ordinaire dans la multitude des paroles; & j'ai remarqué qu'un homme qui parle trop se fait souvent moins entendre qu'un autre qui ne parle pas assez.

Il me semble, reprit Philanthe, qu'une pensée n'est pas nette quand elle a comme deux faces, & qu'on ne fait en quel sens on la doit prendre, ou qu'on doute si elle est vraie ou fausse. Tacite est sujet à ces sortes de pensées, & celle qu'il a sur les Chrétiens, au sujet de l'embrâsement de Rome, me paroît de ce caractère. *Ils ne furent pas moins convaincus de l'incendie, que de la haine du genre humain* (a). Je ne fais s'il s'agit de la haine que les Chrétiens ont pour le genre humain, ou de celle que le genre humain a pour les Chrétiens; & cependant un Lecteur qui n'est pas stupide devoit le savoir d'abord. L'obscurité, dit Eudoxe, vient là de l'expression; & la pensée seroit claire si l'Historien s'étoit donné la peine d'ôter l'équivoque de *la haine du genre humain*.

---

(a) Haud perindè in crimine incendii quàm odio generis humani convicti sunt. *Ann. lib. 25.*

L'Epigramme de Martial sur la mort de Cicéron & de Pompée, repliqua Philanthe, finit par une pensée douteuse, qui laisse l'esprit indéterminé, touchant le vrai ou le faux de la pensée même. *Antoine a commis un crime égal à celui de l'Egypte. Leurs armes ont abattu deux têtes sacrées ; l'une étoit le chef de Rome victorieuse, l'autre de Rome éloquente. Toutefois le crime d'Antoine est plus grand que celui de Photin : celui-ci a été scélérat pour le service de son Maître ; celui-là l'a été pour ses propres intérêts (a).*

Le Poète décide une chose qui n'est pas constante, & sa décision fait de l'embaras : car celui qui est scélérat pour son Maître, commet peut-être un plus grand crime que celui qui l'est pour ses propres intérêts. Et l'Auteur de la Dissertation qui est à la tête d'un Recueil d'Epigrammes Latines choisies, a bien remarqué que ceux qui pechent pour leur intérêt particulier sont emportés par l'amour-propre, & par d'autres passions violentes, qui diminuent de la griéveté du crime, en diminuant de la liberté ; au lieu que ceux qui sont les ministres de la passion d'autrui ont plus de sens froid dans le crime qu'ils commettent,

---

(a) Antonii tamen est pejor quàm causa Photini ;  
Hic facinus domino præstitit, ille sibi.

& par conséquent plus de malice; tellement que la proposition qui fait la pointe de l'Epigramme; n'est pas nette.

Mais avez-vous pris garde, ajouta-t-il, que l'obscurité des pensées vient encore de ce qu'elles sont estropiées, si j'ose m'exprimer de la sorte; je veux dire de ce que le sens n'en est pas complet, & qu'elles ont quelque chose de monstrueux, comme ces statues imparfaites ou toutes mutilées, qui ne donnent qu'une idée confuse de ce qu'elles représentent, & qui n'en donnent même aucune?

Tertullien, dans son Livre *de la Chair de Jesus-Christ*, dit, pour prouver la vérité de nos mysteres: *Le Fils de Dieu est mort, cela est croyable, parce que cela est ridicule. Ayant été enseveli, il est ressuscité; cela est certain, parce que cela est impossible* (a). Je dis que ces pensées ne sont point entieres, qu'elles sont informes, & que c'est pour cela que d'abord elles semblent fausses, extravagantes & inconcevables. L'Auteur veut dire que la mort du Fils de Dieu étant l'effet d'une charité infinie, & n'étant point dans les regles de la prudence humaine, qui trouve

---

(a) Mortuus est Dei Filius; credibile est, quia ineptum est; & sepultus resurrexit, certum est, quia impossibile est. *Tertul. de Carne Christi*,

ridicule qu'on fasse mourir l'innocent pour sauver le criminel, rien ne rend ce mystere plus digne de foi que ce qui y paroît de moins raisonnable aux yeux des hommes.

Il veut dire aussi que la Résurrection de Jesus-Christ surpasse toutes les forces de la nature, & ne peut être que l'ouvrage d'une vertu toute divine; qu'il est certain que ce Dieu homme a repris de lui-même une vie nouvelle, parce qu'il est impossible de ressusciter naturellement: mais les pensées ne disent pas ce que veut dire l'Auteur, ou elles le disent si obscurément, qu'on n'y entend rien, à moins que de faire bien des réflexions. Enfin, ces sortes de pensées creuses & profondes, sont en quelque façon semblables aux abîmes dont la profondeur étonne & trouble la vue (a); & je comparerois volontiers les Ecrivains qui ne pensent point juste, ni ne s'expriment point nettement, à ce Poëte dont parle Gombaud:

Ta Muse en chimeres féconde,  
Et fort confuse en ses propos,  
Pensant représenter le monde,  
A représenté le chaos.

---

(a) *Præceps quædam, & cum idcirco obscura, quia peracuta, tum rapida & celeritate cæcata oratio. Cicer. in Bruto.*

Mais en parlant de galimatias & d'obscurité, prenons garde d'y donner nous-mêmes : nous ne serions pas les premiers à qui cela seroit arrivé. L'Auteur des *Entretiens de Thimocrate & de Philandre*, qui accuse de galimatias en quelques endroits l'Auteur de *la Sainteté & des Devoirs de la vie Monastique*, y tombe manifestement en une occasion remarquable, & qui demandoit beaucoup de clarté, de netteté & de sens. Voici le Livre, & je veux vous lire l'endroit.

« C'est une chose bien glorieuse pour  
 » la vérité, de trouver dans les propres  
 » combats qu'on lui livre une preuve du  
 » pouvoir dont elle doit jouir dans le  
 » monde ; toutes les extravagances aux-  
 » quelles le cœur humain s'est abandonné  
 » en matière de Religion, ayant eu pour  
 » fondement une première vérité dont cha-  
 » cun s'est fait une idée selon son ca-  
 » price ».

Ce n'est pas là encore tout-à-fait du galimatias, ajouta Eudoxe ; mais si je ne me trompe, vous en allez voir.

« Car on ne doit pas s'imaginer que  
 » l'homme ait pris à tâche de la détrui-  
 » re : on l'attaquoit sans y penser : on se  
 » flattoit qu'on pouvoit l'accommoder  
 » avec ses passions ; on l'a fait, & c'est ce  
 » qui l'a perdu. Le libertin, en se relâ-



» chant insensiblement ; le superstitieux ,  
 » en devenant la dupe de son propre  
 » cœur qui ne lui permettoit pas de voir  
 » que le ressort secret qui le portoit à  
 » étendre les bornes de la vérité ne nais-  
 » soit que de l'envie qu'il avoit d'étendre  
 » les siennes , en se faisant lui-même  
 » l'arbitre des loix dont il devoit dé-  
 » pendre ».

Je pardonnerois plus volontiers , dit Philanthe , à l'Auteur de ces Entretiens , un peu de galimatias que l'esprit de libertinage & de médisance qui regne partout dans son Livre ; & je ne crois pas qu'on puisse en conscience imputer un tel ouvrage à d'autres qu'à un homme sans Religion & sans honneur. Mais ce n'est pas de quoi il est question présentement ; & pour ne nous point écarter , un des plus fameux Ecrivains de delà les Monts , me paroît obscur dans l'endroit même où il blâme Lucrece de l'être. *Lucrezio* , dit-il , *con l'oscurit à dello stil poëtico non solo veste il corpo della sentenza , ma spesso il viso : e la veste del viso non e tanto fregio , che adorni , quanto maschera che nasconda*. A votre avis , que veut-il dire , en disant que Lucrece couvre avec l'obscurité de son style poétique , non-seulement le corps , mais aussi le visage de la pensée ; & que ce qui couvre le visage n'est

pas tant un ajustement qui pare, qu'un masque qui cache ?

Pour moi, dit Eudoxe, je ne comprends guère mieux cela que ce qu'enseigne un Platonicien, que les fantômes du matin, imprimés dans la plus belle fleur des esprits, se présentent distinctement au miroir de l'ame, où il se fait d'admirables réflexions de ces premières idées qui sont les formes du vrai. J'entrevois pourtant qu'il veut dire que l'étude du matin est la meilleure, & qu'on a le matin l'esprit plus net.

Comme je suis de bonne foi, repartit Philanthe, je vous avoue franchement, mon cher Eudoxe, que je vois maintenant les choses avec d'autres yeux, & que mon goût n'est presque plus différent du vôtre. Je sens, ajouta-t-il, que la lecture des Italiens & des Espagnols ne me plaira pas tant qu'elle faisoit. Vous serez, interrompit Eudoxe, comme ces gens qui sont détrompés du monde, & qui dans le commerce de la vie n'ont pas tant de plaisir que les autres : mais assurez-vous que c'en est un grand d'être détrompé ; & ne vous avisez pas d'imiter ce fou, qui s'imaginoit être toujours au Théâtre, & entendre d'excellens Comédiens ; mais qui étant guéri de son erreur par un breuvage que ses amis lui firent prendre, se plaignoit

de ses amis comme s'ils l'eussent assassiné (a).

La comparaison est un peu gaillarde, repliqua Philanthe en souriant, mais je la mérite bien, pour m'être laissé trop charmer par des sottises harmonieuses (b); vous voyez du moins que je cite Horace aussi à propos que vous.

Tout de bon, poursuivit-il, me voilà défabusé. Je reconnois à cette heure que les pensées ingénieuses sont comme les diamans, qui tirent leur prix de ce qu'ils ont encore plus de solidité que d'éclat; & c'est, à mon gré, se tromper bien lourdement, que de croire raisonnable & plausible, une éloquence vicieuse & corrompue, toute jeune & toute badine, qui ne garde nulle bienséance dans les paroles, ni dans les pensées; qui s'emporte & s'enfle à l'excès dans des occasions où il ne s'agit de rien moins; qui confond le sublime avec l'outré; le beau avec le fleuri, & qui, sous prétexte d'avoir

(a) Pol me occidistis, amici;  
Non servastis (ait) cui sic extorta voluptas;  
Et demptus per vim mentis gratissimus error.

*Horat. Epist. lib. 2, Ep. 2.*

(b) Versus inopes rerum nugæque canoræ.

*Horat. de Art. Poët.*

un air libre, s'égaie jusqu'à la folie (a).

Je me réjouis, dit Eudoxe, que vous quittiez enfin vos fausses idées, & que vous ne foyez plus capable de préférer les pointes de Sénèque au bon sens de Cicéron, & le clinquant du Tasse à l'or de Virgile.

Mais, mon cher Philanthe, pour ne pas retomber dans vos anciennes erreurs, il est bon que vous rappelliez de tems en tems tout ce que nous avons dit sur la maniere de bien penser. Je n'oublierai pas, repliqua Philanthe, que le vrai est l'ame d'une pensée; que la noblesse, l'agrément, la délicatesse en font l'ornement & en rehaussent le prix; que rien n'est beau s'il n'est naturel; & qu'il y a de la différence entre la couleur qui vient du sang & celle qui vient du fard; entre l'embonpoint & la bouffissure; entre l'agrément & l'afféterie (b).

N'oubliez-pas sur-tout, repartit Eudoxe, que le raffinement est la pire de

(a) Falluntur plurimum, qui vitiosum & corruptum dicendi genus, quod aut verborum licentiâ resultat, aut puerilibus sententiis lascivit, aut immodico tumore turgescit, aut inanibus locis bacchatur, aut casturis, si leviter excutiantur flosculis nitet, aut præcipitia pro sublimibus habet, aut specie libertatis insanit, magis existimant populare atque plausibile. *Quintil. lib. 12, cap. 10.*

(b) Ornatus virilis fortis & sanctus sit; nec effemina-tam levitatem, nec fuco eminentem colorem amet, sanguine & viribus nitent. *Quintil. lib. 8, cap. 3.*

toutes les affectations, & que comme dans le manège du monde il ne faut pas, selon Montaigne, manier les affaires trop subtilement; on doit bien se garder des pensées trop fines dans les ouvrages d'esprit: car enfin, s'il y a de la grossièreté à marquer trop ses pas en marchant, c'est peut-être un plus grand défaut de ne marcher que sur la pointe des pieds; ou, pour me servir d'une autre comparaison, il vaudroit presque mieux avoir la taille moins déliée, que d'être extrêmement grêle. Mais souvenez-vous aussi que rien n'est plus opposé à la véritable délicatesse que d'exprimer trop les choses, & que le grand art consiste à ne pas tout dire sur certains sujets; à glisser dessus plutôt que d'y appuyer; en un mot, à en laisser penser aux autres plus que l'on n'en dit (a).

Je voudrois, ajouta-t-il, qu'on se souvînt toujours de ce qu'un célèbre Académicien, qui a traduit Virgile en vers, explique si bien dans sa Préface, en parlant contre ces Poètes qui s'imaginent qu'ils seroient arrivés au plus haut point de la Poésie, s'ils n'avoient rien laissé à penser à ceux qui liront leurs ouvrages. Selon le sentiment du Traducteur de l'Énéide, de tels caractères sont même très-désagréables

---

(a). Quædam non prolata majora videntur & potius in suspitione relicta. *Demetr. Phaler. de Elocut.*

dans la conversation, & ceux qui ont un peu étudié le monde & l'art de lui plaire, savent que c'est un chemin tout contraire à celui qu'il faut tenir. L'homme est naturellement si amoureux de ce qu'il produit, & cette action de notre ame qui contrefait la création, l'éblouit & la trompe si insensiblement & si doucement, que les esprits judicieux observent qu'un des plus sûrs moyens de plaire n'est pas tant de dire & de penser, comme de faire pènser & de faire dire. Ne faisant qu'ouvrir l'esprit du Lecteur, vous lui donnez lieu de le faire agir (a); & il attribue ce qu'il pense & ce qu'il produit à un effet de son génie & de son habileté, quoique ce ne soit qu'une suite de l'adresse de l'Auteur, qui ne fait que lui exposer ses images, & lui préparer de quoi produire & de quoi raisonner. Que si, au contraire, on veut dire tout, non-seulement on lui ôte un plaisir qui le charme & qui l'attire; mais on fait naître dans son cœur une indignation secrète, lui donnant sujet de croire qu'on se défie de sa capacité; & il n'y a guère d'esprit, si humble qu'il puisse être, qui ne s'afflige quand on lui fait sentir qu'on connoît sa petitesse (b).

---

(a) Nonnulla relinquenda auditori quæ suo Marte colligat. *Demetr. Phaler. de Elocut.*

(b) Qui omnia exponit auditori ut nullâ mente prædito, similis ei est qui auditorem improbat atque contemnit, *Ibid.*

Avec tout cela, retenez bien que l'obscurité est très-vicieuse, & que ce que les personnes intelligentes ont peine à entendre n'est point ingénieux; que, selon Quintilien, moins on a d'esprit, plus on fait d'effort pour en montrer, de même que les petits hommes se dressent sur leurs pieds, & que les foibles font plus de menaces; enfin, qu'on est obscur à mesure qu'on a le sens petit & le goût mauvais (a). Il faut même, selon ce grand maître de l'éloquence, qu'une pensée soit si claire, que les Lecteurs ou les Auditeurs l'entendent sans qu'ils s'appliquent à la concevoir; c'est-à-dire, qu'elle entre dans leur esprit comme la lumière entre dans leurs yeux lorsqu'ils n'y font pas de réflexion; de sorte que le soin de celui qui pense, doit être, non que sa pensée puisse s'entendre, mais qu'elle ne puisse ne pas s'entendre (b).

Voilà en abrégé où se réduit, selon moi, la manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit, à prendre la chose en elle-

(a) Quò quisque ingenio minùs valet, hoc se magis attollere & dilatare conatur; ut staturâ breves, in digitos eriguntur; & plura infirmi minantur. Erit etgo obscurior etiam quò quisque deterior. *Quintil. l. 2, c. 3.*

(b) Dilucida & negligenter quoque audientibus aperta, ut in animum ratio tarquam sol in oculos, etiamsi in eam non intendatur, incurrat: quare non ut intelligere possit, sed ne omninò possit non intelligere, curandum. *Idem, lib. 8, cap. 2.*

même, sans considérer ni la pureté du langage, ni l'exactitude du style.

Après tout, repliqua Philanthe, il sert peu de bien penser si l'on parle mal; & même les pensées les plus belles sont fort inutiles, selon les maîtres de l'art, sans l'ornement des paroles (a). J'en tombe d'accord, répondit Eudoxe; mais aussi faut-il avouer que rien n'est plus extravagant ni plus insensé, qu'un vain son de paroles, je dis même des plus belles & des mieux choisies, si elles ne sont soutenues de pensées solides & de bon sens (b).

Je voudrois, au reste, que pour penser bien sur quelque matiere que ce soit, ceux qui se mêlent d'écrire en prose ou en vers, avant que de se mettre à composer, non-seulement lussent de bons Livres, tels que sont les ouvrages du siècle d'Auguste, & les pieces modernes qui approchent de ces excellens originaux; mais qu'en écrivant, ils eussent toujours devant les yeux diverses personnes comme témoins, & même comme juges de leurs pensées. Par exemple, afin d'éviter le faux, l'affectation, le phébus, il seroit nécessaire de se

---

(a) Nulla utilitas cogitationis præclaræ est, si ei quis pulchræ locutionis non addiderit ornamentum. *Dionys. Halicarn. de collocat. verbor.*

(b) Quid est enim tam furiosum quam verborum vel optimorum sonitus inanis, nullâ subjctâ sententiâ? *Cic. de Orat. lib. 2.*



proposer un esprit droit, naturel, raisonnable, & se demander à soi-même : Cela contenteroit-il un tel ? Cela auroit-il contenté Patru ? Il n'y auroit peut-être pas de mal à penser au Cardinal de Richelieu, qui avoit le discernement si juste, qui ne se contentoit pas des jolies choses, qui en vouloit de belles & de bonnes, lesquelles sont bien au-dessus des jolies ; qui trouvoit qu'un Ecrivain fameux de son tems n'écrivoit rien pour l'ame, qu'il n'écrivoit que pour l'imagination & pour les oreilles ; & que le jugement qui l'accompagnoit toujours en ce qui concernoit le choix & la disposition des mots, le nombre & le beau tour d'une période, l'abandonnoit très-souvent en ce qui regardoit la pensée.

Pour les pensées nobles, il faudroit se représenter encore ce grand homme, ou un de ces génies élevés de notre tems, qui ne peuvent souffrir rien de bas, ni de médiocre, & dont les discours sont pleins de sublime.

Pour les agréables & les délicates, je me proposerois Voiture, Sarrazin, & Saint-Evremont. Je vous fais bon gré, dit Philanthe, de faire honneur à Saint-Evremont. Ce que nous avons de lui marque un beau génie, qui creuse & qui égaie toutes les matieres qu'il traite. Je dis ce que nous avons de lui : car tout ce qui passe

pour être de lui, n'en est pas ; & parmi les piéces qui ont cours sous son nom, il y en a de fausses, qu'il désavoue, & qu'il a raison de désavouer.

Enfin, reprit Eudoxe, pour les pensées claires, je me voudrois mettre devant les yeux un Ecrivain du caractere de Coëffeteau, qui, au rapport de Vaugelas, pensoit les choses si nettement, que le galimatias n'étoit pas plus incompatible avec son esprit, que les ténèbres avec la lumière. Il ne seroit pas même inutile, au regard de la netteté & de la clarté, d'avoir en vue quelqu'un qui n'ait pas l'intelligence si pénétrante, ni la conception si aisée, & de se dire quelquefois, Monsieur tel entendroit-il bien ma pensée ?

Voilà sans doute de bons expédiens, repliqua Philanthe; mais il n'en vient un qui seroit infallible à mon avis; & c'est de s'éloigner le plus qu'on peut du caractere de certaines gens que nous connoissons, & que j'ai admirés autrefois, semblables à ceux dont parle Quintilien, qui ont du dégoût pour toutes les pensées que la nature suggere, qui cherchent, non ce qui orne la vérité, mais ce qui la farde (a); auxquels rien de propre & de simple ne

---

(a) Nos melius quibus sordent omnia quæ natura dictavit, qui non ornamenta quærimus, sed lenocinia. *Lib. 8, de Proæm.*

plaît, & qui trouvent peu délicat ce qu'un autre auroit dit comme eux; qui empruntent des méchans Poëtes les figures & les métaphores les plus hardies, & qui enfin, croient n'avoir de l'esprit que quand on a besoin de beaucoup d'esprit pour les entendre (a).

Croyez-moi, repartit Eudoxe, le moyen le plus sûr, pour parvenir à la perfection que nous cherchons, est de penser, de parler, d'écrire, comme faisoit un de nos amis, qui étoit la gloire du Barreau, & dont la perte ne sauroit être assez regrettée: car y eut-il jamais un esprit plus juste, plus agréable, plus fin & plus net?

Il est difficile, repliqua Philanthe, d'égaliser ces grands modeles: mais il est toujours bon de se les proposer, & de se former sur eux autant que l'on peut. Celui dont vous parlez, & que vous n'avez, je pense, osé nommer, de peur de renouveler la douleur que la mort d'un si cher ami nous a causée, étoit un de ces hommes extraordinaires qui n'ont guère d'égaux, & qui ne devoit, ce semble, jamais mourir.

Il avoit, reprit Eudoxe, toutes les qua-

*M. Paget  
célèbre Avocat.*

---

(a) Quid? quod nihil proprium placet, dum parum creditur diserrum quod & alius dixisset? à corruptissimo quoque Poëtarum figuras, seu translationes mutuamur, rum demùm ingeniosi scilicet si ad intelligendos nos opus sit ingenio. *Ibid.*

lités que sa profession demandoit, & le portrait qu'on a fait de lui est très-ressemblant. Ce portrait lui donne une prononciation agréable, un geste libre, un air engageant, qui prévient les esprits en sa faveur, avant qu'il ait commencé à parler; une éloquence naturelle, qui plaît d'autant plus, qu'il y a moins d'art; une facilité merveilleuse pour bien tourner un fait; une heureuse abondance de paroles & de raisons qui charment & entraînent l'Auditeur. On dit là qu'il joint la douceur & la force ensemble; qu'il est égal dans son style, modeste dans ses figures, & correct dans ses pensées; qu'il évite les façons de parler fastueuses & ampoulées, les ornemens recherchés, & ces faux brillans dont quelques-uns tâchent d'éblouir le peuple; mais que son discours, toujours clair & toujours coulant, ne rampe jamais.

On ajoute qu'il s'insinue dans les esprits par la beauté de son langage & par la netteté de ses raisonnemens; mais qu'il fait émouvoir les passions à propos, & qu'il se rend aisément maître des cœurs; qu'au reste, il se renferme toujours dans les bornes de la droite raison; qu'il s'élève sans emportement, & s'abaisse avec dignité. On dit enfin que ce grand homme, outre les qualités propres pour le Barreau, a encore celles qui sont nécessaires pour la société;

fociété; qu'il est honnête, facile, obligant, désintéressé; qu'il aime la joie, & que les affaires ne l'empêchent pas d'être gai & enjoué avec ses amis.

On pouvoit ajouter, repliqua Philanthe, qu'il avoit non-seulement une probité exacte, mais une piété solide; qu'étant convaincu des vérités de la Religion, il en remplissoit régulièrement tous les devoirs, & qu'il réunissoit en sa personne le véritable Chrétien, avec le parfait homme d'honneur.

Mais, reprit Eudoxe, ce qu'a dit de lui un grand Magistrat dans une très-belle Harangue, est peut-être l'éloge le plus achevé qu'on en puisse faire. Il s'agissoit de la Religion que ce Magistrat proposoit aux Avocats pour regle de leur conduite.

« Quels exemples, leur dit-il, ne vous a-t-on pas donné celui de vos Confreres que la mort nous a enlevé il y a quelques mois? La bonté de ses mœurs, la beauté de son génie, l'agrément de son esprit, sa religion envers ses cliens, mais encore plus la justice, le faisoient rechercher pour défenseur de toutes les causes importantes; & les Juges n'avoient pas moins de plaisir à l'entendre, que les Parties avoient de confiance en leur droit, quand il étoit soutenu par un tel Avocat ».

Voilà, en peu de mots, un Panégyrique entier, & d'autant plus beau, que le témoignage de celui qui parloit, si authentique de lui-même, fut confirmé par un applaudissement universel. Il est vrai, repartit Philanthe, qu'il n'y a jamais eu qu'une voix sur le mérite de notre illustre défunt, & que ceux mêmes qui devoient naturellement lui porter envie, lui ont toujours fait justice. Dites, repliqua Eudoxe, que son bon cœur & ses manières civiles ont obligé tout le monde de l'aimer, & qu'il n'a pas moins été l'ornement que les délices du Barreau.

Nous ne finirions jamais sur ce chapitre; dit Philanthe, si nous nous laissions aller à nos sentimens. Il faut cependant finir, & il faut même que je vous quitte pour une affaire qui me rappelle nécessairement. Après ces paroles, Philanthe ayant pris congé de son ami, s'en retourna à la Ville, fort satisfait de sa visite & bien résolu de se déclarer par-tout pour le bon sens contre le faux bel-esprit.

*F I N.*



# TABLE

## DES MATIERES.

### A

**A**CHILLE comparé avec un lion, & pris pour un lion, page 16. Ce que Clitemnestre dit à Achille, au sujet d'Iphigénie, 236. Ce qu'Achille répond à Ulyffe dans les Enfers, 239.

**Achillini**, Poète Italien : sa pensée sur le Crucifix de S. François Xavier, 41.

**Action** : ce qu'est celle de l'Orateur, 400.

**Affectation**. C'est le pire de tous les vices de l'éloquence, & pourquoi, 244. Elle n'est pas toute dans l'élocution, *ibid.* Diverses exemples d'affectation dans la pensée, *ibid.* & *suiv.* D'où vient l'affectation qui regarde les pensées, 250 & *suiv.* Ce que c'est qu'affectation, 256.

**Agrément**. En quoi consiste l'agrément des pensées, & d'où il vient, 136 & *suiv.* L'agrément joint à la tristesse dans quelques pensées, 161 & *suiv.* Voyez *Pensées agréables*.

**Alexandre**. Pensées d'un Historien Grec sur ses conquêtes, 81. Ce qu'il dit à Parménion, 100. Sentiment généreux de ce Prince, *ibid.* Mot de l'Écriture-Sainte sur la puissance d'Alexandre, 129, 130. Ce qu'un Auteur Espagnol dit du cœur d'Alexandre, 256, 257. Ce que disent les Déclamateurs anciens, au sujet de ses conquêtes, 258. Sa grandeur d'ame, *ibid.* & *suiv.* Ce qu'on a dit de lui par rapport à un autre Conquérant, 262. Surnommé l'Angely, & pour quoi, 364.

*Alfana.* Voyez *Quatrain.*

*Allégorie.* Elle ne doit point être trop étendue pour être agréable, 308.

*Ambition.* Quel est le but de tous les desseins ambitieux des hommes, selon un de nos Ecrivains, 46.

*Amour enchaîné & attaché à une colonne,* 157. Description d'un amour violent, 162. L'amour fait sentir ses peines jusques dans le séjour de la mort, 163. Amour aveugle & argus tout ensemble, 248.

*Amour-propre :* quel en est le caractère, 135.

*Anne d'Angleterre, Duchesse d'Orléans :* son éloge, 108, 109.

*Anne d'Autriche :* son épitaphe & son éloge, 108, 294, 295.

*Annibal :* son éloge, 87.

*Antithese.* Combien les antitheses plaisent dans les ouvrages d'esprit, 156. Antitheses simples & naïves, 160. Celles qui sont recherchées sont vicieuses, *ibid.* & *suiv.*

*Arc-en-ciel.* Ce qu'on a dit de l'Arc-en-ciel, 308.

*Arioste.* Pensée fautive de lui, 13. Roland furieux de l'Arioste, 67.

*Aristote.* Sa doctrine sur la métaphore, 16, 17, 149. Ce qu'il dit d'Homere, 43. Ce qu'il pense des petits hommes, 136. Ce qu'il rapporte de Péricle, 139. Ce qu'il dit d'une belle imitation, 161; & des belles personnes, 340, 341. Il est quelquefois obscur, 389.

*Avares.* Ce que disent quelques Poètes sur les avares, 346, 347, 359.

*Augustin :* (saint) ce qu'il dit sur son ami mort, 338.

*Avorton.* Vers sur un avorton, examinés, 397.

*Auteurs.* Les bons sont outrés en quelques endroits, & pourquoi, 328, 329. Voyez *Affectation, Pensées, Raffinement.*



## B

**BACON.** Sa pensée sur les Anciens, sur les Modernes, 107; & sur l'argent, 125.

**Balzac.** Il use d'hyperbole très-sérieusement, 28. Il ne pense point correctement quelquefois, 33, 34. Différence qu'il y a entre Balzac & Voiture, 34. Ce que Balzac dit de Montaigne, 43. Son sentiment sur un mot de Pompée, 52. Il est grand dans les petites choses, 81, 82. Sa pensée sur une belle riviere, 143. Une de ses pensées défendue contre la critique de Phyllarque, 177, 178. Balzac, grand maître en raffinement, 353 & suiv. Ce qu'il dit de la gloire, 391, 392. Voyez *Richelieu*, Cardinal.

**Barbon**, Docteur extravagant : son portrait, 356 & suiv.

**Bateleur.** Ce que c'est que des Bateleurs en papier, selon un de nos Ecrivains, 399.

**Beau**, Beauté. Ce que c'est que le beau, selon un Auteur ancien, 136. Ce qu'en dit un Auteur moderne, 333, 334.

**Bentivoglio**, Cardinal : ce qu'il dit du Marquis de Spinola, 168, 169.

**Bernin.** (le Cavalier) Les vers qui ont été faits sur le buste qu'il fit du Roi en marbre, & sa réponse aux vers, 285, 286. Le dialogue qu'on a fait sur la statue équestre du Roi, 286, 287.

**Boëce.** Ce qu'il dit de la réputation des grands hommes, 296.

**Bonarelli**, Poëte Italien : ce qu'il dit sur un sujet comparé, avec ce que dit Térence sur un sujet tout semblable, 248.

**Borromée**, (Charles) Cardinal : ce qu'un Prédicateur dit un jour de lui, 128.

- Bourbon.* (Charles, Duc de) Ce qu'un Auteur Espagnol dit de lui, 94.
- Bourbon,* (Louis de) Prince de Condé : son éloge, 88, 96. Son sentiment sur les nouvelles Vies des saints Ignace & Xavier, 123. Voyez *Madrigal*.
- Briéveté.* La briéveté contribue à l'obscurité des pensées, 404. Il y a une briéveté louable, comme il y en a une qui est vicieuse, 405.
- Brutus.* Voyez *Florus*, *Tite - Live*, *Valere - Maxime*.

## C

- C A I L L Y.* (Chevalier de) Ses petites Poésies pleines de naïveté, 159.
- Callimaque,* brave Grec, tué à la bataille de Marathon : son éloge fait au nom de son pere, 344 & *suiv.*
- Cannibale.* Ce que dit Montaigne du courage des Cannibales, 14.
- Catilina.* Ce que Salluste dit de lui & de l'air de son visage après sa mort, 94.
- Caton.* Son portrait & son éloge, 4 & *suiv.* 83 ; 84, 86. Voyez *Lucain*, *Velléius Paterculus*.
- Catulle.* Sa pensée sur une personne agréable, 150, 151. Ce qu'il dit d'un parfum exquis, 158. Son sentiment sur la mort d'un frere qui lui étoit cher, 225.
- Centre.* Quel est le centre des damnés, selon un Auteur François, 386. Quel est le centre de la nature corrompue, du même Auteur, 387. Quel est le centre de la tête, suivant un Auteur Italien, 387, 388.
- César.* Son éloge & son caractere, 85, 89, 90 ; 117, 123, 172, 218, 219, 220 : touché de la vue de la tête sanglante de Pompée, 228. Voyez *Cicéron*.

- Chagrin.** Le chagrin suit l'homme par-tout, & se rencontre en tous lieux, 149, 339.
- Chanſon.** Chanſon de Madame Deſloge, 71.  
Chanſon morale ſur une paſſion naiſſante, 252.  
Ce qu'on a dit d'une belle chanſon, 308.
- Charles II,** Roi d'Angleterre : ſon éloge, 109.
- Charles Paris d'Orléans,** Duc de Longueville : ſon portrait & ſon éloge, 203 & ſuiv.
- Charles IX,** Roi de France. Paroles de ce Prince peu conformes aux ſentimens de la nature, 240.
- Charles-Quint.** Ce que dit un Poète au ſujet de ſa pompe funebre, 263, 264.
- Château-Briant.** (Madame de) Voyez *Epitaphe*.
- Chriſtine,** Reine de Suede. Sa lettre au Roi de Pologne, ſur la levée du ſiege de Vienne, 96, 97.
- Cicéron.** Ce que dit Cicéron des penſées de Craſſus, 9. Son ſentiment & celui de Plutarque ſur la penſée de Timée, au ſujet de l'incendie du Temple d'Ephèſe, 51. Ce qu'il dit de Céſar, 85, 89, 90. De quelle maniere il le loue, *ibid.* & 172, 173, 180, 181. Eloge de Cicéron, 85, 86. Ce qu'il dit contre Verrès au ſujet de la Sicile, 104. Son caractère, 122. Ce qu'il dit de Platon, 146. Cicéron, inventeur de deux belles penſées qui ſont devenues communes, 179 & ſuiv. Ce qu'il dit de Thucydide, 195, 404. La louange qu'il donne à Céſar, 218. Sa penſée ſur les Colofſes de Cérés & de Triptolème, 232. Sa penſée ſur la mort de Craſſus, *ibid.* Il ne s'éleve point trop haut, 297. Différence qu'il y a entre Cicéron & Sénèque, 313. Ce que dit Cicéron des paroles qui ne ſont point ſoutenues de penſées, 420. Voyez *Longin, Martial, du Perron, Velléius Paterculus*.
- Clarté.** Quel rang elle tient parmi les vertus de l'éloquence, 362. Pourquoi les penſées doivent être claires, *ibid.* Voyez *Obscurité, Penſées*.

- Clitemnestre.** Ce qu'elle dit à Achille sur Iphigénie, 236.
- Coeffeteau.** Ce que Vaugelas dit de lui au sujet de la clarté & de la netteté, 422.
- Cœur.** Le cœur pris dans un sens mauvais, 31 & suiv. Corruption du cœur : si elle est cause que les ouvrages bien écrits nous plaisent, 45 & suiv. Le cœur mis en jeu avec l'esprit, 68. Si le cœur est plus ingénieux que l'esprit, *ibid.* Sentimens du cœur délicat, 224. Le cœur s'explique mal par des jeux d'esprit, 250. Le cœur d'Alexandre; ce qu'en dit un Auteur Espagnol, 256 & suiv. Ce que le cœur sent ne s'explique pas aisément, 377.
- Comparaison.** Quelle différence il y a entr'elle & la métaphore, 16. Les comparaisons bien choisies fondent de belles pensées, 72, 73, 122, 123, 143. Voyez *Métaphore*.
- Corneille,** Poète François, fort dans ses pensées, 134, 135 : délicat dans ses sentimens, 226, 227 & suiv. élevé sans enflure, 293, 294.
- Cornélie,** femme de Pompée : sentimens sur la mort de son mari, 228, 229, 297, 340. Ce qu'elle dit à César, qui paroïssoit touché à la vue de la tête sanglante de Pompée, 228.
- Costar.** Sa remarque sur une Stance de Malherbe, 35. Son sentiment opposé à celui de Girac, sur la pensée d'un Historien Grec, 69 & suiv. La comparaison qu'il emploie pour montrer que c'est un grand avantage que d'être porté au bien sans nulle peine, 143. Sa traduction d'un passage de Salluste, 196. Sa pensée sur le mérite de Voiture, peu nette, 391.
- Crassus,** excellent Orateur : quel étoit le caractère de ses pensées, 9. Sa mort heureuse dans les conjonctures du tems, 232, 233.

## D

**D**AMNÉS. Quel est leur centre, selon un Auteur François, 386.

**Délicatesse.** La délicatesse, en matiere de pensées, difficile à définir en général, 165 & suiv. En quoi consiste la délicatesse ingénieuse, 166 & suiv. 186, 194, 198, 199. Délicatesse de sentimens, 224. La différence qu'il y a entre un sentiment tendre & un sentiment délicat, *ibid.* & suiv. Voyez *Obscurité.*

**Démétrius Phaléréus.** Ce qu'il dit de l'Historien Crétiás, 71 & suiv. Son sentiment sur ce qu'on appelle beau, 136. D'où vient, selon lui, l'agrément & la beauté des pensées, *ibid.* & suiv. Ce qu'il dit sur l'affectation, 244. Ce qu'il dit d'Homere, 334.

**Démosthene.** Voyez *Longin.*

**Denys d'Halicarnasse.** Selon lui, ce qui est enflé & recherché, ne sied point, 253. Ce qu'il dit de l'Orateur Lyfiás, 282. Ce qu'il pense des gentilleffes d'esprit dans des sujets sérieux, 320. Ce qu'il dit de la pensée au regard de l'élocution, 420.

**Dialogue.** Dialogue de la Fortune & du Mérite; 62 & suiv. Les nouveaux Dialogues des Morts pleins d'esprit & d'agrément, 145. Dialogue entre un Passant & une Tourterelle, 228: entre deux Amies, sur le sujet d'une passion naissante, 252: entre le Capitole & le Pernin, sur la Statue équestre du Roi, 286: entre un François, un Espagnol & un Italien, sur l'exaltation d'Urbain VIII, 308, 309.

**Didon.** Didon malheureuse, & pourquoi, 42. Les sentimens qu'elle a en mourant, 162. Ce qu'elle écrit à Enée, 224. L'adieu qu'elle lui

fait, plus touchant que celui d'Armide à Renaud, 250.

*Domitien.* Voyez *Martial*.

## E

**E**CRITURE-SAINTE. Elle est pleine de sublime, 45, 128. Ce qu'elle dit sur la puissance d'Alexandre, 120, 130.

*Eloquence.* Voyez *Quintilien*.

*Encelade, Géant.* Voyez *Guarini*.

*Enflure.* Elle est vicieuse, & ne sied point bien dans les pensées, 253, 256, 257. Elle est une marque de foiblesse plus que de force, *ibid.* Elle ne convient pas même au sujet pompeux, 269. Voyez *Hyperbole, Pensées enflées & hardies*.

*Entretiens.* Un endroit des Entretiens d'Ariste & d'Eugene, défendu contre le Traducteur de Gracian, 378 & *suiv.* Les Entretiens de Timocrate & de Philandre, pleins de médisance & de libertinage par-tout; de galimatias dans un endroit, 412 & *suiv.*

*Epigramme* sur l'incendie du Palais, 20; sur un homme vicieux, 21; sur la ville de Vénise, 84; sur l'ancienne Rome, 91, 92; sur le Maréchal de Bassompierre, 140; sur Henri IV, 198; sur une empoisonneuse, 221; sur un homme qui avoit enterré sept femmes, 222; sur une vieille qui vouloit se marier, *ibid.* sur le nouveau bâtiment du Louvre, 284; sur un enfant sauvé du naufrage, 296, 297; sur un Ecrivain obscur, 376. *Epigrammes Grecques*; leur caractere, 156, 346. Voyez *Martial*.

*Epîtres.* Personnages introduits dans les Epîtres dédicatoires, combien vicieux, 66.

*Epitaphe* d'un fou qui fut tué d'un coup de mouf-

quet, 21; de François I<sup>er</sup>, 31; du Maréchal de Ranzau, 32; du Cardinal de Richelieu, 38, 39; de Madame de Château-Briant, 153, 154; de Jacques Trivulce, 154; d'un mal-honnête homme, 159; d'un chien, 184; d'un enfant, 233; d'une Dame de la Cour de François I<sup>er</sup>, *ibid.* d'une grande Reine, 108, 294, 295; de l'Empereur Frédéric, 315, 316; de Voiture, 336, 337; d'un célèbre Comédien, *ibid.*

*Equivoque.* En quoi elle consiste; qu'il y en a de plusieurs sortes, & comment la vérité se rencontre dans quelques-unes, 17 & *suiv.*

*Esprit.* L'esprit mis en jeu avec le cœur, 68, 69. Trait d'esprit pour se tirer d'affaire, 184, 185. Le trop d'esprit est vicieux, & en quelles rencontres, 250, 317, 320. Pensée d'un Italien sur ceux qui mesurent la grandeur de l'esprit par la grosseur de la tête, 388. Ce que font ceux qui ont moins d'esprit, 419.

*Etoiles.* Ce qu'un Poète Italien dit des étoiles, 306, 307.

*Expression.* Elle contribue quelquefois à la noblesse de la pensée, 129. Elle sert quelquefois à rendre la pensée plus naturelle, & à la faire paroître davantage, 243. La pensée sert peu sans l'expression, 420.

## F

**F** A B L E. Fables ingénieuses sur les conquêtes du Roi, 11, 12. Le vrai n'est pas incompatible avec la fable, 11, 31. Voyez le *Vrai*.

*Fausseté. Faux.* La différence qu'il y a entre la fausseté & la fiction, 10 & *suiv.* L'apparence du faux fait une beauté dans la pensée, 194. Fausse pensées, 9 & *suiv.* 24 & *suiv.* 34 & *suiv.* 37 & *suiv.* 53 & *suiv.* 72 & *suiv.* Voyez *Pensées*.

*Fiction.* La fiction faite dans les regles, s'accorde avec la vérité, 10, 11. La fiction rend quelquefois une pensée agréable dans la prose, 144 & *suiv.*

*Florus.* Sa pensée sur des navires bâtis promptement, 25. Ce qu'il dit des soldats Romains, 94; des Gaulois, *ibid*; sur la ville de Samnium, ruinée par les Romains, 103. Ce qu'il dit de Brutus, qui fit mourir ses enfans rébelles, 237. Il affecte de méchantes antitheses, 314.

*Force.* En quoi consiste la force d'une pensée, 129. Voyez *Pensées.*

*Fortune.* S'il est permis aux Chrétiens de faire de la Fortune une personne & une Déesse dans leurs discours, 60 & *suiv.* Diverses pensées sur la Fortune, *ibid.* La Fortune représentée avec de bons yeux pour flatter l'Impératrice Livie, 199.

*François I<sup>er</sup>,* Roi de France. *Frédéric,* Empereur. Voyez *Epitaphe.*

*Fusées.* Pensée hardie & hyperbolique sur les fusées volantes, 29.

## G

**G***ALIMATIAS.* Ce que c'est, & en quoi il differe du phébus, 366, 367. Exemples de galimatias, 352 & *suiv.* 369 & *suiv.* 387 & *suiv.* Voyez *Raffinement.*

*Gombaud,* Poëte François; son caractere naïf, ce qu'il dit d'un homme sans mérite, 160; d'un Poëte obscur, 411.

*Gongora,* Poëte Espagnol, modele d'obscurité, & ce que les Espagnols en disent, 378.

*Gorgias.* Comment il appelle les vautours, 294. Voyez *Hermogene.*

*Goût.* Ce que c'est que goût en matiere d'esprit, 402.



- Graces.* Pourquoi on les a feint petites & d'une taille menue, 12. Le nombre des Graces multiplié, 199, 200. Graces terribles, 334. Les Graces enterrées avec les Muses, 336.
- Gracian,* Auteur Espagnol : ce qu'il dit d'un grand cœur, 256. Son caractère & celui de son Traducteur, 377 & *suiv.* 382 & *suiv.* Ce que dit de Gracian un de ses admirateurs, *ibid.* Jugement sur les ouvrages de Gracian, 384 & *suiv.*
- Gratiani,* Poète Italien : ce qu'il dit d'une Princesse Grenadine, dans son Poème de la conquête de Grenade, 348, 349.
- Grimaces.* Grimaces agréables, 334, 335.
- Guarini,* Poète Italien : sa pensée sur la pudeur, 239. Ce qu'il dit du Géant Encelade, comparé avec ce qu'en dit Virgile, 245. Sa pensée sur une personne savante, morte, 335, 336.

## H

- H**ENRIETTE de France, Reine d'Angleterre : son éloge, 108, 109.
- Henri-le-Grand,* Roi de France : sa harangue à ses soldats, un jour de bataille, 133. Ce qu'on a dit sur sa Statue du Pont-neuf, 198.
- Héraclite.* Un de ses ouvrages condamné finement par Socrate, 389. Ce qu'il disoit communément à ses disciples, 390. Voyez *Socrate.*
- Hercule.* Le ridicule de ses amours, 222. Hercule Gaulois, pourquoi la quenouille ne l'accorde pas, 150. Voyez *Longin, Lope de Vegue.*
- Hermogene.* Ce qu'il dit sur la noblesse des pensées, 85. Ce qu'il dit de la Poésie, 144. Il demande de la simplicité dans certaines antitheses, 160. Il raille Gorgias mal-à-propos, 294.

*Histoire.* L'Histoire est ennemie des fausses pensées, 50. Combien les réflexions & les sentences qu'on mêle dans l'Histoire doivent être délicates, 190, 191. L'Histoire ne souffre pas des pensées frivoles, 350. L'Histoire des derniers troubles arrivés au Royaume de l'Eloquence, 375, 376. L'Histoire doit être claire & nette, 389.

*Historien moderne,* faux & raffiné dans ses réflexions, 50, 330; obscurs en quelques endroits, 389.

*Homere.* Ce qu'il dit des Déeses de la priere & des Graces, 11; d'Achille, 16; de Nirée, 24. Comment il rend croyable ce qu'il dit de Polyphème, 25. Ce qu'Aristote dit d'Homere, 43. Ce que dit d'Homere l'Auteur de l'Art Poétique François, 164. Ce qu'Homere fait dire à Achille dans les Enfers, 239, 240. Il n'a pas d'égard pour les Dieux, 273, 274. Ce qu'il dit d'un Cyclope, 334, 335. Voyez *Aristote, Démétrius Phaléréus, Longin, Malherbe.*

*Horace.* Selon lui, pour bien écrire, il faut bien penser, 3. Ce qu'il dit sur la mort, comparé avec ce que dit Malherbe, 79, 80. Le caractère qu'il donne à Virgile, 136, 137. Sa pensée sur les Palais des Grands, 149. Il garde les bienséances nécessaires en louant, 271. Ce qu'il dit sur le chagrin, 340; sur un pauvre & sur un avare, 347.

*Hyperbole.* Quelle est sa nature, & comment on peut l'adoucir, 23 & suiv. Il y a des occasions où l'hyperbole est permise & où elle est même louable, 280, 281. Ce que c'est qu'une hyperbole de drap, 399.

## I

**I**GNACE, (saint) Fondateur de la Compagnie de Jesus, comparé avec César, & pourquoy, 123 & suiv.

*Inscriptions.* Inscription pour le portrait de la Comtesse de la Suze, 200, 201; pour le Louvre, 284, 285; pour le Buste de Louis XIV, Roi de France, *ibid.* & suiv.

*Iphigénie.* Voyez *Clytemnestre*.

*Ironie.* Elle est propre à faire passer l'hyperbole, 28. Elle rend vrai ce qui est faux, 29, 30.

*Justesse.* En quoi consiste la justesse d'une pensée, 42. Il y a des sujets qui demandent plus de justesse que d'autres, 43, 44. L'Auteur de la justesse critique mal Voiture, 32, 33.

## L

**L**AMOIGNON, (de) Premier Président : son éloge, 111.

*Lipse.* Ce qu'un Critique dit de Lipse, & ce que Lipse dit de Tacite, 382, 383.

*Longin.* Ce qu'il dit de Démosthène & de Cicéron, 122. Il traite de puérités les pensées de Timée, 257. Ce qu'il dit à l'avantage de l'Écriture-Sainte, 128, 129. Ce qu'il dit des pensées vaines & fastueuses, 269. Remarque qu'il fait sur Homère au regard des Héros & des Dieux, 291. Ce qu'il dit de certains Poètes, peu judicieux, 297, 298.

*Lope de Vegue,* Poète Espagnol : ce qu'un Poète Italien a dit de lui, 147. Ce qu'il dit d'une Princesse belle & vaillante, 201. Sa pensée sur Hercule amoureux, 223; sur la ressemblance de visage qui est quelquefois entre deux per-

- sonnes, 238, 239. Ce qu'il dit de sa nation, 261; de l'Empereur Frédéric, 315, 316. Ce qui lui arriva avec l'Evêque du Belley, Jean-Pierre Camus, 377, 378. Son nom passé en Proverbe, *ibid.*
- Louange. Louer.* Nouvelle maniere de louer les Grands, 171. La différence qu'il y a entre une louange grossiere & une louange délicate, 207, 208. Louanges fines, *ibid.* & *suiv.* En quoi consiste ce qu'on appelle louer finement, 213 & *suiv.* Les bienséances qu'il faut garder en louant, 271 & *suiv.* Louanges excessives, 275 & *suiv.*
- Louis*, (saint) Roi de France. Poème de saint Louis, plein de sublime en quelques endroits, & trop élevé en d'autres, 88, 89. Ce que dit de lui un de ses Panégyristes, 98, 99; 122, 188, 189. Ce qu'un de nos Poètes dit de saint Louis, 314, 315.
- Louis XIII*, Roi de France. Ce qu'un faiseur de pointes dit de lui, 39, 40; comparé avec David & avec Salomon, 123. Discours funebre prononcé à ses obseques, d'un caractère particulier, 365, 366.
- Louis-le-Grand*, Roi de France: son éloge, 112 & *suiv.* 154, 155, 176 & *suiv.* 190, 196, 208 & *suiv.* 215, 216, 275, 284, 285, 287. & *suiv.* 315. Voyez *Marigny*, *Sonnet*, 354, 355.
- Louvre.* Voyez *Epigrammes*, *Inscriptions.*
- Lucain.* Critique de sa pensée sur Caton opposé aux Dieux, 5 & *suiv.* Ce qu'il dit sur les ruines de Troye, 103. Ce qu'il fait dire à Cornélie, femme de Pompée, 229. Ce qu'il dit sur ce que Pompée fut privé des honneurs de la sépulture, 265. Il se moque des Dieux, & ne les ménage point, 272, 273, 328, 329. Ce qu'il dit pour flatter Néron, est outré & impie, 292. Il raffine

sur le bannissement de Marius, 329. Ce qu'il dit de la femme de Pompée, 340.

*Iysias*. Voyez *Denys d'Halicarnasse*.

## M

**M**ACROBE. Comment il appelle les pensées ingénieuses, 15.

*Madeleine*. Poème de la Madeleine : il est d'une espece particuliere, 127 & *suiv.*

*Madrigal* sur Louis de Bourbon, Prince de Condé, 96 ; sur un homme de mérite, élevé à une haute fortune, 158 ; sur la puissance & l'équité de Louis XIV, 119, 120 ; sur les événemens merveilleux de son regne, 173. & *suiv.* sur Madame la Dauphine, 209 ; sur la Campagne de la Franche-Comté, 210 ; sur la rapidité des conquêtes du Roi Louis XIV, 211 ; sur Monseigneur le Dauphin, 221.

*Malherbe*. Ce qu'il y a de vicieux dans une de ses plus belles Stances, 35 & *suiv.* Sa pensée sur la mort, comparée avec celle d'Horace, 80. Il enchérit sur Homere, en louant Henri-le-Grand, 274. Il est quelquefois ampoulé, 282, 283. Sa pensée sur un tableau de sainte Catherine, 306. Il est quelquefois obscur, 394 & *suiv.* Ce qu'un savant homme dit de lui par rapport à Homere, *ibid.*

*Mariana*, Historien moderne : son caractère, 197 & *suiv.* Il copie les sentences & les réflexions de Tacite, *ibid.* Il a des maximes fines, 194.

*Marie de Médicis*. Voyez *Racan*.

*Marigny*. Son caractère ; son Madrigal sur les événemens merveilleux du regne de Louis XIV, 175, 176.

*Marius*. Voyez *Lucain*, *Plutarque*.

*Marin*, Le Chevalier Marin, grand faiseur de des-

- criptions, & trop fleuri dans ses pensées, 306, 307.
- Marot.* Ce qu'il dit d'une Demoiselle de la Cour de François premier, jeune & sage, 151, 152. D'une autre, vêtue en Chasseuse, 202, 203. Epitaphe de Madame de Château-Briant, 153. Folie ingénieuse de Marot, 202.
- Martial.* Ce qu'il dit à Domitien, en l'appellant pere de la Patrie, 22. De quelle manière il lui demande de l'argent, 212, 213. Il est sérieux & grave en louant, 218. Les louanges qu'il lui donne ont de la finesse, & sont très-flatteuses, 219. Sa délicatesse sur le fils de Domitien, 220. La pensée qu'il a dérobée à Ovide, 221. Ses railleries n'ont guère moins de finesse que ses flatteries les plus sérieuses, *ibid.* & *suiv.* Ce qu'il dit à une Dame Romaine, avec laquelle il étoit à la campagne, 228. Pensée sur les admirateurs de l'antiquité, 241. Il n'est que trop naturel en quelques pensées, *ibid.* Ce qu'il dit de la maison de Domitien, 269, 270. Il se moque de Jupiter pour flatter l'Empereur, *ibid.* Ce qu'il dit d'un Comédien de son temps, 337. Sa pensée sur la mort de Cicéron & de Pompée, 409, 410.
- Maynard,* Poète François : il demande finement quelque chose au Cardinal de Richelieu, 211, 212. Ce qu'il dit d'un enfant qui mourut peu de tems après sa naissance, 233. Ce qu'il fait dire à un pere sur la mort de sa fille, *ibid.* & 234, 340. Sa pensée sur un Ecrivain obscur, 376, 400.
- Métaphore.* Ce que c'est : en quoi elle differe de la comparaison, & comment elle s'accorde avec la vérité, 15 & *suiv.* Elle est une source d'agréments, 149, 150. Le bon & le mauvais usage des métaphores, 297 & *suiv.* Il ne faut pas la continuer trop, 308.
- Miroir.* Diverses pensées sur le miroir, 301 & *suiv.*

*Molleſſe.* L'Eloge que la Molleſſe fait du Roi,  
215, 216.

*Montaigne.* Il penſe plus juſte que le Taſſe, 14.  
Ce qu'un de nos Ecrivains dit de lui, 43. Ce  
que Montaigne dit de la maniere dont il faut ſe  
conduire dans les affaires, 418, 419.

*Mort.* Ce qu'en diſent deux Poëtes, 80. Par quelle  
voie on fait venir la mort plus vîte, 149. L'idée  
de la mort n'empêche pas qu'une penſée ne  
plaiſe, & pourquoi, 161. Mort de Didon fort  
touchante, 162, 163.

*Motte (La) le Vayer.* Son ſentiment ſur un mot  
de Pompée, 52, 53.

*Muſes.* Voyez *Graces*.

## N

**N** A I V E T É. En quoi conſiſte la naïveté ingé-  
nieuſe, 156. Divers exemples de cette naïveté,  
157 & ſuiv. Elle eſt oppoſée au grand & au  
ſublime, 231, 232.

*Nature. Naturel.* Pour bien penſer il faut imiter  
la nature, 72. La nature fait paroître ſon adreſſe  
dans les petits ouvrages, 166. En quoi conſiſte  
le caractère naturel, 230. La différence qu'il y  
a entre ce qui eſt naturel & ce qui eſt plat, *ibid.*  
entre une penſée naturelle & une qui ne l'eſt  
pas, 243 & ſuiv. Quel eſt le centre de la nature  
corrompue, ſelon un Auteur François, 387.

*Néron.* Voyez *Lucain*.

*Nouveauté.* La nouveauté donne du prix aux pen-  
ſées, & comment elles doivent être nouvelles,  
9, 77, 180.

## O

**O** B S C U R I T É. Si les diverſes connoiſſances  
qui ſe tirent de la lecture, produiſent d'elles-  
mêmes l'obſcurité, 49. Elle ne vient pas quel-

quefois de la pensée, ni de l'expression, mais des circonstances historiques, 362. Il y a plus d'une sorte d'obscurité, 365 & *suiv.* Exemples remarquables d'obscurité, 367 & *suiv.* 375 & *suiv.* 394 & *suiv.* Si les esprits obscurs qu'on n'entend pas, s'entendent eux-mêmes, 376 & *suiv.* Maître en obscurité, 385, 386, 389, & *suiv.* Nul Ecrivain ne doit être obscur, 390 & *suiv.* La différence qu'il y a entre la délicatesse & l'obscurité, 391. D'où vient l'obscurité dans les ouvrages d'esprit, 410 & *suiv.*

*Opposition*, figure agréable, 152.

*Ovide*, grand maître en naïveté dans les pensées, 158. Ce qu'il dit pour flatter l'Impératrice Livie, 199, 201. Ce qu'il dit du fils d'Auguste, 221. Sa pensée sur les amours d'Hercule, 222. Ce qu'il fait dire à Didon qu'Enée abandonne, 224; à Pâris sur les trois Déeses, 225.

## P

**P**AGEAN, (M.) célèbre Avocat : son portrait & son éloge, 423 & *suiv.*

*Pallavicin*. Le Cardinal Pallavicin fait une mauvaise comparaison pour louer un Prélat, 73. Il fait une bonne critique du Tasse, 74, 75. Ce qu'il dit d'un grand Prédicateur qui étoit jeune, 305. Ce qu'il dit de Sénèque le Philosophe, 313. Il tombe dans le défaut qu'il reproche à Lucrece, 415.

*Panegyrique* de Pline peu estimé de Voiture, & pourquoi, 326, 327. Voyez *Louis XIV* & son éloge.

*Paon* : ce qu'on dit de sa queue, 308.

*Paris* d'Orléans, (Charles) Duc de Longueville : son portrait & son éloge, 203 & *suiv.*

*Pascal*. Son sentiment sur la vie dont nous voulons



vivre dans l'idée d'autrui, 48. Son sentiment sur la vérité que nous sentons en nous-mêmes, 77; sur le mot de *moi*, 135.

*Passion.* Passion violente bien exprimée, 163, 164. Passion naissante, 252. Des pensées & des paroles ingénieuses ne conviennent point à une grande passion, 316 & *suiv.*

*Patris.* Vers qu'il fit peu de jours avant sa mort, 125, 126.

*Peintre. Peinture.* Les grands Peintres donnent de la vérité à leurs ouvrages, 72. Ce qu'il y a de remarquable dans les peintures chargées d'ombres & d'obscurité, 122. Peintres qui excellent en certaines naïvetés, 157, 158. Les choses les plus affreuses plaisent étant bien peintes, & pourquoi, 161. Peintres dont les figures sont grossières, 165. Ceux dont les tableaux laissent à penser, 197.

*Pensées.* Quel doit être le caractère des pensées ingénieuses, 9, 10. Pensées fausses, 12 & *suiv.* 30 & *suiv.* 32 & *suiv.* 37 & *suiv.* 51 & *suiv.* 68 & *suiv.* 71 & *suiv.* 75 & *suiv.* Pensées badines & frivoles, 38 & *suiv.* 57 & *suiv.* 313 & *suiv.* 346 & *suiv.* Pensées justes, 42, 43, 69. Il ne suffit pas que les pensées soient vraies, 77, 79, 80. Pensées nobles, *ibid.* & *suiv.* 85 & *suiv.* basses, 126, 127; fortes, 129 & *suiv.* agréables, 136 & *suiv.* naïves, 156 & *suiv.* délicates, 164 & *suiv.* 171, 172, 174, 176 & *suiv.* 180 & *suiv.* usées, *ibid.* nouvelles, *ibid.* coupées & mystérieuses, 197 & *suiv.* naturelles, 233 & *suiv.* affectées, 244 & *suiv.* 253 & *suiv.* enflées & hardies, 256 & *suiv.* 273 & *suiv.* 287 & *suiv.* poussées trop loin, 297 & *suiv.* raffinées, 324 & *suiv.* 347 & *suiv.* Pourquoi les pensées doivent être claires, 364, 365. Comment une pensée doit être claire, 421. Pensées obscures, 365 & *suiv.* 368 & *suiv.* 385 &

- suiv.* 389 & *suiv.* En quoi elles ressemblent aux diamans, 417. La pensée sert de peu, sans l'expression, 420. Voyez *Expression*, *Fiction*.
- Perron**, (du) Cardinal : ce qu'il dit de Cicéron & de Sénèque, 313.
- Pétrarque** : ce qu'il dit sur la mort de Laure, 337.
- Phébus** : ce que c'est que le phébus, & en quoi il differe du galimatias, 366. Exemples de phébus, 368 & *suiv.*
- Philippe IV**, Roi d'Espagne. Pensée outrée sur sa mort, 269. Voyez *Sonnet*.
- Platon**. Voyez *Cicéron*, *Valere Maxime*.
- Plaute**. Ce que Varron disoit du style de Plaute, 146.
- Pline le jeune**. Il exhorte Tacite à étudier jusques dans le tems de la chasse, 146. Ce qu'il dit des Lettres d'un de ses amis, 147; sur l'Histoire de la guerre des Daces, qu'un de ses amis avoit entrepris d'écrire, 155; à Trajan, sur le nom de Pere de la Patrie, 168; sur ce que le Nil ne se déborda point une année, 171, 188; sur ce que les particuliers possédoient des maisons qui avoient appartenu aux Empereurs, 170, 171; sur ce que Trajan fut adopté par Nerva, étant éloigné de Rome, 174; sur l'amour que Trajan avoit pour ses sujets, 227, 328. Ce qu'il dit d'un Sénateur devenu Professeur de Rhétorique, 245. Sa pensée sur une de ses maisons de campagne, 246. Ce qu'il dit pour flatter Trajan, comparé avec ce que dit Lucain pour flatter Néron, 292, 293. Sa pensée sur la mort de Nerva, qui venoit d'adopter Trajan, 326. Il raffine quelquefois, *ibid.*
- Pline l'Historien**. Ce qu'il dit des Dictateurs Romains, 148. Sa pensée sur les maisons où sont les statues des Héros, & que des lâches habitent, *ibid.* Ce qu'il dit de l'usage des fleches, 149; des excellens Peintres, & sur leurs ou-

vrages imparfaits, 197, 198. Sa pensée sur la rouille que le sang fait venir au fer, 245.

*Plutarque.* Son caractère, & le sentiment qu'il a eu de la pensée de Timée sur l'incendie du Temple d'Ephèse, 50. Ce qu'il fait dire à Marius disgracié, 330. Voyez *Cicéron, Réflexions.*

*Pô,* (le) fleuve : ce qu'en dit un Poëte Italien, 406.

*Poëme. Poésie. Poëtes.* Voyez *Louis* (saint), *Madeleine.* Quel est le monde poétique, 10 & *suiv.* A quelles regles les Poëtes sont assujettis indispensablement, 12, 13. Quel est le but de la Poésie, 144. Quelque chose de poétique dans la prose rend les pensées agréables, *ibid.* Ce que dit la Poésie sur les grandes actions du Roi Louis XIV, 155. Quelles sont les licences de la Poésie, 283.

*Pointes.* Ce que c'est, & combien elles sont vicieuses, 19 & *suiv.* 39; sur-tout dans les sujets tristes & pathétiques, 315 & *suiv.*

*Polyphême.* Voyez *Homere.*

*Pompée.* Mot remarquable de Pompée, 52, 53. Eloge de Pompée, 90. Ce qu'on a dit sur sa sépulture, 265, 266. Voyez *Lucain, Martial.*

*Postérité.* La croyance de la postérité au regard des actions merveilleuses qui paroissent incroyables, 174.

*Prédicateurs.* Exemples de Prédicateurs frivoles, 56 & *suiv.*

*Préti,* Poëte Italien : ce qu'il dit sur l'ancienne Rome, 104, 105.

*Priere.* Les Déeses de la Priere, pourquoi boiteuses & contrefaites, 11.

*Proverbes.* Caractere des proverbes en toutes langues, 59, 60. Nom passé en proverbe, 378.

## Q

**QUATRAIN** sur l'incendie du Palais, 20; sur la Reine de Carthage, 42; sur l'étymologie du mot d'Alfana, 159; sur la mort de Colas, 160; sur le voyage & la prise de Marsal, 209; sur une jeune personne qui ne pense point à la mort, 243.

**Quévêdo**, Poète Espagnol: ses réflexions sur l'aventure d'Orphée, qui alla chercher sa femme aux enfers, & qui la perdit en la ramenant, 186, 187.

**Quinte-Curce**. Ce qu'il a fait dire à Amintas en présence d'Alexandre, pour se disculper d'avoir suivi le parti de Philotas, chef de la conjuration découverte, 185; à Sisigambis, mere de Darius, après la mort d'Alexandre, 229.

**Quintilien**. Ce qu'il dit de l'hyperbole, 23, 24, 280, 281. Il se moque des corrupteurs de l'éloquence qui falsifient la nature, 74. Ce qu'il dit de César, 89. Ce qu'il rapporte de Varron au sujet de Plaute, 146. Ce qu'il dit de lui-même, après la mort de sa femme & de ses enfans, 234, 235. Il se trompe, en disant que l'affectation est toute dans l'élocution, 244. Ce qu'il dit de Cicéron, 297, 298; de Sénèque, 313, 314; de la clarté dans le discours, 362; de celui qui enseignoit l'obscurité à ses Ecoliers, 381; des esprits enflés, 398; du bon & du mauvais usage des métaphores, 401. Défaut qu'il reproche à Salluste, 405. Ce qu'il loue dans le même Historien, *ibid*. Ce qu'il dit d'une éloquence corrompue, 415; d'une éloquence saine, *ibid*. Selon lui, moins on a d'esprit, plus on fait d'effort pour en montrer, 419. En quoi il fait consister la clarté & la netteté, *ibid*.

## R

**RACAN**, Poëte François : ses vers sur Marie de Médicis, 11. Ce qu'il dit un jour des Epigrammes Grecques, 156, 157. Son génie facile & heureux, 242.

**Raffinement** : ce que c'est, & en quoi il consiste, 324 & *suiv.* Exemples de raffinement, 325 & *suiv.* Voyez *Pensées raffinées*. Le raffinement conduit au galimatias, 352 & *suiv.*

**Raillerie**. La raillerie autorise des pensées fausses, & les fait passer pour vraies, 28 & *suiv.* 277 & *suiv.*

Railleries badines & ingénieuses, 221 & *suiv.*

**Ranzeau**. (le Maréchal de) Voyez *Epitaphe*.

**Réflexions**. Les réflexions historiques doivent être vraies, 50. Réflexions de Plutarque fort mauvaises, *ibid.* de Strada sur Alexandre Farnese, vicieuse, 54; d'un de nos Historiens sur l'Amiral de Châtillon, *ibid.* & *suiv.* sur l'imprudence d'Orphée, 187; sur la valeur des troupes Françaises au passage du Rhin, 188, 189; sur les disgraces d'une Princesse, *ibid.* Réflexions politiques; de quelle nature elles doivent être, 190, 191. Réflexion morale examinée, 400, 401.

**Ressemblance**. Parfaite ressemblance de deux freres, 238. Ressemblance ordinaire des sœurs, *ibid.* Pourquoi les freres & les sœurs se ressemblent quelquefois beaucoup, *ibid.*

**Richelieu**, Cardinal. Ce qu'il disoit de Balzac, 421. Voyez *Epitaphe*.

**Rochefoucault**, (le Duc de la) Auteur des Réflexions morales, 68, 69, 332. Sa pensée sur un ouvrage plein de subtilité & de brillant, 74.

**Rome**. *Romains*. Ce que les Auteurs disent de la grandeur de Rome & de la puissance des Romains, 91, 92. Les ruines de l'ancienne Rome,

*ibid.* Pensées d'un Poète Grec sur les conquêtes des Romains, 259, 260. Caractere des Romains dans leurs conquêtes, 267, 268. Quand le bon sens commença à baisser parmi les Romains, 275, 276. Comment Rome s'est détruite elle-même, 325, 326.

*Rose.* Ce qu'un Poète Italien dit de la Rose, 305.

*Rossignol.* Ce qu'un Poète Italien dit du Rossignol, 306.

## S

**S**AINT-AMAND. Sa pensée sur l'incendie du Palais, 20; sur un fou qui mourut d'un coup de mousquet, 21.

*Saint-Cyran.* (l'Abbé de) Ses Lettres sont pleines d'obscurité & de galimatias, 369 & *suiv.* L'Original de ses Lettres est au College des Jésuites de Paris. Ce qu'il avoit d'oracle & de prophete, 373. Pourquoi il faisoit le procès à Aristote & à saint Thomas, 374.

*Saint-Gelais.* Ce qu'il dit de François premier, 31. Sa pensée sur une Dame de la Cour de François premier, 264.

*Salluste.* En quoi il fait consister une partie de la probité Romaine, 6. Ce qu'il dit de Catilina après sa mort, 94. Sa pensée sur une grande fortune, 196. Un de ses passages traduit en plusieurs façons, *ibid.* Le défaut que Sénèque & Quintilien lui reprochent, 405, 406. Pensée de Salluste sur Mithridate, *ibid.* Voyez *Quintilien*, *Sénèque* le Philosophe.

*Sannazar.* Son Epigramme sur la ville de Venise, 84, 85. Sa pensée sur une personne morte, 335, 336.

*Sapho*, appelée la dixième Muse, 199. Scriptuleuse dans les louanges qu'elle donne aux grands guerriers, 273.

*Scaron.* Ce qu'il dit d'une femme Espagnole, 335. Ce qu'un savant homme a écrit sur la mort de Scaron, 337.

*Séneque le Philosophe.* Ce qu'il dit des pensées ingénieuses, 15; de l'hyperbole, 23; sur les Héros maltraités de la fortune, 84; sur l'incendie de Lyon, 104; d'une grande fortune, 152; Il répète trop une même pensée, 312; son caractère opposé à celui de Cicéron, 313. Il a été appelé l'Ovide des Orateurs, & pourquoi, 312. Il a plus d'esprit que de jugement, 313, 314. Ce qu'on lui fait dire en mourant, 321. Ce qu'il trouve à redire dans Salluste, 405. Voyez *Cicéron, Pallavicin, du Péron.*

*Séneque le Tragique.* Ce qu'il fait dire à Médée dans son désespoir, 134; à Hécube sur le Roi Priam, 316; à Mégare, contre le meurtrier de sa famille & l'usurpateur de son Royaume, 332, 333.

*Sentence.* En quoi les sentences different des proverbes, 60. Sentences tirées de la nature, 72. De quelle sorte doivent être les sentences que les Historiens mêlent à la narration, 190, 191. Définition burlesque de la Sentence, 399, 400.

*Sentimens nobles & généreux,* 96 & *suiv.* tendres & délicats, 224 & *suiv.* Sentiment de dévotion, alambiqué, 353; difficiles à expliquer, 377.

*Sidonius Apollinaris.* Ce qu'il dit de la valeur des François, 95.

*Signe du ciel.* Signe de la Balance & de l'Ecrivisse, mal mis dans des œuvres d'esprit, 40.

*Silius Italicus.* Ce qu'il dit au sujet d'Annibal, qu'un jeune homme de Capoue vouloit attaquer dans un festin, 87.

*Simplicité.* Elle s'accorde avec le sublime, 45, 46, 128.

*Socrate.* De quelle maniere il condamne un Livre d'Héraclite, 389.

- Solécisme.* Ce que c'est qu'un solécisme en pierre; selon un de nos Ecrivains, 399.
- Sonnet* sur les ruines de l'ancienne Rome, 104, 105; sur le Calvinisme détruit dans la France, 119, 120; sur les grandes actions de Louis XIV, 175 & *suiv.* sur la mort de Philippe IV, Roi d'Espagne, 268; sur un miroir, 302; sur un avorton, 397, 398.
- Sophocle.* Ce qu'il dit des présens des ennemis, 152; & d'une mere inhumaine, *ibid.*
- Spinola.* (le Marquis de) Ce qu'on a dit de lui sur la qualité de Grand d'Espagne, 168, 169.
- Spinola,* (le Pere) Missionnaire de la Chine: sa pensée sur l'hérésie éteinte dans la France, 120.
- Statue.* Ce qu'un Poëte Italien a dit sur la statue d'une Déesse, 75. Ce que disent des Poëtes Grecs sur la statue de Jupiter; sur Pallas & Junon, voyant une statue de Vénus; sur la statue de l'Amour enchaîné, 157. Ce qu'on a imaginé sur une statue équestre de Louis XIV, 286.
- Strada.* Sa réflexion sur Alexandre Farnese, est vicieuse, 54. Il copie Tacite en quelques rencontres, & l'imité en d'autres, 192, 193. Il a des maximes délicates, *ibid.* Il raffine en décrivant le siège de Maëstricht, 341. Voyez *Réflexions.*
- Sublime.* L'écriture-Sainte est pleine de sublime, 128. Le sublime n'est pas incompatible avec des paroles simples, 128 & *suiv.* Voyez *Pensées nobles.* Sublime outré, 258 & *suiv.*, 285, & *suiv.*
- Suze.* (Comtesse de la) Voyez *Inscriptions.*



## T

**T**ACITE. Ce qu'il dit de Mucien, 91; d'Auguste, 330 & *suiv.* Ce qu'il fait dire à Othon dans le mauvais état de ses affaires, 130 & *suiv.* à Germanicus au lit de la mort, 132; à Mucien pour obliger Vespasien de s'emparer de l'Empire, *ibid.* à Galgacus, avant que de combattre les Romains, 132, 133, 267, 268. Sa pensée sur ce qu'on fait pour régner, 152; à un Chevalier Romain, pour justifier son amitié pour Séjan, 184, 185; à Bojocalus, auquel les Romains offroient des terres, 267. Sa réflexion sur le gouvernement de Gaïba; 183. Tacite, grand faiseur de réflexions, 191. Son caractère, 330, 331. Il est loué de son obscurité par un de ses Commentateurs, 383. Il est obscur, & pour-quoi, 404. Voyez *Lipse.*

**Tasse.** Pensée fausse du Tasse sur la mort d'Argant, 13 & *suiv.* sur le combat des Infideles & des Chrétiens, 75. Il a beaucoup de noblesse & d'élévation, 92 & *suiv.* Il vole les Anciens, 100 & *suiv.* Ce qu'il dit sur les ruines de Carthage, 102; d'un jeune Prince, beau & vaillant, 96, 101, 195, 201; d'un Prince équitable & généreux, 98. Sa pensée sur un sujet, comparée avec celle de Térence sur le même sujet, 248. Il est plein d'affectation, *ibid.* & 252; est semblable aux femmes coquettes, 251. A quoi il compare un Soudan d'Egypte, 274; 275. Il badine quelquefois, 307; même dans les sujets tristes, 318 & *suiv.* Ce qu'il dit d'un camp d'armée, 334 & 335. Il raffine en quelques rencontres, 342, 343, 351 & *suiv.* Le Tasse imité ou volé par un Poète François, 406, 407.

**Tertulien.** Son style dur, 134. Ses pensées estropiées & informes, 410, 411.

- Testi*, Poète Italien : ce qu'il dit sur la mort de Lope de Vegue, 147. Il pousse une pensée trop loin au sujet de ses Poésies lyriques, 309, 310. Ce qu'il dit de frivole sur un jeune Chevalier de Majorque, 349, 350.
- Tête*. Quel en est le centre, selon un Auteur Italien, 387, 388.
- Thésauro*, Auteur Italien : ce qu'il dit des pensées ingénieuses, 15, 16; des fusées volantes, 29, 30.
- Thucydide*. Ce qu'on a dit de son discours, 195; Il n'est pas toujours clair, & pourquoi, 404.
- Tigre*, fleuve : ce qu'en dit un Poète François; 407.
- Timée*, Historien Grec : sa pensée sur les conquêtes d'Alexandre, 81. Le Jugement que Longin porte de Timée, 257. Voyez *Cicéron*, *Longin*.
- Tite-Live*. Ce qu'il rapporte du Dictateur Camille, 133; de Brutus, qui fit mourir ses enfans rebelles, 237; pris pour modele, *ibid.* ennemi du faste dans les pensées, 267.
- Tourterelle*. Plainte d'une Tourterelle après la perte de sa compagne, 228, 229.
- Trajan*. Voyez *Pline* le jeune.
- Trivulce*. (Jacques de) Voyez *Epitaphe*.
- Turenne*. (M. de) Son éloge, 110, 111, 219.
- Turlupinade*. Où les turlupinades peuvent trouver place, 21.

## U

**U**RBAIN VIII. Voyez *Dialogue*.

## V

**V**ALERE MAXIME. Ce qu'il dit de Pompée, 90; de Platon, 146; de Brutus, 237; d'Artemise, 294.

*Vanité* des grandeurs humaines, 35, 158, 295.

*Vaugelas*. Ce qu'il dit de Coëffeteau, qui pensoit & s'exprimoit nettement, 422.

*Velleius Paterculus*. Ce qu'il dit de Caton, 6, 84; de Cicéron, 85; de Pompée, 90; de Marius banni, 329.

*Vérité*. La vérité est la première qualité des pensées, 9, 10. Elle se rencontre dans la métaphore, dans l'équivoque & dans l'hyperbole, 15 & *suiv.* Ce que dit un bon esprit sur la vérité, 31. Tout le monde l'aime & la sent en soi-même, *ibid.* S'il y a de la vérité dans ces paroles : *Je viens de mourir pour vous*, 71. Voyez *Fiction*, *Métaphore*.

*Verrès*. Voyez *Cicéron*.

*Virgile*. Ce qu'il dit des flottes d'Antoine & d'Auguste, 25; de Troie, après qu'elle fut brûlée, 104. Il est naturel dans ses pensées, 162, 163, 234 & *suiv.* 238, 245. Sa réflexion sur l'imprudence d'Orphée, 186. Ce qu'il fait dire à un guerrier qui parle à son cheval, 190. Ce qu'il dit du Géant Encelade, comparé avec ce qu'en dit un Poëte Italien, 245. Il est sage jusques dans son enthousiasme, 297, 298. Voyez *Horace*.

*Voiture*. Ses deux placets présentés au Cardinal Mazarin pour le Cocher de son Eminence, 17, 18. De quelle manière il adoucit les hyperboles, 26 & *suiv.* mal critiqué & mal entendu, 33, 34. Ce qu'il dit au Duc de Bellegarde & à Madame de Saintot, 66, 67. Son caractère enjoué, *ibid.*, 141, & *suiv.* L'agrément qu'il y a

dans ses pensées, 138 & *suiv.* 141, 144. Ce qu'il imagine sur Mademoiselle de Bourbon, 150, 151. Ce qu'il dit au Duc d'Anguien sur ses grandes actions, 175, 176. Il fait louer finement, 213 & *suiv.* à la Duchesse de Longueville sur la mort de M. le Prince son pere, 237, 238. Ce qu'il dit sur la bonté que Mademoiselle de Bourbon & Madame la Princesse avoient pour lui, 257. Sa lettre à Balzac, d'un caractere particulier, & pourquoi, 278 & *suiv.* Voiture semble enflé dans quelques endroits, 280 & *suiv.* Son génie fort différent de celui de Balzac, 34, 280 & *suiv.* Il n'estimoit pas le panegyrique de Pline, 327. Il étoit naturel en tout *ibid.* Voyez *Epitaphe, Panegyrique.*

*Vrai* (le) n'est pas incompatible avec la Fable, 9, 10, 30, 31. Voyez *Ironie.*

## X

**X**AVIER, (saint) de la Compagnie de Jesus; comparé à Alexandre, & pourquoi, 123 & *suiv.*  
*Xénophon.* Ce qu'on a dit de lui au sujet de son style, 146, 147.

## Y

**Y**EURS. Les sottises que les Poètes & les faiseurs de Romans disent sur les yeux de leurs Héroïnes, 347 & *suiv.*

## Z

**Z**ODIAQUE. Quel est le Zodiaque en terre, selon les Panegyristes des Rois d'Espagne, 367.

*Fin de la Table des Matieres.*

APPROBATION.

---



---

## A P P R O B A T I O N.

**J'**AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, deux Livres, l'un intitulé : *Maniere de bien penser dans les Ouvrages d'esprit* : l'autre, *Pensées ingénieuses des Anciens & des Modernes* ; & j'ai cru que la réimpression en seroit agréable au Public. Fait à Paris, ce 29 Juillet 1706.

Signé, FONTENELLE.

---



---

## P R I V I L E G E D U R O I.

**L**OUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé Guillaume-Nicolas Desprez, notre Imprimeur ordinaire, & Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titres : *Nouveau Traité de Diplomatique, Maniere de bien penser dans les Ouvrages d'esprit, Pensées ingénieuses des Anciens, Entretien d'Ariste & Sentimens de Cléante, par le P. Bouhours, Dictionnaire des Rimes, par Richelet, Description des Châteaux & Parcs de Versailles & de Marly, Relation de la vie & de la mort de quelques Religieux de la Trappe, Histoire des Superstitions, Explication des Cérémonies de la Messe, Discours sur la Comédie, par le P. le Brun* ; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour

R r

ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages, en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de neuf années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes; Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende, contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers àudit Exposant, ou à ceux qui auront droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ces Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modèle, sous le contre-scel desdites Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; & qu'avant de les exposer en vente, les manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur d'Aguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique;

un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, le Sieur d'Aguesseau, Chancelier de France; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposé ou ses ayans-cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucuns troubles ou empêchemens. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour dûment signifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Com-mandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. Donné à Fontainebleau, le dix-huitième jour du mois d'Octobre, l'an de grace mil sept cent cinquante-huit, & de notre Regne le trente-cinquième. Par le Roi en son Conseil.

Signé, SAINSON.

*Registré sur le Registre XII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 358, fol. 237, conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, le 25 Novembre 1749.*

Signé, LE GRAS, Syndic.

